


REVUE
DE PARIS.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

REVUE
DE PARIS.

. ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

—

TOME XI.

NOVEMBRE 1856.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—
1836.



CHIRURGIEN DE MARINE.



§ I.

C'était une nuit grise et froide comme toutes les nuits de novembre sous le ciel de la Bretagne. Brest dormait depuis long-temps , et l'on n'entendait dans son port d'une lieue que le craquement des câbles immenses qui retiennent les vaisseaux , les rugissemens de la rafale de mer dans les magasins déserts, et les pas cadencés des sentinelles.

Au loin, sur la rive gauche, le seul édifice du bague apparaissait éclairé au milieu des masses noires qui l'environnaient. Une de ses salles cependant brillait de clartés moins vives, et s'effaçait dans la nuit : c'était l'infirmerie des forçats. A l'une des fenêtres de cette infirmerie, un jeune homme portant l'uniforme des chirurgiens de marine se tenait le front appuyé contre les barreaux de fer, et plongé dans une triste méditation. Après être demeuré long-temps dans la même position, il reporta les yeux sur un papier couvert de ratures, qu'il tenait à la main, comme s'il eût cherché à y ressaisir l'ensemble de sa rêverie, et il se mit à lire tout bas :

« A quoi bon la vie sans le bonheur, et comment le bonheur sans la richesse? La richesse! c'est donc là le but; et, quant aux moyens de l'acquérir, il n'y a de mauvais que ceux qui échouent. Devenir riche, d'abord! tout suit de là! Faites une bassesse et devenez riche, c'est une lâcheté d'un jour que le reste de votre vie fera oublier. Commettez un crime et devenez riche; le crime peut se nier lorsqu'on ne le justifie pas : quant aux remords, s'ils existent, tourmentent-ils plus que le besoin? Lequel des deux rend les insomnies plus cuisantes, du désir non satisfait ou du repentir? En tout cas, je ne suis pas sûr des douleurs qui viennent de la conscience révoltée, et je suis sûr de celles que produit l'indigence. La logique m'ordonne donc de tout faire pour cesser d'être indigent.

« Le pauvre ne vit pas : vivre, c'est avoir la possession de son être, et le pauvre ne l'a pas. En effet, de quoi est-il libre, si ce n'est de mourir? J'ai vingt-sept ans, j'aime la joie, la campagne, les causeries de femmes, et je passerai ma vie à manier des mourans; je vivrai dans un entrepont de cinq pieds ou dans une salle d'hôpital, n'entendant que des plaintes et des blasphèmes! Pourqu'oi une telle existence? Qu'ai-je fait pour la mériter? Et pourtant il faut que je la supporte? Lors même que je voudrais la changer par ce que les hommes appellent un crime, où en trouver l'occasion? Les crimes avantageux sont rares; il faut une faveur spéciale du ciel pour les rencontrer. La probité des trois quarts des hommes ne tient qu'à la difficulté de devenir des fripons. »

Arrivé à cette phrase, le jeune homme s'arrêta comme s'il eût voulu en sonder toute la profondeur. Il frappa sur le papier avec un geste d'affirmation, puis, penchant la tête sur une de ses mains, il tomba de nouveau dans une méditation sérieuse.

Pour celui qui eût pu lire alors dans sa pensée, c'eût été un singulier spectacle que le dépit de cet esprit chagrin, s'indignant de l'impuissance du pauvre à faire fructueusement le mal, et demandant compte à Dieu des difficultés dont il avait entouré le crime. Cependant, en regardant bien, il eût été facile de voir dans cette étrange direction d'idées plus d'égarément que de corruption. L'immoralité ne venait point là de

vice, mais de soif de bien-être et d'ambition, maladies ordinaires des jeunes gens aux époques fiévreuses et mouvantes.

Edouard Launay était en effet un de ces hommes qui ne veulent point accepter une place dans le monde, mais la choisir, et qui passent à envier la fortune le temps qu'il faudrait employer à l'atteindre. Né dans une condition médiocre, il pouvait ou se résigner à être pauvre, ou travailler à ne plus l'être; il ne voulut prendre ni l'un ni l'autre de ces partis, et il aima mieux s'indigner contre les inégalités sociales, qu'il eût désirées à son profit. Ainsi placé vis-à-vis des autres au point de vue de la jalousie, tout lui apparut sous un faux jour et son esprit se déprava au milieu de sophismes méprisants et rongeurs. Absorbé d'ailleurs par la soif des jouissances, il y rapporta toutes ses actions. Le sentiment du devoir lui-même se perdit dans cette unique idée; il en était arrivé à la justification de tous les moyens conduisant au succès. Mais quoi qu'il eût fait, le mal était resté dans sa vie à l'état du système; il avait manié le vice dans ses raisonnemens, mais n'y avait point encore été initié par la pratique; quoique sa volonté fût chancelante, ses répugnances luttèrent toujours; il n'eût même fallu peut-être qu'un but offert à cette intelligence inquiète, un doux sentiment jeté dans ce cœur vide, pour ranimer sa mourante vertu. L'âme de Launay était comme le navire qui attend le vent pour orienter ses voiles, également prête à la course en droite ligne, ou bien aux louvoiemens tortueux. Périlleuse situation, à laquelle arrivent la plupart des hommes chez qui la domination de l'esprit sur la matière n'est pas bien établie, et qui, toujours haletans sous les aiguillons sensuels, ont toujours besoin de se ménager une révolte contre le devoir.

Il y avait déjà long-temps que Launay était livré aux réflexions dont nous avons indiqué plus haut le sujet, lorsqu'un infirmier vint l'en retirer, en lui annonçant que *le numéro sept était mort*. Le jeune chirurgien quitta la fenêtre nonchalamment et à regret. Il se dirigea, à travers les deux rangs de lits, vers le *chiffre* qui lui avait été désigné, car dans un hôpital un malade n'a point de nom; la seule chose que l'on connaisse et que l'on soigne, c'est le lit; l'homme qui s'y trouve n'est qu'un accessoire passager qui change avec la

paire de draps. En arrivant au *numéro sept*, Launay écarta la couverture qui, selon l'usage, avait été rejetée sur la tête du mort, et le regarda avec curiosité. Toutes ses préoccupations avaient évidemment fait place à une sorte d'intérêt scientifique : l'instinct du médecin s'était réveillé en lui à la vue du cadavre.

Il passa légèrement la main sur les protubérances du crâne, étudia un instant les muscles de la face, puis, comme s'il eût résolu subitement de vérifier certaines observations ou d'éclaircir des doutes, il ordonna de transporter le corps à l'amphithéâtre.

Le mort devait offrir, en effet, un digne sujet d'études pour un disciple de Gall ou de Lavater. Convaincu de vols à main armée et condamné à une détention perpétuelle, Pierre Cranou avait vécu vingt ans au bagne, uniquement occupé de l'idée de fuir. Ses tentatives d'évasion, parfois heureuses, mais qui n'avaient jamais pu le soustraire long-temps aux recherches, montaient à soixante, et l'avaient ramené soixante fois sous le bâton de l'argousin. Ces corrections cruelles l'avaient même rendu infirme et valétudinaire, sans le faire renoncer toutefois à ses projets ; on eût dit même que ses désirs de liberté grandissaient avec l'impossibilité de les satisfaire : l'idée d'évasion devint chez Cranou une sorte de monomanie incorrigible. Il fallut avoir recours aux moyens extrêmes : le forçat fut rivé à son banc, chargé de trente livres de fer, et ne sortit plus. Cette dernière mesure lui ôta enfin tout espoir. Il parut renoncer à fuir, mais il tomba gravement malade. Il y avait environ huit jours qu'il se trouvait à l'infirmerie au moment où commence notre récit.

Le garde rentra avec la civière, et le mort fut transporté à la salle de dissection.

L'amphithéâtre du bagne, qui servait rarement, était encore plus hideux que ces lieux ne le sont d'habitude. Çà et là étaient dispersés quelques membres demi-rongés par les rats ; des lambeaux de chair putréfiée pendaient le long de la table de marbre, et le pied glissait sur les dalles inondées d'un sang verdâtre. Au fond, un squelette incomplet, suspendu près d'une fenêtre ouverte, se balançait au vent du soir, et faisait entendre son cliquetis bizarre. Quelque habitué que fût Lau-

nay à la vue de pareils objets, l'heure inaccoutumée à laquelle il se trouvait là, la froide humidité de l'amphithéâtre, et cette incertitude fantastique que la nuit jette sur tout, lui causèrent une sorte de malaise. Il se hâta de préparer ses instruments, s'approcha de la table, et découvrit le cadavre du forçat. Il était entièrement nu : le corps, amaigri et replié sur lui-même, aurait paru appartenir à un vieillard, si, de loin en loin, quelques muscles tendus, quelques chairs mieux conservées n'eussent indiqué les restes d'une virilité vivace ; mais ces traces de jeunesse n'apparaissaient qu'éparses et rares. Les membres, couverts des cicatrices qu'y avait laissées le bâton du garde-chiourme, étaient, en général, tellement déchiquetés, noueux et faussés, qu'on les eût crus composés de mille débris grossièrement soudés l'un à l'autre. La manille de fer emprisonnait encore la jambe gauche, et y avait imprimé une trace profonde. Après avoir regardé un instant les restes d'un homme qui avait tant souffert pendant sa vie pour briser une chaîne dont le bout pendait encore à son cadavre, Launay approcha la lampe, et s'arma du couteau de dissection. Mais au moment où il saisissait le bras du mort, il crut sentir de la résistance. Surpris et presque effrayé, il se pencha sur le corps et souleva la tête jusqu'à la lampe ; les paupières frémissaient légèrement ; il approcha davantage... Les yeux s'ouvrirent tout-à-fait ! Launay se rejeta en arrière ; saisi d'épouvante. Alors le cadavre se redressa lentement, s'assit sur son séant, et regarda autour de lui avec inquiétude. Le jeune chirurgien était muet et immobile, ne sachant que penser, lorsqu'il vit Pierre Cranou se glisser lestement à terre et se diriger vers la croisée. Ce mouvement fut un trait de lumière. Plus d'une fois déjà des forçats avaient ainsi cherché, dans une mort feinte, des chances d'évasion ; il comprit qu'il avait été pris pour dupe, et, revenu de son premier effroi, il s'élança après Cranou qu'il saisit par le milieu du corps au moment où il allait franchir la fenêtre. Le forçat essaya de se dégager, mais Launay ne lâcha point prise, et une lutte acharnée s'établit entre eux. Elle se termina par la chute de Pierre, qui, nu et affaibli, ne pouvait résister long-temps.

— Tu vois que tu n'es pas le plus fort, dit le chirurgien,

en affermissant le genou , avec lequel il le tenait sous lui ; tu ne te sauveras point malgré moi.

Cranou fit encore quelques efforts , mais , reconnaissant qu'ils étaient inutiles , il renonça à la résistance.

— Laissez-moi m'échapper , au nom de Dieu ! monsieur Launay , dit-il d'une voix suppliante ; que vous importe ma fuite ? Vous n'êtes point chargé de me garder.

— Je le suis pendant ta maladie. Que dirait-on d'un médecin qui laisse évader ses morts ?

— On ne le saura point ; et , d'ailleurs , on ne peut rien vous faire , à vous. Oh ! je vous en conjure , monsieur Launay , mon cher monsieur Launay , laissez-moi me sauver , laissez-moi sortir. Quand je ne devrais que dépasser la porte !... J'aurais été libre une minute ; j'aurais fait un pas hors du bagne ; j'aurais respiré l'air de dehors. Car , depuis ma dernière évasion , on ne me laisse plus sortir , vous savez bien , mon bon monsieur Launay !... Je vous en prie.

— C'est impossible.

Le forçat fit un nouvel effort pour se dégager , mais le chirurgien le tenait vigoureusement.

— Tu ne bougeras pas sans ma permission , reprit-il ; je ne veux pas que l'on dise que tu l'es moqué de moi.

— Je veux être libre ; il faut que je sois libre , cria Cranou. O mon Dieu ! avoir souffert si long-temps inutilement ! moi qui ai caché deux mois jusqu'à mon désir de me sauver. J'ai manqué une occasion , peut-être ! Moi qui suis resté trois jours sans manger pour devenir malade et aller à l'infirmerie ! J'avais si bien réussi à paraître mort ! Vous y avez été trompés tous ! Et tout cela pour rien , pour rien ! Toucher au but et le manquer ! Oh ! c'est trop ! c'est trop ! c'est trop !

Cranou frappait sa tête avec rage contre les dalles de l'amphithéâtre ; Launay fut ému de son désespoir.

— Et pourquoi désires-tu si vivement la liberté ?

— Pourquoi ? Ah ! vous n'avez jamais été prisonnier , vous ! Pourquoi je veux être libre ? parce que je ne peux pas vivre ici. Je veux retourner dans mon pays avant de mourir ; me chauffer au soleil de Marseille. Pensez donc ! il y a vingt ans que je n'ai vu un olivier.

— Mais tu n'es même plus assez fort ni assez dispos pour

reprendre ton ancien métier ; tu mourrais de faim si tu étais libre.

Cranou grimaça un sourire plein d'une vanité dédaigneuse.

— Je suis plus riche que vous tous.

— Toi, riche ?

— Moi.

— Tu es bien heureux.

Quoique ce mot eût été prononcé avec ironie, l'accent du chirurgien avait sans doute quelque chose que le forçat comprit.

— Écoutez, dit-il plus bas, voulez-vous être riche aussi, vous ? J'en ai assez pour deux.

— Tu me prends pour un imbécile, Cranou.

— Je vous dis que j'ai de quoi faire votre fortune.

— Quelque vol à commettre avec toi, n'est-ce pas ?

— Non, mais de l'argent à recevoir. Aidez-moi à fuir, et je partage.

— Garde tes contes pour quelque autre, dit Launay, honteux de prêter, malgré lui, l'oreille aux mensonges d'un forçat ; reviens à la salle, et que cela finisse.

En parlant ainsi, le jeune chirurgien s'était levé, sans lâcher toutefois les deux mains de Cranou.

— Vous ne voulez pas me croire ? répéta celui-ci avec désespoir ; sur ma tête, monsieur Launay, je vous dis vrai : que faut-il donc pour vous persuader ?

— Montre-moi ton trésor.

— Je ne l'ai pas ici ; vous savez bien que je ne puis pas l'avoir ; mais laissez-moi m'évader, et je jure devant Dieu que vous en aurez votre part.

— Je la regarde comme reçue. Allons, drôle, viens te faire ressouder à la chaîne.

Cranou poussa un gémissement. Un instant il parut en proie à une incertitude poignante ; enfin, se dressant tout à coup :

— Écoutez-moi, s'écria-t-il d'un accent si vrai, que le chirurgien en fut saisi ; promettez-vous de me laisser fuir si je vous prouve que je ne mens pas ?

— Voyons cela.

— Me le promettez-vous ?

— Je ne risque pas beaucoup, je suppose.

— Jurez, alors.

— Soit, je te le jure.

— Eh bien.... sur la grève de Saint-Michel, dans la partie du nord du rocher l'Irglas, au fond d'un trou, à six pieds de terre, j'ai caché, il y a dix ans, une cassette qui contient 400,000 fr. de billets de banque.

— Et d'où te venait cette cassette?

— D'un voyageur que nous avons assassiné sur la grève même.

— Misérable!

— Quatre cent mille francs! répéta le forçat d'un air triomphant, c'est de quoi être riche à deux, j'espère. Si vous le voulez, la moitié de la somme est à vous?

Launay secoua la tête.

— Il n'y a qu'une difficulté à ton histoire, c'est qu'il y a dix ans tu étais déjà au bagne.

Il y a dix ans, j'étais en fuite avec Martin. Nous fîmes le coup ensemble sur la grève, et nous cachâmes la cassette, de peur d'être poursuivis. Le lendemain, la gendarmerie nous arrêta à Plestia. Depuis, Martin est mort au bagne, et je suis resté seul connaissant le dépôt.

Malgré les efforts de Launay pour affecter de l'indifférence, il était évident qu'il écoutait le forçat avec une attention avide. Quand celui-ci eut cessé de parler, il demeura quelque temps pensif, comme s'il eût discuté en lui-même la vraisemblance de ce qui venait de lui être raconté; mais, sortant tout à coup de cette préoccupation, il rougit en rencontrant le regard de Cranou fixé sur lui, et dit d'un ton qu'il essaya de rendre léger :

— Ton roman est bien inventé, mais il est vieux; on ne croit plus guère aux trésors cachés, même dans les opéras-comiques. Cherche-moi une autre histoire.

Le forçat tressaillit.

— Vous ne me croyez pas?

— Je crois que tu es un habile coquin, qui aime à exercer son imagination aux dépens des simples.

— Monsieur Launay, monsieur Launay, par grâce, croyez-moi! La cassette est dans un trou de l'Irglas; je suis sûr de la retrouver en la cherchant.

— Je t'en exempte.

— Monsieur Launay, vous aurez les deux tiers ; je vous donnerai les deux tiers...

— C'est assez...

— Et tous les bijoux, car il y a aussi des bijoux.

— Assez, te dis-je ; pas un mot de plus ; lève-toi !

Cranou poussa un cri de rage, et se laissa retomber à terre.

— Je ne me lèverai pas ; que l'on m'emporte d'ici ; je ne ferai point un pas. Oh ! il ne veut pas croire !... Monsieur Launay, c'est vrai, pourtant... mais il ne veut pas croire. Et n'avoir pas la cassette là ; impossible de pouvoir prouver que je ne mens pas ! Rien que dix lieues entre elle et moi, entre le baigne et la richesse ! Monsieur Launay, monsieur Launay, vous vous en repentirez !... Oh ! il ne veut pas croire !...

Le forçat se roula à terre, fou de désespoir. Quant à Launay, il montrait une grande perplexité. Le récit de Cranou avait remué tout ce monde de mauvaises pensées qui sommeillait en lui. D'un côté, il se sentait près de croire aux paroles du forçat, et disposé à accepter ses propositions ; tandis que d'un autre, la crainte d'être pris pour dupe et la honte d'une pareille connivence le retenaient. Cette dernière raison l'emporta ; mais, pour en finir sur-le-champ avec la tentation, il s'approcha de Cranou, et, le prenant sous les bras, essaya de le soulever pour le transporter lui-même à la salle. Voyant ses efforts inutiles, il se décida à aller chercher du secours.

Il sortit donc après avoir fermé la porte à double tour, et courut à la salle de garde, où il ordonna à deux infirmiers de le suivre.

Comme ils approchaient de l'amphithéâtre, un coup de feu partit à côté d'eux, et, presque au même instant, un homme nu et couvert de sang parut chancelant à l'autre extrémité de la cour. C'était Cranou qui, resté seul, était parvenu à s'échapper par la fenêtre, et sur qui la sentinelle venait de tirer.

Launay arriva à temps pour le recevoir dans ses bras ; mais la balle avait traversé la poitrine, il était mort.

§ II.

Badenwiller est une petite ville placée dans une fente de montagne, au pied de la Forêt-Noire, et dont le site semble avoir été disposé à dessein pour le poète qui voudrait faire une description du paradis terrestre. Encadrée de monts et de forêts, la vallée s'étend au-dessous de la ville, toute brodée de fleurs que les eaux thermales y font éclore, et pareille à une pièce de velours peint que l'on aurait déroulée au soleil. Son peu d'étendue ajoute encore à sa beauté. L'œil en embrasse tous les charmes, et l'oreille en entend à la fois tous les murmures. Du reste, rien ne manque à ce coin de terre caché au fond des gorges sauvages, ni la grace, ni la puissance, ni la fraîcheur. On dirait que Dieu a pris plaisir à concentrer dans cet étroit espace ce qu'il dissémine ailleurs. Toute la nature est là comme le parfum de toutes les roses dans le frêle sachet que respire la sultane.

Badenwiller, ainsi que son nom l'indique, est une ville de bains. Les Romains y eurent même autrefois des thermes, dont on montre encore au voyageur les curieux débris. De nos jours, c'est là que se donnent rendez-vous les oisifs de second ordre, qui, par économie ou par timidité bourgeoise, redoutent les mondaines réunions de Baden. On y trouve quelques Suisses fumant à côté de leurs femmes qui tricotent de silencieuses Badoises, et un grand nombre d'Alsaciennes, reconnaissables au soin avec lequel elles parlent français devant les Allemands, et allemand devant les Français.

Au moment où nous reprenons notre histoire, les baigneurs logés à la *Ville de Carlsruhe*, l'un des meilleurs hôtels de Badenwiller, étaient réunis sous une petite allée d'acacias plantée près de l'auberge, et M^{me} Perscof venait de les rejoindre avec sa fille. M^{me} Perscof, bourgeoise de Mulhausen, où elle *avait eu des parens bourgmestres*, comme elle se plaisait à le répéter, était une de ces honnêtes mères de famille dont toutes les paroles, toutes les actions et toutes les pensées ne semblent avoir qu'un but, et sur le front desquelles on pourrait lire : *filles à marier!* Encore jeune à la mort de son mari, elle avait en l'habileté de se faire de son veuvage une

sorte de position sociale ; et ses *malheurs*, ainsi que ses vertus, étaient passés dans le domaine public. Lorsque ses filles devinrent grandes, elle se servit habilement de la protection générale qui lui était accordée pour établir avantagement les trois premières. Mais quand arriva le tour de la quatrième, elle éprouva des difficultés auxquelles elle ne s'attendait pas. Sa maison était devenue, pour les jeunes gens à marier, comme l'ancre du lion ; ils y avaient vu entrer trois des leurs qui n'étaient point ressortis ; aussi s'écartèrent-ils avec terreur. M^{me} Perscof eut beau parcourir les bals et les thés en parlant de son aïeul le bourgmestre, nul ne se présenta. Enfin, voyant l'impossibilité de placer convenablement Clémence à Mulhausen, elle se décida à chercher ailleurs, et la conduisit aux eaux de Badenwiller : elle s'y trouvait déjà depuis six semaines.

Après avoir salué, par leurs noms, tous les baigneurs, et avoir demandé à chacun des nouvelles de ses rhumatismes ou de ses parens, M^{me} Perscof fit asseoir sa fille à côté d'elle, et la conversation, un instant suspendue par son arrivée, reprit son cours.

— Je trouve, en effet, dit une grosse dame qui tenait à peine sur trois chaises, qu'il y a quelque chose de bien étrange dans la conduite de cette miss Morpeth. Venir ici seule avec une espèce de gouvernante ! de quoi cela a-t-il l'air ?

— Cela n'est point aussi extraordinaire que vous le pensez, reprit une autre dame, qui passait pour connaître l'Angleterre, parce que son mari était abonné à la *Revue Britannique*, il faut songer que miss Morpeth est Anglaise ; et les Anglaises voyagent toujours seules, ou avec leurs amans ; c'est dans les mœurs.

— Quelle immoralité ! dit M^{me} Perscof.

— Au fait, qu'est-ce que c'est que ce M. Burns, qui suit partout la belle Anglaise ? Elle prétend que c'est un ami de sa famille ; mais un ami n'a pas toutes ces petites attentions : il a plutôt l'air d'un amoureux.

— Cependant il est bien vieux.

— Ce sont surtout les vieux que recherchent les femmes de ce caractère ; ce M. Burns est riche, sans doute ?

— Quelle infamie ! s'écria M^{me} Perscof ; je ne suis qu'une

pauvre veuve; mais si j'avais une fille comme cette miss Morpeth....

— Après tout, interrompit la dame qui lisait la *Revue Britannique*, vous la jugez peut-être trop sévèrement. L'Angleterre est un pays libre, ils ont *l'habeas corpus* et les *hustings*; tout cela influe sur les mœurs; il faut faire la part de l'usage.

— Il n'y a pas d'usage qui tienne; cette Anglaise est une coquette. N'a-t-elle pas réussi à tourner la tête à M. Launay? un homme charmant, qui aurait pu faire le bonheur de quelque jeune personne bien élevée.

— Silence! dit la grosse dame, le voici lui-même.

Édouard Launay venait, en effet, de paraître au bout de la terrasse d'acacias. Il s'approcha lentement, salua les baigneurs et s'assit, sans rien dire, sur un banc isolé. M^{me} Perscof, après avoir toussé, s'être détournée vers le jeune homme, et avoir dérangé sa chaise pour lui montrer une place entre elle et sa fille, se décida à une invitation directe; mais Launay refusa poliment de s'approcher. La vieille dame en fut piquée :

— Au fait, dit-elle, votre présence seule parmi nous est, en ce moment, une véritable faveur; c'est, si je ne me trompe, l'heure de votre promenade ordinaire avec miss Morpeth. Qui a pu déranger aujourd'hui vos habitudes?

— Miss Morpeth m'avait averti hier qu'elle ne sortirait pas ce matin.

— Elle a donc changé d'avis, dit la grosse dame, car la voilà qui revient du Blaou avec son inséparable compagnon M. Burns.

Launay se leva vivement. La jeune Anglaise arrivait en effet à la porte de l'hôtel, montée sur un de ces ânes à selle de bois qui servent aux excursions dans la Forêt-Noire. En apercevant Édouard, elle rougit excessivement, sauta à terre avec une vivacité effrayée, et entra dans l'auberge sans attendre son compagnon. M. Burns, étonné, regarda autour de lui comme pour trouver l'explication de ce trouble; mais à la vue du jeune Français, qui se tenait à quelques pas immobile et pâle, il parut tout comprendre, et, hochant la tête d'un air mécontent, il allait monter à son tour le perron de l'hôtel, lorsque Launay lui saisit le bras.

— Monsieur, dit-il avec agitation, je désire avoir une explication avec vous.

La figure de l'Anglais s'éclaircit comme s'il eût attendu et désiré cette démarche.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

Tous deux prirent le chemin du parc. Après une centaine de pas, Launay se détourna, et voyant qu'ils étaient seuls :

— Monsieur, dit-il en s'arrêtant court, vous savez sans doute quel motif m'amène vers vous ?

— Je crois le connaître.

— Vous ne pouvez ignorer ni mon amour pour miss Morpeth, ni l'espoir que j'ai dû concevoir un instant de voir ma recherche agréée par elle. Sans connaître les droits que vous avez à sa confiance, je sais qu'elle vous regarde comme son conseiller. C'est donc à vous que je demanderai compte de sa conduite. Je l'ai interrogée elle-même, et elle s'est troublée ; elle a mêlé votre nom à je ne sais quelle réponse que je n'ai pu comprendre ; ses larmes ont arrêté mes questions. Veuillez me faire connaître pourquoi un si grand changement s'est manifesté en elle depuis votre arrivée ici, pourquoi miss Fanny m'évite, et enfin, pour citer un fait, pourquoi, après m'avoir averti qu'elle ne pourrait sortir ce matin, elle a changé d'avis en votre faveur ?

— Vous me demandez beaucoup de choses à la fois, monsieur, répondit froidement M. Burns. Quant à cette promenade que je viens de faire avec miss Morpeth, j'avais besoin de lui parler seul, et elle m'avait promis hier de m'accompagner au Blaou.

— Ainsi elle me trompait ?

— Dites plutôt, monsieur, qu'elle a voulu adoucir un refus par ce mensonge innocent. Vous vous plaignez de sa réserve depuis mon arrivée ; mais en y réfléchissant, vous eussiez senti qu'avant de se déterminer à un choix duquel dépendra sa vie, elle doit au moins connaître ce qu'elle a à craindre ou à espérer.

— Je ne sais si je vous comprends, monsieur, répondit Launay en rougissant, mais s'il s'agit de détails sur moi et sur ma position, je suis prêt à les donner.

— J'écoute.

— Je suis Breton et d'une famille honorable ; mon père est mort capitaine de frégate à Brest. Resté orphelin à quinze ans,

j'ai servi comme chirurgien dans la marine royale que j'ai quittée il y a seulement dix-huit mois. Quant à ma fortune....

Ici la voix de Launay trembla... elle est facile à vérifier ; je possède 400,000 fr. en rentes sur l'état, et je suis prêt à en fournir la preuve.

— Tous ces renseignements ont un grand intérêt pour miss Morpeth ; mais permettez-moi de vous le dire, venant de vous, ils ne peuvent suffire.

— Monsieur, s'écria Launay, ceci est une insulte.

— C'est de la prudence.

— Et à quel titre, après tout, me demandez-vous ces détails ? Quels sont vos droits sur miss Morpeth ? Vous même qui êtes-vous, monsieur ?

— Un ami qui veille à son bonheur, pas autre chose.

— Ne puis-je vous dire à mon tour, venant de vous, cette réponse ne peut suffire ?

— Monsieur, dit l'Anglais avec hauteur, c'est vous qui êtes venu à moi ; je ne vous ai demandé ni de m'adresser vos confidences, ni de me croire ; j'ai pu consentir à vous interroger, mais sans m'obliger à vous répondre. Dès que cette position respective ne vous convient plus, notre entretien est sans but.

A ces mots, M. Burns salua Launay avec une froide politesse, et reprit le chemin de l'auberge.

Au moment où il entra, miss Fanny, qui avait suivi de loin sa conversation avec le jeune Français, avança la tête pour en deviner le résultat sur ses traits ; mais cet examen ne lui apprit sans doute rien de favorable, car elle joignit les mains et baissa la tête en gémissant. M. Burns lui jeta un regard plein d'une douce compassion, et lui dit à demi-voix :

— Attendez encore, enfant, tout pourra s'arranger peut-être.

§ III.

Launay, resté seul, voulut d'abord courir sur les pas de l'Anglais pour lui demander raison des dernières paroles qu'il lui avait adressées ; mais il fut arrêté par la crainte de rompre ainsi à jamais avec Fanny. Ce que lui avait dit cet homme ne

pouvait d'ailleurs motiver raisonnablement une provocation , car son langage avait été orgueilleux plutôt qu'insultant ; il dut donc se résigner.

Depuis qu'une opulence subite attribuée dans le monde à un héritage inattendu et lointain , mais dont le lecteur a , sans doute , deviné la véritable source , avait permis à Édouard Launay de quitter la marine , il avait cherché à se distraire par des voyages et avait parcouru successivement l'Italie , la Suisse , l'Allemagne. Ce fut en revenant de cette dernière excursion que le hasard le conduisit à Badenwiller au moment même où miss Morpeth venait d'y arriver. Frappé de la beauté pure et calme de la jeune fille , il profita de l'espèce de liberté que la commensalité établit entre les baigneurs pour se rapprocher d'elle. L'anglais lui était assez familier pour qu'il pût entretenir miss Fanny dans sa propre langue , et cette circonstance , qui devint une cause de rapprochement , eut aussi pour résultat de les isoler du reste de la foule. Entourée d'Allemands qu'elle ne comprenait pas , miss Morpeth trouva une véritable joie à parler la langue de son pays. Elle se plaisait à corriger l'accent d'Édouard ; elle s'amusait de ses gallicismes et lui donnait de longues explications , que le jeune homme avait soin d'oublier , afin que son ignorance nécessitât de nouvelles leçons.

Toute entière à son enseignement , Fanny lui laissa voir ainsi son esprit sans voile. Sa supériorité accidentelle l'exemptait de toute modestie ; voulant faire le professeur en conscience , elle oublia ses réserves de jeune fille , et se montra à Launay dans toute la force et dans toute la grace de son intelligence.

Ces leçons étaient données le plus souvent en français , et cette circonstance leur prêtait un charme irrésistible. Il y a en effet dans l'accent inaccoutumé qu'une femme étrangère et belle donne à la langue qui n'est point la sienne , dans ce ton de doute et d'interrogation d'une voix qui hésite , dans cette espèce de prière perpétuelle d'une bouche qui se sent inhabile , je ne sais quelle grace enfantine. Les attitudes imprévues qu'elle donne à sa pensée , tous ces charmans barbarismes qui tombent de ses lèvres harmonieuses , ont quelque chose de neuf et de timide à la fois , qui touche en faisant sourire. Sub-

jugué par cet attrait bizarre, Launay ne quitta bientôt plus miss Morpeth. Afin de justifier son assiduité, il proposa de lui lire nos plus grands poètes et de discuter avec elle les difficultés de langage qu'elle pourrait remarquer. Mais ces explications ne restèrent pas long-temps dans le domaine de la grammaire. Passant de la forme à la pensée, et de celle-ci à ses déductions, les deux jeunes gens entrèrent bientôt dans la discussion de toutes ces thèses rêveuses et tendres qu'il est si dangereux d'agiter à deux dans la solitude. Sans s'en apercevoir, Édouard et Fanny descendirent des généralités aux applications, et sortirent du roman pour entrer de plein pied dans l'histoire. Un mois suffit pour tout cela, et quand M. Burns arriva, ils s'étaient déjà fait clairement l'aveu de leur amour.

L'apparition de celui-ci troubla ce tranquille bonheur. Miss Morpeth l'avait annoncé à Launay comme un ami de sa famille qu'elle aimait et respectait à l'égal d'un père, mais sans s'expliquer davantage sur les rapports qui la liaient à lui. Ce ne fut donc pas sans un certain mécontentement, mêlé de jalousie, qu'Édouard s'aperçut de l'empire exercé par le nouveau venu sur miss Fanny et de la tendresse qu'ils se témoignaient réciproquement. Aussi ne répondit-il que faiblement aux avances de M. Burns, qui, du reste, se renfermèrent dans les limites d'une dignité froide et inquisitoriale qui le choquèrent. Depuis son changement de situation, il éprouvait une extrême répugnance à parler de son passé, et les moindres investigations relatives à sa personne ou à sa vie l'irritaient. Souvent au milieu de la conversation la plus animée, un fait raconté, un mot jeté en passant, arrêtaient court sa gaieté; et il était évident pour tout observateur attentif, qu'il y avait dans cette âme des cordes fatales que l'on ne pouvait effleurer, même par hasard, sans exciter un frémissement intérieur et douloureux.

On conçoit qu'il dut répondre à quelques interrogations indirectes que lui adressa M. Burns assez brusquement pour lui ôter l'envie de les renouveler. L'Anglais s'abstint, en effet, dès ce moment, de toute question; mais par suite sans doute de l'influence qu'il exerça secrètement sur miss Morpeth, celle-ci commença aussi dès-lors à se montrer moins libre et moins tendre. Édouard, inquiet, voulut s'expliquer avec la jeune

filles et ne put en obtenir que des mots entrecoupés et des larmes. Les choses en étaient à ce point lorsque le jeune homme eut avec M. Burns la conversation que nous avons rapportée plus haut.

§ IV.

Lorsque, le soir, Launay retrouva miss Fanny dans la salle où se réunissaient les baigneurs, il se contenta de la saluer, et alla se placer à l'autre extrémité de la table de travail, près de M^{me} Perscof.

Il ne pouvait pardonner à miss Morpeth sa soumission aux volontés de ce Burns qu'il détestait. Quelle était en définitive la cause de cette dépendance à laquelle Fanny se résignait ? C'était une dépendance trop craintive pour être fondée seulement sur l'amitié, trop tendre pour l'être sur la peur. Il y avait évidemment dans tout cela un mystère. Quant aux honteuses suppositions qui avaient été faites par quelques femmes, Édouard n'y avait même pas songé ; miss Morpeth s'était trop librement dévoilée à lui pour qu'il pût la méconnaître à ce point. Il s'était penché sur cette ame et avait vu jusqu'au fond comme dans une limpide fontaine. Il est des puretés si évidentes, des candeurs si saintes, que le doute même ne peut naître en leur présence ; on les aperçoit comme le soleil, sans que l'idée vienne de les discuter ; on sent qu'elles existent par cela seul qu'on se sent exister soi-même. Il n'y a guère que les caractères dont la valeur est contestable sur lesquels on éprouve de l'incertitude ; c'est alors comme un instinct de répulsion qui s'éveille dans l'ame. Aussi la possibilité du soupçon est-elle peut-être la première punition infligée aux douteuses vertus.

Cependant M^{me} Perscof, aussi surprise que charmée d'avoir Launay entre elle et sa fille, ne négligeait rien pour être agréable au jeune homme. Elle lui parla successivement de son aïeul le bourgmestre, des beautés de la Suisse et de toiles peintes, sans pouvoir animer la conversation. Pour échapper à de nouvelles tentatives, Édouard prit son album et commença à crayonner au hasard. Mais toujours ses yeux et son

esprit se tournaient involontairement vers le coin obscur où se trouvait miss Morpeth. Enfin, impatienté de ne la voir faire aucune tentative pour se rapprocher, il jeta là son portefeuille et se mit à se promener à grands pas.

M^{me} Perscof, espérant le ramener, prit son album et s'extasia sur un paysage italien qu'elle regardait à rebours ; mais voyant que ses exclamations étaient inutiles, et que Launay continuait à se promener, elle passa à sa voisine le cahier, qui fit bientôt le tour du cercle et arriva à miss Morpeth. Quoique celle-ci le connût, elle recommença à le feuilleter, moins pour les dessins que pour avoir sous les yeux quelque chose d'Édouard. En le parcourant, elle s'arrêta machinalement sur une étude de rochers. M. Burns, qui était près d'elle et suivait des yeux les feuillets, parut surpris à cette vue :

— Ah ! l'Irglas ! s'écria-t-il.

Launay, qui se trouvait à quelques pas, se détourna avec un tressaillement convulsif :

— Qui vous a dit cela, monsieur ? demanda-t-il aigrement.

— Le nom est écrit au bas, répondit doucement Fanny.

— C'est une erreur ; ce n'est point l'Irglas, je ne connais point l'Irglas.

Il reprit son album, et regardant le dessin indiqué :

— Une ridicule esquisse que j'ai faite en Suisse, ajouta-t-il ; et il déchira la feuille avec humeur.

M. Burns avait suivi tous ses mouvemens d'un air étonné. On eût dit que ce qui venait d'arriver réveillait en lui quelque souvenir particulier. Il sembla prêt à interroger Launay, puis, comme s'il y eût renoncé, il s'éloigna rêveur.

Deux jours s'écoulèrent sans rien changer à la position des deux amans. Édouard, blessé dans son orgueil, attendait une avance de miss Fanny pour reprendre ses anciennes habitudes. La jeune fille, de son côté, semblait vouloir renouer leur intimité d'autrefois, et subir malgré elle une dure nécessité qui l'arrêtait. Il était clair qu'un mystère était venu se placer entre les deux jeunes gens et les tenait séparés ; car si un secret possédé en commun est une sorte d'anneau qui soude à jamais deux cœurs l'un à l'autre ; possédé séparément, c'est un mur que l'amour lui-même ne saurait franchir. La situation respective de miss Morpeth et de Launay aurait donc pu

se prolonger fort long-temps si une circonstance inattendue n'était venue à leur secours.

Un soir qu'Édouard revenait de la montagne, fatigué et abattu, il entra dans la grande salle et vint s'accouder à une fenêtre. La nuit commençait à descendre sur la *coulée*, et les regards du jeune homme erraient sans but sur les sommets de la Forêt-Noire que baignaient les dernières lueurs du soleil couchant, lorsqu'une voix bien connue l'arracha à sa rêverie. Il se détourna vivement, et aperçut à l'autre extrémité de la salle miss Fanny et M. Burns. La jeune fille était assise tenant à la main une lettre qu'elle semblait lire avec une profonde émotion. Des larmes coulaient le long de ses joues enflammées, et des exclamations entrecoupées lui échappaient à chaque instant. Cette vue produisit sur Édouard un effet indicible. Oubliant tout ce qui s'était passé, il s'avança vivement vers miss Fanny en prononçant son nom. Le regard de M. Burns l'arrêta; mais la jeune fille avait vu son mouvement et l'avait compris: elle lui tendit la main. Launay, transporté, saisit cette main, qu'il baisa; puis, se rappelant la présence de M. Burns, il rougit, s'inclina avec un gracieux embarras et dit:

— Pardon, miss Morpeth; mais en voyant votre émotion, je n'ai point été maître de mon élan; j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque chose de fâcheux.

— Oh! non, monsieur, répondit-elle d'une voix vibrante, cette lettre n'a rien de triste: c'est de bonheur que je pleure.

Et regardant M. Burns, comme pour lire dans ses yeux l'approbation de ce qu'elle disait:

— C'est une bonne lettre, n'est-ce pas, mon ami?

L'Anglais s'inclina en souriant. Il y eut un moment de silence, pendant lequel les deux amans restèrent l'un vis-à-vis de l'autre, confus et les yeux baissés. Leur compagnon parut sentir que dans une telle circonstance sa présence était une cruauté. Il jeta sur eux un regard plein de bonhomie compatissante, et reprenant la lettre des mains de miss Morpeth, il sortit après avoir salué amicalement Launay.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls par un élan commun, les amans se tendirent les deux mains, et Édouard s'assit près de la jeune fille.

— Enfin ! dit celle-ci. Oh ! depuis combien de temps ne vous ai-je point vu ainsi près de moi ?

— Que ne m'y appeliez-vous , Fanny ! je n'attendais qu'un geste.

— Et le pouvais-je , mon Dieu !

— Qui vous en empêchait ?

— Ah ! ne m'interrogez pas , ne me demandez rien , laissez-moi aujourd'hui tout entière à ma joie ; ne vous suffit-il pas de me voir heureuse ?

— Vous avez encore des larmes suspendues à votre sourire.

— Je ne veux pas les essuyer , Édouard ; ce sont de trop douces larmes ; j'aime à les sentir sur mon visage ; je voudrais les y garder toujours. J'ai peur que ma joie ne sèche avec elle.

— Oh ! tâchez que cela ne soit pas ; ne nous brouillons plus ; je sens que je ne puis vivre ainsi.

— Et le puis-je plus que vous ?

— Pourquoi alors ne pas échapper à toutes ces contrariétés , à toutes ces bouderies dans lesquelles le cœur s'aigrit ? Fanny , vous savez combien je vous aime , voulez-vous laisser à toujours vos mains dans les miennes comme elles sont là ?

La jeune fille était rouge et tremblante ; elle leva sur Édouard des yeux chargés de langueur ; puis , cachant son visage sur l'épaule du jeune homme :

— Vous savez bien que je le voudrais , dit-elle à voix basse.

— Alors pourquoi retarder notre bonheur ?

— Savez-vous si je suis libre ; si les personnes qui décident de mon sort n'avaient point conçu des projets plus ambitieux auxquels il faut d'abord les faire renoncer ?

— Voilà donc l'obstacle qui nous sépare ? Votre famille , noble et riche sans doute , méprise une alliance trop vulgaire.

— Je n'ai point dit cela , Édouard ; j'aurais dû ne rien dire. Au nom du ciel , ne me faites point parler ; vous voyez , je ne suis plus à moi !..... Oh ! je vous en conjure , ne me demandez rien.

— Eh bien ! soit , dit le jeune homme avec abandon ; aimons-nous sans réflexion , et que la destinée fasse de nous ce qu'elle voudra. Mais ne me délaissez jamais comme vous venez de le faire , Fanny ; car , seul , j'ai peur de moi-même. J'attendrai avec confiance tant que vous serez là ; mais vous êtes ma pa-

tience comme vous êtes mon bonheur. Songez que je suis triste; restez toujours entre moi et ma pensée; faites-vous la garde-malade de mon ame : c'est un rôle qui vous va bien, à vous, pâles et douces Anglaises, à qui il ne manque que des ailes pour être des anges. Voulez-vous qu'il en soit ainsi, dites?

— Je le veux, Édouard, je le veux; mais, vous aussi, voulez-vous être serein et calme?

— Hélas! je le voudrais! J'essaierai, Fanny; je vous promets d'essayer.

— Et vous vous rapprocherez de M. Burns, demanda la jeune fille timidement : il le faut, Édouard.

— J'essaierai.

— Et moi, s'écria l'enfant dans une exaltation de joie et d'amour, je prierai Dieu pour que notre projet réussisse.

Launay la serra dans ses bras; et déposant sur son front un baiser mêlé de larmes :

— Priez-le aussi pour moi, Fanny, dit-il.

§ V.

Le lendemain matin, Édouard descendit au point du jour dans la vallée. L'explication qu'il avait eue la veille avec miss Morpeth avait produit en lui une sorte de révolution. En voyant les larmes candides de celle-ci, en entendant sa voix si pleine de naïveté et de religion, il avait retrouvé toutes les sensations de son adolescence. Il s'était trouvé lui-même si petit en face de cette ame d'enfant, qu'il avait eu honte de son indignité. Il est rare que la vue d'un être pur ne nous rappelle pas à d'honorables aspirations. Une vertu sereine produit sur nos dispositions morales le même effet que l'Apollon sur notre attitude extérieure; par imitation, notre ame se relève et prend une pose plus digne. Jamais Édouard n'avait senti aussi vivement le regret de son passé. Cet amour de miss Fanny lui causait une sorte de remords. Savait-elle à qui elle se donnait? Ah! pourquoi, pourquoi n'était-il point resté sans reproche? Il est donc vrai que dans toute existence il vient un jour, une heure, où les fautes commises se dressent autour de nous; un jour, une heure, où l'on apprend cruellement que *bonheur* et *devoir* sont deux

noms donnés à une même chose. Comme alors tout se défleurit ! comme les sources les plus fraîches s'empoisonnent ! Rien ne soulage plus ; les gémissemens étouffent , les pleurs brûlent. Vous avez beau entasser les joies dans votre cœur , tout fuit comme du tonneau des Danaïdes. Launay l'éprouvait douloureusement , car son bonheur même était devenu pour lui une source de souffrances.

Il parcourut long-temps la vallée , cherchant à calmer son agitation. Enfin , lorsque cette crise se fut apaisée , il revint vers l'auberge , où Fanny devait déjà l'attendre.

Le long du chemin , les gracieuses images dont il était entouré , et l'espoir de voir bientôt celle qu'il aimait , dissipèrent les nuages de son front. Avec cette souplesse de toutes les natures sensibles , il passa en peu de temps du désespoir à l'allégresse. Il se mit à faire un bouquet de fleurs des champs pour Fanny , et à chaque fleur cueillie , une triste pensée s'envolait de son cœur. Il arriva ainsi à l'hôtel en regardant les papillons voler et en fredonnant un air de son enfance.

Comme il approchait, il aperçut devant la porte M^{me} Perscof avec la grosse dame, et quelques autres baigneuses qui semblaient en grande conférence. Ne pouvant les éviter , il hâta le pas pour passer rapidement ; mais au moment où il mettait le pied sur la première marche , M^{me} Perscof l'arrêta par le bras.

— Nous causions de vous , monsieur Launay , dit-elle.

— C'est trop de bonté , madame.

— Je racontais votre histoire.

— Je ne comprends pas...

— Oh ! c'est que je suis au fait de votre vie passée..... Vous ne vous en doutez guère , n'est-ce pas ?

— Madame , dit Édouard troublé , c'est une plaisanterie....

— Ce n'est point une plaisanterie. Je sais que vous êtes né à Brest, que vous avez été reçu chirurgien de marine en 1816 ; je sais que vos camarades vous appelaient *le dernier des Stuarts* , par allusion à votre nom d'Édouard et à vos rêves ambitieux... Ne suis-je pas bien informée ?

— Si bien , madame , que je veux savoir qui vous a donné ces détails.

— Attendez , ce n'est pas tout ; je sais encore que vous êtes

devenu riche subitement en héritant d'un oncle que personne ne connaissait.

— Madame ! madame ! s'écria Launay , je veux savoir qui vous a dit cela. Suis-je donc soumis ici à une inquisition occulte ? Qui vous a dit cela , madame ? Je veux le savoir.

M^{me} Perscof fut presque effrayée.

— Mon Dieu ! dit-elle , je ne voulais pas vous mettre en colère , je n'ai pas cherché à connaître tous ces détails ; mais il y a ici sans doute des gens plus intéressés que moi à les avoir. Un fragment de lettre , que j'ai trouvé par hasard , m'a appris ce que je viens de répéter.

— Où est-il ?

— Le voici.

Édouard reconnut la lettre qu'il avait vue la veille entre les mains de miss Fanny. En la parcourant , il vit que c'était une réponse à des questions fort détaillées faites à son sujet.

La découverte de cette lettre lui causa une véritable colère. L'idée que sa vie , qu'il eût voulu cacher à tous les yeux , était ainsi scrutée , et que tous pouvaient y porter un regard curieux , le transporta d'indignation. Ne pouvant maîtriser son agitation , il balbutia quelques excuses à M^{me} Perscof , garda la lettre et entra à l'auberge.

Miss Morpeth , qui l'attendait , sourit en l'apercevant ; mais Launay s'avança jusqu'au balcon où elle se trouvait sans répondre à ce sourire.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous , Édouard ? demanda-t-elle avec crainte.

Pour toute réponse , il lui tendit la lettre. Elle y jeta un regard , rougit et baissa les yeux. Launay froissa le papier avec emportement.

— Il y a , dit-il , des gens prudents jusqu'à n'ouvrir leur cœur que comme on ouvre un crédit , après renseignemens , et dont l'amour ne se déclare que sur un certificat de bonnes mœurs.

— Édouard ! cria Fanny en se levant.

Mais il ne l'écouta pas.

— Ceux-là ne savent pas que se défier c'est mépriser ; ils aiment mieux croire l'étranger qu'ils interrogent que l'homme ont l'âme entière leur appartient. C'est le soupçon qui leur forge l'anneau d'alliance , et ils ne donnent leur affection que

sur bonne hypothèque. Que vous semble, miss Morpeth, de pareilles gens ?

Miss Fanny avait écouté sans faire un mouvement ; seulement elle était devenue plus pâle à mesure qu'Édouard parlait. Quand il s'arrêta, elle posa doucement la main sur le bras du jeune homme, et, d'un accent indicible, tant il contenait de douleur retenue :

— Je ne suis pas de ces gens-là, Édouard, vous le savez, car je vous ai aimé quand je connaissais à peine votre nom. Cette lettre qui vous blesse ne m'était point adressée ; ce n'est point moi qui l'ai demandée. En la lisant, j'ai pleuré de joie, parce que j'y lisais votre éloge, et qu'elle pouvait lever bien des obstacles. Mais pourquoi aurais-je songé à avoir des renseignements sur votre vie ? Avais-je pensé à vous en donner sur la mienne ? Je vous connaissais mieux que nul autre, car je vous aimais plus. Je n'ai pu empêcher cette démarche qui vous a irrité ; j'ai eu tort, puisque j'en ai été la cause ; j'ai eu tort, puisque vous avez souffert ; mais vous me pardonneriez une faute ; ne pouvez vous me pardonner un malheur ?

Ces mots avaient été prononcés avec une si angélique douceur ; il y avait dans le geste, dans la voix, dans le regard de miss Fanny, une vérité si saisissante par sa simplicité, une douleur si sincère et pour ainsi dire si modeste, qu'Édouard en demeura frappé. Son ressentiment s'amortit contre cette soumission. Il arrivait furieux, la main levée, et il trouvait un enfant à genoux qui lui prouvait d'un mot son innocence et lui demandait néanmoins pardon. Quelle colère ne se serait brisée devant cette humble tendresse ? Il prit les mains de miss Fanny, et les serrant contre sa poitrine :

— C'est vrai, dit-il, je suis un fou et vous un ange ; ne m'en veuillez pas. Mais l'idée d'une défiance de votre part m'a mis hors de moi : j'ai été trop prompt. C'est encore cet homme que j'aurais dû accuser. Toutes les fois qu'un ennui m'arrive, je devrais penser à lui. Je le trouve partout sur mon chemin.

— Ne le jugez pas, au nom du ciel ! Édouard, ne le jugez pas encore ; attendez à le mieux connaître.

— Quel qu'il soit, devrais-je le remercier du mal qu'il m'a fait ?

— Peut-être, mon ami.

— Je ne vous comprends pas, Fanny ?

— Aussi ne vous ai-je point demandé de me comprendre, mais de me croire, dit-elle avec un irrésistible sourire.

Édouard fut entraîné.

— Vous avez raison, toujours raison, Fanny, c'est moi qui suis un insensé de vous tourmenter ainsi. Vous voyez, je suis si peu accoutumé au bonheur, que je ne sais point m'en servir. Je le gâte et le gaspille sans raison. Pardonnez-moi. Je sens combien je vous méritais peu...

— Allez, interrompit gaiement la jeune fille, en posant sur ses lèvres deux mains qu'il baisa avec amour ; je vous pardonne, mais ne péchez plus.

Les deux amans s'assirent ensuite l'un à côté de l'autre, et commencèrent une de ces conversations impossibles à décrire, mélange de mots sans suite, de gestes joueurs, de folies sérieuses et de lufineries caressantes. Leur amour paraissait doublé, car c'est là l'effet ordinaire de ces querelles. Il semble alors que la passion, comme un enfant qui a boudé long-temps et auquel on vient de pardonner, cherche à faire oublier ses fautes par mille gentillesses. Fanny et Édouard se livrèrent à toutes les puérités ravissantes habituelles à de tels entretiens. Rêves, souvenirs, confidences, idolâtries, rien ne fut oublié. Puis il fallut savoir qui d'elle ou de lui aimait le mieux ; éternel débat des amans, toujours soulevé et jamais résolu.

— J'aime plus que vous, car je vous dois plus, répétait Launay, en jouant avec l'écharpe de Fanny.

— On ne peut jamais devoir plus que le bonheur.

— Moi j'aime en vous votre douceur, votre intelligence, votre beauté ; mais vous, que pouvez-vous aimer en moi ?

— J'aime votre amour.

— Ah ! oui, aimez cela, Fanny, s'écriait le jeune homme, aimez cela, car c'est la seule chose que je sois sûr de ne perdre jamais ; vous avez raison, c'est là mon charme, aimez mon amour, car il est immense, car c'est le premier, le seul que j'aie ressenti.

— Le premier, le seul, répétait Fanny en secouant la tête, et cependant cette main porte une bague d'alliance.

— Cet anneau ? ah ! n'en soyez point jalouse ; ce n'est qu'à défaut de vous qu'il me procurera une fiancée, et alors mon

infidélité ne pourra vous blesser : *mon ombre voyagera sur l'aile des vents, couverte d'un nuage sombre.*

— Que voulez-vous dire.

— Rien, rien, enfant; ne nous occupons que du présent, parlez-moi de votre tendresse; si vous m'aimez toutefois, car vous ne me l'avez point encore dit.

— Méchant, murmurait-elle, souriante et confuse.

— Méchant veut dire je vous aime un peu, n'est-ce pas? et pourtant, miss, vous êtes trop bien élevée pour m'aimer devant le monde; quand nous ne sommes point seuls et que je cherche à vous parler du regard, vous baissez vos grandes paupières comme une pensionnaire en visite, et vous faites de vos longs cils une sorte d'éventail à votre cœur. Parmi vous, cela s'appelle, je crois, décence, mais dans le dictionnaire, ma belle miss, cela se nomme hypocrisie.

Et Fanny de se récrier.

— Hypocrisie, miss, répétait Édouard en souriant, et de la moins logique, car pourquoi cacher l'amour quand vous ne cachez pas l'amitié? Vous souriez à M. Burns et non à moi; vous lui accordez des faveurs que vous me refusez.

— Lesquelles donc?

— Mille: par exemple cette écharpe que je tiens, c'est lui qui vous l'a donnée; porteriez-vous ainsi un présent de moi?

— Quelle différence!

— Je n'en vois pas. Pourquoi ne m'accordez-vous point aussi cette joie? Laissez-moi vous donner une agrafe pour cette écharpe, Fanny, chaque fois que je vous la verrai, je me dirai que vous pensez à moi. Puis ce sera comme un symbole de l'union que vous voulez établir entre M. Burns et moi.

— Plus tard, plus tard, répondit la jeune fille prête à céder.

— Je vous l'enverrai ce soir, dit Édouard.

Quelqu'un entra.

Une heure après, Launay fouillait dans un écrin richement garni et en retirait un magnifique camée que Fanny reçut le jour même avec un billet qui ne contenait que ces mots.

« C'est un bijou de famille, il appartenait à ma mère, c'est elle qui l'offre à sa fille. »

Ainsi que le jeune homme l'avait prévu, ces deux lignes levèrent les derniers scrupules de la jeune fille, et lorsqu'il

descendit le soir dans la salle commune où les baigneurs étaient réunis, il aperçut miss Morpeth trop entourée pour qu'il pût lui parler, mais qui le cherchait des yeux; le camée retenait son écharpe. Édouard la remercia d'un regard plein de reconnaissance et d'amour.

Dans ce moment M. Burns entra. Après avoir salué tout le monde, il s'approcha de miss Morpeth : en se penchant vers elle pour lui parler, ses yeux rencontrèrent le camée; il s'arrêta court.

— Qu'avez-vous ? demanda Fanny étonnée.

— Je ne vous connaissais pas ce bijou, dit-il en désignant l'agrafe du regard.

Miss Morpeth devint confuse.

— Depuis quand est-il en votre possession ?

— D'aujourd'hui seulement.

Il s'approcha davantage et l'examina plus attentivement.

— A qui l'avez-vous acheté ?

— Je ne l'ai point acheté, murmura la jeune fille, n'osant lever les yeux.

M. Burns fit un brusque mouvement de surprise.

— On vous l'a donné ?

Elle ne répondit pas.

Il laissa échapper un geste de mécontentement et parut prêt à adresser un reproche à la jeune fille; mais comme s'il eût senti que le lieu n'était point favorable pour une explication :

— Nous en reparlerons, dit-il; veuillez seulement me confier un instant ce camée.

Miss Morpeth tremblante le détacha et le lui remit. M. Burns le considéra long-temps avec une attention singulière; il le retourna en tous sens, en examina les moindres détails d'un air d'incertitude, mais tout à coup un souvenir sembla l'illuminer; il posa le doigt sur une aspérité imperceptible et le camée s'ouvrit. Il ne put retenir une exclamation; Fanny suivait tous ses mouvemens avec une sorte d'épouvante. Il se tourna brusquement vers elle.

— D'où M. Launay a-t-il eu ce camée ?

— C'est un bijou de famille que lui a laissé sa mère.

— Il vous a dit cela ?

— Il me l'a dit.

Le front de l'Anglais s'assombrit. Il s'éloigna tenant toujours l'agrafe et se mit à se promener dans le fond de la salle. Ses yeux se portaient alternativement du camée sur Launay, qui, placé à quelque distance, n'avait rien remarqué; enfin il parut prendre une résolution subite, et se rapprocha du cercle des baigneurs.

Dans ce moment un Français parlait de l'expédition de l'Euphrate et des dangers que courraient les explorateurs au milieu de ces peuplades sauvages.

— Les dangers auxquels on est exposé en Europe ne sont guère moins grands, dit vivement M. Burns, et il est peu de voyageurs qui n'aient couru risque de la vie au moins une fois.

— Sur les routes d'Angleterre peut-être? répondit le Français, mécontent d'avoir été interrompu.

— En France, monsieur, il n'y a pas encore douze ans, que moi qui vous parle, j'y ai été assassiné.

Les femmes poussèrent une exclamation d'effroi et de curiosité.

— Vous, vous, comment cela?

Tous les sièges se rapprochèrent, et le cercle se resserra autour de M. Burns.

— C'est un événement fort simple, reprit-il, quoiqu'il ait eu pour moi des suites cruelles. Après être débarqué à Brest, je parcourais la Bretagne en chaise de poste; j'étais seul et porteur de 400,000 fr. en *bank notes*. Nous devons traverser une grève immense appelée grève de Saint-Michel.

Launay, qui était resté à l'écart et étranger au mouvement qui s'était fait autour de M. Burns, tressaillit au nom que celui-ci venait de prononcer; il leva la tête et prêta l'oreille. L'Anglais, qui avait tout vu, continua.

— Quand nous arrivâmes à ce passage, la nuit se trouvait déjà avancée, et l'obscurité était profonde. La chaise de poste commença à rouler sur le sable humide sans que l'on entendit le bruit des roues, ni celui des chevaux. Il y avait quelque chose d'étrange dans cette situation. Je me sentais emporté comme par enchantement à travers les ténèbres; à ma droite et sur une ligne immense, je voyais des formes blanches et mouvantes qui paraissaient et disparaissaient alternativement. Une rumeur

confuse, semblable à celle d'une multitude, venait de ce côté; c'était le bruissement de la marée qui descendait. Je roulais ainsi, depuis dix minutes, tout occupé du spectacle bizarre que j'avais sous les yeux, lorsque la voiture passa devant un rocher accroupi au milieu de cette plaine de sable comme un sphinx égyptien dans le désert. — *L'Irglas*, me cria le postillon en me montrant avec son fouet l'écueil énorme. Ce nom devait rester gravé dans ma mémoire. A peine avions-nous dépassé le rocher, que la chaise s'arrêta subitement. J'entendis un cri et le bruit que fait la chute d'un homme; je m'élançai à la portière, mais je n'eus le temps de rien voir; je retombai à l'instant dans la voiture, la tête brisée et baigné dans mon sang.

Un long murmure d'horreur interrompit M. Burns. Il tourna les yeux vers Launay : celui-ci n'avait point quitté la même place, mais sa pâleur était effrayante.

Il reprit :

— Lorsque je revins à moi, plusieurs jours après, je sus que des pêcheurs m'avaient recueilli sur la grève, où l'on avait trouvé ma voiture pillée et le postillon mort. Je fus trois mois à me rétablir de ma blessure.

— Et l'on ne put découvrir vos assassins? demandèrent plusieurs personnes en même temps.

— Les recherches qui furent faites alors n'amenèrent aucun résultat. J'avais pourtant quelque espoir, car, parmi les objets volés, se trouvait une cassette qui contenait plusieurs bijoux faciles à reconnaître, entre autres, un camée semblable à celui-ci.

M. Burns montra l'agrafe qu'il avait gardée à la main. On se penchait déjà pour l'examiner, lorsque miss Fanny poussa un cri : tous les yeux se tournèrent vers l'endroit qu'indiquaient ses regards. Edouard Launay s'appuyait au mur, prêt à perdre connaissance.

— Qu'a-t-il? s'écria-t-on de tous côtés.

M. Burns se leva.

— Je puis vous l'apprendre....

— Mon père...., cria Fanny en s'élançant vers lui, éperdue et les mains suppliantes.

L'Anglais s'arrêta et la reçut dans ses bras, presque évanouie. Mais à ce cri tous les spectateurs s'étaient détournés stupéfaits.

Launay lui-même l'entendit ; il se redressa comme un spectre , écarta ceux qui l'entouraient , et , apercevant M. Burns qui soutenait la jeune fille :

— Son père ! son père ! répéta-t-il avec égarement : mon Dieu ! son père !

Il chercha un instant autour de lui d'un œil éperdu ; et , s'élançant vers la porte , il disparut.

§ VI.

Les soins que M. Burns fut obligé de faire donner dans les premiers instans à miss Morpeth , qui venait d'être saisie de spasmes et d'une fièvre violente, le détournèrent de toute autre pensée. Sa fille, car nous pouvons désormais lui donner ce nom, venait enfin de s'assoupir ; il l'avait quittée un instant, et se promenait pensif dans la chambre qui précédait celle de Fanny, lorsque la porte s'ouvrit doucement, et Edouard Launay parut sur le seuil. M. Burns recula de surprise, et presque d'effroi. Le jeune homme s'arrêta ; il y avait tant d'humilité dans son attitude, que l'Anglais en fut rassuré.

— Vous ne m'attendiez pas, sans doute, monsieur, dit Edouard à voix basse.

— Il est vrai ; les assassins ont d'habitude plus de prudence.

— Aussi en aurais-je davantage, si j'étais un assassin ; mais je tiens à vous détromper, monsieur.

M. Burns secoua la tête.

Ah ! ne vous pressez point de juger ; ce que je vais vous dire me laisse assez coupable pour qu'on me croie. Du reste, monsieur, la preuve que je n'ai point trempé dans ce crime est facile ; à l'époque où il fut commis, je me trouvais depuis un an dans les mers du Sud : ces états de service en font foi.

L'Anglais jeta les yeux sur le papier que Launay lui présenta.

— D'où vous vient alors ce camée ? demanda-t-il ; pourquoi votre trouble en écoutant tout-à-l'heure mon récit ? Il est évident que vous avez eu connaissance du crime, si vous n'y avez pris part.

— J'en ai eu connaissance.

— Vous avez remis cette agrafe à miss Fanny comme un héritage de famille; est-ce votre famille que je dois accuser?

Launay frémit; une justification à laquelle il n'avait point songé lui était indiquée...! mais il eut honte de cette pensée.

— Non, non, dit-il, ma famille fut toujours respectée et digne de l'être.

— Quelle part avez-vous donc eue au crime, malheureux?

— J'en ai accepté l'héritage: voilà ma faute. Ecoutez-moi, monsieur, mes instans sont précieux, et je n'ai point de temps à perdre.

M. Burns lui fit signe qu'il l'écoutait. Alors Launay lui raconta tout ce qui s'était passé: la révélation de Pierre Cranou, sa mort, les recherches qu'il avait faites, d'après ses indications, dans l'Irglas; enfin, leur succès. Quand il eut achevé cette longue confession dans laquelle il ne négligea aucun détail, il présenta à M. Burns un portefeuille et un écrin.

— Vos 400,000 fr. ont été placés sur l'état, continua-t-il, vous en trouverez là les reçus, avec un acte de ma main qui vous en confère la propriété. L'écrin renferme le reste de ce qui vous avait été enlevé.

M. Burns examina les papiers et l'écrin. Lorsqu'il se fut assuré que rien ne manquait:

— Monsieur, dit-il à Launay avec un certain embarras, ce que vous venez de me raconter est si étrange, cette restitution est pour moi si imprévue, que je ne sais quels sentimens vous témoigner, et si je dois vous adresser des remerciemens ou des reproches. Vous avez commis une faute grave...

— Un crime, monsieur, interrompit Édouard, un crime. Oh! je ne cherche point à farder la vérité. Après la confiance de Cranou, j'ai lutté quelque temps, mais sans succès; je ne pensais qu'au trésor caché. Chaque nuit je voyais l'Irglas dans mes rêves, j'y apercevais la cassette et le portefeuille. Quand un chef brodé d'or me rendait à peine mon salut, quand un équipage m'éclaboussait dans la rue, quand une femme élégante passait près de mon humble uniforme sans se détourner, j'entendais une voix qui criait en moi: L'Irglas, l'Irglas! Là était tout: les saluts polis, les équipages, les sourires de femmes! Pour devenir riche, il me suffisait, comme dans les contes de

fées , de dire : Je veux ! Je n'avais , nouveau Moïse , qu'à frapper le rocher , et j'en faisais couler un ruisseau d'or ; et pour cela il ne fallait ni tuer , ni parjurer son nom , mais seulement essuyer le sang dont un autre avait taché le trésor , et l'emporter sans rien dire. Je succombai : mais avec ma pauvreté , je perdis mon repos ; une ombre me suivait partout. A chaque instant il me semblait qu'une voix allait me dire : Rends-moi ce que tu as volé. Je ne marchais plus qu'avec du poison , résolu de ne pas survivre à ma honte si j'étais découvert. Je me répétais en vain que mes craintes étaient insensées , que le propriétaire de ces richesses ne vivait plus ; car , si je n'en avais point été sûr , je crois que je l'eusse cherché pour le tuer ! Malgré tout , j'avais peur comme les enfans ont peur la nuit , par instinct et sans savoir pourquoi.

Launay s'arrêta ; depuis quelques instans il semblait éprouver de vives souffrances , et sa main se portait fréquemment à sa poitrine. Après un court silence , il reprit :

— Mais que vous importent tous ces détails , monsieur ? le récit de mes tentations et de mes tourmens ne peut intéresser que moi : pardon , je me retire.

Il fit deux pas vers la porte , puis s'arrêta , comme s'il eût désiré quelque chose qu'il n'osait demander.

— Nous ne nous reverrons plus , dit-il d'une voix entrecoupée et sans lever les yeux.... L'adieu que je vous fais peut être considéré comme celui d'un mourant.... monsieur..... j'aurais voulu... j'avais espéré qu'il ne serait point entendu de vous seul... monsieur... oh ! qu'elle me jette un dernier coup d'œil , que je l'entende encore parler une seule fois !

Il s'arrêta , et regarda M. Burns ; mais celui-ci avait baissé les yeux à son tour.

— Je comprends , dit Édouard accablé , vous me jugez indigne de cette dernière faveur ; je n'ai point droit de me plaindre , il n'y a que ceux qui sont purs qui peuvent exiger la pitié.

Il s'inclina profondément et se disposait à sortir lorsque Fanny parut tout à coup. Elle était vêtue de blanc , ses cheveux étaient épars et ses yeux étincelaient du feu de la fièvre. En la voyant , Launay ne put retenir un cri ; les deux amans restèrent vis à vis l'un de l'autre , immobiles et palpitans. M. Burns courut à sa fille.

— Que cherchez-vous ici, miss Fanny ? s'écria-t-il ; rentrez, je le veux....

— Ah ! monsieur, ne m'enviez pas cette triste et dernière joie, dit Launay d'un accent si doux, que la jeune fille fondit en larmes.

Il se tourna vers elle.

— Miss Fanny, soyez bénie pour ces larmes, soyez bénie pour être venue ; je n'espérais plus vous voir.

— J'ai tout entendu, balbutia-t-elle au milieu de ses sanglots.

— Vous me méprisez bien, alors.

Pour toute réponse, miss Morpeth se jeta dans ses bras. Launay s'attendait si peu à cet élan, qu'il resta un instant comme étourdi de bonheur ; mais bientôt, revenant au sentiment de sa joie, il serra la jeune fille sur son cœur en couvrant de baisers sa tête et son visage. Pendant quelques minutes ce ne furent que sanglots, caresses, noms répétés ; enfin les deux amans semblèrent succomber à leur émotion ; ils s'affaissèrent sur eux-mêmes et glissèrent à genoux sur le parquet en se tenant entrêlacés. M. Burns, qui jusqu'alors était resté muet de stupeur, saisit enfin le bras de sa fille avec violence et chercha à l'arracher aux étreintes d'Édouard ; mais Fanny résista.

— Laissez-moi, mon père, dit-elle avec une exaltation délirante ; j'ai promis d'être à lui.

— Fanny, vous êtes insensée.

— J'ai promis d'être à lui, je ne le quitterai plus.

— Monsieur, dit l'Anglais qui tremblait de colère, sur votre tête, laissez cette jeune fille.

— Écoutez-moi, mon père, dit tout à coup Fanny en se dressant sur ses genoux ; abandonnez-moi et laissez-moi le suivre. Je ne ferai point de honte à votre nom illustre, car la tache qui couvre ma naissance ne m'a jamais permis de le porter ; je ne ferai point de vide dans votre vie, car je n'ai jamais été pour vous qu'un remords ou un embarras. Je veux vous en délivrer, mon père. Dites-vous qu'aujourd'hui je suis morte : cette robe blanche est mon linceul. Adieu, mon père, je ne suis plus la fille d'un prince, mais la femme d'Édouard ; adieu jusqu'au ciel.

En parlant ainsi, miss Fanny, folle d'amour, entourée de ses

bras Launay et cacha contre son sein sa tête échevelée. M. Burns ne put supporter plus long-temps ce spectacle. Au comble de l'empatement , il saisit Fanny d'une main et leva l'autre avec menace sur Édouard.

— Pont de violence , monsieur , dit celui-ci avec effort ; ne craignez rien , je n'accepterai point le sacrifice de cet ange , je ne puis l'accepter. Moi qui n'ai pas voulu vivre pauvre , avez-vous pensé que je me résignerais à vivre pauvre et déshonoré. Éloignez votre fille , monsieur ; ne voyez-vous donc pas que je meurs ?

Fanny jeta un cri ; elle se pencha vers le jeune homme qui chancelait et le reçut dans ses bras. Alors Édouard sourit, chercha le cœur de la jeune fille , et y déposa doucement sa tête glacée.

ÉMILE SOUVESTRE.

YOUSUF-BEY.

Dans le courant du mois d'août 1850, un jeune musulman, attaché en qualité d'interprète à la police d'Alger, fut accusé d'avoir entretenu une correspondance coupable avec les ennemis de la France, nouvelle souveraine du pays. Déjà il avait été jeté à bord d'un bâtiment de guerre pour être envoyé en exil à Toulon, lorsqu'une voix amie prit sa défense auprès du général qui commandait alors à Alger. Soit que l'accusation s'étayât de preuves peu concluantes, soit que son protecteur parvint à intéresser celui qui l'écoutait, toujours est-il que le général désira l'entendre. A la première vue, le prisonnier ne pouvait manquer d'exciter une vive sympathie. Les traits de Yousuf avaient tout à la fois une expression molle et fière; son regard était également doux et pénétrant; ses manières avaient quelque chose de caressant; on aurait pu leur trouver un charme en quelque sorte féminin. Sa parole pittoresque, par son incorrection même, reflétait souvent une pensée fine et spirituelle rendue plus originale encore par sa lutte avec l'idiome qui servait à l'exprimer. Ajoutez à toutes ces qualités, et souvent comme en contradiction avec elles, une allure décidée et guerrière. Cette apparition inattendue captiva le général, qui apprécia vite la puissance du caractère de Yousuf, oublia sa prétendue trahison et lui ouvrit les rangs de l'armée française.

Yousuf avait alors de 22 à 25 ans. Depuis deux mois seule-

ment, il avait quitté Tunis et le sérail. Il ignore encore aujourd'hui son pays natal, ou feint de l'ignorer, aimant à irriter la curiosité de ceux qui l'écoutent et jouant volontiers avec ses souvenirs. Tantôt sa mémoire lui rappelle Napoléon et la Méditerranée, tantôt la Géorgie, et les splendides horizons de l'Orient. Cependant, à en croire ses propres paroles dans des momens d'abandon, on lui donnerait plutôt pour patrie quelque ville du littoral de l'Italie. Les souvenirs du catholicisme si vivans dans sa mémoire, son accent italien qui ne l'abandonne pas, même lorsqu'il s'exprime en français, son organisation toute musicale, la mobilité de ses traits, la structure de son corps et la nature de son intelligence, bien que fortement imprégnée d'idées orientales, accusent une origine européenne.

Quoi qu'il en soit, transporté à Tunis dès son enfance, Yousuf y avait grandi, esclave du bey, comme il le dit lui-même, ou bien esclave d'un mamelouck du bey, comme on l'a rapporté depuis. Il avait donc rompu violemment avec la vie orientale pour venir se faire adopter ou reconnaître par l'Europe. Quelles causes lui ont conseillé ou imposé ce divorce? C'est tout au plus si le romancier aurait à glaner dans le récit de ces quelques aventures de harem auxquelles on s'est plu à attribuer sa fuite de Tunis. Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans une étude de caractère, nous dépouillons à dessein les premières années de Yousuf des ornemens romanesques dont on s'est efforcé de l'embellir, et si nous essayons de deviner à notre manière les motifs qui lui ont fait désertier le sérail où il avait grandi, interrompre la vie qu'il avait commencée.

Nous l'avons déjà dit, nous penchons à croire que Yousuf est né sur le littoral italien. Aussi des souvenirs d'un autre culte, d'un autre peuple, d'un autre ciel, se confondaient en lui avec les souvenirs de son berceau. De lointaines et harmonieuses réminiscences d'une autre langue venaient se mêler à l'idiome nouveau qu'on lui avait appris; puis, quand l'âge de la puberté vint fermer sur lui les portes du harem, il revit des Européens, entendit le langage qui le premier avait frappé ses oreilles. Dès-lors, il ne lui fut plus permis d'être musulman sans arrière-pensée. A quelque rang qu'il fût, il ne pouvait plus rester insouciant de l'esclavage. Il réapprit sa langue ma-

ternelle, approcha souvent ces étrangers qui lui rappelaient le souvenir de ceux qui s'étaient, aux jours de son enfance, penchés sur son berceau. Déjà l'Europe l'avait réclamé.

Enfin Yousuf quitta Tunis, un brick français le déposa à Alger dans le courant du mois de juillet 1850. La France avait alors plus besoin d'interprètes que de soldats ; on fit de Yousuf un interprète, et on le plaça à la police. Epoque critique pour la destinée du jeune homme ! Combien n'avait-il pas de chances de se perdre sans retour à ce premier contact avec les choses d'Europe par leur côté le plus impur ! Nous devons, dès à présent, reconnaître en lui quelques symptômes d'une nature fine et supérieure qui sut résister à des épreuves délétères. Peut-être aussi Yousuf dut-il son salut à ce qu'il avait conservé de l'éducation musulmane, source d'une sorte de stoïcisme orgueilleux et hautain qui ôte toute solidarité entre l'homme et le métier qu'il exerce. L'un n'anticipe jamais sur l'autre.

Quand on fit de Yousuf un soldat français, il conserva une existence exceptionnelle ; il vint combattre sous nos drapeaux, mais ne se laissa pas absorber dans nos rangs. Nous remarquerons souvent, dans sa vie militaire et politique, cet instinct qui le porte à se poser isolément, et qui a pu lui être inspiré par le pressentiment de sa mission, peut-être aussi par un penchant qui l'entraîne à rechercher l'effet théâtral. Yousuf, rendu bientôt à sa destination, s'entoura de quelques Turcs, et, aidé de vingt-cinq hommes et de son sabre, il se mit à faire la police des routes.

On ne s'attend pas que nous ayons la volonté de reproduire cette vie aventureuse dans tous ses détails. Nous tenons à honneur qu'aucun trait d'une physionomie multiple et mobile ne nous échappe, peu soucieux ensuite de l'omission de quelques faits. Aussi ne suivrons-nous pas Yousuf sur les routes de Blida, de Méliana et d'Oran ; il nous suffira de dire que partout il s'est montré fécond en expédiens, habile à commander, audacieux avec intelligence.

Nous nous transporterons donc à une nouvelle époque critique pour Yousuf. Le général Clausel, son protecteur, lui avait fait obtenir les épaulettes de capitaine ; mais il part bientôt après : on organise le régiment des chasseurs algériens ; Yousuf y est incorporé ; le jeune et brillant aventurier est condamné

à la vie prosaïque et terne d'un capitaine de garnison. Il cherche toutefois à s'y assouplir : il étudie l'école du cavalier, et se plie à la discipline, non pas sans le secours de quelques arrêts. Mais c'était son corps qu'il livrait ainsi aux nécessités du moment. Son esprit ardent et inquiet n'oubliait pas que son chemin était tracé à part et ouvert pour lui seul. Yousuf, en qui l'instinct de sa destinée veillait toujours, comprit que son rôle à Alger était fini, et que pour s'en faire un nouveau, il devait d'abord se créer un théâtre. Il jeta les yeux sur Bône.

Bône, depuis la conquête, avait passé par de nombreuses vicissitudes. Abandonnée par la France qui d'abord l'avait fait occuper, oubliée par Ahmed, bey de Constantine, que d'autres soins absorbaient, elle s'était long-temps gouvernée elle-même; puis, après avoir vu égorger dans ses murs une petite garnison de Zouaves envoyés d'Alger, elle était tombée au pouvoir de l'instigateur de cette sanglante perfidie, Ibrahim, ancien bey de Constantine. Mais Ahmed-Bey avait bientôt voulu faire rentrer Bône sous sa domination. Ben-Issa, son lieutenant, était venu l'investir à la tête d'une petite armée. Les habitans de Bône et la garnison de la Casbah furent réduits à de cruelles extrémités. Le massacre des Zouaves ayant rompu toutes les relations maritimes, aucun navire n'arrivait plus dans le port. Reconnaître Ahmed-Bey, c'était accepter un règne de réactions et de pillage; lui résister, c'était se soumettre à la famine. De quelque côté que cette malheureuse population tournât ses regards, elle ne voyait que ruine et détresse. Elle devait se jeter dans les bras de quiconque lui présenterait un espoir de salut. C'est ce que Yousuf comprit et c'est ce qu'il fit comprendre au duc de Rovigo. Le 9 février 1852, *la Béarnaise* entra en rade de Bône. Yousuf était à bord.

La prudence la plus circonspecte avait dicté les instructions données au capitaine de *la Béarnaise*; car, lorsqu'il se trouva en face de la Casbah, il ne voulut pas mouiller et refusa aux instances de Yousuf une embarcation pour le mener à terre. La goëlette louvoya donc inutilement dans la rade, et à tout hasard elle tira un coup de canon. La garnison de la Casbah s'émeut à ce signal, une chaloupe se détache de terre et accoste la goëlette. On n'avait pas eu le temps d'échanger quelques paroles avec les soldats turcs qui remplissaient l'embarcation, que

Yousuf s'était jeté au milieu d'eux et leur avait ordonné de le conduire devant leur maître.

Ibrahim était entouré d'une trentaine de soldats et des principaux habitans de la ville, lorsque Yousuf parut devant lui. D'un geste dédaigneux, il lui désigna, pour s'asseoir, une natte étendue à ses pieds, affectant de lui refuser une place sur son divan. « J'avais cru, dit Yousuf en se retirant vers la porte, que je trouverais ici un homme qui se souviendrait qu'il a été bey ; je me suis trompé, je n'ai trouvé qu'un chamehier. « Mais soldats et habitans, tous l'empêchèrent de sortir, et Ibrahim changeant de manières, l'invita amicalement à s'asseoir auprès de lui. Une longue conversation s'engagea, et il fut arrêté qu'un consul français serait installé à Bône, que l'autorité d'Alger encouragerait des bâtimens de commerce à venir approvisionner la ville, et que de leur côté les habitans de Bône résisteraient jusqu'à la dernière extrémité à l'armée du bey de Constantine. Yousuf promit en outre d'apporter des vivres à la garnison de la Casbah.

De retour à Alger, Yousuf fait accueillir ses projets par le duc de Rovigo. Le capitaine d'artillerie Darmandy, homme que son courage froid et réfléchi et une longue expérience des choses du Levant rendaient singulièrement propre au rôle qu'on lui destinait, fut désigné pour l'accompagner. Quatre jours après son arrivée, *la Béarnaise* les portait tous deux à Bône, voguant de conserve avec une chaloupe canonnière chargée de vivres. M. Darmandy fut reconnu pour consul de France. Les habitans de Bône virent en lui un sauveur ; car, suivant leur pittoresque expression, il devait *leur ouvrir la mer*. Yousuf partit ensuite pour Tunis où l'appelait une autre mission. Là il ne tarda pas à apprendre la prise de Bône par l'armée du bey de Constantine. Il quitta aussitôt Tunis pour venir rejoindre M. Darmandy, qui, à bord de la chaloupe, était parvenu à s'échapper pendant le pillage de la ville. Depuis il était entré en relation avec Ben-Issa. Le jour, il persuadait à celui-ci de ne pas presser l'attaque de la citadelle, assurant qu'il n'attendait qu'un bâtiment d'Alger pour faire partir Ibrahim-Bey et les siens ; la nuit, il s'introduisait secrètement dans la Casbah pour exhorter Ibrahim à la résis-

tance, en lui promettant de prompts secours ; double et courageuse manœuvre qui empêcha Ben-Issa de prendre la Casbah, ou bien Ibrahim de la lui livrer ; périlleuse diplomatie, dont une faute eût été punie de mort. A peine arrivé, Yousuf accompagné de M. Darmandy, se rendit à la citadelle, dont la garnison n'avait plus pour subsister que les provisions distribuées par les Français, et déclara péremptoirement à Ibrahim que le moment était venu de prendre une résolution ; que pour éviter que la Casbah ne tombât au pouvoir d'Ahmed-Bey, il fallait y arborer le drapeau français ; qu'il ne lui restait donc qu'à partir soit pour Tunis, soit pour Alger, s'il n'aimait mieux laisser les matelots de *la Béarnaise* venir garder la Casbah avec ses Turcs. A cette brusque déclaration, Ibrahim, furieux, ordonna la mort de Yousuf et de M. Darmandy. Mais déjà Yousuf avait excité de nombreuses sympathies parmi les soldats d'Ibrahim. D'ailleurs ceux-ci répugnaient à rendre plus critique une position déjà presque désespérée, et leur chef renfermé dans un fort sans munitions et sans vivres, n'exerçait plus sur eux qu'une autorité nominale. A l'hésitation des siens, Ibrahim vit qu'il fallait rétracter un ordre qui ne serait pas exécuté, et congédia ses anciens alliés d'un air froid et soucieux à travers lequel Yousuf entrevit une résolution arrêtée. Aussi recommanda-t-il aux Turcs qu'il s'était déjà attachés de lui donner avis du moindre événement par un signal. A peine le jour éclairait-il la Casbah que le signal apparut, et presque en même temps une embarcation chargée de soldats turcs approchait de *la Béarnaise*. Ibrahim avait fui pendant la nuit. Yousuf se jette dans l'embarcation, escalade la Casbah, détermine la garnison à recevoir les Français dans la citadelle. M. Darmandy, informé de l'état des choses, est invité à venir aussitôt avec tout ce qu'il pourrait obtenir d'hommes de l'équipage de *la Béarnaise*. Deux heures se passèrent dans la plus cruelle anxiété. Déjà les Turcs, revenus de leur première stupeur, se demandaient s'ils consentiraient à livrer la Casbah à des infidèles, lorsque M. Darmandy parut, accompagné de deux officiers de marine et d'une trentaine de matelots ; avant que la garnison ait eu le temps d'exprimer une volonté, des cordes sont jetées au pied des remparts, les Français entrent dans la citadelle, et Yousuf fait arborer le pavillon national.

Il faut supposer que l'étonnement fut extrême dans le camp d'Ahmed-Bey , lorsqu'on aperçut le pavillon français sur la Casbah , car aussitôt Ben Issa leva le camp , fit piller et brûler la ville , et l'abandonna en entraînant avec lui , ainsi qu'un troupeau , toute la population , hommes , femmes et enfans.

La nuit suivante , plus de dix mille Bédouins , attirés par l'espoir du butin , fondirent sur la ville et achevèrent de la dévaster.

Cependant le fanatisme se ranimait chez les soldats turcs , qui , au nombre de cent vingt-cinq , pouvaient aisément écraser la faible garnison française. Déjà trois d'entre eux , plus ardents que les autres , avaient péri de la main de Yousuf. Mais bientôt après ce sanglant exemple , les murmures renaissaient , une explosion menaçait de plus en plus. Yousuf prit alors une de ces déterminations extrêmes qui accusent dans l'homme une égale puissance pour s'oublier soi-même . et pour dominer les autres. Il rappela aux Turcs que les Bédouins dévastaient la ville , et les excita vivement à se défendre. C'est ainsi qu'il réussit à les entraîner hors de la citadelle , et qu'il délivra la garnison française de ses redoutables auxiliaires.

Avant d'entrer dans la ville , il prit des mains du Bayraktar un drapeau tricolore , le planta au-dessus de la porte , et ordonna à ses compagnons de le saluer en signe de leur dévouement à la France. Yousuf remarqua qu'un Turc était resté immobile avec quelque affectation , tandis que tous ses camarades avaient déchargé leurs armes. Yousuf lui demande pourquoi il n'a pas obéi ; celui-ci répond qu'il a fait comme les autres. Voyons , dit Yousuf ; et lui prenant le fusil des mains , il dirige le canon sur la poitrine du rebelle , et l'étend mort à ses pieds.

Depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des six cents hommes de troupes françaises , c'est-à-dire pendant quinze jours environ , Yousuf tint les tribus voisines par des sorties audacieuses , et garda la ville avec cent vingt-cinq hommes qu'il lui avait fallu d'abord subjuguier. Pendant tout ce temps , il n'eut ni repos ni sommeil. Il allait lui-même distribuer des vivres aux sentinelles sur les remparts , isolant ses soldats les

uns des autres , et ne leur laissant pas le temps de penser , à force de les faire agir.»

Dans le récit qui précède nous sommes restés simples narrateurs, les faits parlaient assez d'eux-mêmes , et la réflexion eût été superflue. Mais voici que l'homme extérieur s'effaçant un peu, nous aurons à deviner l'homme intime ; six semaines après la prise de la Casbah , le général d'Uzer était venu commander à Bône , et Yousuf n'était plus que le chef des Turcs auxiliaires soldés par la France.

Ce n'est pas qu'il n'ait encore eu sous le général d'Uzer une vie intéressante et souvent animée. Dans la première année de son commandement , le général , comprenant alors l'importance d'utiliser un pareil homme, en avait fait l'ame et l'instrument de ses projets. Pourquoi a-t-il cessé de le comprendre plus tard ? la faute en est-elle à lui ou à Yousuf ? Yousuf était encore bien jeune alors , bien ignorant des choses de la vie et surtout de la vie européenne. Il commit de graves imprudences. Un homme s'insinua peu à peu auprès du général qui devait les exploiter cruellement ; vrai type de l'astuce orientale, humble , avide , lâche , mais habile , Moustapha Ben Kerim , ennemi et rival occulte de Yousuf, parvint à le supplanter.

Ici notre tâche de biographe impartial nous commande de mettre à nu un des penchans de l'esprit de Yousuf. Yousuf , malgré son éducation , malgré sa vie aventureuse , ne sait guère dominer ses impressions. S'il tente cette épreuve , sa feinte , maladroitement combinée , trahira les secrets de son cœur, ou plutôt ses sentiments feront brusquement explosion, et à la moindre marque de sympathie , sa parole naïve et passionnée sera le reflet de son ame. Yousuf est donc un homme vrai. La nature lui a défendu le mensonge. Cependant , soit que cette imagination orientale répugne à une froide et sévère analyse des faits , soit que , jeune et enthousiaste , Yousuf se prenne à voir les choses ainsi que les lui reproduit le mirage de ses passions , toujours est-il que dans sa bouche la réalité des faits est souvent altérée , mensonge de bonne foi et dont il est la première dupe.

D'ailleurs, la bonne harmonie ne pouvait guère se maintenir entre le général d'Uzer et Yousuf. Il n'y a guère qu'un homme bien petit ou bien grand qui puisse consentir au succès d'une

cause à laquelle il doit présider sous la condition de n'y concourir que passivement et d'en voir récolter la gloire par d'autres que lui. Le général d'Uzer voulait bien laisser agir Yousuf, mais il prétendait se conserver le mérite de la direction. Yousuf, d'une nature impressionnable, démonstrative et vaniteuse, commandant mal à ses pensées comme à ses paroles, aimant autant les apparences que la réalité du pouvoir, exprimait souvent des prétentions hostiles et qui s'accordaient mal avec les arrangemens intimes de l'amour-propre du général; celui-ci en fut secrètement blessé; la malveillance envinima la plaie. Moustapha, devenu l'homme nécessaire, fit partager ses haines; Yousuf fut oublié. C'est dans cette vie inactive que nous aimons à le suivre, paraissant oublier le beylik de Constantine qu'il avait rêvé, redevenu simple et naïf comme un enfant, étourdi comme si sa tête n'avait été traversée d'aucune pensée sérieuse, cherchant le plaisir avec les sensations fraîches de l'adolescence, et si expansif dans ses affections, qu'une parole irritée d'un ami l'eût fait pleurer. Il a dû beaucoup à ces trois années de vie inoccupée. En dépit de sa jeunesse, de ses illusions, de ses folies, ç'a été pour lui une vie de recueillement. Il s'est replié sur lui-même autant qu'il lui est donné de le faire et plus qu'il ne l'avait jamais fait. Jusqu'alors la pensée chez lui avait été l'esclave de l'action; l'esclave s'affranchit et commença à vivre pour elle-même.

Yousuf se trouvait tout à coup au milieu d'une garnison où de loin en loin se rencontraient quelques esprits au-dessus du vulgaire qui sympathisaient avec le sien. Ceux-ci s'attachèrent au poétique aventurier et mirent de l'émulation à agrandir le cercle de ses pensées, à cultiver sa féconde intelligence. Yousuf eut enfin sous les yeux une imitation lointaine de nos lois, de nos mœurs et de notre civilisation. Il ne passait guère de jour que sur la place publique, ou dans nos réunions, il ne fit une découverte, et qu'à ses idées acquises ne vint se joindre une idée nouvelle.

Dans cette exploration d'un monde si nouveau pour lui, exploration pleine de fantaisie et de caprice, Yousuf arrivait souvent à des rapprochemens ingénieux. La sagacité de ses jugemens allait quelquefois jusqu'à la divination; son ignorance

naïve et ingénue repoussait bien loin tout moyen de préméditation, de parti pris et d'artifice. Nos mœurs, nos institutions n'avaient pas toujours en Yousuf un juge bienveillant et favorable, et l'orgueil européen n'était pas à l'abri des dédains du jeune mamelouk.

Yousuf eut alors de nombreux amis, et, bien qu'il soit resté fidèle à l'un d'entre eux, il nous a toujours paru capable d'affection plutôt vives que durables. Il n'a pas la pudeur de l'amitié, il en vient trop vite à ses dernières faveurs. Mais il a tout le dévouement passager, tous les élans généreux des caractères enthousiastes et mobiles.

Les trois années qu'il passa dans cette vie d'une inaction imposée ne furent guère remplies que par un voyage qu'il fit à Alger au commencement de 1835 : excursion qui n'eut point d'influence sérieuse sur les destinées de Yousuf. En revanche sa vanité d'homme y trouva de vives satisfactions. Il obtint de nombreux succès auprès des femmes, et bien que toutes n'occupassent pas le même rang dans la hiérarchie sociale, son amour quelque peu oriental ne fit guère cas des distinctions établies par nos mœurs européennes.

Au retour du maréchal Clauzel, l'ambition se réveilla chez Yousuf. Appelé à Oran pour accompagner le prince royal à l'expédition de Mascara, il s'y rendit en toute hâte, mais trop tard encore, l'expédition était partie depuis deux jours. N'importe, un matin au lever du soleil, l'armée française, campée à huit lieues de Mascara, aperçut, non sans quelque étonnement, un groupe d'Arabes venir avec sécurité. C'était Yousuf, accompagné de quelques hommes, qui avait traversé vingt lieues du pays ennemi pour ne pas manquer un rendez-vous donné.

De retour de Mascara et de Tlemsen, Yousuf revint à Bône, avec le titre de bey de Constantine. Hier encore, nous l'avions vu au milieu de nous insouciant et léger. Comment allait-il remplir ses nouvelles fonctions? Il comprit bientôt son rôle. A sa voix toutes les tribus, dans un rayon de quinze lieues autour de la ville, vinrent faire leur soumission. Le scheik des Guagetes répond insolemment à son message. Le lendemain, le scheik est prisonnier, la tribu est livrée à merci. L'absence d'une autorité une et forte avait répandu parmi la population

bédouine une sorte d'anarchie. Yousuf institue des scheiks, des caïds, et la justice n'est plus un vain simulacre; puis il va s'installer au camp Dréan, à six lieues de Bône, sur la route de Constantine. Le bruit de son nom se répand au loin. Des tribus éloignées et puissantes font un long et dangereux pèlerinage pour venir reconnaître le nouveau bey. Traqué par les Bédouins eux-mêmes, un brigand enorgueilli de la mort de plus de vingt Français, tombe sous le coup d'un Kabaïl. Le scheik d'une tribu redoutable du désert ose passer devant Constantine et vient offrir son alliance à Yousuf. Puis, fidèle à ses promesses, il disperse une petite armée d'Ahmed-Bey qui marchait au pillage d'une de nos tribus amies. Enfin le pays se pacifie, la domination s'étend depuis les frontières de Tunis jusqu'à Hora, depuis le littoral jusqu'à Guelma; la route de Constantine est ouverte, la population y appelle les Français.

Mais ce fut alors que Yousuf se montra vraiment propre à de grandes choses. Il avait été jeté à Bône avec son titre de bey et la promesse de prompts secours. Ces promesses ne se réalisèrent pas; pendant plus de trois mois, aucun élan ne fut donné par la métropole. Ce calme prolongé menaçait de tout compromettre; le zèle de nos alliés se refroidit. Yousuf ne se laissa pas décourager, il resta dévoué à sa mission, sans regarder en arrière; mission ruineuse, et qui avait déjà dévoré sa fortune personnelle et au-delà. Il réussit à calmer l'impatience des tribus, déguisa avec habileté les motifs de nos retards, et, pour recevoir dignement les chefs de l'oligarchie bédouine qui vinrent à lui, se dépoilla de ses armes, de ses chevaux et de ses bijoux. Tandis que des prédictions sinistres se faisaient entendre à ses oreilles, que des attaques passionnées s'élevaient contre lui jusque dans l'enceinte de la chambre des députés, ouvrier opiniâtre, Yousuf s'acharnait à sa tâche pénible et consacrait à son accomplissement ce qui lui restait de ressources matérielles et d'énergie.

Si nous avons réussi, dans les pages qui précèdent, à représenter Yousuf tel que nos yeux l'ont vu, on ne se sera pas arrêté sans doute à ne saisir que le côté brillant et romanesque de son caractère. Nous n'avons pas cédé à une pure fantaisie d'artiste en essayant de mettre en saillie tous les traits de sa physionomie variée. L'étude de cet homme intéresse le philo-

sophe ; et si la civilisation européenne doit s'introduire de nos jours en Afrique, Yousuf est destiné à être un des ses plus actifs représentans. Le triple concours de ses défauts, de ses qualités et des vicissitudes de sa vie en fait un homme *nécessaire*.

On a prétendu que n'étant ni Arabe ni Français, il ne représente rien en Afrique. On oublie que les natures mixtes conviennent parfaitement à des rôles de transaction. Yousuf à Constantinople devait préparer les voies à une domination étrangère ; Français, il eût été suspect ; Arabe, il eût perdu son influence.

Yousuf est dévoré de l'amour du pouvoir ; mais si l'on ne peut affirmer qu'il l'aime comme les ambitions les plus nobles, pour réaliser une idée utile à l'humanité, on ne saurait dire non plus qu'il le recherche comme les ambitions vulgaires, pour les jouissances qu'il donne et les richesses qu'il procure. Aucune préoccupation mesquine de bonheur et de fortune ne viendra l'arrêter dans la carrière qu'il poursuit. Il n'y a pas trace dans son cœur de passions sordides. Le désintéressement et la générosité vont chez lui jusqu'à l'imprévoyance. Ici on nous opposera peut-être les souvenirs de Tlemsen : nous ne savons pas ce qui s'est passé à Tlemsen ; mais quelques énormités qui y aient été commises, nous le déclarons de toute la force de nos convictions, Yousuf aura pu se ressouvenir trop fidèlement de sa vie de sérail dont il n'était séparé que par trois années. Il se sera peut-être montré ce qu'il a été dix ans de sa vie, c'est-à-dire homme de faiblesse et d'obéissance passive ; mais Yousuf n'a pas cherché dans la contribution de Tlemsen une source de lucre infame. Fût-il avide, l'ambition l'aurait sauvé de la cupidité.

Parmi ceux dont la civilisation fait ses apôtres, il en est qui ont l'intelligence de leur mission. Yousuf n'en a peut-être que l'instinct. Mais une sorte d'intuition lui a mis dans le cœur une idée de civilisation, idée qui n'est encore qu'à l'état de rudiment, qu'il ne saurait définir lui-même, mais qui dominera sa vie.

Avec ce mélange d'imperfections et de grandes qualités, de pensées françaises et de réminiscences orientales, avec toutes ses passions, les unes généreuses, les autres personnelles, mais toutes énergiques et puissantes, tel qu'il est, à son insu même,

et par une sorte de fatalité, il répandra des idées européennes en Afrique, et lui seul peut-être parmi les hommes qui nous entourent, saura leur donner une forme qui les fasse accepter.

E D.

Bône, le 12 septembre 1836.

VOYAGE

A la Côte Occid. d'Afrique.

Ceux qui n'ont jamais voyagé sur mer peuvent difficilement se faire une idée de la vie que l'on mène à bord d'un navire. On se préoccupe ordinairement beaucoup trop de dangers qui en menacent les habitans; l'on ne tient aucun compte d'un mal qui pour eux est de toutes les heures, de toutes les minutes, et se renouvelle sans cesse. Ce mal, c'est l'isolement. Sur cette mer sans limites, dont l'horizon apparaît chaque matin toujours le même, décrivant autour de votre prison un immense cercle dont il semble qu'un pouvoir surnaturel vous ait condamné à demeurer constamment le centre; pendant les longues heures de cette vie monotone, combien de fois la pensée ne se reporte-t-elle pas vers ceux que l'on a quittés? Combien d'inquiétudes, d'autant plus vives qu'elles sont moins définies, ne viennent-elles pas serrer le cœur? Aussi le moindre sujet de distraction, l'incident le plus frivole et le plus insignifiant, sont-ils accueillis avec empressement et regardés comme d'heureuses trêves à la tristesse du voyage.

A bord d'un navire, excepté le capitaine et les officiers, personne ne sait, dans le cours de la traversée, à quelle distance on se trouve du point de départ. Ceux-ci ne répondent que bien

rarement aux questions qui leur sont adressées à ce sujet; car, tant de circonstances peuvent les induire eux-mêmes en erreur, qu'ils craindraient, en annonçant à jour fixe le moment où l'on doit voir la terre, d'être accusés d'ignorance par la portion démocratique de leur petit empire. On est donc réduit à de vagues conjectures. On se réjouit quand on voit l'eau passer rapidement le long des flancs du navire, on s'afflige quand il tangue sur place, et que les voiles battant les mâts et les manœuvres, on se trouve pris, comme disent les matelots, par une *tempête de calme*.

Certains signes indiquent cependant qu'on a quitté la haute mer et qu'on se rapproche des côtes. Dans ces heureux jours, tout le monde est sur le pont du matin au soir. Ce sont d'abord des oiseaux dont le nombre augmente d'heure en heure, et dont la vue réjouit l'âme. Bientôt on est certain que l'eau a changé de couleur. Depuis long-temps elle était d'un bleu foncé, limpide et transparente; maintenant elle est un peu trouble. A sa surface flottent de grandes masses d'herbes marines arrachées par les vagues aux rivages tant désirés. Dans l'espoir de se procurer du poisson, on met en *panne*, et on jette à la mer de longues lignes armées d'hameçons et de plombs pesans. Il faut entendre les cris de joie qui saluent le pêcheur assez heureux pour amener la première proie; on est sur le fond sans aucun doute. Pendant ce temps, les yeux se fatiguent à chercher la côte à l'horizon; enfin les meilleures vues signalent une ligne presque imperceptible, sur laquelle il faut long-temps fixer les yeux pour la distinguer des vapeurs et des nuages, c'est *la terre*, mot magique, dont il faut désespérer de faire sentir la portée à ceux qui n'ont jamais senti les émotions d'une traversée.

Ce fut le 18 juin 1884, que nous eûmes connaissance du cap Voltas. Nous venions faire la pêche de la baleine dans les baies de la côte d'Afrique situées dans le nord de ce point, qu'on était venu attaquer de préférence à cause des vents de Sud habituellement régnans dans ces parages, et aussi parce que les baleines, qui commencent à s'y montrer à cette époque, ne remontent vers la ligne qu'à la fin d'août ou au commencement de septembre.

Vers huit heures du matin, nous étions à environ deux

lieues de la côte. A mesure qu'on approchait, elle se dessinait plus nettement et paraissait surgir de la mer. A peine dégagées des vapeurs de la nuit, ses lignes arrêtées tranchaient vivement sur le ciel qui commençait à s'éclairer des rayons du soleil. J'attendais avec impatience qu'il fit grand jour; j'espérais voir enfin un peu de verdure, mais mon attente fut trompée. Le terrain d'un jaune pâle ne présentait aucune trace de végétation. C'étaient d'immenses dunes de sables amoncelées capricieusement par les vents et offrant les configurations les plus bizarres. Pendant dix jours, nous longeâmes la côte sur une étendue de quatre cents lieues environ. Partout le même aspect de désolation; la longue vue, pas plus que l'œil nu, ne parvenait à y découvrir un seul brin d'herbe. Quelquefois on apercevait de loin des taches plus foncées qui ressortaient vigoureusement sur le jaune mat du terrain; j'espérais voir enfin quelques plantes marines, de celles qui croissent si facilement sur les sables, mais de près, ce n'étaient que de grosses masses pierreuses, d'un gris noirâtre, qui élevaient au-dessus du sol leurs têtes arrondies et stériles. Le soir du dixième jour, on jeta l'ancre dans une petite baie située à vingt-six degrés de latitude sud, et nommée par les Portugais, qui les premiers visitèrent ces côtes, *Angra de Conceicao*. Cette baie avait environ une demi-lieu d'étendue, et s'arrondissait en demi-cercle depuis une espèce de promontoire au nord jusqu'à une autre masse de rochers qui la terminait au sud. A l'entrée et dans le milieu de cette anse, du côté de la mer, était un petit îlot couvert d'une multitude d'oiseaux et surtout de manchots. Nous étions mouillés à un mille de terre, à l'abri des vents du large, derrière la petite île dont je viens de parler. C'était un rocher séparé en deux par une grande crevasse. Les lames, qui, dans les temps les plus calmes, battent avec violence les rescifs du rivage, produisaient, en s'engouffrant dans cette fissure, un bruit sourd et continu, semblable aux rumeurs d'une ville populeuse entendues le soir dans la campagne.

Quelques matelots du bord, que des voyages antérieurs avaient menés plusieurs fois dans cette baie, m'assuraient avoir vu beaucoup de loups marins autour de l'îlot, et dès le lendemain de notre arrivée, il fut résolu qu'on irait leur faire la chasse. Nous partîmes au milieu de la nuit et abordâmes

avec de grandes difficultés dans une petite crique où la pirogue se trouvait en sûreté. Un homme fut laissé pour la garder. Nous commençâmes à gravir le rocher presque à pic dans le plus grand silence. Nous étions quatre, armés seulement de gros bâtons; nous nous mîmes en embuscade au bord de la mer du côté du large. La nuit était magnifique, les étoiles, qui brillent d'un singulier éclat dans ses parages, éclairaient la surface des eaux et permettaient de distinguer assez facilement les objets environnans. A notre droite, était une grande excavation au fond de laquelle le ressac des lames retentissait comme des coups de canon. Je vis plusieurs phoques sortir de l'eau et venir, en se traînant, se coucher sur les algues du rivage, mais aucun ne s'avança assez loin pour qu'on pût se mettre entre lui et la mer.

Après une heure d'attente, nous résolûmes de passer de de l'autre côté de la caverne dans l'espoir de les y trouver en plus grand nombre. Nous nous remîmes à gravir avec la plus grande précaution, tant pour ne pas faire du bruit, que pour éviter de nous rompre les jambes dans les anfractuosités de ce chemin presque impraticable, et rendu encore plus dangereux par l'obscurité. Les pierres, blanchies par les excréments desséchés des innombrables troupes d'oiseaux qui viennent s'y reposer, paraissaient couvertes de neige. Arrivés au sommet, il nous fallait passer au-dessus du précipice formé par l'excavation. La corniche qui le surplombait à deux cents pieds de hauteur, n'en avait elle-même que deux ou trois de large en certains endroits. Pour descendre, nous étions contraints de nous asseoir et de nous laisser glisser en nous accrochant aux aspérités des rochers. Arrivés en bas et parvenus au fond de l'ancre qui s'enfonçait d'une trentaine de pas sous l'île, nous y surprîmes une troupe de phoques endormis que le bruit de notre approche fit lever et s'enfuir en tumulte. Dans cette mêlée, nous frappions à droite et à gauche ceux qui se trouvaient à notre portée, plusieurs passant entre nos jambes faillirent nous renverser, et un matelot fut mordu assez gravement. Quoiqu'on eût blessé un grand nombre de ces animaux, trois seulement restèrent sur place. Nous fûmes obligés, pour le moment, de les abandonner, car il était impossible de songer, avec aussi peu de monde, à les emporter par les dangereux

chemins qui nous avaient conduits dans leur retraite.

Trois jours après cette chasse, je fus fort étonné de voir apparaître, après le soleil couché, une petite lumière au fond de la baie. J'appris que c'était le feu des Hottentots qui étaient sans doute arrivés. Habités depuis plusieurs années à la visite des navires européens, ces malheureux parviennent quelquefois à traîner, de l'intérieur jusque sur la côte, de misérables petits bœufs qu'on échange contre des objets de peu de valeur. Le lendemain, je fus averti qu'on les voyait se diriger vers le navire; et montant sur le pont, je distinguai en effet une troupe de huit personnes qui couraient sur le sable. Le soleil, déjà très haut, éclairait vivement tous les objets. Les naturels paraissaient nus, à l'exception d'un seul couvert d'un long manteau et tenant un bâton à la main. Ils faisaient mille contorsions pour être remarqués, et leurs silhouettes noires, qui ressortaient vivement sur la teinte blanche et uniforme du sol, rappelaient assez bien des figures d'ombres chinoises.

Dans l'espoir de nous procurer un bœuf ou deux, nous mîmes une embarcation à la mer et j'obtins de faire partie de l'expédition. En approchant du rivage, il fallait manœuvrer avec la plus grande précaution pour passer entre les brisans; malgré le calme presque plat qui régnait au milieu de la baie, la mer était, dans cet endroit, si houleuse, qu'après avoir tenté plusieurs fois inutilement d'atteindre une petite anse sablonneuse, et comme encadrée dans les rochers, nous désespérâmes de pouvoir débarquer. Notre canot allait revenir à bord, quand une grosse lame, arrivant par son travers, le chavira; et, nous enveloppant avec lui, nous déposa dégouttans d'eau sur le sable.

On tira promptement l'embarcation hors des atteintes de la mer; et après l'avoir mise en sûreté, nous marchâmes le long de la grève au-devant des Hottentots, qui, nous ayant vu débarquer, accouraient de notre côté. Ils étaient au nombre de cinq, trois hommes et deux enfans. On s'aborda sans aucune appréhension de part et d'autre, quoique nous eussions des armes à feu et qu'ils fussent sans aucun instrument de défense. Leur curiosité paraissait très médiocrement excitée à notre aspect; et soit qu'ils eussent déjà vu des Européens, soit apathie naturelle, après un examen réciproque qui dura quelques

instans, ils s'éloignèrent un peu de nous, et, sans proférer une seule parole, allèrent s'accroupir les uns à côté des autres. Obligés de commencer les négociations, nous nous rapprochâmes d'eux et chacun tâcha de leur faire comprendre ce que nous voulions, par des signes et par des figures tracées sur le sable. Se levant aussitôt, ils commencèrent à nous étourdir de leurs discours au milieu desquels le mot *bacca* dont ils se servent pour demander du tabac, revenait fréquemment. Ils le prononçaient avec un singulier bruit de la langue frappant contre le palais, et comparable à celui dont nous nous servons pour exciter un cheval. En même temps ils nous invitaient à les suivre vers un point du rivage qu'ils désignaient et où nous nous décidâmes à les accompagner.

Après avoir doublé une petite pointe qui s'avancait dans la mer, nous nous trouvâmes en présence du reste de la troupe. Ils étaient occupés à dépecer une carcasse de baleine échouée et à moitié enfouie; sans manifester la moindre répugnance, ils en arrachaient avec les mains de grands lambeaux qu'ils allaient précieusement enterrer dans le sable, et je m'assurai que, malgré les émanations infectes qui s'exhalaient de ces chairs putréfiées, ils les conservaient ainsi pour en faire leur nourriture.

Notre attente fut trompée, et ils répondirent par des signes négatifs à toutes nos questions sur les bestiaux dont nous les avions crus possesseurs. Nous les quittâmes après avoir échangé contre quelques bouts de tabac divers ornemens en cuir et en os, des colliers et des bracelets d'intestins de poissons desséchés et quelques flèches, le tout sentant l'huile rance dont ils étaient enduits.

Pendant deux mois, j'eus de fréquentes occasions de voir des naturels tout le long de cette côte. J'en rencontraï surtout un grand nombre à Walwich-Bay. Presque tous les jours il y avait au fond de cette baie une espèce de foire tenue par les Hottentots au nombre de quatre cents environ, et par les équipages des dix autres navires qui s'y trouvaient avec nous. Il se faisait là des échanges de toute espèce et de toute nature. Le tabac était toujours la matière la plus précieuse pour eux; les femmes cependant préféraient en général les mouchoirs et les boutons de cuivre doré, à l'aide desquels on en obtenait tout ce que l'on

pouvait désirer. Nos matelots en trouvaient peu qui résistassent à ces séductions.

J'accompagnai une fois les officiers de la corvette *la Circé* qui était venue mouiller dans cette même baie. Protégés par une compagnie de soldats de marine, nous poussâmes une reconnaissance à environ deux lieues dans l'intérieur, et, suivant la trace des pas sur le sable, notre petite troupe arriva dans un village composé d'une soixantaine de huttes. L'emplacement sur lequel elles étaient élevées, aussi sablonneux et aride que le reste de la côte, était jonché d'une grande quantité d'arbres morts qui semblaient avoir été déracinés et transportés là depuis peu par des courans d'eau. Toutes ces huttes étaient hémisphériques et percées latéralement d'une ouverture très basse. Les petites branches des arbres dont je viens de parler, encore garnies de feuilles, avaient servi à leur construction. Des peaux d'animaux sauvages recouvraient le sol, c'est le seul ornement que j'y aie trouvé. Beaucoup ne contenaient absolument rien, et n'étaient habitées que par des femmes et des enfans, accroupis ou couchés sur le sable et dans une inaction complète.

La partie sud du continent africain, ainsi que l'Australasie et plusieurs îles de la Polynésie, ont été, suivant les géologues, exondées beaucoup plus récemment que le reste de la terre habitable; et les races d'hommes qui s'y trouvent, apparues aussi beaucoup plus tard que les autres, présentent un caractère de faiblesse et d'infériorité qui a frappé tous les voyageurs. Il faut cependant dire, quant aux Hottentots du moins, qu'il y a un peu d'exagération dans les rapports qu'on a faits sur leur laideur et leur misère. Excepté quelques-unes de leurs vieilles femmes, aucun n'inspire, par exemple, ce sentiment de pitié mêlé d'horreur qu'on éprouve à la vue des ouvriers de nos grandes villes industrielles.

La taille d'un Hottentot dépasse rarement cinq pieds. Le sommet de la tête est comme aplati, et la ligne d'implantation des cheveux décrit autour d'elle une courbe dont aucun angle rentrant ou saillant n'altère la régularité. Ces cheveux, noirs ou brunâtres, sont excessivement courts, laineux, et rassemblés en petits paquets assez semblables à ceux dont les fourrures d'Astracan tirent leur singularité. Les sourcils, à peine

indiqués, sont fort crépus. Tout le visage est comme comprimé d'avant en arrière. Les oreilles, qui se détachent du crâne, et peuvent être aperçues presque entièrement de face; les yeux, un peu inclinés, et ouverts seulement en longueur, rappellent assez exactement le caractère de tête des Chinois. Quand on regarde cette tête de profil, elle paraît hideuse d'animalité. Des lèvres livides s'y avancent en un véritable grouin, contre lequel s'aplatissent et se confondent, pour ainsi dire, de vrais naseaux, qui s'ouvrent presque longitudinalement et de la façon la plus étrange. La peau est, en général, d'une couleur marron ou bistre. Quoique maigres et chétifs, ils ont tous le ventre gros et les épaules assez développées, puis des cuisses et des jambes grêles et si peu musclées, qu'il y a lieu de s'étonner qu'elles puissent supporter le corps.

Les femmes sont plus petites que les hommes, proportion gardée. Celles qui ne sont plus jeunes ont les mamelles tellement allongées et pendantes, qu'elles peuvent allaiter leurs enfans par dessus leur épaule. Ceux-ci se tiennent alors debout sur leurs hanches, dont le prodigieux développement, attesté par tous les voyageurs, n'a pas été exagéré. J'en ai vu quelques-unes dont la croupe faisait, à angle droit, une saillie de deux pieds. Si l'on ajoute qu'elles ont les genoux cagneux, supportés par de petites jambes torsées, des pieds dont la plante et les talons élargis forment des bourrelets calleux qui les font ressembler à ceux d'un éléphant; une chevelure qu'elles se plaisent à enduire d'une pommade huileuse et infecte, on aura l'idée de ce que la nature peut produire de plus laid et de plus dégoûtant. Les jeunes filles, en général, ne s'enduisent point la tête de cette graisse mêlée d'argile, qui paraît être l'ornement favori des femmes; leurs pieds sont d'une petitesse qui, n'était leur couleur, serait enviée par beaucoup de nos Européennes.

La plupart des Hottentots n'ont pour tout vêtement qu'un carré long en peau suspendu au haut des cuisses par une lanière qui entoure les hanches. Quelques-uns possèdent une mauvaise fourrure dont ils se couvrent les épaules. Autour du cou et des poignets ils portent des ornemens formés avec des intestins d'animaux. Ce sont des colliers et des bracelets auxquels sont suspendus des coquilles et des ongles de bêtes fé-

roces. Leurs seules armes consistent en de petits arcs plus mauvais assurément que ceux dont nos enfans se servent, et qui sont faits avec des cercles de futaille; puis de petites flèches en roseau, dont la pointe est enduite du suc épais et desséché des nombreuses liliacées vénéneuses qui croissent dans l'intérieur du pays; des bâtons d'un bois dur, ressemblant à notre buis, et terminés par un renflement noueux, voilà toutes leurs armes offensives et défensives.

Il ne faut pas omettre de parler de la singulière pipe dont sont munis plusieurs d'entre eux; c'est ordinairement une corne d'antilope droite et pointue dont l'extrémité est percée latéralement. Après avoir rempli cette corne jusqu'à moitié d'une sorte d'étope fait du poil laineux de quelque animal, ils y étendent un lit de tabac qu'ils allument et recouvrent d'une seconde couche d'étope; puis, appliquant la bouche contre la grande ouverture de la corne, ils aspirent la fumée avec force. Quand le fumeur a fait ce manège quatre ou cinq fois, il passe la pipe à un autre et se laisse tomber à la renverse sur le sable comme enivré. Bientôt cet état cesse, il se relève et va s'accroupir à côté d'un compagnon en attendant que la pipe lui revienne. Les femmes ne sont pas moins empressées que les hommes à se procurer ce plaisir.

Leur nourriture se compose habituellement de poisson pourri que la mer jette avec profusion sur la grève, de mollusques, et surtout de moules, dont les roches sont couvertes et qui ont souvent cinq pouces de longueur. Ils sont très friands de biscuit; mais je les ai toujours vus refuser le vin et l'eau-de-vie avec des signes de dégoût. Je n'ai jamais découvert d'eau douce dans ces parages, et les marins m'ont assuré qu'ils buvaient de l'eau de mer.

Leur langage n'a presque rien d'humain. Il se compose de sons gutturaux et d'une sorte de clappement de langue dont j'ai déjà essayé de donner une idée. J'ai remarqué, au reste, qu'ils se parlent rarement entre eux et paraissent avoir peu d'idées à se communiquer; en revanche, ils étaient avec nous d'une importunité excessive, et nous étourdissaient de leur langage barbare.

Ces contrées désolées n'offrent aux navigateurs d'autre intérêt de commerce que celui de la pêche, qui s'y fait chaque

année. On pourrait cependant tirer parti , pour la fabrication du noir animal , de l'immense quantité d'ossemens de la baleine dont le rivage est jonché tout le long de ces côtes. Il y a lieu de s'étonner que des entreprises n'aient point encore été organisées pour les aller recueillir , et même les exploiter sur les lieux où il ne serait peut-être pas impossible de transporter les appareils nécessaires à cette industrie, qui rapporterait certainement de grands bénéfices.

La saison s'avançait, et tout le monde sentait le besoin d'une relâche. On savait que la nôtre devait se faire dans la baie de la Table , et on attendait avec impatience l'ordre du départ pour cette destination. Nous en étions à environ cinq cents lieues dans le nord , et à cause des vents de Sud qui règnent à cette époque le long de la côte, on comptait sur quinze jours de traversée depuis Walwich-Bay, où nous étions, jusqu'à Table-Bay. On leva l'ancre le 24 août , dans l'après-midi , et toute la nuit fut employée à s'élever un peu au large. Mais , vers le matin , une belle brise de Nord-Ouest, qui continua pendant cinq jours, nous poussa rapidement vers le Sud ; et le 1^{er} septembre, arrivés en latitude du cap de Bonne-Espérance, nous devions apercevoir, dans la matinée du jour suivant, l'imposante montagne de la Table , quand tout à coup le vent changea, devint tout-à-fait contraire, et souffla violemment du Sud-Est. Il eût fallu lutter long-temps pour atteindre la rade du cap où l'on devait primitivement se rendre, au lieu qu'en *laissant arriver*, le navire entra le soir même dans la magnifique baie de *Saldanha*, à trente lieues nord de Table-Bay.

Il était presque nuit close quand on laissa tomber l'ancre. J'avais hâte d'être au lendemain, et l'impatience m'empêcha de dormir. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis en montant sur le pont aussitôt qu'il fit jour. Le vent avait cessé, la journée s'annonçait magnifique, et, tout autour de moi, la mer, calme comme un lac, formait un beau bassin entouré de collines pittoresques et couvertes de verdure. On était au commencement du printemps : une petite brise de terre m'apportait, au milieu des émanations goudronnées du bord, celles des plantes du rivage, dont je me sentais comme inondé. Je distinguais sur la pente des collines quelques habitations blanches entourées de petits jardins, et à l'aide de la longue-vue, quel-

quelques fois une créature humaine. Il faut avoir été quatre mois en mer et deux mois ébloui par la réflexion du soleil des tropiques sur les sables brûlans, pour sentir tout le prix d'un peu de verdure, ne fût-elle aperçue qu'à travers une lunette, et sentie à un quart de lieue de distance.

On sait que le cap de Bonne-Espérance fut découvert en 1493, par le Portugais Bartholomé Diaz. Ce n'est que vers le milieu du xvii^e siècle que les Hollandais, voulant s'y établir, achetèrent, dit-on, d'un chef du pays une lieue carrée de terrain, et bâtirent, à la pointe sud de ce continent, un petit fort en bois, dans lequel ils mirent quelques soldats et une douzaine de pièces de canon; quelques années après, le fort fut reconstruit en briques, on y mit soixante pièces d'artillerie, on l'entoura de maisons : ce fut bientôt un petit bourg, qui servit d'entrepôt à leur commerce. Le bourg s'agrandit, la colonie s'augmenta, et, depuis qu'elle appartient aux Anglais, elle est devenue une des plus importantes de celles qu'ils possèdent dans toutes les parties du monde.

La colonie actuelle est divisée en quatre districts qui ont chacun un gouverneur. La baie de Saldanha dépend de celui du Cap. Un délégué du gouvernement y résidait. Le lendemain on dut aller lui faire une visite et remplir les formalités d'usage. Une pirogue, partie du bord à sept heures du matin, n'arriva devant le château, ou plutôt la ferme du capitaine Hope, qu'à neuf heures. Je ne puis dire que nous mîmes pied à terre, car les canotiers, obligés de descendre dans l'eau trop peu profonde pour permettre à l'embarcation d'approcher, nous transportèrent à dos jusqu'au rivage. On nous introduisit dans une maison de pauvre apparence, mais dont l'intérieur m'étonna par une certaine recherche et un luxe de propreté anglaise qui contrastaient fort avec les murailles d'argile, blanchies seulement à la chaux, et percées de petites fenêtres que j'avais d'abord remarquées.

Le capitaine Hope nous reçut fort civilement, fit apporter des rafraîchissemens, et nous donna des nouvelles d'Europe dans notre langue qu'il parlait assez intelligiblement, puis il nous invita à sortir pour visiter ses plantations. C'étaient des arbustes du pays réunis de manière à former des haies épaisses et impénétrables. Elles entouraient de grands carrés cultivés

où, malgré la mauvaise qualité du terrain, on était parvenu à faire croître tant bien que mal, et à force de soins et de travail, presque tous les légumes et quelques-uns de nos fruits d'Europe. Le capitaine Hope paraissait grand amateur d'horticulture ; il nous entretenait longuement et sagement de tous les obstacles qu'il avait eu à surmonter pour arriver au chétif résultat obtenu. Il nous conta comment la sécheresse, les insectes, les animaux sauvages, avaient été tour à tour pour ses chers jardins des causes de dévastation. Nous parûmes si touchés de ses peines, si compatissans à toutes ses infortunes, qu'il crut devoir nous offrir, avec un orgueil bien excusable assurément, quelques pieds de laitue qui furent acceptés avec une véritable reconnaissance.

Nous prîmes congé du capitaine en acceptant avec empressement la proposition, pour un des jours suivans, d'une partie de chasse aux antilopes, où il nous promit beaucoup de plaisir.

Les jours suivans, je parcourus tous les environs en chassant et en herborisant. La baie de Saldanha a environ cinq lieues de profondeur, et dans plus de la moitié de son étendue il y a assez d'eau pour que des navires de toutes grandeurs viennent y mouiller. Les montagnes qui l'entourent sont couvertes de buissons dont aucun n'a plus de cinq ou six pieds de haut. On y trouve beaucoup de gibier, et surtout une espèce d'antilope nommée *greis-bock* par les habitans. Il est un peu plus petit que notre chevreuil, auquel sa chair peut être comparée. Les lièvres, les perdrix, les cailles et une foule de jolis oiseaux s'y rencontrent en grand nombre. Je partais ordinairement de grand matin, et courais la campagne dans toutes les directions. Les colons me donnaient avec empressement une hospitalité toute patriarcale, et l'offre d'une rétribution quelconque était toujours regardée comme une injure. J'étais quelquefois retenu à coucher, et quoique le lit se composât tout simplement d'un énorme matelas de plumes et d'une couverture de peaux de mouton cousues ensemble, il m'était offert avec trop de cordialité pour ne pas fermer les yeux sur ce qu'il avait de défectueux et d'incommode.

Les colons ont avec le Cap des communications fréquentes, et vont y porter des grains, du beurre, des légumes, des

fruits, du miel, de la cire et des peaux de bœuf. La pêche est la principale industrie de ceux qui habitent les bords de la mer, où se trouve en grande abondance une espèce de mulet qu'ils font sécher au soleil après l'avoir salé, et qu'ils envoient par voitures pour servir à la nourriture des pauvres et du bas peuple. Ceux qui ont de grandes fermes se livrent aussi à l'éducation des bestiaux, et, depuis quelques années, le gouvernement anglais a donné de grands encouragemens pour l'amélioration des races de chevaux, autrefois très rares dans la colonie. En général, les habitans sont pauvres et se plaignent du petit nombre de bras qu'ils ont à leur disposition, et de la paresse de leurs esclaves, presque tous Hottentots ou Cafres. Aussi sont-ils misérables, mal logés et mal nourris. Ils ne boivent habituellement que de l'eau et du lait. Les principales pièces de leur vêtement sont faites en peau de mouton tannée; toute autre matière serait au reste bientôt mise en lambeaux au milieu des haziers épineux qui couvrent la campagne.

C'était avec une obligeance et un empressement qui m'étonnaient toujours que les colons me prêtaient des chevaux et des guides quand je désirais faire une excursion un peu lointaine. Ceux-ci étaient ordinairement des Hottentots à moitié sauvages encore, mais qui me furent très utiles à cause de la merveilleuse sagacité avec laquelle ils savent reconnaître les traces et découvrir les retraites des animaux. Je ne serais jamais parvenu sans eux à me procurer des flamans. Ces oiseaux se tiennent en troupes nombreuses sur les sables que la mer laisse à découvert quand elle est basse. J'en ai vu souvent des bandes de plus de deux mille rangés comme en bataille sur une demi-lieue d'étendue. Leur plumage, d'un rose vif, les faisait distinguer de fort loin. Quand on approchait, ils commençaient à s'ébranler. Élevés sur leurs longues jambes, ils semblaient marcher gravement, au pas, tous ensemble et en colonne serrée, puis bientôt prenaient leur volée pour aller s'abattre sur un autre point du rivage. Jamais ils ne se laissaient approcher. Les Hottentots m'apprirent à leur tendre des pièges et à les prendre au lacet. C'est encore à leur ingénieuse adresse que je dois une espèce de rongeur nommée par les naturalistes *petit oryctère à taches blanches* et la *crhyso-*

clore, qui tous deux se creusant des galeries souterraines, à peu près comme nos taupes, ne peuvent être surpris qu'à l'aide de pièges.

J'attendais avec impatience que le résident nous fit prévenir pour la partie de chasse à laquelle il nous avait invités. Il eut la complaisance d'envoyer à bord un esclave avec une invitation pour venir coucher le soir chez lui, afin d'être plus tôt prêt le lendemain matin. Nous nous y rendîmes, le capitaine et moi, vers six heures de l'après-midi. A la pointe du jour, on vint nous éveiller. Le café au lait fut servi, et nous sortîmes. Un léger charriot était devant la porte, attelé de six vigoureux chevaux ; mais ni chiens accouplés, ni piqueurs, ni chevaux de selle. Je m'étais attendu à une grande chasse à courre, on me fit monter dans le charriot, qui commença à rouler tranquillement au milieu du bois comme s'il partait pour le marché. La nuit n'était pas encore dissipée, et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que je pus m'apercevoir qu'on ne suivait aucun sentier, aucun chemin tracé, mais que la voiture se dirigeait toujours en ligne droite sans tenir aucun compte des accidens du terrain ni des buissons par-dessus lesquels elle passait, non sans de violens cahots. Ne sachant que penser, j'interrogeai timidement le capitaine Hope sur notre destination ; je m'informai si l'endroit fréquenté par les antilopes était encore éloigné, et si c'était à l'affût que nous devions les surprendre ; car je ne voyais plus d'autre méthode possible. A toutes mes questions il répondait d'une manière évasive et il était clair qu'il s'amusait un peu de ma surprise. Tout à coup un des conducteurs s'écria : *gries Bock!* puis changeant brusquement de route mit les chevaux au galop. Je saisis mon fusil que j'avais armé ; mais M. Hope posant la main sur mon épaule, me dit : Modérez-vous et tournez la tête de ce côté ; voici le bouc qui nous regarde ; c'est bon signe. Il m'indiquait à quatre cents pas de nous et à gauche de la voiture un petit espace découvert où un antilope était arrêté le cou tendu de notre côté. Pourquoi, dis-je, ne pas descendre et nous approcher de lui en nous cachant derrière les buissons ? — Il serait bientôt loin et nous aurait bien vite éventés ; nous l'atteindrons plus sûrement ainsi : le charriot, comme vous le voyez, commence par décrire un grand cercle autour de l'antilope, le second sera plus petit, et au troisième nous se-

rons, je pense, assez rapprochés pour le tirer, car la curiosité le retiendra à la même place tant qu'il nous verra et qu'il entendra le bruit que nous faisons. Les chevaux, excités par leurs conducteurs qui poussaient de grands cris, franchissaient tous les obstacles. Des secousses violentes me faisaient souvent perdre l'équilibre, mais toute mon attention était concentrée sur le gibier, dont je suivais tous les mouvemens. Il se tenait toujours à la même place, se tournant vers nous, et nous présentant le devant du corps. Pendant ce temps les cercles que nous décrivions devenaient de plus en plus rétrécis; arrivés à quarante pas de lui on redoubla de vitesse et de cris perçans; le capitaine Hope lui tira son coup, et l'animal, après avoir fait plusieurs bonds presque sur place, tomba mort; un des guides descendit de cheval, courut le ramasser et le jeta dans la voiture. C'était un joli animal aux formes sveltes et gracieuses. Son pelage, d'une couleur rougeâtre mêlé de blanc, était long et raide.

La voiture reprit bientôt son allure primitive et marcha encore au pas pendant un quart d'heure. Elle fut bientôt lancée de nouveau *autour* d'un *bock* qui eut le même sort que le premier. Vers midi, nous étions de retour à l'habitation et nous avions tué neuf antilopes, c'est-à-dire autant que nous en avons vu.

A l'époque de notre arrivée dans la baie, deux navires français y étaient déjà depuis quelques jours. Pendant la semaine qui suivit, cinq autres y entrèrent encore. Les capitaines de ces différens navires ayant tous besoin d'aller à la ville du Cap, distante d'environ vingt-cinq lieues, je m'arrangeai pour faire partie de la petite caravane qui devait s'y rendre par terre. On loua une grande voiture à six places, couverte d'une toile à voile soutenue par des cerceaux; elle était attelée de huit chevaux et conduite par deux Hottentots. Ceux d'entre nous qui ne pouvaient y trouver place se pourvurent de chevaux de selle, et la petite troupe, composée de onze personnes sans compter les guides, partit un matin, à sept heures, de la ferme hollandaise qui avait fourni les moyens de transport.

En quittant les bords de la baie, la route, à peine tracée sur un terrain sablonneux et mouvant, dans lequel les chevaux enfonçaient souvent jusqu'aux genoux, montait à travers le bois pour arriver à un vaste plateau d'où l'on pouvait apercevoir la surface bleue et unie de la mer. Tout autour de nous, et aussi

loin que la vue pouvait s'étendre, de grêles buissons de myrtes et de bruyères, disséminés sur un sol dont l'aridité croissait à mesure que nous avancions donnaient à la campagne un aspect sauvage. Aucune trace d'habitation ne venait rompre la monotonie fatigante de cette plaine qu'un soleil ardent transformait en une véritable fournaise. De temps en temps, ceux qui étaient à cheval et qui avaient emporté leurs fusils, tiraient, tout en marchant, sur des troupes de perdrix que le bruit faisait lever. Une de ces décharges effraya deux grandes autruches qui se dressèrent tout à coup du milieu d'un massif de bruyères et se mirent à fuir avec une agilité merveilleuse. La voiture s'arrêta, nos cavaliers s'élançèrent après elles, mais ils revinrent bientôt, car leurs montures n'étaient pas de taille à lutter avec de pareilles coureuses. Nous suivîmes long-temps des yeux leur galop précipité dont je ne saurais donner une idée juste qu'en comparant le mouvement alternatif et régulier de leurs membres inférieurs à celui des vanes d'un bateau à vapeur. Dans le commencement de la course on voit se déployer leurs petites ailes courtes, puis les plumes légères et soyeuses qui sont implantées sur leur face interne et sur la partie des flancs qu'elles recouvrent, se hérissent et, présentant toute leur surface au vent, semblent doubler tout à coup le volume de l'animal que l'on voit fuir devant soi.

Vers midi on s'arrêta auprès d'un étang pour y faire un léger repas avec les provisions dont on s'était précautionné. La ferme où nous devons coucher, était encore à trois lieues et se nommait *Long-Fountain*. Nous y arrivâmes à cinq heures. C'était une réunion de bâtiments à un seul étage bâtis en briques et couverts de roseaux. Au milieu des champs cultivés s'élevait la maison du maître. Un joli jardin rempli de toutes les fleurs du pays, un perron à rampe de fer, ornaient la façade. On entrait dans une grande salle dont le plancher était en terre battue, mais parfaitement nivelé. Les murailles, comme celles de l'extérieur, étaient seulement blanchies à la chaux ; il n'y avait pas de plafonds, mais les solives et les madriers qui soutenaient la toiture étaient peints à l'huile et soigneusement vernis. Quelques meubles d'Europe, une grande glace sur la cheminée ornée de vases de fleurs, un canapé de crin, de grands rideaux rouges aux fenêtres, composaient tout le luxe de cette habitation

hollandaise. Mais tout cela était d'une propreté si exquise, et différait tellement de ce qu'on trouve dans les fermes de nos départemens les plus riches ; mon étonnement était si grand de rencontrer au fond de l'Afrique une telle recherche, que je ne remarquais point l'arrivée du maître de la maison. C'était un colon hollandais, nommé *Crootschart*, gros homme à la figure ouverte et réjouie. Il vint nous saluer tous les uns après les autres en nous serrant cordialement la main. Une longue table fut dressée au milieu de l'appartement, les esclaves s'occupèrent des apprêts du souper. Notre hôte nous pria de l'excuser s'il se faisait attendre un peu de temps, mais il n'avait pas été prévenu de notre arrivée.

Nous étions depuis une heure réunis autour d'une petite table chargée de pipes et de tabac dont M. Crootschart nous engageait par son exemple à user fort libéralement, lorsqu'une porte s'ouvrit et la maîtresse du logis entra suivie de trois grandes et longues demoiselles, vêtues et coiffées avec recherche, sinon avec goût. Les voyageurs se levèrent et chacun, déposant respectueusement sa pipe, vint toucher la main des dames et les embrasser l'une après l'autre sur la bouche qu'elles présentèrent sans la moindre hésitation à tous ces visiteurs barbus. On agrandit le cercle ; mais la conversation, en raison de la diversité des langues, ne pouvant devenir générale, on parla de chanter. Le maître fit venir un enfant d'environ huit ans, fils d'un de ses esclaves. L'enfant se plaça près de lui et on lui ordonna de chanter un air anglais. Ce petit malheureux, tout interdit devant tant de beau monde, baissait la tête et ne pouvait se décider à obéir. Pour l'y contraindre, son maître décrocha derrière lui une cravache dont il le menaça et finit par le frapper. Alors ce pauvre enfant, au milieu des sanglots et des larmes, commença d'une voix glapissante une espèce de plainte où je distinguai qu'il était question d'un *Capitaine de la rivière de Rouen*. C'est de lui qu'on pouvait dire sans métaphore qu'il avait des larmes dans la voix ; et si, trop abondantes, elles empêchaient les sons de sortir assez promptement, de nouveaux coups de cravache venaient précipiter leur émission, au grand contentement de l'honorable société, qui riait de tout son cœur.

On nous invita à prendre place autour de la table couverte

d'un linge éclatant. Nous étions dix-huit convives, et tout se passa à peu près comme dans les repas de notre pays. Chacun avait sur son assiette une petite serviette en coton grande comme les deux mains. D'énormes portions de bœuf, de mouton et de bouc sauvage, rôties ou bouillies, composaient ce souper, attendu impatiemment par le plus grand nombre d'entre nous. Des plats de légumes cuits à l'eau étaient servis en même temps, et pour suivre l'exemple des hôtes, on y ajoutait les épices nombreuses et surtout le carry dont on fait usage dans ce pays. Des confitures, des pâtisseries vinrent ensuite, mais aucune boisson fermentée ne parut sur la table : l'eau et le lait en tinrent lieu et il fallut se contenter de ce breuvage peu restaurant.

Au reste, c'est presque le seul dont fassent usage les habitants dans les parties de la colonie où l'on ne récolte pas de vin. Les moyens de transport sont si difficiles et si coûteux, qu'ils peuvent rarement s'en procurer à la ville, où cependant il n'est pas cher. Quand on servit le thé, auquel les dames présidèrent, deux bouteilles d'eau-de-vie de France, qui nous restaient encore, furent très bien accueillies et on termina dignement la soirée en leur faisant honneur : il était plus de minuit.

Le lendemain, au point du jour, on vint nous éveiller. Il avait été convenu qu'on proposerait à M. Crootschart le remboursement des frais que treize personnes et autant de chevaux avaient dû nécessairement lui occasionner ; mais tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut la promesse qu'il recevrait avec reconnaissance un petit baril d'eau-de-vie de France, qu'un des capitaines offrit de lui envoyer aussitôt son retour au mouillage de Saldanha.

E. LE MIRE.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

UNE MAISON DE TRAVAIL A LIVERPOOL.

Voici une des plus belles applications de cette *loi de pauvres* anglaise, dont il a été dit tant de choses en France, sans beaucoup de connaissance de la matière, ni surtout des véritables opinions du peuple anglais à cet égard. Il n'est peut-être personne, parmi ceux qui lisent avec quelque attention ce qui s'écrit sur cette partie de l'économie sociale, qui n'ait un vague esprit d'opposition contre la loi des pauvres et contre tout ce qui pourrait y ressembler de loin ou de près. A quiconque veut faire l'éloge de l'Angleterre, et en opposer l'admirable civilisation aux lenteurs et aux inégalités de la nôtre, qu'objecte-t-on tout d'abord, si ce n'est cette formidable loi des pauvres ? J'ai dans la mémoire cette formule, qu'assurément je n'y ai pas mise tout seul : Oui, mais l'Angleterre a sa dette ; oui, mais l'Angleterre a sa loi des pauvres. Il n'y a pas d'admirateur si intrépide de l'Angleterre que la première de ces objections ne trouble profondément et à qui la seconde ne ferme la bouche, encore qu'il semble qu'une dette énorme est

la preuve d'un crédit énorme , et qu'il soit juste que ceux qui ont au-delà du nécessaire soutiennent directement ceux qui n'ont rien. Quoi qu'il en soit , je n'ai pas été peu étonné de trouver en Angleterre , parmi les partisans les plus prononcés de la loi des pauvres, des hommes à qui cette loi demande chaque année une somme considérable , dont le chiffre est vraiment effrayant, et d'en entendre vanter les bons résultats par ceux même qui en font les frais. J'ai peine à croire que ce soit par de simples motifs de charité chrétienne, et qu'il n'y ait pas là quelque bonne raison positive et déterminante , de l'espèce de celles qui font généralement agir et parler les Anglais.

C'est d'ailleurs un fait notoire que des écrivains distingués, qui appartiennent à l'opinion radicale, demandent pour l'Irlande, comme complément nécessaire des institutions que lui doit la Grande-Bretagne , une loi des pauvres , à l'image de celle qui régit l'Angleterre. Quelques-uns même la réclament au préalable, avant toute autre institution , et ceux-là me paraissent les plus sages, car à une population qui meurt de faim on doit premièrement du pain , et secondement des libertés. Que peut-il y avoir de plus pressant et de plus obligatoire pour la Grande-Bretagne que de nourrir ces milliers de misérables Irlandais qui, dans les quatre plus beaux mois de l'année , en juin , juillet , août , septembre , dans les temps où la vie est le plus facile à tous les êtres , où le pauvre même est riche , car le soleil lui donne le vêtement , le gîte et le feu , sont réduits par la faim , et malgré la résignation qui est propre au peuple d'Irlande , à vivre de déprédations de toute sorte, les uns à piller les hangars où sont conservées les pommes de terre , à arrêter les bateaux chargés de vivres, et à les vider sur la berge par l'odieux droit d'aubaine de la misère ; les autres à couper les sacs de blés qui sont transportés au marché et à les répandre par les chemins ; quelques-uns à déraciner les légumes pendant qu'ils végètent encore , à forcer les marchands de vivres qui ne veulent que traverser un district d'y demeurer et d'y vendre, à une espèce de maximum, leurs provisions ; ceux-ci à piller les boutiques des boulangers ; ceux-là à traire les vaches pendant la nuit ? Déjà des travaux ont été commencés

sur cette question , et des commissions nommées , selon la pratique des gouvernemens , qui , avant de payer , font rechercher longuement s'ils doivent , et qui donnent à l'homme qui meurt de faim... des commissaires chargés d'examiner de quelle nature est sa faim , comment elle lui est venue , par quelle cause , et , en dernier lieu , comment on pourrait y pourvoir , sinon pour lui , qui mourra pendant l'enquête , du moins pour ses enfans , qui hériteront de son dénuement et de sa faim. Le moyen le plus naturel , ce semble , le plus droit , le plus honnête , serait une *loi des pauvres* , qui d'abord procurerait de l'argent , en attendant les institutions destinées à en régler l'emploi , et , en outre , qui assimilerait la condition de l'Irlande à celle de l'Angleterre. Mais comme il faut prendre sur ce point l'avis de la partie du peuple irlandais sur qui porterait la charge d'une loi des pauvres , je ne m'étonnerais pas qu'avant toute loi qui devra les grever d'une aumône régulière au profit des indigens , ils demandassent pour eux-mêmes des libertés et des privilèges , et qu'ils fussent plus impatiens de recevoir des institutions que de donner de l'argent.

Les sociétés sont à l'égard des pauvres comme les débiteurs de mauvaise foi , qui plaident pour ne pas payer , ou tout au moins pour ajourner le paiement. En face du pauvre , ce créancier impitoyable , même dans sa résignation , qui peut les forcer à le nourrir dans leurs prisons , si elles lui ferment leurs hôpitaux et leurs maisons de travail , elles discutent par voie de commissaires le droit et le fait , et celui-ci avant celui-là , l'inconvénient avant l'avantage , et l'emploi qu'il conviendra de donner à l'argent avant la nécessité et le devoir de donner l'argent lui-même. C'est ainsi qu'en ce moment , à propos de de l'Irlande dévorée par la plaie de ses pauvres , on a fait la statistique des causes de tant de misères , des inconvéniens qui résulteraient des différens modes proposés pour y subvenir , et des institutions à créer pour faire produire les meilleurs fruits à l'impôt qui pourrait être ultérieurement établi. Si du moins on était d'accord sur une ou plusieurs de ces institutions , la question aurait fait un pas ; car l'emploi trouvé , ce serait une forte raison de moins d'ajourner le devoir de donner l'argent. Mais on se garde bien d'être d'accord sur quoi que ce soit , et de reconnaître un premier fait qui servirait de majeure à un argument

irrésistible; et voilà comment, au moyen d'un appareil tout-à-fait ingénieux de commissaires, de comptes-rendus et de statistiques, on couvre le peu d'empressement réel à donner (qui est au fond) de l'air de gens bienfaisans qui ne font de difficultés que sur le meilleur emploi possible à donner au bienfait.

Parmi les moyens discutés, l'établissement des maisons de travail (*work-house*), à l'instar de celles de l'Angleterre, a dû être proposé et débattu le premier, à titre de moyen déjà éprouvé, et dont l'Angleterre a déjà recueilli des fruits. On y a fait des objections de toutes les grandeurs, depuis celles qui sont fondées sur l'énormité de la dépense, évaluée, par les adversaires du projet, à la valeur du revenu de l'Irlande, jusqu'à celles qu'on tire du caractère des habitans, trop fiers, a-t-on dit, et trop jaloux de leur liberté pour ne pas préférer la famine, la mendicité et la mort, à un emprisonnement même volontaire et à un travail qui ne serait pas de leur choix. Je suspecte beaucoup ces accumulations d'objections, si diverses de valeur et de poids, contre une institution devenue inévitable, car les petites ne figurent évidemment là que parce que les grandes ne sont pas assez solides, ou ne sont pas sincères. Si la dépense n'excède pas les moyens de l'Irlande, que devient la seconde objection tirée du caractère des Irlandais, comme si tous les pauvres n'étaient pas des vaincus pour qui toute condition est bonne, qui n'est pas insupportable? Et si, en effet, la dépense est impossible, à quoi bon joindre à l'objection péremptoire qu'on en peut tirer cette toute petite raison d'observateur moraliste? On en avait dit autant des maisons de travail d'Angleterre: elles allaient surcharger les villes; ou y aurait des révoltes tous les jours; le peuple anglais était trop fier pour passer sous ces fourches caudines, etc., etc. L'événement a prouvé que toutes ces objections n'étaient que mauvaises raisons de débiteurs qui éloignent par des chicanes, décorées du nom d'enquêtes, le moment de payer. L'Angleterre s'est exécutée; ses *work-houses* sont l'honneur de sa civilisation.

Je n'ai vu que celle de Liverpool, qu'on dit être l'une des mieux conçues, et qui très certainement doit être l'une des mieux administrées de toute l'Angleterre. C'est à la fois une

maison de travail, un hospice et une école publique. L'établissement est situé hors de la ville, sur une des hauteurs qui la dominant, dans un air sain, au moins relativement, car la charité peut tout améliorer en Angleterre, excepté le ciel. Les bâtimens sont vastes, aérés, et paraissent bien tenus : la propriété anglaise a pénétré jusque dans la maison des pauvres. Les ateliers sont larges et bien clos, les cours dallées, grandes et ouvertes. Ce n'est pas une prison, car la force publique n'y est représentée par aucun soldat, et à la faiblesse matérielle de l'autorité on peut mesurer la facilité de l'obéissance : mais c'est encore moins une maison de luxe, car, outre l'air de tristesse et de dénuement que le pauvre répand autour de lui, un bienfaiteur collectif, comme est une société qui se charge de nourrir ses pauvres, ne met guère de grâce dans sa manière de donner, et on ne voit que par trop d'endroits que le bienfait est accordé sous la forme d'un impôt. Les intermédiaires entre la société et ses pauvres sont sérieux et froids comme des agens ; justes d'ailleurs et bons, mais sans ce superflu qui est la sympathie, et qu'on ne leur demande point. La maison est hospitalière ; mais l'hôte n'est pas un ami attendu, à qui l'on garde la meilleure place, la coupe de fête à la table, et le lit d'honneur : c'est un pauvre qu'on reçoit sur un *bon* de la paroisse, et à qui on fait payer, par un certain travail, une place quelconque sous un toit commun, peut-être la place restée vide par la mort d'un compagnon de misère, récemment délivré de la charité publique et de la vie. On ne peut donc parler de ces établissemens que le cœur serré, et en louer les choses louables qu'avec chagrin, car l'irréparable est écrit sur toutes les pierres et sur tous les visages.

Le directeur actuel, ancien homme de loi, a été, quoique homme de loi, et pour sa réputation de probité et de fermeté, élu à cette grande fonction par les suffrages des notables de Liverpool. Il succédait à un de ces hommes qui sont la plaie de tous les institutions de bienfaisance, gens qui exploitent leur place comme une industrie, et qui prélèvent chaque jour une dime sur la part des pauvres. Il s'était fait, sous un nom analogue à notre mot français *tour de bâton*, un revenu énorme. Ces abus n'étaient pas ignorés : mais telle est, en Angleterre, la force des choses établies, qu'on le maintint dans sa place

jusqu'à sa mort, qui fut le seul service qu'il rendit à la *maison de travail* de Liverpool. Le premier acte de son successeur fut de rendre aux pauvres tous les indignes profits que cet homme avait faits sur eux, et de se réduire strictement au salaire, du reste très honorable, qui est affecté à sa place. Tout, dans la maison, avait été corrompu par l'exemple du chef. Les fournisseurs du dehors, pour se dédommager des pots-de-vin, altéraient les provisions; le lait était falsifié, les légumes mal choisis, le pain enflé au moyen de procédés chimiques. A l'arrivée du directeur actuel, tout a changé de face; les fournisseurs, tenus quittes des pots-de-vin, ont livré des provisions de bonne qualité. La seule différence d'un homme désintéressé à un homme avide a produit des sommes considérables et a donné une existence nouvelle à la *Maison de travail*, sans augmenter pour la ville les frais de dotation annuelle. Le plus difficile à trouver après l'argent, c'est l'homme chargé de l'employer; il dépend du choix qu'on a fait qu'un établissement de ce genre soit une véritable maison de bienfaisance, ou une sorte de ferme des gabelles abandonnée à l'avidité d'un traitant.

Le directeur de la *Maison de travail* de Liverpool paraît être un homme d'environ cinquante ans. C'est un esprit net, adroit, décidé, faisant chaque chose avec la facilité et la confiance que donnent un bon début et la popularité qui s'y attache. Sans avoir, comme on dit, la fibre très tendre, il a pour les pauvres cette austère sympathie de la probité, bien préférable à la condescendance d'un homme qui se montre facile et relâché envers les gens qu'il vole. Il peut être sévère sans paraître dur, car il n'a pas à faire payer à la discipline les infidélités ou les gains honteux de son administration. Les pauvres le craignent sans le haïr, parce qu'ils savent qu'il les défend quand il n'est pas devant eux, et parce qu'il a l'attitude qu'il convient que les sociétés prennent envers ceux de leurs membres qui n'ont pas su ou qui n'ont pas pu s'y faire une place, attitude grave et ferme, ni trop bienveillante pour ne pas amener le relâchement, ni trop sévère pour que devant lui le malheur n'ait jamais l'air d'être un crime. C'est ce qui explique la facilité de cet étrange gouvernement où un homme d'un peu plus de cinq pieds, ni médiocre ni supérieur, conduit dix-huit cents à deux mille personnes, dont plus de mille sont valides,

et dont aucune, parmi ces mille, n'est sans avoir quelque levain de révolte au fond du cœur : car quel est le pauvre qui croit ne l'être que par sa faute? Il y a là des hommes qui n'ont jamais résisté à une passion, qui ont incommodé tous leurs semblables de leur liberté brutale, et dont l'obéissance même, triste et morose, est toujours frémissante. Eh bien! tous ces hommes se lèvent et se découvrent avec respect, quand passe auprès d'eux, avec sa parole brève, son œil vif et pénétrant, ses ordres précis et sans réplique, son geste brusque, son pas rapide, le petit homme, semblable à un clerc de paroisse, qui les gouverne, qui mange de ce qu'ils mangent, boit de ce qu'ils boivent, et n'a pas dans sa poche un *penny* qui ait dû aller dans la leur. Sa fermeté et sa probité lui tiennent lieu de ce piquet de soldats qui ne sert pas toujours à rendre forts certains fonctionnaires : ce sont deux forces immenses vis-à-vis des masses, parce qu'on ne peut pas plus les feindre quand on ne les a pas, que les cacher quand on les a.

D'ailleurs, à quoi serviraient des forces matérielles? La *Maison de travail* n'est pas une geôle. Quiconque est las d'y vivre, peut s'en faire ouvrir la porte, et retourner à la vie précaire et à la liberté nécessaire du dehors. La maison ne le rejette pas; elle lui donne même le viatique de quelques jours, en attendant qu'il trouve du travail; s'il n'en trouve pas, ou si après avoir été employé quelque temps, il retombe dans le besoin, l'administration le reçoit de nouveau, sans rechercher si c'est le travail qui l'a quitté, ou lui qui a quitté le travail, et sans aggraver sa position dans l'intérieur de la maison. Sa place lui est rendue, sa portion lui est pesée de nouveau, car les portions sont pesées; mais ce n'est pas le retour de l'enfant prodigue, et au lieu d'un père qui l'accueille et fait tuer le veau gras pour fêter son retour, c'est un chef dans le cœur duquel il a la place d'un deux millième, et qui peut-être en le recevant, ne lui épargne pas quelques éloges ironiques de la maison qu'il a eu tort de quitter. Du reste, bien peu sont tentés d'essayer de la triste joie d'un jour de liberté dont le lendemain est la misère. La douceur du régime, l'assurance d'avoir le pain de chaque jour, la modération du travail, les amitiés qui se forment dans le travail commun des ateliers et sur les banquettes des chauffoirs, l'habitude enfin qui, peu à peu, confis-

que à l'homme sa volonté, les retiennent dans la *Maison de travail*, et leur font oublier une liberté dont les seules jouissances sont des soirées passées à la taverne, et suivies de privations intolérables.

La constitution du travail, dans l'intérieur de la maison, est équitable et parfaitement réglée. Tous les pauvres valides (*able bodies*) sont appliqués à des travaux proportionnés à leurs forces, et dont une partie du prix leur est abandonnée soit pour les petites douceurs du préau, soit pour en aider leurs familles qui habitent au dehors. Les étoffes de coton et de laine, nécessaires à l'habillement de la communauté, sont fabriquées dans la maison. On vend le surplus aux fabricans d'étoffes peintes de Manchester. Les vieillards, qui n'ont plus assez de forces pour un travail fatigant, préparent des cordes de chanvre pour calfater les vaisseaux. Dans une des salles où se font ces cordages, il y avait un vieux marin, jadis compagnon de guerre de Nelson, d'une grosseur énorme, à qui son ventre servait de table à ouvrage. — Voulez-vous voir un de nos élèves? nous dit le directeur en nous montrant le bonhomme enseveli sous son chapeau de cuir, peut-être aussi contemporain de Nelson. Il l'appela d'un ton de voix ferme, quoique amical. Le bonhomme souleva d'abord sa tête, puis son ventre, puis ses jambes, et vint à nous d'un pas grave, avec toute la docilité militaire, mais non sans dépit, à ce que nous crûmes voir, d'être montré comme un spécimen du bon régime de la maison. Sa figure, forte et intelligente, était celle d'un homme contrarié. Il salua, mais ne dit pas un mot. Après quelques paroles du directeur, il regagna sa place, et nous sortîmes, moi beaucoup plus malheureux qu'il n'avait pu être blessé, et pensant qu'il faut être ou un ange, ou une femme, pour toucher aux plaies du pauvre sans les envenimer. Qui sait si un rayon de la gloire de Nelson, en tombant sur cet obscur matelot, n'a pas mis dans son cœur un germe de dignité personnelle que n'ont pu flétrir les malheurs d'une vieillesse recueillie par la charité publique?

Par une distribution judicieuse du travail, qui tire parti de tout le monde et n'épuise personne, les dépenses de la maison sont presque atteintes, sinon couvertes, par le prix des objets vendus au dehors et de ceux qui se consomment au dedans. Les

frais et les produits se balancent à peu près, ce qui permet à la ville d'étendre à plus de têtes le bienfait de sa taxe des pauvres, et d'admettre même au partage de l'aumône municipale des malheureux qui ne sont pas inscrits sur le registre de la paroisse. C'est ainsi que la *Maison de travail* paie le passage et la nourriture de tous les pauvres irlandais qui, après avoir fait la moisson en Angleterre, reviennent s'embarquer à Liverpool, plus pauvres qu'auparavant, car ils n'ont rien économisé de ce qu'ils ont gagné ; partis avec des vêtements, ils s'en retournent avec des haillons. Il n'y a pas de spectacle plus douloureux que celui de ces files d'Irlandais, la plupart pieds nus, sans chemise, les habits en lambeaux, la faucille portée en bandoulière et entourée de foin, un bâton à la main, marchant un à un sur les grandes routes, et regagnant cette *verte Irlande* où l'hiver et ses dernières nécessités les attendent ; vrais ilotes de la Grande-Bretagne, qui semblent habillés de ses guenilles et nourris de ses épiluchures. Quelques-uns de ces malheureux errent sur les quais de Liverpool, attendant que les hommes de police les recueillent et les conduisent devant les officiers compétens ; car c'est par l'intermédiaire de la police et des juges que les pauvres reçoivent l'hospitalité de la ville. On les interroge, on regarde s'ils ont les poches vides (quelques-uns n'ont pas même de poches), après quoi on les envoie à la *Maison de travail*, qui leur donne un gîte pour la nuit, la nourriture, qui les renvoie le lendemain par un paquebot où ils sont entassés et parqués sur l'arrière, comme les moutons et les cochons expédiés d'Irlande pour l'Angleterre, laquelle reçoit le bétail et renvoie les pauvres. Cette charité, qui déporte les pauvres, n'est pas celle de Vincent de Paul ; mais quand on regarde les choses froidement, et combien le fardeau des pauvres indigènes est déjà lourd pour chaque ville, on donne des éloges même à cette hospitalité si dure et si avare, qui reçoit le pauvre étranger sans plaisir et le renvoie sans pitié. N'est-ce pas beaucoup déjà que la civilisation soit juste, et que le débiteur reconnaisse sa dette ?

La nourriture de la *Maison de travail* consiste principalement en lait, en pommes de terre, et en viande de porc. On nous a fait goûter de ce lait : il est excellent. On ne nous le présenta pas dans un petit pot, écrémé dans le grand, et mis

à part tout exprès, pour rassurer la philanthropie des visiteurs, et faire dire à quelques heureux : Nous n'en buvons pas de meilleur. On nous mena dans un vaste garde-manger, où nous puisâmes le lait à même dans le tonneau qui contenait la provision du jour. J'ai dit qu'on pesait les portions de pain : ce sont deux femmes qui ont ce soin ; l'une coupe, et l'autre pèse les morceaux dans une balance. Il y a deux qualités de pain : le plus mauvais régalerait nos soldats. On le donne aux valides, aux enfants, aux *able bodies*, nom horriblement matérialiste que la religieuse Angleterre donne à tous ceux qui peuvent travailler. Le pain de première qualité est réservé pour les vieillards, pour les invalides, pour les malades. Le directeur de l'établissement n'en mange pas d'autre. Il fait aussi son ordinaire de l'*ale* qu'on donne aux travailleurs, pour les soutenir, et aux vieillards pour les reconforter. Quelques vieilles femmes reçoivent une portion de thé et de sucre ; elles prennent le thé trois fois par jour. C'est, de toutes les rares douceurs de la maison, la plus propre à consoler ces pauvres créatures de n'avoir plus de *chez soi*. Enfin, il y a du tabac, comme en voudraient avoir nos meilleurs priseurs, pour ceux à qui l'usage du tabac, dans des jours moins mauvais, — les seuls jours bons du pauvre, — en rendrait la privation trop douloureuse, surtout ajoutée à celle de tant d'autres biens. C'est le directeur de l'établissement qui est, de droit, le juge de ces besoins et le distributeur de ces petites faveurs. Il peut mettre une sorte de grâce à les accorder. Il est douteux que ce ne soit pas encore là et toujours une dette ; mais, du moins, la manière de la payer peut lui donner l'air d'un bienfait : cette fois, seulement, la main de la charité publique ressemble à la main d'un ami.

Les enfans des deux sexes, qui sont très-nombreux, reçoivent l'instruction première par la méthode lancastrienne. On les tient très sévèrement, peut-être trop sévèrement. Il est vrai qu'il n'y a pas de peuple plus disciplinable que le peuple anglais. A voir ces centaines de petits garçons manœuvrer dans la cour avec la précision des soldats de leur pays, à la voix d'une espèce de pédagogue, chétif et râpé, qui frappe sur un livre pour appuyer sa voix grêle et criarde, on sent que la subordination est le fonds de l'esprit anglais, et que la loi est le plus obéi des despotes.

Ces pauvres enfans vont nu-tête et nu-pieds pendant tout ce qu'on appelle la belle saison en Angleterre, c'est-à-dire, pendant les huit mois de pluie interrompue de brouillards, qu'on décore de ce nom. Je ne pus pas me défendre d'en témoigner de l'étonnement au directeur. Il faisait si froid ce jour-là : la bise, qui soufflait depuis le matin, et dont nous sentions les piqures jusque sous nos vêtemens, avait bleui leurs jolis visages et leurs pieds que raidissait le froid des dalles encore humides d'une averse récente. Ils marchaient courbés, la tête renfoncée dans les épaules, les mains collées contre le corps, tous rétrécis et ramassés, comme pour offrir moins de prise au froid, avec cette tristesse sans imagination, qui est celle de tous les enfans marqués, en naissant, du stygmate de la pauvreté. On nous dit que ce n'était point par économie qu'on les laissait aller ainsi tête nue et sans chaussure, mais de l'avis du chirurgien et du médecin qui le jugeaient meilleur pour leur santé. Est-ce là le vrai motif? Un régime hygiénique qui épargne à l'établissement les frais de plusieurs centaines de paires de souliers par mois, n'est-il pas ou une parcimonie ou un reste de barbarie déguisés? Les docteurs, à qui nous soumîmes ce doute, prirent très-sérieusement la responsabilité de la mesure, et nous ôtèrent tout soupçon à cet égard. Peut-être, hygiéniquement, ont-ils raison; peut-être vaut-il mieux pour ces pauvres enfans entrer dans la vie par de rudes épreuves, et n'avoir pas d'enfance à regretter. Mais si les plus valides s'y fortifient, les faibles n'y succombent-ils pas? Je n'eus pas le courage de me faire instruire sur ce point.

Le directeur nous fit entrer dans la salle des petites filles au moment de la leçon. Il y en avait une cinquantaine environ, rangées en cercle autour d'une petite vieille qui leur apprenait à compter jusqu'à cent, et qui, une baguette à la main, commandait la manœuvre lancastrienne. Je me sers à dessein du mot manœuvre, car les intelligences et les mémoires sont dressées comme des soldats par cette méthode. Elles avaient un geste particulier et une intonation distincte pour chaque dizaine. Tantôt elles croisaient les bras ou les laissaient pendre le long du corps; tantôt elles en levaient un sur leur tête ou l'étendaient en avant; tantôt elles battaient des mains, et toutes avec une régularité et une précision imperturbable. Arrivées au premier

chiffre de chaque dizaine, et au moment de changer de geste, elles enflaient leurs petites voix aiguës et attaquaient la note avec un ensemble tout à la fois musical et mimique, auquel le directeur prenait part. La vieille, debout au centre du cercle, la baguette levée, tournant sur elle-même pour surveiller toutes ses écolières, l'oreille attentive à leurs cinquante voix, criait de temps en temps : Allons, allons, *make haste, make haste*. De toute la petite troupe, pas une ne broncha. Comme j'étais alors tout plein de machines je cherchai involontairement s'il n'y en avait pas une, dans quelque coin de la salle, qui arrêât et fît partir ces cinquante mémoires à la fois, comme les cinquante roues d'un même appareil. Toutes les voix moururent, dans une sorte de cadence au nombre cent. C'était un véritable exercice de vocalisation. Combien peu de ces pauvres filles, me disais-je, auront besoin de savoir compter au de-là du nombre cent !

Le plus touchant de cette scène, c'étaient cinq ou six petites filles de moins de quatre ans, restées assises sur des bancs et qui répétaient tout bas la leçon avec cette petite voix d'oiseau si fraîche, si gaie, par laquelle les enfans de toutes les conditions se ressemblent au commencement de la vie. L'une d'elles, à peine âgée de trois ans, jolie comme un ange de Murillo, imitait les gestes de la vieille avec ma canne qu'elle m'avait prise. C'était un enfant abandonné. Mon ami et moi, nous nous regardâmes en sortant : nous avions tous deux les yeux humides. — « C'est surtout parce que je suis père, me dit-il, que je ne trouve pas lourde la taxe des pauvres, et que, de tous les impôts que je paie, celui-là me coûte le moins dont il revient quelque chose à ces pauvres enfans. — Et c'est par le même motif, lui repondis-je que j'admire votre *Maison de travail*, et que j'en souhaiterais au même prix de pareilles à mon pays. »

Deux ou trois hommes sont employés à faire des bières pour ceux qui meurent dans la maison et pour les pauvres du dehors auxquels la paroisse fait la charité d'un cercueil. Il y en a un magasin tout plein, que la mort épuise au fur et à mesure qu'on le remplit. Ces bières sont peintes en rouge. C'était un veillard qui les barbouillait, et qui peut-être barbouillera la sienne. Un homme plus jeune était chargé de raboter les planches et de les clouer, un autre d'y mettre les attaches de fer.

Ils faisaient cela avec la même indifférence que ceux qui préparent le dîner. L'établissement fournit des bières à tous les pauvres qui justifient de l'impossibilité de faire enterrer les leurs. J'ai vu deux femmes, probablement deux mères, qui sortaient de la maison par une des portes de côté, emportant sous le bras deux petits cercueils d'enfant. Elles pleuraient pres- autant de hon te que de regret ; car, s'il y a quelque chose que les pauvres redoutent plus que l'hôpital, c'est d'être enterrés dans des planches qui ne leur appartiennent pas. Ces dons gratuits de cercueils par la maison de travail de Liverpool ont été l'occasion d'une industrie révoltante. De malheureuses femmes, feignant la douleur et les larmes, obtenaient de ces bières, dont elles allaient boire le prix au cabaret ; d'autres moins coupables, en faisaient du feu, peut-être pour réchauffer leurs enfans. Ce double abus a cessé. On ne délivre des bières que sur le bon de la paroisse, dont les autorités ont soin de faire rechercher si ceux qui en demandent ont en effet des morts à faire enterrer. La charité est obligée d'avoir l'œil vigilant du fisc, et c'est une chose pénible à dire qu'elle peut quelquefois corrompre ceux mêmes au profit de qui elle s'exerce.

A quelques pas de là sont les toits-à-porcs, partie importante de l'établissement, car les porcs sont les nourriciers de la *Maison de travail*. Le directeur nous les montrait avec un orgueil plaisant. Il les caressait, il leur donnait des noms affectueux, qu'aurait enviés un lévrier de canapé, ou même un de ces pauvres petits enfans, qui vont pieds nus par raison de santé, selon la prescription du docteur. Ces porcs sont les mieux nourris dans la maison. Le directeur n'a pas de paroles sévères pour eux ; on ne pèse pas leurs rations, on leur passe un peu de superflu : il est vrai qu'ils le paient cher. Ce n'était pas seulement, dans cet homme d'ailleurs si grave, le sentiment horriblement tendre du capitaine de navire qui, dans les premiers jours d'une longue navigation, regarde avec satisfaction la bonne santé de ses provisions vivantes ; il y avait un peu de cette tendresse de l'Anglais pour l'animal dont la chair savoureuse entretient son sens solide et son activité jusqu'à la mort, laquelle arrive pour lui quand il cesse de manger du porc. Il nous faisait arrêter devant les plus beaux sujets de l'étable. —

Faites sortir la truie qui va mettre bas , disait-il au vieillard ; et le pauvre homme entra en se courbant sous le toit-à-pores, et chassait devant lui une immense bête dont le ventre traînait à terre. Notre directeur mesurait ce ventre de l'œil et du geste, et évaluait la portée en homme qui en devait avoir la dime. Puis , c'était une mère avec ses douze petits , se pressant , se culbutant , autour de ses mamelles, moins nombreuses que les nourrissons, et qu'elle leur livrait avec toute la grace que peut avoir une truie étendue sur la paille , et faisant entendre un petit grognement de tendresse maternelle. Jusque-là, la satisfaction du directeur n'avait rien de cruel : c'étaient des mères, ménagées tant qu'elles peuvent produire, et des petits loin encore du couteau. Mais quand nous arrivâmes devant l'étable des porcs bons à tuer, et que le directeur nous fit voir de quel appétit quelques-uns faisaient leurs derniers repas , une sensibilité imitée de celle de J.-J. Rousseau , écrivant le fameux morceau sur l'usage des viandes, me fit trouver presque odieuses les réflexions de l'excellent homme sur l'à-point de ces victimes , sur l'épaisseur probable de leur lard , sur le poids qu'elles devaient peser. Nous finîmes notre visite par les mâles, l'honneur du troupeau, qu'il flattait de la main et de la voix, les appelant *mes bons garçons* (*my good fellows*), leur grattant le dos , faisant ajouter à leur litière , les recommandant au vieillard , pour lequel il réservait les sons durs et sévères de cette voix dont les porcs avaient toutes les notes tendres et caressantes. C'était entre ces verrats et le directeur le lien de gens égaux par la santé, le bien-être, le confort , dans une maison de pauvres, d'infirmes et de vieillards, qui s'aiment par le contraste des misères qui les entourent, et qui ont accompli leur destinée.

. Quorum fortuna peracta est
Jam sua.

Il n'y a qu'un seul être humain , dans la maison de travail, auquel j'aie vu le directeur sourire du même air qu'à ses porcs : c'est une vieille femme de cent six ans. Cette pauvre femme est la montre de la maison. Elle est la décharge morale du directeur , sa réponse aux amis et aux ennemis ; elle dépose de la

régularité, du bon ordre, des soins, de la nourriture saine, du régime doux et paternel de l'établissement. Cette pauvre femme, reçue dans la *Maison de travail*, déjà très vieille, et probablement après de longues années de travail pour le pain de chaque jour, est ressuscitée et a commencé une seconde enfance paisible, heureuse, avec quelques douceurs qu'elle n'avait pas connues dans la première. Quand nous entrâmes dans sa chambrette, placée au rez-de-chaussée, et dont la porte s'ouvre sur une cour dallée où chaque jour encore elle vient faire quelques pas au soleil, on venait de la mettre au lit après son troisième repas, et elle s'était endormie en fredonnant. C'est une vieille femme qui prend soin d'elle, et qui, quoique vieille, pourrait être sa petite-fille. Elle se croit agile et ingambe à côté de la centenaire, quoique la mort par l'effet de l'âge soit peut-être aussi près de celle qui a passé le demi-siècle que de celle qui a vécu le siècle entier. Un petit feu de houille entretenait dans la chambre une douce chaleur. La garde, par cet empressement maladroit qui est propre aux personnes dépendantes en présence du maître, se hâta d'éveiller la pauvre femme, afin que nous eussions le spectacle complet de la vieillesse gardant la mort. C'était la mort en effet, sous les traits de la décrépitude, telle que nous nous obstinons à nous représenter la mort, quoiqu'elle ait le visage de tous les âges; c'était la *chose sans nom* dont parle Bossuet, que cet être dont la respiration n'était plus qu'un râle qui finit.

— Dites donc le bonjour à notre maître, lui cria la garde, en s'approchant le plus qu'elle put de son oreille.

Ses yeux s'entr'ouvrirent un instant, sans se fixer sur rien, puis se refermèrent. Le sommeil des derniers jours pèse aussi fortement sur les paupières que la mort. La garde lui prit la main et la mit dans celle du directeur, sans qu'elle parût le sentir. C'était pourtant un être dont on nous disait qu'il allait bien, qu'il mangeait avec appétit et copieusement, qu'il dormait d'un bon sommeil, qu'il était gai, qu'il chantait!

— Vous voyez, me disait le directeur, qu'il fait bon vivre ici. On y meurt plus tard qu'en aucune maison particulière de Liverpool. C'est l'effet du régime.

— Oui, répondis-je, mais c'est en tuant l'âme que vous prolongez la vie du corps. Je ne m'étonne pas que des êtres privés de la liberté et de ses souffrances si regrettées des captifs, enrégimentés, menés au doigt et à l'œil, débarrassés du souci de se conduire, mangeant et travaillant à heure fixe, réglés et remontés comme des montres, arrivent à cet état où l'homme est déjà un cadavre avant d'être mort.

— Que faire à cela ? me dit le directeur. Comment concilier la liberté et la règle ? Que serait-ce que la charité sans le régime ? Que doit-on de plus au pauvre que de le recueillir dans une petite société où le pain en abondance est le prix d'un travail modéré, où l'égalité est parfaite, où le vice est rendu impossible, et où, comme vous venez de le voir, plus les vies sont longues, plus elles sont entourées de soins ?

Je ne trouvais rien à répondre.

J'ai vu un autre exemple de longévité, par l'effet du régime, plus intéressant peut-être que celui de la vieille de la *Maison de travail*. C'était dans la prison centrale de Gand, prison qu'on prendrait pour un *phalanstère* de M. Charles Fourier, si un fort piquet de troupes, l'arme au bras, n'avertissait qu'on n'y entre pas volontairement et qu'on n'est pas libre d'en sortir. Nous allons visiter l'infirmerie. A l'entrée, sur un banc de pierre, était assis un vieillard d'une belle figure, la tête découverte et chauve, dans une immobilité complète. Quand nous passâmes près de lui, il fit un effort pour se lever ; mais l'employé qui voulait bien nous accompagner dans notre visite, lui dit avec bonté de rester assis. Si ce pauvre homme vit encore, il doit avoir cent ans. C'est un condamné à perpétuité pour meurtre. Il a été envoyé ici par des juges de Marie-Thérèse, morte il y a cinquante-six ans. Son crime était d'avoir tué sa femme. C'est un crime abominable ; mais que le châtiement en a été long ! Plus de soixante ans de prison, c'est dans la vie d'un homme, l'éternité de la peine pour le crime d'un moment. Quatre gouvernemens se sont succédé en Belgique depuis que ce malheureux homme est là. Tous ont accepté l'hérédité de la vindicte publique, et les révolutions qui ont amoncelé des ruines tout autour, n'ont pas fait une brèche à sa prison. Mais du moins cette prison n'a pas été une geôle impitoyable, puisque le meurtrier a pu y vieillir jusqu'à un

âge où l'étranger qui passe devant lui ne peut pas lui refuser l'aumône d'un peu de respect. Aujourd'hui d'ailleurs, la prison s'est changée pour lui en un hôpital, où rien ne lui rappelle qu'il est prisonnier, et hors duquel son esprit ne rêve plus une liberté qui serait l'abandon dans un monde inconnu. C'est ainsi que la société doit punir. Il faut que le meurtrier, contraint, tant qu'il est valide, d'expié son crime dans une prison par un travail qui reçoit un salaire, sente, dans sa vieillesse, la douce main de la sœur de charité, pour qui le pauvre honnête et le meurtrier sont égaux, quand ils sont vieux et qu'ils vont mourir.

Je n'ai pas étudié les matières pénitentiaires ni les questions de charité publique, et, en ces choses-là, comme en mille autres, j'en suis réduit à mes impressions toujours sincères, sinon toujours justes. Mais il me semble qu'une prison comme celle de Gand, et une *Maison de travail* comme celle de Liverpool sont des institutions assez éprouvées pour qu'on puisse désirer d'en voir de pareilles s'établir et prospérer où il y a de grandes agglomérations d'hommes, les fluctuations du travail laissent trop souvent des bras inoccupés, et que le crime, réussit-on plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici à en atténuer la principale cause qui est la pauvreté mal supportée, est malheureusement indestructible, qu'y aurait-il de plus désirable qu'un double système de réparation et de répression, où le pauvre qui a des bras et qui manque de travail, pût être employé mais non confisqué par une entreprise publique, et où l'homme qui a perdu son droit de vivre dans une société dont il s'est constitué l'ennemi, assujéti dans l'âge où il pourrait faire un mauvais usage de sa force, à un travail qui ne dépasse pas, après tout, celui que font tant d'honnêtes gens, pour une subsistance moins assurée, fût, sur la fin de sa vie, traité comme un malade, malade de la dernière des maladies ? On me disait de la vieille de la *Maison de travail*, qu'en parlant de cette maison, elle avait coutume de se servir du mot *home*, lequel signifie, Angleterre, outre le foyer de famille, le sanctuaire intérieur, les pénates, toutes les douceurs et toute l'indépendance de la vie domestique. De même le vieillard de la prison de Gand disait de cette prison *chez nous*, et comme nous lui demandions s'il serait heureux de revoir son village : « Je

ne le reconnaîtrais pas, nous dit-il, et il ne me reconnaîtrait pas. J'aime mieux mourrir ici. » Et sa figure était riante ; et l'on ne pouvait pas, de bonne foi, trouver son sourire ironique, bien que sous ce repos suprême du vieillard, comme sous celui de la vieille femme il y eût en effet, un long passé de souffrances. La société ne doit pas plus triompher du contentement de l'une que de la résignation de l'autre ; mais ne faut-il pas féliciter les pays ou les villes que ni le pauvre ni le criminel n'accusent, et ne peut-on pas souhaiter à son pays des prisons où le captif meure sans rancune, et des maisons de travail où le pauvre regrette de mourrir ?

NISARD.

THE MAIDEN.

Si vous savez l'anglais, il n'est pas besoin de vous traduire le joli mot que nous inscrivons en tête de cet article, ni de vous en faire sentir la grace. L'étymologie nous apprend qu'il est de race saxonne. C'est une des appellations les plus simples, les plus suaves et les plus fraîches de la langue de Shakspeare ; un des vocables dont le sens, la délicatesse et la musique ont pour l'âme un charme inexprimable ; une de ces expressions d'une finesse exquise sur lesquelles l'ouïe se repose avec délices, comme la vue sur les teintes humides et transparentes d'une fleur.

Nous nous sommes demandé quel est parmi nous l'équivalent de ce gracieux dissyllabique ? Mais il n'en existe point dans notre langue, si chaste à la fois et si positive.

Il nous est bien resté un vieux mot français long-temps admis dans l'idiome de nos aïeux, et presque synonyme de *maiden*, le mot *puçelle*. Malheureusement, le caprice et l'usage du monde lui ont fait perdre beaucoup de sa naïveté primitive. C'est aujourd'hui un terme d'une triviliaté ridicule. Nos deux autres noms *fille* et *vierge* n'éveillent point non plus les mêmes idées que le *maiden* des Anglais. L'un et l'autre de ces termes ont reçu de notre esprit caustique et de la morale religieuse une signification équivoque ou mystique, et peut-être ne réussirait-on à rendre la vérité exquise de l'appellation anglaise, qu'en empruntant à chacune des trois expressions que nous

venons de citer quelques-unes de leurs nuances délicates et fugitives.

Le mot *maiden*, toutefois, ne se lie pas toujours aux plus charmans souvenirs de la jeunesse. Il ne rappelle pas seulement la pureté virginale du premier âge de la vie chez la femme, l'apanage le plus précieux de la beauté du corps et de celle de l'âme. Il appartient aussi à plus d'un titre aux dramatiques annales de l'Angleterre. Il se rattache même indirectement, tout paradoxal que cela puisse paraître à l'histoire de nos mœurs, de notre législation et de notre révolution française. Nous ne savons si, comme on l'a dit, *tout est dans tout*; mais nous savons qu'il y a de tout dans les souvenirs variés, gracieux, bizarres, terribles, que réveille le mot anglais *maiden*.

Et d'abord il a été un des titres les plus glorieux de la célèbre Élisabeth d'Angleterre. *The maiden queen*, la royale vierge, tel est le surnom que cette grande princesse prenait encore à soixante-dix ans, et que la nation anglaise s'est plu à lui conserver jusqu'à ce jour par une sorte de flatterie posthume bien innocente. Il est vrai que les Anglais l'ont aussi surnommée *the good queen Bess*, la bonne reine Betty. Et Dieu sait si la bonté d'âme était plus que la pureté virginale, la qualité distinctive de la terrible fille de Henry VIII!

Élisabeth, la royale vierge, pour nous servir de l'expression qu'elle affectionnait tant, fut jusqu'à sa mort un homme supérieur et un grand roi, avec toutes les recherches de la coquetterie, et toutes les petitesesses de la vanité d'une femme.

Chez elle, les piqûres de l'amour-propre étaient d'autant plus dangereuses, que son caractère irascible, passionné, despotique, la rendait extrême dans sa haine comme dans son amour. Ce fut une de ces petites vengeances féminines, exaltée par l'orgueil de la puissance royale, qui conduisit le comte d'Essex à l'échafaud. Mais le même coup qui fit tomber la tête de son favori brisa le cœur d'Élisabeth. La *maiden queen* mourut de douleur et de regret d'avoir tué son amant.

Or, maintenant devinez à quel bizarre usage, à quel objet incroyable, les Anglais se sont avisés d'étendre la signification de ce joli nom de *maiden*, choisi entre tous par la vanité d'une reine coquette. Cherchez dans vos souvenirs, rappelez-vous

les écarts, les rapprochemens les plus fantasques de l'esprit dans l'application des mots. Ou plutôt ne cherchez point, car vous épuiseriez votre patience, et avec elle le cercle des conjectures, sans toucher au but.

Les Anglais ont appelé de ce nom de *maiden* un instrument de mort, rival de la potence, et cent fois plus hideux qu'elle par l'horreur de ses accessoires, un instrument de mort que vous connaissez sous un autre nom, et qui sera peut-être dressé demain à la carrière Saint-Jacques, sur la route de Paris à Orléans, — la guillotine!

Oui, ne vous récriez point, cela est de toute vérité! La guillotine est une machine de création anglaise, et dont l'usage était connu sous le règne même de la reine Élisabeth; nos voisins d'outre-mer l'ont imaginée un beau jour par le même génie mécanique qui, de notre temps, leur a fait trouver les *jennys*, ou moulins à filer. A eux appartient tout l'honneur de la découverte. Nous autres Français, qui l'avons adoptée plus tard et modifiée selon nos idées, nous avons droit tout au plus à un brevet de perfectionnement. Sublime ouvrage des deux premières nations, des deux peuples les plus civilisés du monde; l'un a inventé, l'autre a perfectionné la guillotine! c'est-à-dire une manière d'instrument de boucherie propre à mettre dans l'exécution des jugemens criminels la régularité d'une opération anatomique, à faire périr dans le plus bref délai le plus grand nombre de criminels, à tuer sans retour, dans la personne du patient, l'auteur du crime et la possibilité du repentir!

Les autorités et les preuves ne nous feront point faute pour démontrer cette origine étrangère de la guillotine, et son nom primitif de *maiden*. Plusieurs historiens anglais et les compilateurs du *Newgate-Calendar* ont signalé l'existence de cet instrument de supplice à l'occasion des événemens de l'histoire et des actes de la justice criminelle. L'antiquaire Pennant, poussant ses recherches plus loin, a recueilli tous les faits relatifs à l'établissement et à l'usage de cette machine comme moyen de répression. La relation de ses voyages dans le nord de l'Angleterre, contient sur ce sujet une notice d'un grand intérêt, que les savans auteurs de l'*English Encyclopædia* ont reproduite textuellement dans leur recueil à l'article *Maiden*.

Une forêt du comté d'York a vu dresser le premier appareil

de ce genre , et fourni sans doute les premiers matériaux de la charpente. Connue sous le nom de Hardwick , cette forêt formait une juridiction indépendante qui s'étendait sur dix-huit villes ou hameaux enclavés dans ses limites. Elle était régie en matière criminelle par ses anciennes coutumes locales , et il paraît qu'au nombre de celles-ci il fallait compter l'usage de la *maiden* , inconnu dans les autres parties de l'Angleterre. La forêt touchait par un de ses côtés à la ville d'Halifax , où le tribunal de la juridiction se réunissait pour prendre connaissance des délits, et faire exécuter ses jugemens.

Les fabriques de grosse draperie du comté d'York , si considérables aujourd'hui , avaient commencé à se faire connaître dès le xv^e siècle. La ville d'Halifax s'était empressée de cultiver cette branche naissante d'industrie , qui allait devenir pour elle une source de prospérité : elle réussissait surtout dans la fabrication de plusieurs genres d'étoffes , les *ras de Châlons* , les *calemandes* , les *everlastings* , etc. Ses campagnes montueuses se sillonnaient chaque jour davantage de pièces de draps de toutes les couleurs , suspendues aux poteaux des étendoirs. Malheureusement , cet étalage de riches produits avait été remarqué par d'autres que les honnêtes chalands du marché aux draps : les déprédations se multiplièrent bientôt d'une manière effrayante , et les fabricans purent se convaincre qu'une grande forêt est un dangereux voisinage pour une ville industrielle.

Vers le même temps , il y avait dans la juridiction un autre intérêt également froissé et beaucoup plus jaloux de ses droits. Les nobles s'indignaient de voir les braconniers braver audacieusement les réglemens sur la chasse. Fut-ce pour assurer la conservation du gibier féodal , que la justice résolut enfin d'entourer l'exécution des jugemens d'un appareil plus terrible ? ou bien cette mesure de rigueur fut-elle provoquée par les réclamations des maîtres des fabriques ? Pennant tranche la difficulté en attribuant à la protection nécessaire à l'industrie locale l'introduction de la *maiden*.

Mais à quelle époque précise faut-il rapporter cette révolution dans le système pénal de la juridiction d'Hardwick ? Il n'existe point de documens qui permettent de préciser ce point avec quelque certitude.

Long-temps après qu'elle eut cessé de servir à la décapitation

des criminels, Pennant vit encore un modèle de la machine d'Halifax. Il est bon d'observer que c'est vers le milieu du XVIII^e siècle que le savant dont nous invoquons le témoignage, entreprenait ses excursions intéressantes dans les différentes provinces de l'Angleterre; avec un caractère empreint d'une grande originalité, une vaste érudition, un désir insatiable d'accroître ses connaissances, et un goût décidé pour les voyages, Pennant, quand il n'était point renfermé dans son cabinet, passait sa vie sur les grands chemins, comme le Juif errant. Il différait cependant de l'éternel voyageur en ce qu'il franchissait les distances, non pas à pied, mais toujours à cheval; habitude à laquelle il attribuait son excellente santé. Pennant est mort en 1798, à l'âge de soixante-douze ans, laissant, comme antiquaire et comme naturaliste, plusieurs ouvrages d'une scrupuleuse exactitude, recherchés des savans et singulièrement populaires.

Il décrit en ces termes le modèle de la *maiden*, qui paraît avoir été construite sur les proportions ordinaires de la machine. « On remarque d'abord deux pièces de bois, s'élevant parallèlement comme les montans du chevalet d'un peintre, et ayant chacune dix pieds d'élévation. A quatre pieds de terre est une traverse cintrée, sur laquelle le condamné pose sa tête, qui est maintenue dans sa partie supérieure par une autre traverse échancrée de la même manière. Les deux grandes pièces de bois sont garnies de rainures à l'extérieur: celles-ci reçoivent un couteau au tranchant effilé, portant une charge énorme de plomb, et fixé au sommet de la machine par un dé clic. Enfin, à ce dé clic est attachée l'extrémité d'une corde, que l'exécuteur coupe au moment de l'exécution; le couteau tombe alors, et la besogne est complètement faite, sans qu'il soit nécessaire de frapper plusieurs fois la tête, comme il arrivait lorsqu'on suivait l'ancien mode de décapitation. »

La description de l'antiquaire anglais représente parfaitement le rude appareil et la puissante action de la machine que les marchands d'Halifax opposèrent aux malfaiteurs de la forêt. Les formes du jugement qui précédait l'application de la *maiden*, n'avaient pas un caractère moins formidable ni moins insolite que le mode d'exécution. Elles ne ressemblaient à la procédure des tribunaux ordinaires, dans les

autres parties du royaume, que par l'intervention du jury.

Si un voleur était arrêté dans les limites de la forêt d'Hardwick, ayant dans sa possession des objets dérobés par lui, non ouvrés ou déjà travaillés, et de la valeur de treize pences et demi, on le conduisait directement devant le lord-bailli, à Halifax. Le magistrat, dans le but de faciliter l'instruction, faisait d'abord subir trois fois l'exposition publique à l'accusé, le jour de marché des trois semaines qui devaient s'écouler avant le jugement. On le mettait aux *stocks*, sorte de carcan qui force le patient à se tenir assis, tandis que sa tête, ses bras et ses jambes sont maintenues dans un assujétissement pénible, par autant d'ouvertures pratiquées dans les traverses de l'instrument de gêne. Pendant la durée de l'exposition, les objets volés par l'accusé, quand leur volume ou leur configuration ne faisaient point obstacle, étaient toujours fixés sur son dos par des courroies. Ainsi, la personne qui avait à se plaindre d'un vol récent pouvait, par l'inspection des traits du patient et l'examen de sa charge, s'assurer en un moment s'il était l'auteur du délit.

L'instruction terminée, le lord-bailli convoquait à Halifax quatre francs-tenanciers (*free holders*) de chacune des villes de la juridiction, pour former un jury. La confrontation du plaignant, de l'accusé et des objets volés se faisait devant le tribunal. Si le jury rendait un verdict de *guilty*, c'est-à-dire si la culpabilité de l'accusé était reconnue, on lui accordait une autre semaine pour se préparer à la mort. A l'expiration du délai de grace, on le conduisait à l'emplacement où la *maiden* avait été dressée pour son supplice. La justice, cependant, consentait à perdre son droit sur lui dans le cas où il serait assez heureux, après son arrestation ou en marchant à l'échafaud, pour gagner en fuyant les limites de la forêt, qu'on apercevait à une petite distance.

La peine de la *maiden*, dirigée dans l'origine contre les malfaiteurs qui attaquaient l'industrie locale, fut appliquée plus tard, par extension, au châtimement des crimes capitaux de toute espèce. Par exemple, le vol des bestiaux, très commun dans un pays où les troupeaux étaient nombreux, entraîna aussi la décolation du coupable.

On suivait du reste les mêmes formes judiciaires pour la re-

cherche de la vérité. L'homme accusé d'avoir soustrait un cheval ou une vache subissait trois fois et périodiquement l'épreuve de l'exposition publique : l'animal volé, dont il avait été trouvé nanti, paraissait à côté des *stocks*, comme un dénonciateur muet de sa faute. Au moment de la confrontation, la pauvre bête était produite également devant le tribunal. Il y a plus, elle remplissait mécaniquement l'office de bourreau dans l'exécution des jugemens, chaque fois que le vol de bestiaux amenait une condamnation à mort. Elle était l'innocent intermédiaire par lequel le condamné devenait, sans le vouloir et par contrecoup, l'instrument de son propre supplice. On attachait la corde du déclic de la *maiden* au corps de l'animal qui, fouetté au moment convenu, causait, par son brusque mouvement, la chute du couteau.

On n'est pas fixé sur le nombre des criminels qui ont péri à Halifax par le supplice de la *maiden*, pendant le xv^e siècle et une partie du siècle suivant. De 1558 à 1605, sous le règne d'Élisabeth, 25 condamnés furent décapités ; et de 1605 à 1660, sous le gouvernement de Jacques I^{er} et de son successeur Charles I^{er}, il y eut 12 autres exécutions. Cela fait, en tout, 57 malfaiteurs auxquels la peine de la *maiden* a été infligée dans le chef-lieu de la juridiction d'Harwick, pendant une période de 92 ans. Comme depuis 1660, il n'a plus été question de ce supplice, il faut croire que l'usage s'en perdit sous le protectorat de Cromwell.

Certes voilà une relation bien circonstanciée et des plus authentiques. Non-seulement des faits, mais des chiffres en bonne forme : de la statistique criminelle au xv^e siècle comme en fait aujourd'hui la chancellerie de France !

Après avoir constaté l'origine de la *maiden*, traçons rapidement son histoire. La machine inventée par la justice d'Halifax franchira un jour les étroites limites d'un district de province. Elle doit passer les mers et arriver à Paris par le chemin de l'Écosse. Un concours extraordinaire de circonstances amena d'abord sa translation à Édimbourg.

Tout le monde connaît les événemens qui firent perdre le trône à la reine Marie Stuart, et la conduisirent à l'échafaud. On sait aussi que la reine Élisabeth, rivale de cette princesse, ne lui pardonna jamais sa beauté supérieure, ni ses droits à

la couronne d'Angleterre. Elle lui avait voué une des ces haines de femme qui ne laissent aucun accès à la pitié, et fut un des principaux artisans de sa ruine.

Le comte de Morton, de la famille des Douglas, aida puissamment la reine d'Angleterre. Il possédait à un haut degré le courage, l'énergie et l'habileté d'un chef de parti, d'un guerrier et d'un homme d'état; mais une corruption profonde avait perverti de bonne heure ses qualités éminentes. Il avait une passion désordonnée pour le pouvoir, les plaisirs et le luxe extérieur de la vie. Tous les moyens lui étaient bons pour arriver à ses fins, ou accroître ses richesses. Malgré les excès, les vengeances et les meurtres dont sa vie fut remplie, il n'en avait pas moins la foi religieuse qui alors s'alliait facilement avec le crime. Comme réformiste, il était membre de la fameuse *congrégation du Seigneur*.

Quoique cette association fût hostile à la religion catholique, Marie Stuart avait donné sa confiance à Morton avec le titre de lord chancelier. Le comte ne conserva pas long-temps son crédit. David Rizzio lui enleva les bonnes grâces de la reine, et la jalousie que le ministre en ressentit lui fit concevoir un premier crime. Il trouva sans peine des complices parmi les nobles écossais. Lord Darnley, le faible époux de la reine, et les principaux seigneurs de la cour, étaient animés du même sentiment de haine ombrageuse contre le favori. Morton assura l'exécution de la commune vengeance. A la tête de quatre-vingts hommes armés, il s'empara de toutes les issues du palais, tandis que ses associés égorgeaient Rizzio dans les appartemens de Marie Stuart.

Morton fut obligé de chercher un refuge en Angleterre. Son bannissement, qui se rapporte à l'année 1566, le conduisit à la ville d'Halifax, où le supplice de la *maiden* était en pleine vigueur. Cette machine singulière attira son attention et il en prit un modèle. Rappelé à Édimbourg et porté à la tête du gouvernement par l'assassinat de lord Darnley, la défaite des royalistes, l'abdication de Marie Stuart, et la mort successive des hommes les plus influens de son parti, il se souvint du mode d'exécution pratiqué par la justice d'Hardwick. Les désordres privés succédant à la guerre civile, troublaient sans cesse la tranquillité publique. Soit qu'il comptât sur la *maiden* pour

intimider les malfaiteurs vulgaires, soit qu'il la trouvât supérieure à la potence, comme mode d'exécution, il en introduisit l'usage à Édimbourg pendant sa vigoureuse administration.

Nous n'ignorons point qu'en 1572, Morton suivit le comte Murray aux conférences d'York. Il n'est pas impossible que ce soit pendant ce second voyage, et non point à l'époque de son exil, qu'il ait remarqué originairement la *maiden*. Mais cette question est sans importance, puisqu'elle suppose tout au plus une erreur de date.

Les réformistes écossais avaient donc arraché la couronne à Marie Stuart. La malheureuse princesse s'était jetée imprudemment entre les mains d'Élisabeth, son jeune fils Jacques avait été proclamé roi par le parti vainqueur; il donnait déjà des preuves de cette faiblesse et de cette pusillanimité qu'il devait déployer plus tard sur le trône d'Angleterre. Morton, avec le titre de régent qu'il portait depuis l'année 1572, gouvernait despotiquement l'Écosse, fatiguée de ses divisions. Un de ses premiers actes avait été de réduire le château d'Édimbourg, et de punir comme un traître le brave défenseur de cette dernière forteresse de la reine d'Écosse.

Le comte de Morton se maintint neuf ans au pouvoir. Toute son administration ne fut qu'une lutte ouverte ou cachée contre ses nombreux ennemis. Au fond de son âme, il se livrait, entre ses passions bonnes ou mauvaises, un autre combat qui ne lui laissait point de repos. Presque toujours dominé par ses penchans vicieux, il se laissait aller à de coupables excès. Il s'aliénait les esprits par ses actes, dans le temps même où les favoris du jeune roi intriguaient contre lui.

Au mois de janvier 1578, une assemblée de nobles hostiles au régent, engagea le prince à secouer sa tutelle, et à prendre la direction des affaires. Jacques, encouragé par cette démonstration, envoya au comte l'ordre de résigner son autorité. Le vieux soldat se soumit sans murmure, se retira dans ses domaines, et trois mois après ressaisit le pouvoir en s'emparant de la personne du jeune roi dans le château de Stirling. Ce hardi coup de main assure sa domination pendant deux autres années, à la fin desquelles une autre révolution de cour renverse sa puissance et le jette comme un criminel dans une prison d'état. Voulant s'en défaire à tout prix, on l'accuse d'a-

voir contribué autrefois à l'assassinat de lord Darnley , le père de Jacques. Il est traduit devant un tribunal improvisé ; la procédure , véritable parodie de la justice , aboutit comme on pouvait le prévoir , à une condamnation. Morton a beau protester qu'il est innocent du meurtre mis à sa charge , on ne l'écoute point. Le tribunal le déclare coupable de haute trahison , et le condamne , comme tel , à périr par la potence.

La peine de la potence entraînait , à cette époque , une sorte de dégradation de noblesse , pour le gentilhomme auquel elle était infligée. La clémence royale , tout en conservant le fond de la sentence , voulut bien en modifier le mode d'application. Il fut ordonné que le comte aurait la tête tranchée le lendemain , c'est-à-dire qu'il serait exécuté au moyen de la *maiden*. Assurément lorsque le régent avait substitué la machine d'Halifax à l'action manuelle du bourreau , il ne croyait point qu'il serait bientôt appelé à en faire lui-même l'épreuve.

Pendant le court intervalle qui le séparait de sa dernière heure , Morton conserva une tranquillité d'ame admirable : il eut de la gaieté sans forfanterie à son souper de condamné , consacra au sommeil une partie de la nuit , et ne se réveilla que pour se livrer à des actes de piété. Quand il parut sur l'échafaud , rapporte l'historien Robertson , on n'aperçut aucune émotion dans ses traits ni dans sa voix. Il demanda encore un moment pour songer à Dieu , ensuite il se plaça sous le couteau de la *maiden* avec la contenance fière et intrépide d'un Douglas. On exposa sa tête sur la porte de la geôle publique d'Édimbourg. Son corps , enveloppé dans un mauvais manteau , resta étendu sur l'échafaud pendant le reste du jour. A la première heure de la nuit , on le porta au cimetière réservé à la sépulture des criminels. Ce fut au mois de juin 1581 qu'une mort violente termina l'existence orageuse du dernier des régens écossais.

L'usage de la *maiden* ne cessa point dans la capitale de l'Ecosse avec l'administration de Morton. On lit dans le *Newgate-Calendar* le récit de plusieurs exécutions qui se sont faites à Edimbourg , à l'aide de la machine à décapiter , postérieurement à celle du comte , et jusque dans le xvii^e siècle. Nous ajouterons , en passant , que le recueil si répandu chez nos voisins , sous le titre d'*Almanach de Newgate* , est une

volumineuse histoire des malfaiteurs qui ont obtenu quelque célébrité, et des attentats les plus remarquables pour lesquels ces héros du crime ont comparu devant la justice, depuis environ deux cents ans. L'ancienne édition est accompagnée d'une multitude de gravures, où sont reproduites, presque toujours grossièrement et quelquefois avec une effrayante vérité, les scènes de vol, de violence, de trahison, de meurtre, de tortures et de supplice, dont le texte est rempli. L'auteur de cet article se rappelle avoir vu parmi ces gravures, d'une date déjà très éloignée, une exacte représentation du supplice de la *maiden*.

Lorsque Pennant visita Edimbourg, la machine d'Halifax avait disparu complètement de la place publique. Il n'en existait plus qu'un modèle à grandes proportions, relégué dans une des salles de l'ancien parlement d'Ecosse (*parliament-house*). Ce modèle n'était déjà plus qu'un objet de curiosité, qu'un monument historique, pour la génération nouvelle; et comme l'orgueil national n'était point intéressé à sa conservation, il n'en est point resté de traces. Pennant put encore en examiner tous les détails, et il en saisit le mécanisme avec une rare sagacité, comme on le voit par la description que nous avons donnée plus haut.

Telle a été l'histoire de la *maiden* dans les deux provinces de la Grande-Bretagne où cet instrument de mort a été connu. Vous avez dû remarquer qu'un principe d'intimidation avait déterminé dans l'une son établissement, dans l'autre son adoption. Chose étrange! après un intervalle de cent cinquante ans, une grande nation du continent relève tout à coup chez elle la même machine, par un principe d'humanité! L'invention, qui avait eu pour but de rendre la pénalité plus barbare au moyen-âge, est considérée par les Français, à la fin du XVIII^e siècle, comme l'instrument le mieux fait pour remédier à la rigueur des châtimens!

Oui, nous avons rassemblé les ais pourris et disjoints de la *maiden* d'Halifax; nous avons raffermi et rapiécé ces vieux débris; et nous avons donné tout cela, bien restauré, bien repeint à neuf, pour une découverte de la philanthropie française!

Depuis la révolution du 14 juillet 1789, la peine de mort avait été réduite, par un décret de l'assemblée nationale, à

une simple *décollation*. Mais la loi, en ne déterminant point le mode d'exécution d'une manière précise, semblait s'en rapporter au ministre de la justice pour le choix des moyens. Le député Dupont, alors garde-des-sceaux, se trouva dans un étrange embarras, qu'il fit connaître aux représentans de la nation; lui, qui s'était prononcé avec tant de force et d'éloquence contre le maintien de la peine de mort, il avait été obligé d'entrer en conférence avec le bourreau et ses aides.

Sauf la différence des intentions, des temps et des circonstances, le ministre de la justice était donc forcé d'intervenir à Paris dans un changement semblable de tout point à celui que l'ancien chancelier d'Ecosse, le comte de Morton, avait opéré à Edimbourg.

Sous l'influence des émotions pénibles et amères que cette en quête avait soulevées dans son âme, le garde-des-sceaux adressa une lettre officielle à la Constituante, qui restera comme un des monumens les plus curieux de la réforme pénale. « L'assemblée me permettra de ne pas répéter les détails que j'ai été condamné à entendre, écrivait-il; je me contenterai de dire qu'il résulte des observations qui m'ont été faites par les exécuteurs que, sans des précautions du genre de celles qui ont occupé un moment l'assemblée, le supplice de la décollation sera terrible pour les spectateurs; ou il démontrera que ceux-ci sont atroces, s'ils en supportent le spectacle; ou l'exécuteur, effrayé lui-même, sera exposé à toutes les suites de la colère du peuple, devenu injuste et cruel à son égard par humanité. »

Voilà la Constituante obligée d'ouvrir une discussion sur une matière dont l'étrange spécialité était en dehors de ses travaux ordinaires, et qu'on ne pouvait approfondir sans présenter les plus tristes images. « C'est plutôt une question d'anatomie (il aurait pu dire de boucherie) que de législation, » observait le député Carlier, dans son rapport sur l'article additionnel demandé par le ministre. Et cependant, quelque répugnance que l'assemblée nationale éprouvât, une décision instantane devenait nécessaire, car, en divers endroits de l'empire, on avait suspendu l'exécution des jugemens criminels. Qu'on imagine, si l'on peut, les sensations des con-

damnés à mort pendant qu'on réglait à Paris le mode de leur supplice !

Parmi les membres de l'assemblée constituante, il y avait un médecin ayant nom Guillotin. Il paraît que par la nature de sa profession et de ses études il s'était vivement préoccupé des embarras de la justice exécutive. Soit qu'il ait entendu parler de la *maiden*, ou qu'il en ait rencontré quelque dessin, ce savant s'attache à en étudier le mécanisme avec beaucoup d'attention. Il lui semble que le jeu de la machine peut atteindre, par ses soins, une plus grande perfection. Dès-lors il ne doute point qu'il a trouvé un instrument de mort qui répond aux besoins de la répression et aux vœux de l'humanité.

Dans la séance du 1^{er} décembre 1789, il monta à la tribune, pour communiquer à l'assemblée nationale le résultat de ses recherches. Il lut un long discours sur la réforme du code pénal, qui n'a pas été recueilli par *le Moniteur*, et dont la substance seulement nous est connue, disent les auteurs de *l'Histoire parlementaire de la révolution française*. Le docteur Guillotin s'appliqua à démontrer qu'il serait juste d'établir un seul genre de supplice pour les crimes capitaux. De l'exposition de ce principe général il passa aux moyens les plus propres à en assurer l'application : il décrivit un instrument de mort qui, selon lui, pourrait dispenser la justice de recourir à l'assistance directe du bourreau. Il finit par faire ressortir les avantages de cette machine, qui n'est au fond rien autre chose que la *maiden*, et par demander l'adoption immédiate.

Quelques paroles, échappées au docteur dans la vivacité de la discussion, nous donnent la mesure de ses moyens oratoires. *Avec ma machine*, s'écria-t-il, *je vous fait sauter la tête en un clin d'œil, et vous ne souffrez point.*

Cette démonstration, un peu brutale et assez burlesque, provoqua de bruyans éclats de rire dans l'assemblée. Le don de la parole n'est pas donné à tout le monde. Si M. Guillotin était un fort mauvais orateur, ses intentions étaient celles d'un excellent citoyen. Il y avait d'ailleurs de l'élevation dans le principe qui réclamait l'égalité des peines pour tous les hommes, sans distinction de rang. Mais que prétendait le docteur en désignant par ces mots, *ma machine*, une invention depuis

long-temps connue au-delà de la Manche ? Voulait-il dire seulement qu'elle était devenue sienne par adoption ou par l'amélioration de quelques détails ? Il nous répugne de penser qu'il ait eu l'intention de dissimuler la vérité. Selon toutes les apparences, en faisant à l'assemblée constituante la description de la *maiden*, il en indiqua aussi l'origine étrangère.

Le docteur Guillotin ne fut pas le seul médecin qui intervint dans cette pénible discussion. Le comité de législation pria le savant M. Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, de lui communiquer aussi ses observations. Cet homme, si éminent dans son art, rédigea un Mémoire qu'il adressa au comité, et dont l'impression fut ordonnée. Il démontra sans peine, en rappelant plusieurs circonstances, et entre autres le supplice récent de Lally, que la *décollation*, telle qu'elle avait été pratiquée jusqu'à présent, n'avait été qu'une *hacherie*. Partant de là il n'hésita pas à dire que, pour être assuré d'une prompte et parfaite exécution, il faudrait trouver un agent qui, inaccessible aux influences du moment, ne variât jamais en adresse. C'était conseiller formellement, comme le docteur Guillotin, la substitution de la puissance mécanique à la force musculaire du bourreau.

D'après M. Louis, la confection de la machine à décapiter ne pouvait être embarrassante, et son effet devait être infaillible. « La décapitation sera faite en un instant et suivant le vœu et l'esprit de la loi, » assurait-il dans son Mémoire ; « il sera facile d'en faire l'épreuve sur des cadavres, et même sur un mouton vivant. On verra s'il ne serait pas nécessaire de fixer la tête du patient par un croissant qui embrasserait le col au niveau de la base du crâne : les cornes ou prolongemens de ce croissant pourraient être arrêtées par des clavettes sous l'échafaud..... *C'est le parti qu'on a pris en Angleterre.* Le corps du criminel est couché sur le ventre entre deux poteaux, barrés par le haut par une traverse, d'où l'on fait tomber sur le col la hache convexe au moyen d'un dé clic. Le dos de l'instrument doit être assez fort et assez lourd pour agir efficacement, comme le mouton, qui sert à enfoncer des pilotis. On sait que sa force augmente en raison de la hauteur d'où il tombe. Cet appareil, s'il paraît nécessaire, ne ferait aucune sensation, et serait à peine aperçu. »

Convaincue par des argumens qui s'appuyaient sur l'expé-

rience de l'art, l'assemblée constituante décréta, le 21 janvier 1790, l'adoption d'une machine à décapiter, conforme au projet du docteur Guillotin. Un autre décret autorisa le gouvernement « à faire toutes les dépenses nécessaires pour parvenir à ce mode d'exécution, de manière qu'il fût uniforme dans tout le royaume. » Il avait été ordonné antérieurement que, dans tous les cas où la loi prononcerait la peine de mort, le supplice serait le même pour le condamné, quelle que fût la nature de son crime.

Donc, la nouvelle machine ne tarda pas à être installée sur la place publique à Paris et dans les grandes villes de province. En la voyant à l'œuvre, on songea que, pour la distinguer, il lui manquait une dénomination populaire, et on lui appliqua le nom du docteur Guillotin. Le respectable médecin est mort dans la première année de la restauration, après avoir porté vingt-quatre ans le poids de sa fâcheuse célébrité.

Personne ne respecte plus que nous les intentions des deux savans français qui se sont fait les apologistes du mode d'exécution emprunté à l'ancienne justice d'Halifax, Toutefois, plus leur parole a eu d'autorité, plus il nous paraît utile de combattre ce qu'elle peut avoir d'erroné. Signalons rapidement le vice ou l'erreur de quelques-unes de leurs déductions scientifiques et de leurs appréciations morales.

Il leur semblait que la mort obtenue par un procédé si simple serait la plus douce possible. « La décollation s'opérera en un instant, suivant le vœu et l'esprit de la loi, disaient-ils; conséquemment les souffrances du condamné ne pourront avoir de durée, ni subsister après le supplice. » Comment des physiologistes qui avaient fait une étude profonde de l'organisme humain ne s'aperçurent-ils pas que ce raisonnement reposait sur une supposition au moins très contestable? N'aurait-il pas été plus logique de dire que la décollation s'accomplirait trop vite pour que le sentiment cessât avec la vie.

En effet, dans cette tête, dont la chute a suivi celle du cou-teau, le *moi-humain* subsiste encore. Il conserve ses cinq sens, que la nature a si admirablement rapprochés de l'organe avec lequel ils correspondent. Il a même, après le supplice, un sentiment vague de son identité, semblable à celui qu'on remarque avant la mort chez l'homme expirant de maladie. Sou

mis à de terribles épreuves, le guillotiné a montré qu'il était là pour y répondre. Son nom a frappé son oreille, et il a tourné ses yeux du côté de la voix ; il a refermé ses paupières, qu'une main étrangère avait entr'ouvertes, retiré sa langue, que le même agent avait sortie et piquée avec une aiguille ; il a éprouvé d'affreuses convulsions au moment où un instrument aigu a pénétré dans sa moelle épinière. Ainsi, le supplice de la guillotine est doublement cruel, en ce que, par un renversement de l'ordre des choses, il est précédé et suivi des engoisses de la mort. C'est une vérité que des expériences faites au pied de l'échafaud ont mise hors de doute, c'est le résultat des observations recueillies par Sommering, Sue, Majon, Castel, Aldini ; et la médecine unit sa voix à celle de l'humanité, de la raison et de la justice, pour rejeter à la fois et la peine capitale et le mode de son exécution.

Nous relèverons encore une erreur du célèbre anatomiste Louis, quoiqu'elle blesse seulement la vérité historique. Nous venons de citer un passage où il dit, « que si la machine proposée par le docteur Guillotin est adoptée, elle ne produira aucune sensation et sera à peine aperçue. »

Il est étonnant qu'un homme grave n'ait pas eu une perception plus juste des choses de son temps. Au contraire, la guillotine, par la vivacité des impressions, devait effacer le souvenir de tous les instrumens de mort en usage sous l'ancienne législation. Le sombre aspect de ses formes, le spectacle de sang inséparable de son application, circonstances au milieu desquelles elle apparut, tout contribua à l'entourer d'une effroyable célébrité et à émouvoir violemment les imaginations. Les événemens de la révolution française lui ont fait une place gigantesque dans l'histoire moderne. A elle s'allie l'impérissable souvenir du dernier coup porté par la nation à l'ancienne monarchie. L'échafaud devint une dictature de circonstance, il remplit une mission prévôtale ; et quand il eut achevé sa tâche, sans réserve, sans distinction, sans pitié, personne n'eut le droit de lui demander compte du sang qu'il avait versé, puisque la révolution était debout et ses ennemis abattus.

Ici finit l'histoire de la *maiden*. Mais avant de quitter ce sujet, reportons-nous un moment en arrière pour mesurer la période que nous avons parcourue. Elle peut se partager en trois

parties bien distinctes. La première comprend l'intervalle qui s'est écoulé, depuis l'origine de la machine d'Halifax au xv^e siècle, jusqu'au temps où elle fut introduite dans la capitale de l'Écosse ; la seconde commence avec l'époque de son adoption à Édimbourg, et se termine à celle où elle cessad'être en usage ; la troisième date de sa translation en France dans la seconde année de la révolution, et s'étend jusqu'à l'année 1856. Cela fait, sans compter les intervalles pendant lesquels elle tomba en désuétude, environ trois siècles d'existence. En d'autres termes, la *maiden*, inventée au-delà de la Manche, il y a au moins trois cents ans, n'est adoptée de notre côté du détroit que depuis quarante-six ans.

L'invention de la *maiden* appartient donc réellement à l'Angleterre, et non point à la France. Elle date, non pas de la fin du xviii^e siècle, d'une ère de civilisation, de liberté et d'humanité, mais du xv^e siècle, d'une époque de barbarie, de despotisme et de vindicte ; elle est un instrument odieux de cette domination féodale, de cette justice exceptionnelle que nous nous faisons gloire d'avoir remplacée par un régime d'égalité et de mansuétude. Maudissez-la donc sans crainte, sans réserve, quand on vous apprendra qu'on l'a tirée de quelque coin honteux où elle était cachée, pour accomplir une nouvelle œuvre de sang ; quand on vous dira que, n'osant la montrer dans le sein de la capitale, on l'a transportée, par un abominable contresens, à la barrière où le peuple a coutume d'aller chercher l'oubli de ses peines et de ses fatigues ; quand on vous annoncera que, dressée furtivement, au milieu de la nuit et à petit bruit, comme on machine une mauvaise action, elle a tranché, de bonne heure, la tête de quelque misérable, pendant que les trois quarts de la ville sommeillaient encore ; et qu'enfin, avant la huitième heure du jour, on s'est hâté de la faire disparaître, et d'enlever avec elle toutes les traces de cette sanglante tragédie, plutôt nuisible que profitable à la société.

Car c'est chez nous une conviction profonde, basée sur l'observation des faits et la disposition des esprits, que la guillotine a cessé d'être nécessaire, et qu'on ne peut la maintenir plus long-temps sans porter de graves atteintes à la moralité publique. Il y a des hommes, et parmi eux de hauts personnages, nous le savons, qui soutiennent encore l'efficacité de l'échafaud, et qui se font, en quelque sorte, les piliers de cet instrument

de leur prédilection. Mais nous ne craignons point de le dire, ces hommes-là, en quelque sphère qu'ils soient placés, mentent, sinon à leur conscience, du moins à celle du siècle.

Nous terminerons par un vœu qui trouvera de l'écho dans tous les cœurs généreux. Le xv^e siècle a vu surgir la *maiden* du sein d'une société féodale. Puisse le xix^e siècle, cette grande époque du développement moral et politique des peuples, voir l'abolition de la guillotine!

A. GUILBERT.

LA ROSALIE.

Marseille tout entière est en mouvement. La Canebière, ainsi qu'aux plus beaux jours de fête, voit la foule accourir sous les vastes tentes qui abritent son pavé contre l'ardent soleil de mai. Toutes les rues de la vieille ville, toutes celles qui bordent les quais, vomitoires étroits où la population se presse comme les grosses eaux lorsque l'orage vient à éclater; toutes les rues qu'habitent les matelots et les petits marchands de la cité regorgent de monde. Les flots vivans qu'elles chassent affluent en tournoyant sur le port; la mer n'a pas de courans plus violens, de chocs plus impétueux, de voix plus tonnantes! C'est un bruit à ne pas s'entendre! Les longs éclats de rire, les chansons locales, les vieux refrains du gaillard d'avant, retentissent au loin, semblables au bourdonnement tumultueux que fait une trombe de vent dans l'atmosphère qu'elle ébranle. A ce tapage confus de paroles, de chants, de jurons, se joint le son des cloches qui se balancent en volées, ou sont frappées en carillons, tandis que le canon du fort Saint-Jean fait, en salve, une basse à temps égaux à cette harmonie, qui peut blesser quelque délicate oreille de Parisien, habitué aux chants de l'Opéra et aux merveilles du claveciniste de la chambre du roi, mais qui plaît infiniment à la ville méridionale pour laquelle toute agitation est un bonheur, tout rythme une excitation à la joie.

Au milieu des conversations qui se croisent, des mots qui se jettent d'une maison à l'autre, d'un canot à un navire, on entend

à peine les *gare!* lancés par les cochers des carrosses et les porteurs de chaises qui descendent péniblement la Canebière, laissant derrière eux des remoux de peuple, où la tranquillité n'est pas moins lente à se rétablir que dans la mer, derrière les chebecs et les tartanes qu'on voit à l'horizon de la rade. Les chaises appartiennent aux femmes des armateurs que le commerce a enrichis, à quelques dames de la noblesse et de la marine des galères, dont l'état-major est considérable en ce moment à Marseille; les carrosses portent les femmes des fonctionnaires et leurs nobles époux, respectables représentans de la cour de France dans l'administration de la province, dans la finance et à l'arsenal.

Une de ces voitures se fait surtout remarquer par l'azur élégant de sa livrée; par les dorures de ses panneaux qu'a vus Martin; par les pièces nobles et le manteau ducal de ses armoiries; par les panaches presque royaux des quatre coins de son impériale; et surtout par deux petits Maures qui sont grimpés derrière le coffre, entre les jambes d'un éduque colossal, frisé, poudré, galonné comme un colonel. La populace le regarde avec respect, mais il fait sourire malicieusement plus d'un bourgeois à qui la chronique scandaleuse a révélé les goûts plébéiens de la grande dame qui se carre au fond du galant équipage.

Au reste, les trois personnages accessoires, l'éduque et les deux Maures, ne sont pas les seuls que supporte la sellette rembourrée, sur laquelle figure la gent en livrée qu'on n'appelle plus *les petits garçons* parce qu'on est à un siècle de Molière, mais qui se pare des titres de *laquais* et de *valets de pied*. Dans les bras des Maures sont deux animaux, sans lesquels madame la duchesse ne marche jamais. L'un d'eux, sur un petit coussin de velours, brodé aux armes de monsieur l'intendant, étale ses grâces de sapajou, et donne aux Marseillais, qui le connaissent fort bien par son nom de *Coquet*, le spectacle d'un méchant singe pinçant, mordant, souffletant, égratignant, baisant le malheureux enfant noir, au bras duquel il est retenu par une chaîne de vermeil. L'autre plus tranquille, moins fier du bonheur de sa position, n'est pas attaché; mais il n'a pas les honneurs du coussin bleu céleste; on voit que tout *Chéri* qu'il soit, car c'est ainsi qu'on l'appelle, la maîtresse lui pré-

fère Coquet. Cependant il est d'une famille fort à la mode, depuis le grand succès de Carlo Bertinazzi sous le masque d'arlequin. Le carlin de la duchesse est sagement assis sur la saignée du bras de son petit domestique, dont il a l'air de regarder avec complaisance la face d'ébène. Les deux têtes noires causent ensemble des yeux, ce qui n'échappe point à des matelots que le commerce de la traite a poussés plus d'une fois sur les négriers des Indes occidentales. L'un dit à son camarade :

— Ne dirait-on pas deux nègres qui se parlent par signes dans l'entrepont d'un navire ?

— Ou, répond l'autre, deux de ces acteurs à quatre pattes que les farceurs de la foire font danser sur leur théâtre à coups de fouet, et qui se regardent pour se dire : le chien de métier que notre métier de chien !

N'oublions pas de dire que les Maures sont vêtus comme Lekain dans *Zaïre*.

La voiture de la duchesse arrive enfin au bord du quai, non sans que les coureurs, qui n'ont pu montrer leur légèreté au milieu de cette foule, aient distribué force gourmades à droite et à gauche, avec la tête d'argent de leurs grosses cannes. L'éduque descend aussitôt au marche-pied de la voiture, étend le parasol qu'il porte comme un valet de cardinal ; puis il ouvre la portière à madame l'intendante qui met pied à terre, s'appuyant gracieusement sur le bras de son porte-ombrelle. Les deux Maures sont là pour remplir leur office de caudataire rendu indispensable par la longueur démesurée de la queue qu'affecte de porter la duchesse. L'intendant descend ensuite, éblouissant de broderies, de paillettes, de cordons, de diamans aux chaînes de ses montres ; coiffé sévèrement à la brigadière ; l'épée en verrouil ; le chapeau à plumes sous le bras ; la maline tombant en longues manchettes sur une main dégantée qui, dans l'assortiment de ses bagues énormes, porte le portrait de madame la duchesse, peinte en bacchante par Beaudouin, ce gracieux impudique, dont le pinceau plaît tant aux femmes de Versailles. L'intendant est un petit vieillard qui a bien servi autrefois, et qui, en vérité, n'est ridicule que par le mariage auquel il s'est laissé aller par ambition. A soixante-cinq ans, il a épousé une fille de dix-huit ans, charmante personne qui a tous les mérites et toutes les vertus de son aïeule, célébrée par

le comte de Bussy-Rabutin, dans ses *Amours des Gaules*

Une cour nombreuse de jeunes officiers, de gentilshommes élégans, attend madame l'intendanté pour l'accompagner à son canot qui est là, contre le quai, les avirons levés, le pavillon blanc traînant dans les noires eaux du port, le tentalet de fine cottonine bordé de fleurs de lys orange. Le canot du gouverneur est à côté, non moins riche, mais portant à son bâton de proue un pavillon de vice-amiral, parce que Marseille a l'honneur d'être gouvernée par un ancien officier-général de la promotion de M. Duguay-Trouin. Vingt embarcations de toutes grandeurs, canots du port, canots de deux vaisseaux qui sont mouillés sur la rade, caïcs des galères, parmi lesquels on remarque celui de la Réale, bordent le quai et vont recevoir cette multitude de fonctionnaires de tous rangs que les devoirs de leurs charges appellent à la cérémonie.

Ce convoi de canots, auquel se joindront un grand nombre de bateaux publics qui ont le nom singulier de *Rafiau*, partirait à l'instant si monseigneur l'évêque était arrivé.

Il se fait attendre. Le gouverneur, l'intendant de la province, la marine, personne ne pense à s'en plaindre, personne n'oserait; madame l'intendante l'ose, elle à qui tout semble permis. Elle trouve « très mésséant qu'un inconnu, un homme de rien, prélat par la grace de la cour, que sa fortune et son nom ne désignaient certainement point à l'éminence d'un siège comme celui de Marseille, fasse attendre une femme de qualité, un duc et pair cordon rouge et cordon bleu, d'une maison illustre, guerrier que Louis XV a complimenté sous le cerisier de Fontenoy après la bataille où il s'était montré comme un Bayard ou un Condé... »

Monsieur l'intendant fait son possible pour arrêter ce flux de paroles vaniteuses dont la digue est rompue; mais rien ne pourrait calmer l'impétuosité d'une femme qui tient à ce qu'il y a de plus hautement qualifié dans la société française et qui croit tous ses nobles aïeux humiliés dans sa personne. Elle s'indigne de l'outrecuidance d'un petit évêque résident qui traite la grande noblesse ainsi qu'il aurait pu le faire sous le vieux roi Louis XIV, gouverné par une dévote ambitieuse et un confesseur habile courtisan. On n'en est plus là, grace au ciel, et M. de Voltaire a bien démontré que cette usurpation

était aussi dangereuse pour l'autorité royale que blessante pour les gens de quelque chose.

Cette comédie qui faisait sourire presque tous ceux à qui la duchesse la voulait bien donner si libéralement, sur le quai du port, ennuyait beaucoup ce pauvre monsieur l'intendant. M. de Voltaire, cité par son épouse, lui paraissait de bien mauvais goût. Il était assez clairvoyant, le bonhomme; et cette fureur d'admiration qui avait saisi la ville et la cour, au fait des philosophes, ne lui disait rien de bon pour son avenir de gentilhomme grand propriétaire dans le Vexin et le pays d'Aunis, ayant de vieux privilèges, bien doux à conserver et à défendre contre ces folles idées de liberté que M. de Voltaire et les siens avaient jetées dans toutes les jeunes têtes, où elles germaient si dangereusement même pour leurs partisans les plus enthousiastes.

Madame la duchesse allait reprendre sa violente sortie, quand, au détour de la Canebière, on aperçut la croix et la crosse de monseigneur, devant lesquels s'ouvrait respectueusement une foule que les coureurs et les cris du cocher de l'intendant avaient eu tant de peine à fendre pour y laisser glisser son carrosse. La noble dame pâlit sous son rouge, et se trouvant subitement indisposée, elle serra le bras de son époux pour se retenir. Cette faveur à laquelle l'intendant n'était guère accoutumé, le surprit au dernier point; il se retourna pour savoir à quoi il la devait, et il aperçut la duchesse, chancelante, tomber entre les bras d'un jeune officier de Royal-Vaisseaux qui ne l'avait pas quittée depuis qu'elle avait franchi les degrés élastiques du marche-pied de sa voiture.

— Mon Dieu, madame la duchesse qui s'évanouit! s'écria aussitôt l'intendant, des sels, des esprits! quelque-une de ces dames aurait-elle des sels?

Des flacons furent passés de mains en mains; mais quelqu'un avait devancé les plus empressées des bourgeoises. Le capitaine de Royal-Vaisseaux lui-même qui, bien vite, avait tiré de la poche de sa veste d'uniforme un sachet de senteur dont il ne se séparait guère, n'arriva que le second. Le porte-ombrelle de madame, qui avait toujours dans son juste-au-corps quelques pièces importantes pour la toilette de l'intendante, rouge, mouches, miroir, boîte à poudre et eaux balsamiques, répan-

dait sur les lèvres de sa maîtresse une liqueur souveraine qui ne manquait guère son effet quand la jeune coquette tombait réellement dans une de ces crises de nerfs que souvent elle se plaisait à simuler.

— Ce ne sera rien, messieurs, disait l'intendant à la multitude qui se pressait autour de la défaillante, nous vous remercions de votre zèle auprès de madame.

— C'est la chaleur, dit celui-ci.

— C'est de rester si long-temps sur ses pieds, dit celui-là ; ces grandes dames n'y sont point accoutumées : toujours en fauteuil, en carrosse ou en chaise à porteurs.

— C'est monseigneur l'évêque, dit, d'un ton fâché, l'officier de Royal-Vaisseaux.

— C'est M. de Voltaire, dit tout haut l'intendant ; et il ajouta tout bas : c'est l'orgueil.

Cependnt l'évêque approchait, et la duchesse reprenait ses sens que la colère avait bouleversés. Monseigneur et l'intendante se trouvèrent bientôt face à face, et dans quelle position, grand Dieu ! L'intendante sous les doigts alongés de l'évêque qui la bénissait gravement ! Vous êtes-vous jamais figuré la furieuse grimace que dut faire le diable quand, sortant d'un puits sous la forme d'un basilic, pour aller désoler certaine ville où il avait déjà jeté l'épouvante, il se trouva tête à tête avec un saint qui le regarda fixement, fit sur lui le signe de la croix et lui dit : « Retire-toi, Satan (1) ! » L'intendante, dans une situation analogue, pensa d'abord à se pâmer de nouveau ; mais cette marque de faiblesse lui fit honte à elle-même. Elle voulut lutter alors contre le prélat, se redressa afin de repousser avec dédain la pitié charitable dont le pasteur s'était senti ému pour une de ses ouailles qu'il avait crue en danger de mort, la voyant pâle et convulsionnée ; mais cette rodomontade ne tint pas long-temps. L'œil irrité de la duchesse s'adoucit, sa paupière hardie se baissa pour voiler une pru-

(1) Je ne sais plus le nom de ce saint qui a des autels à Milan, je crois. Il ne faut pas le confondre avec saint Dorothee le solitaire, qui but de l'eau d'un puits où était un aspic, après l'avoir bénite, pour prouver à Pallade, son disciple, que le signe de la croix triomphe de toutes les malices du démon.

nelle où l'on aurait pu lire l'embarras naissant et un reste de dépit ; la dame croisa modestement les barbes flottantes de sa coiffe sur son sein et ses épaules qui, depuis un moment, avaient fait commettre plus d'un péché par pensée et par parole, dans la cohue des assistans ; elle fléchit chrétiennement le genou, et reçut une seconde bénédiction dont elle remercia l'évêque par une profonde révérence.

— Vous me le paierez, monseigneur, dit-elle tout bas en se relevant, et d'un ton de soubrette de comédie ! le tour est bon, mais je m'en vengerai !

L'évêque avait agi le plus innocemment du monde, et s'il avait, en bénissant l'intendante, prononcé ces paroles de la litanie : « *Ab insidiis diaboli, libera illam, Domine, délivrez-la, Seigneur, des embuches du démon ;* » c'est qu'il avait pu la croire possédée, tant son visage, ordinairement gracieux, était enlaidi par la colère. La duchesse s'en aperçut elle-même quand, entrée dans son canot, et voulant se mettre en état de paraître convenablement sur le chantier des galères où se rendait l'évêque, elle se regarda dans le miroir que tenait complaisamment devant elle son chevalier de Royal-Vaisseaux.

— Ah ! que j'ai souffert, monsieur le duc !

— J'ai été au moment de vous faire reporter dans votre carrosse pour rentrer à l'hôtel.

— Mais Dieu a délivré promptement madame, dit naïvement un petit abbé qui avait à l'intendance la charge d'aumônier, et qui, venu à pied sur le port, avait pris dans la chambre de l'embarcation la modeste place de gauche en avant, place laissée par l'étiquette maritime au plus jeune des derniers officiers, au moins important des passagers. Quand monseigneur s'est approché d'elle, Dieu s'est manifesté tout de suite ; madame est revenue à la vie, et jamais ses yeux...

La duchesse lança un regard foudroyant au prêtre qui sentit la parole expirer sur sa bouche, salua timidement, et balbutia quelques-unes de ces excuses niaisées, dans lesquelles on s'enlace quand on n'a pas la prudence de rester sur une première sottise qui vient d'échapper.

— Vous êtes mieux maintenant, reprit tendrement le capitaine de Royal-Vaisseaux, que l'embarras de l'abbé toucha de compassion.

— C'est vrai, dit la duchesse en rajustant le crêpé de ses tempes, qui s'était dérangé pendant son évanouissement ; je vais un peu mieux, capitaine ; mais je suis encore horriblement pâle. Mon rouge est tombé, et je me fais peur à moi-même.

— Vous vous exagérez votre malheur, madame la duchesse, répondit l'intendant ; vous êtes encore à faire crever de dépit la gouvernante et même la commissaire-générale, qui a des prétentions à la jeunesse, quoiqu'elle ait trois fois l'âge de votre grand'mère.

— Ah ! merci, monsieur le duc ! Que vous me faites de bien ! que ces aimables paroles me touchent et me flattent sortant de votre bouche ! Vous croyez, vraiment, que cette prude de gouvernante, qui a la rage de lutter contre moi, pourra en être pour ses frais de jeunesse et de grace ?

— Certainement.

— Je ne déteste personne, le ciel m'en est témoin ! mais cette madame la gouvernante de Marseille a terriblement l'art de me déplaire ; elle m'ennuie avec ses airs de Minerve, elle m'obsède avec ses longs complimens provinciaux, elle me fait bâiller avec ses prétentions bourgeoises qui veulent singer les beaux airs de notre noblesse. Je ne lui veux pas de mal, à cette femme ; et il faut que je lui fasse un cadeau. Il lui faut un amant, pour la sortir un peu de ce collet monté dans lequel elle s'embéguine. Elle est furieuse contre toutes les femmes qui ont des adorateurs ; je lui en donnerai un, moi, un qui soit digne d'elle, et ce sera monsieur notre galant aumônier... avec la permission de ses supérieurs, toutefois... Et cette permission, je me charge de l'obtenir par M^{lle} Berthellin, ma marchande, qui est, dit-on, du dernier bien avec monsieur l'évêque... union de cœurs touchante et admirablement assortie !... La femme d'un marchand avec un prélat qui n'est pas gentilhomme !...

L'intendante était lancée ; son mari, homme très-officiel, et qui redoutait surtout d'être compromis par des caquets, était au supplice. A chaque phrase de la duchesse, il avait beau dire : « Ah ! madame, vous êtes impitoyable ; vous vous trompez sans doute ; on vous aura fait de faux rapports !... » celle-ci poursuivait toujours. L'intendant se voyait brouillé avec le gouverneur, l'évêque et M. Berthellin, riche bourgeois, qui avait un grand crédit dans sa communauté, dont il était syndic. La du-

chesse avait parlé haut, et les témoins ne manquaient pas. Sans compter le capitaine, qui n'avait aucun intérêt à se taire, n'y avait-il pas le patron du canot, placé derrière l'intendante, et qui n'avait pu perdre aucune de ses hasardeuses paroles; les premiers matelots, qui siégeaient sur les banes rapprochés de l'arrière; les deux Maures et l'éduqué? Pour l'abbé, dont la soutanelle recouvrait l'homme le plus inoffensif, le plus timide, la plaisanterie de la duchesse l'avait blessé au vif; son teint s'était coloré tout d'un coup d'un vermillon si foncé, qu'un chirurgien aurait pu juger nécessaire de lui ouvrir la veine. Le mouton était devenu un lion, et madame l'intendante pouvait avoir tout à redouter de lui. Mais les coquettes ont des armes pour tous les combats, contre tous les adversaires; la nôtre s'aperçut qu'elle avait offensé mortellement le jeune homme; elle sentit combien il pouvait être dangereux pour elle de se faire un ennemi d'un prêtre qui avait déjà l'oreille de beaucoup de femmes; aussi s'arrangea-t-elle pour le regagner.

Le canot allait lentement, à petits coups d'avirons, pour trois raisons: la première parce que madame la duchesse, étant indisposée, avait prié son patron de lui ménager les secousses, qui sont d'autant plus vives que l'embarcation est nagée à coups plus forts; mais ce n'était qu'un prétexte, expliqué par les deux autres raisons que voici: madame la duchesse avait vu le canot du gouverneur emporter rapidement monseigneur l'évêque, et elle voulait que le prélat l'attendît à son tour; et puis madame la duchesse avait sa toilette à réparer, et c'était une affaire d'assez d'importance pour qu'on ne la hâtât pas trop.

Pendant qu'elle parlait, médisant de la gouvernante, se jouant de l'abbé, se faisant à la légère l'écho de bruits probablement faux sur M^{lle} Berthelin et monseigneur de Marseille, elle rétablissait son visage, qui aurait fort bien pu se passer du carmin broyé par le parfumeur de la cour, car il était d'une fraîcheur à faire honte à la rose, comme le lui disait en souriant l'officier de Royal-Vaisseaux. Elle replaçait ses mouches, donnait à ses plumes une direction plus hardie, se remettait convenablement dans son corps, ou plutôt en sortait tout-à-fait pour ne se faire tort d'aucun de ses attraits, prêtait complaisamment sa tête au capitaine, qui, du bout des doigts redressant une frisure un peu compromise par la scène du quai, agitait avec une dex-

térité merveilleusement délicate la houppe à poudre, et laissait échapper une pluie impalpable d'amidon odorant sur toutes les parties de la chevelure, qui avaient perdu leur éclat de neige.

Les avirons firent un dernier effort, et l'on aborda au chantier des galères. L'intendant débarqua le premier, c'est-à-dire tout de suite après les deux Maures et l'éduque ; le capitaine sauta lestement à terre pour offrir sa main à la duchesse, mais celle-ci dit à l'aumônier :

— Donnez-moi votre bras, l'abbé ; bénie par un évêque, je dois être toute à l'église aujourd'hui... Allons, ne boudez donc pas ainsi ! Enfant que vous êtes, vous m'en voulez encore ? Ah ! c'est mal, savez-vous, de ne pas mieux entendre la plaisanterie ! Ne pardonne-t-on rien à une jeune femme étourdie ?.. Avez-vous cru que je voulais, en effet, vous donner à madame la gouvernante ? Je ne l'aime pas assez pour lui faire des présens de cette valeur ! Quand le ciel vous a adressé à nous, pensez-vous que je serais assez ingrate envers lui pour vous laisser partir ?.. Je veux vous apprendre le monde ; abbé ou mousquetaire, avec ces beaux yeux bleus, ce joli visage que vous êtes allé cueillir sur je ne sais quel pècher de la terre promise, vous êtes fait pour réussir...

Le lecteur aura déjà remarqué sans doute que madame l'intendante, lorsqu'une passion quelconque l'entraîne ne sait guère modérer l'élan de sa parole. Après les premiers mots, elle avait conquis l'abbé, et cependant elle continuait. C'était un adorateur de plus qu'elle voulait se faire, un nouvel esclave dont elle voulait orner son char triomphal. L'abbé était pris ; mais il n'avait pas dit une parole, il n'avait pas hasardé un sourire, de peur de tomber dans une de ces fautes d'ignorance, qu'un instant auparavant la duchesse avait si durement punie. Un seul signe apparent avait trahi les mouvemens de son cœur ; comme une jeune fille qui entend une première déclaration, il avait rougi modestement ; mais cette rougeur, comment l'intendante devait-elle l'interpréter ? Était-ce le timide amoureux qui s'était déclaré ? ou plutôt n'était-ce pas un autre Joseph indigné des tentatives de Putiphar ? Madame la duchesse n'eut pas le temps d'éclaircir ce mystère, car on était arrivé au pied d'une galère neuve, debout encore sur son chantier, et qui attendait, pour en descendre, cette consécration religieuse que depuis les Grecs,

Grecs, tous les navigateurs ont donnée à leurs navires.

On allait la bénir ; et comme cette galère était une Réale qui venait remplacer dans l'escadre la vieille *Réale*, cassée par de longs et glorieux services, on avait prié l'évêque de Marseille de la consacrer, ce qui donnait à la fête un caractère de pompe inaccoutumée. La galère était magnifiquement parée ; le capitaine qu'on avait honoré de son commandement était un homme de grande condition et de grande fortune qui à tout le luxe déployé par les ordonnances, au chapitre de la décoration de la galère portant l'étendard royal, avait ajouté des ornemens du goût le plus délicat : gracieux rinceaux courant sur la poupe et le cordon d'enceinte ; figures énergiques supportant dans toute leur longueur les apostis ; feuillages pour façonner la tapière ; sur les tableaux et le couronnement, allégories, fables, emblèmes ! L'or, les brillantes couleurs de la pourpre et de l'azur avaient été prodigués dans les peintures de ce navire élégant, dont le corps peint en blanc était parsemé de fleurs de lis dorées. Un tendelet de velours cramoisi, garni de larges galons et de franges d'or, recouvrait la guérite. Les armes éclatantes du capitaine figuraient aux extrémités des badinets, et celles du roi au bout extérieur de la flèche qui, à l'autre bout, avait l'image sculptée par Puget, et précieusement rapportée de la *Réale* ancienne, d'un lion menaçant, tenant la foudre dans sa griffe. L'étendard de damas blanc, à l'écu de France et de Navarre brodé par les mains de fée de madame l'intendante, qui s'était fait aider dans ce beau travail par son capitaine de Royal-Vaisseaux, — le plus joli brodeur du monde à qui Poinsinet avait fait tort en ne le nommant point dans son *Cercle* ; — cet étendard flottait à son poste de bataille sur l'espalle du côté droit. Trois bandières de taffetas rouge étaient arborées, l'une au centre de la poupe, les autres sur les deux côtés ; quinze autres bandières plus petites, triangulaires comme les trois grandes dont nous venons de parler, mais de diverses couleurs, voguaient dans l'air au bout de leurs bâtons, plantés de chaque bord sur les apostis. Ce n'est pas encore tout, et le parement de la galère aurait été incomplet si une grande bandière fourchue, en taffetas bleu clair, parsemée de fleurs de lis d'argent, et brodée aux armes de l'amiral des galères, n'eût pendu de la pointe de l'éperon jusqu'à terre. Un petit mâât provisoire, placé dans l'em-

planture de l'arbre de maistre, portait un gaillardet de damas blanc timbré, comme l'étendard, des armes du roi ; cette longue cornette aux cornes galonnées d'un passement d'or et terminées par un énorme gland de torsades du même métal, était accompagnée de cordons latéraux rouges, tombant des extrémités de la petite traverse sur laquelle le gaillardet était envergué ; c'était un beau couronnement pour tout cet ensemble de pavillons qui entouraient la Nouvelle *Réale*, langes éclatans et somptueux du dernier-né de la marine des galères. Un pavois de boucassin bleu fleurdelisé d'orange, garnissait cette ligne légère de défense qui devait abriter les soldats et qu'on nomme la pavesade. Si l'on avait préféré le coton à la soie pour ce pavois de la batayolle, c'était parce que Lyon, retardataire, n'avait pas expédié à temps cette pièce importante du vêtement de fête de la *Réale* ; mais personne ne songea à en faire honte au capitaine qui n'avait pas dépensé moins de deux cent mille livres pour parer le navire confié à sa prudence et à son courage. Des marches, dissimulées sous de beaux tapis orientaux, conduisaient à l'escale (l'échelle), par laquelle on s'introduisait sur le pout de la galère, couvert lui-même d'une vaste pièce de tapisserie turque, conquête faite dans la dernière expédition de M. Dugua y aux pays barbaresques.

Telle était la *Réale* depuis le lever du soleil de ce grand jour. Ses officiers, ses maîtres, le comité de sa chiourme future, l'écrivain, l'argousin étaient à bord, en grande tenue. Le pilote avait dressé, dans cet espace réservé au capitaine et qui avait nom le tabernacle, un petit autel où l'évêque pourrait s'agenouiller avant de promener son goupillon sur toute la longueur du navire. Le capitaine était au sommet de l'escale, attendant ses nobles visiteurs. Dans la chambre de la galère, la femme du capitaine avait fait préparer des rafraichissemens pour le prélat consécrateur et les représentans du roi à Marseille. Les tambours et les fifres se tenaient debout sur la coursie, à la tête de la garde, pour saluer tous ces dignitaires. Personne n'était encore monté sur le bâtiment, quand l'intendant arriva. On l'avait attendu, ainsi que l'avait voulu la duchesse. On était en cercle autour de l'évêque, du gouverneur et du commandant de la marine ; les musiques du régiment de Lorraine, infanterie, en garnison à Marseille, et du

régiment de marine de Toulon, échangeaient des marches, des symphonies, des fanfares guerrières, dont les accens, à la distance où les orchestres étaient de la ville, dominaient les voix des cloches, et n'étaient guère dominés par celle des canons. Lorsque le canot de l'intendance aborda le quai du chantier, le cercle se rompit pour faire une voie d'introduction au duc et à sa suite. La duchesse quittant alors le bras de l'abbé; entra résolument la première, fit une révérence grave et froide à l'évêque, qui la salua avec une bonté polie, pleine de douceur et de cordialité; puis, apercevant au premier rang des femmes, madame la gouvernante, elle courut à elle les bras ouverts, la baisa au front et à l'épaule, et lui dit, de toute la force de sa jolie voix :

— Bonjour, ma charmante belle! chaque jour plus fraîche et plus gracieuse! Quel bonheur de vous voir! Mon Dieu que vous êtes toujours galamment vêtue! que toutes ces choses vous vont à ravir! Ah! voilà un bijou délicieux, madame la gouvernante peut seule avoir des objets de ce goût et de ce prix!

Madame la gouvernante, toute étonnée et toute ravie, se confondait en remerciemens et en révérences; elle n'avait jamais éprouvé à ce point l'indulgence de la duchesse. Qui avait donc pu la rendre si complimenteuse?

Il est vrai que la femme du gouverneur de Marseille, jeune encore et belle, était ce jour-là tout-à-fait sous les armes, comme disaient les élégantes, les poètes et les petits collets de cette époque; mais ces charmes n'étaient pour rien dans le déluge de compliments qu'elle essayait d'un air content, quoiqu'au fond passablement embarrassé; la duchesse faisait son métier de femme du monde, et peut-être aussi voulait-elle montrer à son jeune aumônier que ce n'était pas un si indigne but que celui auquel elle l'avait engagé à prétendre. Soit que l'abbé se fût aperçu pour la première fois, et parce qu'on l'avait averti, de tout le mérite de la gouvernante; soit, plutôt, qu'ayant de merveilleuses dispositions, il ne lui eût fallu que la leçon d'une coquette pour être passé maître en l'art des petites roueries de ce monde corrompu, il s'attacha à la gouvernante, ne la quitta pas d'un moment, lui parla toilette et religion, amour et prônes du capucin en réputa-

tion ; il fut vif , spirituel , tendre , léger , passionné ; il affecta de ne pas faire attention à l'intendante , qui trouvait que son élève lui faisait trop honneur. Enfin la transformation fut complète , et il ne tint vraiment qu'à madame la gouvernante de l'enlever à la duchesse. Celle-ci en aurait été désolée , à en juger par les distractions que le manège de l'abbé lui donna même pendant le moment le plus recueilli de la cérémonie ; elle tenait beaucoup à achever cette éducation qu'elle avait commencée. L'armée lui devait un capitaine accompli , elle voulait que l'église lui fût aussi redevable.

Cependant toute la noble assemblée était montée sur le pont de *la Réale* , saluée par les aubades des tambours et des fifres. Le capitaine avait fait les honneurs de son tabernacle à monseigneur , qui , pieusement humilié devant l'autel du bord , priait pour le succès des armes et la sécurité de la navigation de la galère qu'il allait bénir. Ce n'était point la mitre au front et la chappe sur les épaules que l'évêque devait distribuer l'eau de la purification à chaque partie de ce noble navire ; il avait la tête nue , il était vêtu du rochet de dentelle , et ne portait que l'étole pour ornement. Précédé de son porte-croix et de son porte-crosse , suivi d'un grand vicaire , de deux chanoines et de l'aumônier-général des galères il parcourut processionnellement les deux arbalastrières , pour bénir la place des soldats et les bancs sur lesquels devaient s'asseoir bien des coupables , condamnés à ramer , bien des Turcs captifs ; puis il monta sur la rembade , et du haut de ce château de proue , après avoir béni l'éperon qui devait bientôt aller chercher l'abordage d'un ennemi , il prononça un discours simple et touchant , qu'il finit par cette prière :

« Puisse ce vaisseau porter toujours avec lui la foi , parce que la tempête l'épargnera comme elle épargna la barque de saint Pierre ! puisse-t-il triompher toujours des efforts des infidèles , que sa principale mission est d'aller combattre ! puisse-t-il n'avoir jamais à attaquer ou à repousser une galère chrétienne ; car c'est une des grandes afflictions de Dieu quand ses enfans se battent entre eux ! Vierge sainte ! nous mettons ce navire , cet étendard , ce brave officier , ses loyaux et dévoués coopérateurs , sous votre divine protection ! »

Cette dernière parole n'était pas encore achevée , que déjà

un chant religieux, grave et joyeux, s'élevait au ciel : c'était la litanie de la Vierge que tous les marins et les ouvriers du chantier entonnaient à l'unisson, soutenus par quelques accords des musiques militaires. L'archevêque, quand cette invocation fut terminée, bénit la foule qui se retirait, et tout fut dit pour la galère.

Dans le gavon, petit cabinet attenant à la chambre de poupe, monseigneur déposa la majesté épiscopale avec le costume, et bientôt il parut à la table où les dames tirées de la ville et de l'arsenal maritime s'étaient assises auprès de la femme du capitaine. La conversation roula sur la campagne très prochaine que devait faire, dit-on, l'escadre des galères dans les mers de Barbarie; sur le titre de chef d'escadre que gagnerait sans doute l'aimable et magnifique capitaine qui donnait une si noble hospitalité à son bord. Au milieu des propos, la duchesse, primant de la voix tous les dialogues particuliers, s'adressa au capitaine de la galère :

-- Monsieur le comte, comment se nomme votre galère?

— *La Réale*, madame.

— Est-ce qu'elle n'a pas un autre nom?

— Non, madame; et celui qu'elle a l'honneur de porter, est le plus beau sans doute.

— Eh bien! je suis fâchée qu'on n'ait pas pu la baptiser comme les autres navires; j'aurais voulu être sa marraine, et lui aurais donné...

— Le nom de *la Victoire*, dit galamment le comte, à condition, madame la duchesse, que vous m'auriez permis de porter vos couleurs avec celles de sa majesté.

— Ce n'est pas cela, monsieur le comte, et je vous suis obligée de votre compliment. Non, j'aurais donné à votre galère le nom de *Rosalie*. N'est-ce pas, monseigneur, ajouta-t-elle; n'est-ce pas que ce nom porterait bonheur à un vaisseau de guerre?

— C'est en effet, dit le prélat, celui d'une héroïque fille que Viterbe honore, comme la France Jeanne d'Arc; elle arrêtait avec la main, dit la légende, les boulets qu'on lançait sur sa ville assiégée. Le patriotisme en a fait une sainte.

— A merveille, monseigneur; mais ce n'est pas à *Rosalie* de Viterbe que j'avais pensée; c'est à *Rosalie* de Marseille, à une

de vos saintes , à une femme qui vit sous votre aile , dit-on , comme sous l'aile de son ange gardien....

— A M^{lle} Berthellin enfin , ajouta d'un ton dégagé l'officier de Royal-Vaisseaux qui voyait que la duchesse hésitait.

Le duc était sur les épines ; il se fit un moment de silence , pendant lequel l'intendante n'eut pas le plaisir de voir le prélat se troubler. M. de Marseille répliqua :

— Je ne vois pas , madame la duchesse , pourquoi le nom de M^{lle} Berthellin est venu trouver place dans cette causerie. M^{lle} Berthellin est une personne fort honnête , très vertueuse , dont l'amitié m'honore ; et toute marchande qu'elle est , je ne sais pas une grande dame qui ne pût être fière de lui ressembler. Assurément , sous ce rapport , non-seulement une galère devrait s'enorgueillir de porter son nom , mais la plus sage des femmes de condition... Vous riez , monsieur le capitaine , vous qui êtes venu tout à l'heure au secours de madame la duchesse ! et que signifie ce rire ? Me feriez-vous l'honneur de me le dire ? Vous n'osez pas , monsieur , et vous avez raison ; mais je devine... Eh bien ! monsieur , eh bien ! madame la duchesse , M^{lle} Berthellin vous pardonne votre pensée malveillante. Quant à moi , votre intention méchante a glissé sur mon cœur sans l'effleurer ; je suis , grace au ciel , au-dessus de la calomnie. » L'évêque se leva alors , et saluant poliment toute la compagnie : « Le scandale est pour qui l'a fait naître ; mais il ne faut pas qu'il puisse durer. On veut que M^{lle} Berthellin soit ma maîtresse , c'est là ce que vous avez prétendu , madame ? Eh bien !.. » Il s'arrêta ; puis il reprit : « sachez donc qu'elle est ma fille... »

Ce fut un coup de foudre. Le duc était désolé ; la duchesse pâlit ; le capitaine vint loyalement demander pardon à l'évêque d'avoir cru à un bruit qui courait toutes les ruelles de Marseille ; l'abbé jeta un regard indigné sur cette femme plus que légère qui avait été au moment de le perdre. On chuchotta , on s'éloigna de la duchesse ; madame la gouvernante grandit d'un pied de l'humiliation de cette intendante qu'elle n'aimait point. Quant au prélat , il raconta en peu de mots , comment , militaire dans les colonies espagnoles et marié à vingt ans , il avait eu une fille ; comment , veuf , il était entré dans les ordres , et avait gagné l'épiscopat dans les dangereuses missions de l'apôtre chez les sauvages ; comment , enfin , il avait marié cette fille à

un marchand, établi à Marseille, seulement depuis qu'il en occupait le siège.

— Je viens de me faire une grande violence, messieurs ; ce secret, je le gardais, parce que je voulais que ma fille l'ignorât toujours ; mais on l'a calomniée, et mon cœur de père s'est révolté, et ma bouche a parlé pour la défendre, la pauvre innocente qui ne sait encore de quel sang elle est née. Je voulais avoir une amie ; mais je m'étais interdit ces grandes joies de l'âme qui se réveillent et prennent l'homme tout entier quand il peut dire : « Mon fils, ma fille ; » c'était trop de bonheur humain pour un prêtre ! Dieu me tiendra compte, j'espère, de ma résolution long-temps gardée. ! Monsieur le comte, maintenant c'est moi qui vous en prie ; toutes vos galères ont un surnom, c'est *la Légère, l'Intrépide, la Glorieuse* ; appelez cette Réale, *la Rosalie*, et si la bénédiction d'un père sur son enfant est un augure de bonheur pour l'avenir, que *la Rosalie*, bénie par l'évêque, le soit aussi par le père !

Et les larmes aux yeux, cet homme, dont un rayon de bonheur illuminait le visage, étendit les mains autour de lui et s'écria : « Traverse la mer, Rosalie, aussi heureuse, aussi calme que cette femme modeste dont tu porteras le nom ; aborde les écueils sans te blesser, comme Rosalie Berthellin se heurta contre les rescifs de la calomnie sans y laisser sa réputation ; triomphe de tes ennemis comme son honneur a triomphé des embûches des hommes ! »

Le prélat retomba alors sur son fauteuil essuyant ses pleurs, et regardant la duchesse que cette scène avait altérée : « Madame, je vous remercie, car je vous devrai d'oser embrasser ma fille. »

On se sépara. A quelque temps de là, la duchesse, honnie dans la société de Marseille, fut obligée de se retirer dans une de ses terres du pays d'Aunis ; l'abbé, rentré au séminaire, devint un bon curé de campagne, et *la Réale* battit les Turcs. A bord de ce joli navire, on conserva l'habitude de dire chaque jour, à la prière du matin, une oraison à sainte Rosalie qu'avait composée le prélat.

LETTRES

SUR L'AMÉRIQUE⁽¹⁾.

SES EAUX DE BEDFORD.

Bedford-Springs (Pensylvanie), 7 août 1855.

Me voici aux eaux de Bedford ; c'est un des lieux de plaisance des Etats-Unis. Il y a trois jours à peine que j'y suis, et je me hâte de fuir. Il faut que les Américains, et, encore plus les Américaines, s'ennuient bien profondément chez eux, pour qu'ils consentent à échanger le calme et le confort de leur foyer domestique contre le bruit sans gaieté et la misère prosaïque d'un pareil séjour.

Il semble que dans les pays vraiment démocratiques, comme ici les états du nord, il ne peut rien exister dans le genre des eaux d'Europe ; vous verrez qu'à mesure que l'Europe se dé-

(1) Cette lettre est empruntée à un livre fort remarquable, que M. Michel Chevalier va publier sous le titre de *Lettres sur l'Amérique*. M. Michel Chevalier est un écrivain grave et élevé, dont le livre se placera naturellement à côté de celui de M. de Tocqueville sur la démocratie américaine.

(N. du D.)

mocratisera , si tel est son destin , vos délicieux rendez-vous d'été seront profanés, et perdront tout leur charme. L'homme est exclusif par nature. Il y a bien peu de plaisirs qui ne cessent de l'être du moment où ils sont accessibles à tous , et par cela seul. A Saratoga , à Bedford , l'Américain s'ennuie parce qu'il y a vingt mille pères de famille , dans Philadelphie et New-York, qui peuvent, tout aussi bien que lui , si l'envie leur en prend, et elle leur prend en effet , se donner la satisfaction d'y amener leurs femmes et leurs filles, et, une fois là, de bâiller sur une chaise dans la galerie pendant tout le jour ; d'aller les armes à la main (je parle du couteau et de la fourchette) enlever leur part d'un mauvais diner; d'étouffer le soir dans la colue d'une réunion dansante, et de dormir, s'il est possible, au milieu du vacarme, sur un grabat, dans une résonnante cellule en planches de sapin. L'Américain traverse, sans y regarder, les magnifiques paysages qui bordent l'Hudson, parce qu'il est, lui six-centième ou millième, sur le bateau à vapeur. Franchement, je deviens Américain sous ce rapport, et je n'ai bien admiré le panorama de West-Point et des *Highlands* (1), que lorsque je me suis trouvé seul dans ma barque sur le fleuve.

La démocratie est trop nouvelle venue sur la terre pour avoir pu encore organiser ses plaisirs et ses joies. Tous nos plaisirs actuels d'Europe sont fondés sur l'exclusion, sont aristocratiques comme l'Europe elle-même, et par conséquent, ne sauraient être à l'usage de la multitude. Il faudra donc que, sous ce rapport, tout comme en politique, la démocratie américaine fasse du neuf. Le problème est difficile; mais il n'est pas insoluble, car autrefois il fut résolu chez nous. Les fêtes religieuses du catholicisme étaient éminemment démocratiques : tous y étaient appelés, tous y prenaient part. A quels transports de joie et d'enthousiasme l'Europe tout entière ne se livrait-elle pas, grands et petits, nobles, bourgeois et serfs, lorsque, du temps des croisades, on célébrait par une procession et par un *Te Deum* la victoire d'Antioche ou la prise de Jérusalem ! Aujourd'hui même, dans nos provinces du midi, où la foi ne

(1) On appelle ainsi les montagnes qui bordent l'Hudson du côté de West-point et au-dessus.

s'est pas éteinte, il existe encore des cérémonies vraiment populaires ; telles sont les fêtes de Pâques avec les représentations de la Passion exposées dans les églises, et les processions avec leur déploiement de croix et de bannières, leurs confréries de pénitens, au froc pointu et aux robes ondoyantes, et leurs longues files d'enfans et de femmes ; avec les saints qui y figurent en grand costume, et les reliques qu'on y promène pieusement ; et enfin, avec la pompe militaire et civile qui s'y mêle, malgré l'athéisme de la loi. C'est le spectacle du pauvre, spectacle qui lui laisse des souvenirs meilleurs et plus vifs que ne font au faubourien de Paris les drames atroces du boulevard et les feux d'artifice de la barrière du Trône.

Déjà ici, dans les états de l'ouest en particulier, la démocratie commence à avoir ses fêtes où sa fibre est remuée, et dont elle savoure les émotions avec délice : ce sont des fêtes religieuses, ce sont les *camp-meetings* des méthodistes, où la population se porte avec ardeur, malgré les remontrances philosophiques des autres sectes plus bourgeoises, qui blâment leurs chaleureux élans et leurs allures déclamatoires ; malgré le caractère convulsionnaire et hystérique des scènes du *banc d'anxiété*, ou plutôt à cause de ce caractère. Dans les anciens états du nord, il y a les processions politiques, pures démonstrations de parti le plus souvent, mais qui ont cela d'intéressant que la démocratie y prend part, car c'est le parti démocratique qui organise les plus brillantes et les plus animées. Après les *camp-meetings*, les processions politiques sont les seules choses, en ce pays, qui ressemblent à des fêtes. Les banquets de parti, avec leurs discours et leur déluge de toasts, sont glacés, sinon repoussans ; et, par exemple je n'ai rien vu de plus souverainement disgracieux qu'un banquet offert sur la pelouse de Powelton, près de Philadelphie, à la population tout entière, par l'opposition, c'est-à-dire par la bourgeoisie.

A Philadelphie, je m'arrêtais involontairement pour regarder passer les arbres gigantesque (*poles*) qui faisaient leur entrée solennelle sur huit roues pour être plantés par la démocratie la veille des jours d'élection. Je me souviens de l'un de ces *hickory-poles* (1) qui s'avancait la tête garnie de son feuillage

(1) L'*hickory* est fort en honneur parmi les démocrates, parce que le surnom populaire du général Jackson est *Old Hickory*.

frais encore, au son du fifre et du tambour, précédé par des démocrates en rang, sans autre distinction qu'une des petites branches de l'arbre sacré à leur chapeau. Il était traîné par huit chevaux dont les harnais étaient chargés de rubans et de devises. A cheval sur l'arbre lui-même, une douzaine de *jackson-men, de la plus belle eau*, l'air satisfait et triomphant d'avance, agitaient des drapeaux en l'air, en criant : *Huzzah for Jackson !*

Cette promenade de l'*hickory* n'est elle-même qu'un détail à côté des scènes processionnelles que j'ai vues à New-York.

C'était pendant la nuit qui suivit la clôture des élections, où la victoire s'était prononcée pour le parti démocratique. La procession avait un quart de lieue de long. Les démocrates marchaient en bon ordre et aux flambeaux : il y avait des bannières plus que je n'en vis en aucune fête religieuse, toutes en transparens, à cause de l'obscurité. Sur les unes étaient inscrits les noms des confréries démocratiques. *Jeunes démocrates du 9^e ou du 11^e ward* (quartier); les autres étaient couvertes d'imprécations contre la Banque des États-Unis; *Nick Biddle Old Nick* (le diable) faisaient les frais de rapprochemens plus ou moins ingénieux; c'était le pendant du *Liberamos à malo*. Puis il y avait des portraits du général Jackson à pied et à cheval; il y en avait en uniforme de général et en *Tennessee farmer* (1), la fameuse canne d'*hickory* à la main. Ceux de Washington et de Jefferson, entourés de maximes démocratiques, se mêlaient à une masse d'emblèmes de tous les goûts et de toutes les couleurs. Dans le nombre figurait un aigle, non en peinture, mais un véritable aigle vivant, attaché par les serres au milieu d'une couronne de feuillage, et hissé au bout d'un bâton, à la façon des étendarts romains. L'oiseau impérial était porté par un robuste matelot, plus satisfait que ne fut jamais échevin admis à tenir l'un des cordons du dais, dans une cérémonie catholique. Du plus loin que j'aperçus les démocrates s'avancer, je fus frappé de la ressemblance de leur farandole avec le cortège qui accompagne le viatique, à Mexico ou à Puebla. Les Américains porteurs de bannières étaient aussi re-

(1) Le *Fermier de Tennessee*, à cause des propriétés du général Jackson dans cet état.

cueillis que les Indiens mexicains porteur de fallots sacrés. La procession démocratique avait d'ailleurs ses reposoirs tout comme une procession catholique, elle s'arrêtait devant les maisons des *Jackson-men*, pour faire retentir l'air de ses bravos (*cheers*), elle stationnait à la porte des chefs de l'opposition, pour y lâcher trois, six ou neuf grognemens (*groans*). Si ces tableaux rencontraient leur peintre, on les admirerait au loin, à l'égal des triomphes et des sacrifices que les anciens nous ont laissés en marbre et en bronze; car c'est plus que du grotesque à la façon des scènes immortalisées par Rembrandt: c'est de l'histoire, et de la grande; ce sont des épisodes d'une merveilleuse épopée qui laissera au monde de longs souvenirs, l'épopée de l'avènement de la démocratie.

Et pourtant, comme fêtes et cérémonies, ces processions politiques sont bien inférieures aux *revivals* qui ont lieu dans les *camp-meetings*. Toute fête où les femmes ne figurent point n'est qu'une demi-fête. Pourquoi nos cérémonies constitutionnelles sont-elles si complètement dépourvues d'attrait? Ce n'est pas seulement parce que ceux qui y figurent sont des bourgeois, fort honorables assurément, mais peu poétiques, et que l'éclat des costumes et le prestige des beaux arts en sont bannis; c'est plus encore parce que les femmes n'y ont pas et ne peuvent y trouver place. Un homme d'esprit a dit que les femmes n'étaient point poètes, mais qu'elles étaient la poésie même.

Je me souviens de ce qui, dans ma ville de province, faisait le charme et l'éclat des processions. Nous ouvrions de grands yeux quand s'avancait la robe rouge du premier président; nous admirions les épaulettes et l'habit brodé du général, et plus d'une vocation militaire s'est décidée ce jour-là; nous regardions venir de loin, par-dessus les têtes, le cortège épiscopal; nous nous jetions machinalement à genoux lorsque le dais, s'approchant avec son escorte de lévites, nous montrait l'évêque, vieillard vénérable, la mitre sur le front, le saint sacrement entre les mains; nous portions envie à la gloire des jeunes hommes qui étaient, pour un jour, saint Marc ou saint Pierre; plus d'un grand garçon eût abdiqué ses quinze ans, dont il était fier, pour être admis à l'insigne honneur d'être l'un de ces petits Saint-Jean vêtus d'une peau de mouton; mais la foule entière suspendait son souffle, quand on apercevait

parmi la forêt de bannières, entre les surplis et les aubes des prêtres, à travers les frocs pointus des pénitents et les bayonnettes de la garnison, une de ces jeunes filles en robe blanche qui représentaient les saintes femmes et la Mère des Sept-Douleurs; ou celle qui, chargée de chaînes d'or, de rubans et de perles, figurait l'impératrice à côté de son empereur (1); ou celle qui, en sainte Véronique, déployait le voile dont fut essuyé le visage du Sauveur montant au Calvaire; ou celles enfin, tout émues encore, qui avaient été le matin confirmées par monseigneur. De même, c'est parce qu'il y a des femmes aux *camp-meetings*, et qu'elles y sont actrices au même rang que les plus fougueux prêcheurs, c'est pour cela seul que la démocratie américaine y accourt. Les *camp-meetings*, avec leurs pythoïsses délirantes, ont fait le succès des méthodistes, et leur ont attiré, en Amérique, une église plus nombreuse que celles des sectes qui fleurissent le plus parmi la race anglaise en Europe (2).

Des tournois supprimez les femmes, et il ne reste plus qu'un assaut de maîtres d'armes. Des *camp-meetings* enlevez le *banc d'anxiété*, faites disparaître ces femmes qui palpitent, crient et se roulent à terre, s'accrochent, pâles et échevelées, l'œil hagard, aux ministres qui leur soufflent l'esprit saint, ou celles qui saisissent au passage, à la porte des tentes, le pécheur endurci afin de l'attendrir; vainement la scène se passera au milieu d'une forêt majestueuse, pendant une belle soirée d'été, sous un ciel qui ne craint point la comparaison avec celui de la Grèce; vainement vous serez entouré de tentes et de charriots nombreux qui vous rappelleront le train d'Israël à la sortie d'Égypte; vainement les feux allumés au loin, entre les arbres, vous montreront les prêcheurs débout, gesticulant au-dessus de la foule; vainement l'écho des bois vous renverra les éclats de leur voix retentissante; ce sera un spectacle dont vous serez rassasié au bout d'une heure; tandis que les *camp-*

(1) C'est un des souvenirs de l'empire romain, qui en a laissé de très-profonds dans nos départemens du midi.

(2) Les deux sectes les plus nombreuses aux États-Unis sont celles des méthodistes et des baptistes (ou anabaptistes): elles comprennent ensemble plus de la moitié de la population. Les baptistes ont un langage exalté comme celui des méthodistes.

meetings, tels qu'ils sont, ont le don de retenir les populations de l'ouest pendant de longues semaines. On en a vu qui dureraient un mois entier.

J'admets que les *camp-meetings* et les processions politiques ne sont encore en Amérique que des faits exceptionnels. Un peuple n'a de caractère complet que lorsqu'il a ses fêtes nationales et ses plaisirs, son art, sa poésie enfin, à lui. A cet égard, la nationalité américaine ne sera pas aisée à constituer. L'Américain manque d'un passé à qui demander des inspirations. En quittant la vieille terre d'Europe et en rompant avec l'Angleterre, ses pères laissèrent derrière eux toutes les chroniques, toutes les légendes, toutes les traditions, ce qui fait la patrie, cette patrie qu'on n'emporte pas à la semelle de ses souliers. L'Américain s'est donc appauvri en idéalité de tout ce qu'il a gagné en richesse matérielle. Mais, avec la démocratie, il y a toujours de la ressource en fait d'imagination. Je ne prétends pas dire comment la démocratie américaine suppléera au défaut de passé et de souvenirs; pas plus que je ne me charge de déterminer comment elle s'imposera à elle-même un frein, et préviendra ses propres écarts. Je suis cependant convaincu que l'Amérique aura ses cérémonies, ses fêtes, son art, tout comme je suis persuadé qu'elle s'organisera régulièrement; car je crois à l'avenir de la société américaine, ou, pour mieux dire, du commencement de société qui grossit à vue d'œil, à l'est et encore plus à l'ouest des Alléghians.

En France, depuis plus d'un siècle, nous sommes à batailler contre nous-mêmes pour nous dépouiller de notre originalité nationale. Nous essayons de nous faire raisonnables sur le modèle de ce que nous croyons être le type anglais, et, à notre exemple, les peuples de l'Europe méridionale se torturent pour prendre un air calculateur et parlementaire. L'imagination est traitée comme la folle du logis. Les nobles sentimens, l'enthousiasme, l'exaltation chevaleresque, ce qui fit la gloire de notre France, ce qui valut à l'Espagne la moitié de l'univers, tout cela est dédaigné et bafoué. Les fêtes publiques et les cérémonies populaires sont devenues la risée des esprits forts. Nous faisons des efforts inouis pour nous amaigrir l'esprit et le cœur, conformément aux prescriptions des *Sangrados* de la religion et de la politique. En matière de fêtes nationales, nous avons

mis les populations à la portion congrue. Pour dépouiller notre existence du dernier vestige de goût et d'art, nous avons poussé l'abnégation jusqu'à échanger la majestueuse élégance des costumes que nous avons empruntés aux Espagnols, lorsqu'ils donnaient le ton à l'Europe, contre la défroque des Anglais, que l'on peut qualifier d'un mot, c'est qu'elle est assortie au climat de la Grande-Bretagne. Passe encore si nous n'avions fait que jeter comme un inutile bagage nos tournois, nos carrousel, nos jubilés, nos fêtes religieuses et notre luxe vestiaire ! Malheureusement nous sommes remontés jusqu'à la source de toute poésie sociale et nationale, jusqu'à la religion, et nous avons voulu la tarir. Nos mœurs et nos coutumes retiennent à peine un léger vernis de leur grâce tant vantée. La politique est abandonnée au positivisme le plus aride. Ce serait à désespérer du génie national si, de temps à autre, des élans et des explosions ne révélaient qu'il sommeille, mais qu'il n'est pas mort, et que le feu sacré couve sous la cendre.

Certes, la France et les peuples de l'Europe méridionale dont elle est le coryphée, doivent de la reconnaissance à la philosophie du XVIII^e siècle. C'est elle qui a été notre protestantisme, c'est-à-dire qui a relevé chez nous l'étendard de la liberté, ouvert la carrière à l'esprit humain, et constitué la personnalité. Avouons cependant que, par cela seul qu'elle est irrégulière, elle est inférieure au protestantisme allemand, anglais et américain.

Les écrits des apôtres de cette grande révolution dureront comme monumens littéraires, mais non comme leçons de morale, car tout ce qui est religieux n'a qu'une valeur sociale éphémère. Plaçons au Panthéon les restes de Voltaire et de Montesquieu, de Jean-Jacques et de Diderot; mais, sur leurs monumens, déposons leurs ouvrages couverts d'un voile. Apprenons au peuple à bénir leur mémoire; mais ne lui enseignons pas leurs systèmes, et empêchons qu'ils ne lui soient enseignés par de serviles continuateurs que ces grands écrivains déshonoraient s'ils revenaient habiter cette terre; car les hommes de cette trempe sont du siècle présent, quelquefois du siècle à venir, et jamais du siècle passé.

En retour de ce que l'on nous enlevait, on nous a dotés du régime parlementaire. On a supposé qu'il satisferait à tous nos besoins, qu'il comblerait tous nos vœux dans l'ordre moral et

dans l'ordre des idées , tout comme dans l'ordre matériel. Dieu me garde d'être l'ennemi du système représentatif ! Je crois à sa durée, quoique je doute que nous ayons encore découvert la forme sous laquelle la nature française et celle des peuples méridionaux pourront s'en accommoder ; mais quelle qu'en soit la valeur politique , on conviendra qu'il ne remplace pas , qu'il ne remplacera jamais à lui seul tout ce dont les réformateurs nous ont dépouillés. Il a ses cérémonies et ses fêtes ; mais cela respire un parfum de procès-verbal dont nos sens sont révoltés. Quoiqu'il ait, jusqu'à un certain point , ses dogmes et son mysticisme , il n'a point prise sur nos imaginations. Il n'a pas le don de remuer nos cœurs. Il laisse donc en dehors les trois quarts de notre existence.

Je comprends qu'ici l'on ait espéré faire du gouvernement représentatif la pierre angulaire et la clé de voûte de l'édifice social. Un Américain de quinze ans est raisonnable comme un Français de quarante. Puis la société y est mâle ; la femme , qui , en tout pays , est un être peu parlementaire , n'y exerce point d'empire : il n'y a pas de salons aux États-Unis. Cependant , ici même , ce régime n'existe plus , dans sa pureté primitive , que sur le papier. Le champ religieux , passablement rétréci , il est vrai , y est d'ailleurs resté couvert à l'idéalité humaine , et l'imagination y trouve pâture tant bien que mal. Mais , chez nous , il faudrait être fanatique du représentatif pour songer à en faire le pivot de notre vie sociale. Nous avons tous une jeunesse , Dieu merci ! Chez nous , les femmes sont une puissance fort réelle , quoiqu'il n'en soit point parlé dans la Charte ; et notre caractère national a beaucoup de traits féminins , je ne dis pas efféminés. Vous auriez beau décimer la France et n'y laisser que les bourgeois ayant passé la quarantaine , ce qui a le sens rassis , ce qui est bien désillusionné , c'est-à-dire bien dépoétisé , vous arriveriez à peine à avoir une société qui se contentât des émotions constitutionnelles.

Voilà pourquoi la France est le théâtre d'une lutte incessante entre l'âge mûr et la vieillesse d'un côté , et de l'autre les jeunes gens qui trouvent leur lot trop mince. La jeunesse accuse Géronte d'étroitesse , de pusillanimité , d'égoïsme ; Géronte se plaint de l'ambition effrénée qui dévore les jeunes gens et de leur indomptable turbulence.

La jeunesse moderne a perdu le sentiment du respect dû à la vieillesse, ce qui est un grave symptôme de décadence sociale. Aigris par le mécontentement, la jeunesse en est venue à ce point, qu'elle méprise l'expérience; elle se croit supérieure aux hommes blanchis dans le gouvernement des choses humaines; elle persiste opiniâtrément dans cette erreur funeste, quoique la démonstration du fait de son infériorité lui ait été administrée durement. Ses levées de boucliers finissent toujours par des défaites; elle ressaisirait demain l'influence politique, à la faveur d'une révolution nouvelle, qu'après-demain elle en serait de nouveau dépossédée, parce que la jeunesse, qui en effet, est aujourd'hui supérieure à l'âge mûr et à la vieillesse dans beaucoup de branches des connaissances humaines, qui sait mieux la physique, la chimie, les mathématiques, la physiologie, qui est plus versée dans les théories d'économie politique, est et sera inévitablement toujours en arrière en ce qui concerne la science la plus difficile de toutes, celle qui est le fondement de toute pratique, la science du cœur humain. Si mal fondées cependant que soient les prétentions de la jeunesse à mettre la main sur le gouvernail, il n'en est pas moins vrai que si l'on voulait réduire la vie publique au déroulement monotone des formes constitutionnelles, on aurait indéfiniment à lutter contre ses énergiques protestations et contre la résistance plus ou moins ouverte de tout ce qui, comme elle, porte un cœur ayant besoin de battre, de tout ce qui vit en imagination autant que dans le monde des intérêts.

Il n'y a de bon gouvernement que celui qui satisfait à la fois au besoin d'ordre, de régularité, de stabilité et de prospérité matérielle, dont se préoccupent l'âge mûr et la vieillesse, et qui, en même temps, sait suffire à la soif des sensations vives, de mouvement grandiose et d'idées brillantes dont sont tourmentés la jeunesse et cette portion nombreuse de la société qui est toujours jeune ou toujours mineure. En regard de leur parlerment, les Anglais ont leurs immenses colonies sur lesquelles ils s'épanchent à travers les mers. Les Anglo-Américains ont l'Ouest, et aussi l'Océan, comme la Grande-Bretagne. Ce double envahissement de l'orient de notre planète par les pères, et de l'occident par les fils émancipés, est pourtant un drame colossal et sublime. Supposer que nous Français, à qui il faut,

pour nous sentir vivre, une action gigantesque, qui offre aux uns un rôle en vue de l'univers, aux autres un spectacle de prodiges, nous nous résignerons à être indéfiniment emprisonnés sur notre territoire, sans autre but d'activité que de faire ou de regarder fonctionner les rouages de la machine parlementaire, ce serait vouloir qu'un homme de goût se crût en paradis dans cette bicoque de Bedford.

MICHEL CHEVALIER.

LES ÉGOUTS.

Nous avertissons notre lecteur que cette fois, pas plus que la première, nous ne ferons de l'hypocrisie. A quoi bon l'hypocrisie? Dans cette histoire de la prostitution parisienne, M. Parent-Duchâtelet s'est montré le plus simple et le moins indigné des hommes. Il a raconté toutes ces choses comme il les a vues, et s'il ne les a pas vues dans toute leur vérité, ce n'est pas la volonté qui lui a manqué, c'est le courage. La philanthropie chrétienne, il faut bien en convenir, toute sainte et respectable qu'elle soit, est quelque peu rétrécie et bornée, par sa qualité même de philanthropie chrétienne. Autant elle se jette avec courage dans de certains égouts, autant elle s'arrête, éperdue et craintive, à certains seuils souillés et fangeux. C'est ainsi que M. Parent-Duchâtelet, qui, dans son premier livre, nous dit non-seulement l'odeur des égouts, mais encore le goût des fosses d'aisances, vous avoue que dans ses études sur la prostitution parisienne, il ne l'a vue que bien et et duement, et surtout bien chastement accompagné d'un médecin ou d'un inspecteur de police. Il était moins craintif quand il fallait descendre dans l'égout de la Salpêtrière, quand il fallait ensevelir les morts à demi pourris de l'église Saint-Eustache, quand il comptait dans les charognes à demi rongées les rats et les asticots de Montfaucon. Mais quoi? Il y a des genres de courage que la philosophie chrétienne ne permet pas.

Sous le ministère de M. Decazes, il y eut un moment où quelques honnêtes gens se mirent à penser qu'il y avait de grands efforts à tenter pour l'amélioration de cette partie du peuple qui vit de vices et de crimes, malheureux dignes de pitié, ne fût-ce que de la pitié qu'on accorde aux insensés. On en vint à penser que le forçat et la fille de joie n'étaient pas encore si fort en dehors de la société, que la société ne leur dût un peu de sollicitude. La fille de joie fut tout d'un coup un nouveau prétexte à l'exercice de mille vertus. Les plus honnêtes hommes s'en occupèrent, et ces malheureux vices furent bien étonnés de voir tant de vertus pénétrer tout d'un coup et sans voilés dans les repaires de la débauche et de la prostitution.

M. Parent-Duchâtelet fut une de ces vertus infatigables. Il se fit volontairement l'historien du plus triste département de la préfecture de police. Dans ce livre, écrit par un honnête homme pour tous les honnêtes gens, vous pourrez suivre, depuis son commencement jusqu'à sa fin terrible, la fille de joie, cette malheureuse et nécessaire victime des passions et de la misère. Vous êtes avertis que nous allons parler une langue sévère, rude, sans périphrases. Nous irons droit au fait, comme l'historien de la prostitution. Il y a de certaines nudités que tout le monde peut regarder sans rougir, et qu'un voile rendrait immondes. Commençons donc par définir ce mot là : *Une prostituée*. Le dictionnaire, qui s'y connaissait, déclare que ce qui constitue une prostituée, *c'est la récidive légalement constatée, la notoriété publique, le flagrant délit*. Une débauchée n'est pas toujours une prostituée ; la débauche est le commencement de la prostitution. Une débauchée s'appartient encore ; une prostituée n'appartient qu'à la police. La prostitution est aussi vieille que la ville de Paris, aussi vieille que le monde. Nos vieux historiens, arrivés à l'âge de raison, dépeignent avec horreur les excès de cette lèpre immonde et sans remède. La prostitution était en ce temps-là si libre de tout frein, que la ville de Paris ne savait pas même le nombre de ses prostituées. En 1672, c'est le premier document que M. Parent-Duchâtelet ait retrouvé dans les archives de la police, Paris comptait 25,000 filles de joie. Avant la révolution, en tout comptant, femmes galantes, femmes de théâtre, marchandes de modes, filles publiques dans la soie ou dans la

boue , ce nombre-là se montait à 50,000. Ce nombre de 50,000 est aussi le total de Fouché , ministre de la police. En 1810 , il n'était plus que de 18,000. Ce nombre est encore effrayant. Et d'ailleurs c'est une flatterie que se font à eux-mêmes tous les peuples civilisés ; ils ont l'habitude d'exagérer beaucoup le nombre de leurs prostituées. Les Anglais , aussi bien que les Français , ne se ménagent pas sur cette singulière vanité. M. Querry , dans un voyage qu'il fit en Angleterre , en 1854 , apprit d'un magistrat de police que la ville de Londres ne possédait pas moins de 70,000 filles publiques. Or il paraît que Londres ne doit pas avoir plus de huit à dix mille filles publiques. Comme on se vante !

Paris , en se donnant 50,000 filles , se vantait encore bien plus que Londres. En 1812 , il ne comptait réellement que 1,295 filles ; depuis 1815 jusqu'en 1822 , grâce à l'invasion , le nombre en a été porté à 2,900 ; enfin , en 1850 , nous avons atteint le chiffre de 5,000.

Mais ces 5,000 femmes , d'où viennent-elles ? Elles viennent non de Paris , mais des provinces. Lyonnaises , Picardes , Champenoises , Normandes , Provençales , Languedociennes , c'est le tribut payé au Minotaure. Sur 12,707 femmes inscrites à Paris depuis le 16 avril 1816 , c'est-à-dire depuis dix-neuf années , 24 n'ont jamais pu indiquer leur pays , 51 ne sont pas nées en Europe , 451 sont étrangères , 12,201 sont nées dans les départemens. Parmi les 51 étrangères , on compte 18 Américaines , 11 Africaines , 2 Asiatiques. Les Américaines viennent du Canada , des Etats-Unis , de Saint-Domingue , de la Guadeloupe , de la Martinique et de la Guyane française. Les Africaines appartiennent à l'Égypte , au cap de Bonne-Espérance , aux îles de France et de Bourbon , et à Madagascar. Des deux Asiatiques , l'une était née à Calcutta , l'autre à Madras. Parmi les 451 Européennes , l'Angleterre compte 25 filles de joie , l'Autriche 15 , la Hollande autant que l'Angleterre ; la Belgique , le pays des contrefaçons , en a envoyé 161 , l'Espagne 14 , la Savoie 22 , Rome 7 , Naples 5 seulement , l'égoïste ! la Prusse 58 , ce qui ne serait pas arrivé du temps du grand Frédéric ; la Russie 2 , pauvres esclaves qui n'avaient pas de maîtres. Les trois villes anséatiques se sont coalisées pour nous faire 4 courtisanes ; l'île d'Elbe , l'île de Sicile , la Suède , l'île de Malte ,

le Portugal, chacun et chacune une fille; la Turquie 2 filles seulement! Dans ces envois, les grandes villes se distinguent; Londres, Vienne, Madrid, Cadix, Amsterdam. Chose étrange! tous les cantons de la Suisse ont fourni chacun le même nombre de filles, excepté le canton de Genève, qui, dans cette fourniture, l'emporte sur les autres. Or ces fournitures sont régulières, c'est toujours le même nombre d'inscriptions; une nouvelle prostituée par mois, quelquefois deux, jamais trois.

Les départemens de la France, qui tous envoient leur contingent de filles publiques, sont loin d'y mettre l'égalité des cantons de Genève. Dans l'espace de quatorze ans, l'Ile-de-France en a fourni à elle seule 6,755, la Normandie 1,154, la Champagne 690, la Bourgogne 518, et ainsi toutes les provinces plus ou moins; honneur au Roussillon, au Périgord, au Vivarais, ils ont produit à eux trois 9 filles publiques en quinze ans!

Enfin, Paris, à lui seul, s'est fourni à lui-même, pendant ces quinze années 4,744 filles, en comptant la sous-préfecture de Sceaux, celle de Saint-Denis et les campagnes environnantes.

Mais cependant, ces malheureuses femmes d'où sortent-elles? De quelles familles privilégiées sont-elles précipitées dans ce gouffre? Hélas! elles ont presque toutes commencé par la misère. Leurs familles étaient peut-être sans ressources. Parcourez le tableau de cet état civil du vice, quels états y voyez-vous inscrits? Boyaudiers, équarrisseurs, vidangeurs, dont nous parlions l'autre jour, chiffonniers, blanchisseurs, porteurs d'eau, corroyeurs, tanneurs, ferblantiers, commissionnaires, batteurs d'or, carreleurs, maçons, fumistes, perruquiers, remouleurs, potiers de terre, faïenciers, épiciers, couteliers, fourbisseurs, mariniers, tous les pauvres diables qui travaillent de leurs mains, qui mangent leur pain à la sueur de leurs fronts, qui laissent leur fille se vendre au coin de la borne, faute d'une robe et d'un morceau de pain, triste et dure nécessité!

Pourtant, à côté de ces professions misérables, il en est d'autres aussi malheureuses. 4 filles de médecins ou d'avocats sont inscrites sur le fatal registre; 5 filles d'instituteurs, les malheureux! 50 filles de militaires invalides; 9 filles de musi-

ciens ou de maîtres de danse; 10 filles d'officiers de l'armée; 3 filles d'écrivains et d'huissier! Les saltimbanques et les acteurs ne comptent que pour deux filles perdues! Et enfin le savez-vous? Parmi toutes ces malheureuses, il y en a une qui est la fille du bourreau! La fille d'un bourreau!

La misère des pères n'est pas la seule excuse de la prostitution des filles; il faut encore compter leur ignorance. Sur 718 actes de naissance, 175 n'ont pas été signés par les pères de famille; et aussi combien de ces malheureuses sont des filles naturelles! Un quart pour le moins. Quant aux métiers exercés par elles avant qu'elles ne prissent cette lamentable profession, il serait trop long de les énumérer. Couturières, lingères, ravaudeuses, modistes, enlumineuses, brocheuses, ouvrières en soie, cotonnières, brosières, rempailleuses, repasseuses, giletières, crinières, joigneuses de bottes, brunisseuses, polisseuses, repriseuses, frappeuses, doreuses, vernisseuses, sortisseuses, poupassières, cloutières, écaillères, portières, laitières, chiffonnières, vachères; voilà, peuple athénien, les professions primitives de tes Phrynés et de tes Laïs!

Parmi celles qui n'étaient ni rempailleuses ni *joigneuses de bottes*, et dont le nombre est très petit, on distingue 5 sages-femmes, 6 musiciennes, maîtresses de harpe ou de piano, 16 actrices ou figurantes, et enfin 3 renlières, de 200, 500 et 1000 francs; telle est l'aristocratie des prostituées.

Quant à leur éducation personnelle, elle est tout-à-fait au niveau de l'éducation des auteurs de leurs jours. Les unes savent signer leur nom *currente calamo*, les autres le signent à peine, les autres signent avec une croix. Toujours la même ignorance, comme toujours la même misère.

Quant à leur âge, l'âge de la prostitution n'est guère plus encourageant que la profession primitive. Une seule est entrée dans la débauche publique à douze ans, 5 ont eu treize ans, 17 avaient quinze ans, 44 avaient seize ans, 101 avaient dix-huit ans, 115 dix-neuf. Le nombre des prostituées augmente à peu près dans la même proportion jusqu'à l'âge de trente-deux ans, qui paraît être pour elles l'âge de la caducité. Après quoi, de trente-trois à quarante-sept ans, le chiffre varie de 87 à 15; enfin la prostitution s'élimine encore à quarante-huit

ans ; à cinquante-cinq il y en avait 4. Une seule avait soixante ans , et enfin on en compte une qui a persisté jusqu'à soixante-cinq ans. Soixante-cinq ans ! joigneuse de bottes ! filles de bourreau ! Il y a de certains enseignemens qu'ou ferait bien de mettre sous les yeux des jeunes gens et qui en disent plus dans leur crudité , que tous les livres de morale réunis.

Quant à l'âge auquel ces malheureuses sont inscrites sur les registres de la police , l'âge n'y fait rien. L'une s'est fait inscrire à dix ans , l'autre à soixante-deux ; 589 avaient vingt et un ans.

La profession est dure et pénible ; elle est entourée de chagrins et de remords. Il est rare que les malheureuses qui l'adoptent y persistent long-temps. Sur 5,617 filles , 459 se sont retirées de la borne au bout d'une année , 590 ont attendu la deuxième année , 440 ont fait trois ans de cette infame galère ; il y en a 80 qui ont été filles quatorze ans , 4 l'ont été pendant vingt ans , une seule avait vingt-deux ans de service , quand elle est morte enfin , étouffée dans la fange ! Quel chemin elle a dû faire avant d'arriver à son jour de chasteté et de repos.

L'ignorance et la misère ne sont pas , comme vous le pensez bien , les seules causes de la prostitution ; ces causes sont innombrables. Autant de genres de misères , autant de genres d'ignorances , autant de prostituées. Avant d'arriver là , elles ont toutes commencé par le désordre. En dix années , trois ou quatre jeunes filles tout au plus sont venues apporter effrontément , à la préfecture de police , cette première innocence de la jeunesse , fragile fleur qu'un souffle peut ternir. Le vice est donc avec la misère et l'ignorance le point de départ de toutes ces femmes. La paresse vient ensuite ; qui dit prostitution , dit aussi nonchalance , incurie. Comptez-vous donc aussi que la vanité n'est pas la complice de la paresse ? Que de pauvres filles qui se sont vendues pour porter une robe de soie tachée , un chapeau fané , des broderies trouées , pour exhaler autour d'elles un musc infect ? Hélas ! comment ces êtres faibles et misérables pourraient-elles résister à toutes les séductions , à toutes les embûches qui les entourent ? Quel est l'étudiant , quel est le soldat , quel est le commis-voyageur , quel est le jeune homme abandonné à ses passions , qui n'ait pas précipité

dans l'abîme de la prostitution deux ou trois malheureuses filles faciles et crédules ? On a un amant qui vous jure fidélité et mariage. On le suit à Paris, il vous abandonne sur le pavé comme un fardeau inutile, et l'on y reste. Après les jeunes gens corrupteurs viennent les vieilles femmes corruptrices. Il y a à Paris de vieilles femmes qui sont à l'affût de jeunes filles comme il y a des chiffonniers qui vont à la chasse des chiens errans. Ces vieilles femmes, dressées de longue main à ce vil métier, parcourent incessamment les places publiques, les hôtelleries du second ordre, les ateliers, les passages, les maisons pauvres, tous les endroits où elles espèrent trouver accouplées dans une horrible union la jeunesse et la misère ; il n'y a pas une couturière dont elles ne sachent le nom, pas une lingère dont elles ne disent l'adresse, pas une main armée de l'aiguille ou du fer à repasser, qu'elles ne désarment facilement par les plus splendides promesses. Même quelquefois, ces femmes abominables s'adressent à la vertu de leurs victimes. Il faut sauver un père du déshonneur, une mère de sa ruine ; il faut se vendre, on se vend, et cependant rien n'est sauvé, tout est perdu et même l'honneur. Quels drames lamentables, mon Dieu !

Ainsi, parmi les femmes malheureuses, oisives, paresseuses, misérables, qui se prostituent, 1,441 sont poussées par la faim, 1,255 sont orphelines, 57 se vendent en détail pour nourrir leurs parens infirmes, 29 pour élever honnêtement leur sœur cadette ou leur jeune frère, 25 sont veuves, 280 arrivent de province toutes seules, 404 sont amenées par des étudiants et par des militaires, 289 domestiques séduites par leurs maîtres, sont impitoyablement jetées à la porte, 1,425 ont été abandonnées par leurs amans : *displacuit nasus tuus !* Il faut dire aussi que l'influence de l'exemple est pour beaucoup dans ces sortes de métiers. On trouve, en effet, sur les mêmes registres, que cent soixante-quatre fois les deux sœurs sont inscrites, quatre fois les trois sœurs, vingt-deux fois les deux cousines-germaines, seize fois la mère et la fille, quatre fois la tante et la nièce. Il y a des familles privilégiées pour le vice, comme il y en a pour le crime ; aux unes la borne, aux autres le baigne. Mieux vaut le baigne.

Maintenant que nous savons l'origine des prostituées, pas-

sons à leurs mœurs et à leurs habitudes. Le chapitre est important et rempli de minutieux détails. Une prostituée dans la rue, tenant à la main son enseigne flottante et dans l'exercice de ses fonctions, ne se distingue guère de toutes les autres marchandises qui sont à vendre dans cette grande ville. Seulement c'est une marchandise qui marche, qui se promène, qui tient à voix basse un langage qui lui est particulier, et surtout qui méprise souverainement toutes les honnêtes femmes qui sont exposées à marcher sur leur pavé. Ce n'est donc pas dans la rue qu'il faut étudier la prostituée.

Mais la prostituée en prison, à l'hôpital, chez elle, quand elle est loin des étrangers, loin des jeunes gens, loin de ses compagnes, la prostituée qui se repose de sa profession redoutable sur un lit d'hôpital, vous la voyez alors dans toute sa misère. Elle rougit d'elle-même et elle l'avoue. Elle regarde les femmes honnêtes, et elle se repent de ses désordres. Ce n'est plus une femme comme une autre femme quand elle est seule. Le mensonge qu'elle fait au dehors ne trompe pas sa conscience. Sortez-les de leur métier, elles prennent des dehors honnêtes. Leur ambition est d'avoir l'air d'honnêtes femmes. Chez le médecin, elles sont embarrassées et elles rougissent. Elles abandonnent le quartier habité par leur famille pour des quartiers éloignés. Elles s'enfuient devant les anciens amis de leurs jours d'innocence et de probité. Surtout elles se méprisent entre elles, plus que la boue ne méprise la fange. A la prison, à l'hôpital, une femme qui n'est pas une prostituée et qui leur parle, s'expose à leur indignation. — Elle n'est pas des nôtres et elle nous parle, c'est abominable ! Une de ces femmes disait d'un homme qu'elle aimait : — *Je n'en veux pas, je le souillerais.* Un jour, par un beau soleil, à l'hôpital (toujours l'hôpital) une fille s'écriait : — *Le beau soleil ! et que Dieu est bon de nous l'envoyer !* Leur abjection leur pèse ! La honte dont elles sont couvertes les accable. A l'hospice de la Pitié, il n'y avait pas d'autel, elles s'écrièrent qu'on les traitait comme des chiens. Le jour où l'autel fut dressé pour elles, fut un jour de joie et d'orgueil. Et parmi elles, malheur à la plus belle, à la mieux parée ! Ce sont des jalousies horribles. La plus grande injure qu'elles puissent se dire, c'est de s'appeler : — *Fille à vingt sous !*

C'est qu'il est bien difficile d'effacer entièrement toute croyance et toute pudeur du cœur humain. La fille la plus endurcie en apparence va laisser éclater sans le vouloir les sentimens les plus honorables. Elles sont à se battre au cabaret, passe un convoi funèbre, vous les voyez soudain s'arrêter toutes émues et faire le signe de la croix. Le buis béni du jour de Pâques protège leur lit de débauche. Quand la mort arrive, le prêtre arrive, et il est reçu avec respect. Il y en a qui refuseront un rendez-vous dans une église. Mortes, leurs compagnes leur font dire des messes, on leur brûle des cierges; vivantes, elles font des vœux à Notre-Dame-de-Bon-Secours; enfin, elles ont peur du vendredi, et ce jour-là on a remarqué qu'il y avait bien peu d'inscriptions nouvelles sur le grand livre de la prostitution publique.

Elles n'oublient pas plus la pudeur que la croyance. Ces femmes, dont le métier est d'être sans honte quand elles sont en public, se reprennent à rougir quand elles n'ont plus leur vie à gagner. Entrez dans les dortoirs de leur prison, soudain elles couvrent ce misérable corps condamné à une éternelle nudité. Celle que l'ivresse couche dans la rue est ramassée et ses vêtemens en désordre sont remis à leur place par ses compagnes. A l'hôpital, leur plus grand supplice, c'est d'étaler leurs plaies, en présence de tous les médecins réunis, et elles se cachent le visage! Il y a toujours de la femme, même dans les femmes qui ne sont plus des femmes. Autrefois, elles se promenaient à demi nues dans la ville, elles appelaient à elles tous les vices à force de paroles licencieuses et de gestes indécens; aujourd'hui tous ces désordres publics ont cessé. La prostitution passe et se tait. Elle est moins avilie qu'autrefois, elle est donc plus près du repentir.

Leur légèreté et la mobilité de leur esprit ne sauraient se comprendre. L'enfant a plus de prévoyance que ces malheureuses filles. Elles vivent au jour le jour de leurs vices et de leurs débauches, sans s'inquiéter du lendemain, et comme si leur vice ne devait pas finir. Bien peu d'entr'elles s'inquiètent même de leur beauté qui est pourtant tout leur fonds de commerce; elles savent confusément que ce n'est pas pour leur beauté qu'on les recherche. Elles portent des robes qui ne sont pas à elles, que d'autres ont portées hier, que d'autres porte-

ront demain , mais que leur importe ? Elles sont vêtues ! Elles mangent un pain chèrement payé, et qu'un accident peut leur ôter à l'instant même, mais qu'importe ? elles mangent ! Elles ont besoin de bruit, de grands cris et d'abondantes paroles. Elles parlent pour le plaisir de parler, elles crient pour le plaisir de crier ; il faut qu'à tout propos elles changent de meubles, d'amans, d'habits, de quartiers, de maison ; hélas ! c'est qu'en effet les malheureuses elles ne sont bien nulle part.

Parmi les filles, les plus malheureuses filles, ce sont les filles de soldats. Celles-là ont la glorieuse habitude d'inscrire sur leurs tristes cadavres toutes sortes de devises tendres ou guerrières. On se pique le bras jusqu'au sang, sur ce sang on brûle de la poudre, et voilà une fille tatouée ! Ainsi font les sauvages du Nouveau-Monde et des îles de la mer du Sud. Ainsi font aussi les *troupiers finis*. Ces devises se placent d'ordinaire sur le bras droit, au-dessous des mamelles, sur la poitrine, avec cette abréviation amoureuse : P. L. V. *pour la vie*, entrelacée de lauriers et surmontée de deux cœurs enflammés ! — Très souvent, au bas du : P. L. V. *pour la vie*, on ajoute le nom du soldat heureux. Une femme qui était à la Force, avait inscrit plus de trente noms rien que sur sa poitrine : que devait être le reste du corps ? Quand la femme est vieille, ces noms d'hommes sont remplacés par des noms de femmes. Quelquefois ces listes, qui ressemblent tout-à-fait à la liste de don Juan, usurpent tant de places, et tant de noms des deux sexes restent à écrire, qu'il faut bien effacer ces caractères ineffaçables P. L. V. On emploie alors de l'indigo dissous dans l'acide sulfurique. A l'aide de cette liqueur l'épiderme s'enlève et le nom s'efface. Une fille qui n'avait pas vingt-cinq ans et qui déjà n'avait plus de place sur cette peau d'âne d'un nouveau genre, voulant effacer un de ces noms sur la saignée du bras droit, détermina une énorme inflammation, par suite de laquelle elle succomba. Mais c'est encore un usage qui se perd ; à l'heure qu'il est, on ne trouve pas deux cadavres tatoués sur dix cadavres qui l'étaient il y a dix ans.

Quand la prostituée n'est pas à son travail, quand elle n'est ni en prison, ni à l'hôpital, elle a grand'peine à tuer le temps en attendant *l'heure du soir*, comme disent les romances. Sur

cent prostituées, il n'y en a pas dix qui travaillent de leurs mains. Les unes vont au bain, restent couchées, ou se promènent; les autres chantent et s'enivrent dans les cabarats; quelques-unes lisent des romans ou font de la musique; d'autres enfin vont dans les ateliers ou vendent dans les rues. Pour les unes et pour les autres, la danse est un plaisir par excellence. Dans les quatre coins de Paris on leur donne à danser, deux ou trois fois par semaine. Le loto est leur jeu favori. Celles qui lisent, ne lisent guère que d'innocens romans qu'elles envoient chercher au cabinet de lecture, concurremment avec les portiers, les laquais et les comtesses de leur quartier.

Quand nous disons que les prostituées travaillent le soir, ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait pas qui travaillent le jour. Chaque heure de la journée a sa prostituée. Celle-ci reçoit le matin, cette autre depuis midi jusqu'à quatre heures; quelques-unes s'affèrent à quarante ou cinquante hommes, dont elles assurent la santé. Il faut, pour plus grande sûreté, que chacun de ces fermiers soit marié, c'est une charge de rigueur. Un d'eux étant devenu veuf, fut rayé par la dame du nombre de ses ayans-cause, attendu que, par son veuvage, il rentrait dans la classe des célibataires. On ne dit pas si ce monsieur s'est hâté de se remarier pour rentrer dans tous ses droits.

Enfin, entre les filles qui travaillent le matin et les filles qui ne travaillent que le soir, il faut compter aussi les intrépides qui travaillent tout le jour.

De tout temps la prostituée a changé de nom et de prénom, soit honte, soit caprice, soit besoin d'avoir un nom propre à la circonstance. Elles changeaient déjà de nom sous le règne de Louis XIV. La justice est aussi pour beaucoup dans cette précaution. Les unes ont été condamnées pour vol, les autres ont voulu échapper à la surveillance de la police; celles-ci respectent encore le nom de leur père, celles-là le nom de leur mari; parmi ces noms, il y a des sobriquets ou *noms de guerre*. Ces noms de guerre sont, de deux sortes pour les deux classes de filles, qui se partagent les amours de la foule d'en haut et de la foule d'en bas.

Aussi, les petits noms de la classe inférieure ne ressembleront pas aux petits noms de la classe élevée. Les uns seront mignards, prétentieux, romanesques, romantiques; les autres

se sentiront de la brutalité, de l'énergie et du sans-gêne des lieux que fréquentait Regnier.

Classe inférieure.

Rousette.
 Mont-Saint-Jean.
 La Courtille.
 Parfaite.
 Colette.
 Boulotte.
 Mourette.
 La Ruche.
 La Roche.
 Cocotte.
 Poil-Ras.
 Poil-Long.
 Raton.
 Baquet.
 La Picarde.
 La Provençale.
 L'Espagnole.
 Belle-Cuisse.
 Belle-Jambe.
 Grosse-Tête.
 La Bancale.
 La Blonde.
 Crucifix.
 Le Bœuf.
 Beignet.
 Brunette.
 Bouquet.
 Louchon.
 Bourdonneur.
 Cocarde.

Classe élevée.

Armide.
 Zulma.
 Calliope.
 Irma.
 Zélie.
 Amanda.
 Paméla.
 Modeste.
 Natalie.
 Sidonie.
 Olympe.
 Flore.
 Thalie.
 Arthémise.
 Balzamine.
 Armande.
 Léocadie.
 Octavie.
 Malvina.
 Virginie.
 Azéline.
 Ismérie.
 Lodoïska.
 Palmire.
 Aspasia.
 Lucrèce.
 Clara.
 Angéline.
 Delphine.
 Fanny.

Quelquefois la prostituée ajoute à son nom le nom de son amant, quand l'amant s'appelle Alphonse, Adolphe, Prosper, Lucien, et autre nom sonore, mélancolique et comme il faut.

Un autre caractère des prostituées, et leur caractère le plus

saillant, c'est leur saleté, saleté des vêtemens, saleté du corps. Ce caractère est commun à toutes les filles, et sous ce rapport, Olympe n'est pas plus distinguée que Poil-Ras, Baquet est aussi peu avancée qu'Arthémise. On dirait que la fille de joie est faite pour la fange et pour l'ordure. Pourvu qu'elles aient un ruban rose, que leur fait le linge blanc ? que leur robe soit à peu près nette, et que leur jupon blanc soit noir, à la bonne heure ! On lit dans un rapport de 1811 : « Ces femmes sont d'une malpropreté extrême, non-seulement dans leurs demeures, mais encore sur leurs personnes ; sous ce rapport, elles négligent les soins les plus vulgaires, *et que toutes les femmes doivent prendre.* » Dans un autre rapport de 1812, il est dit que « cette malpropreté, poussée à l'excès, fait naître beaucoup de maux, et donne aux autres une intensité et une gravité remarquables. » Or, dans ces deux rapports, il est question des meilleures maisons de Paris !

Et notez bien que nous ne parlons pas ici *de la gale* ni de la vermine, qui est très commune chez les jeunes, *même les plus élégantes*. Nous ne sommes pas aussi à notre aise dans ce chapitre que dans le chapitre sur les égouts.

On a cru long-temps que la prostituée parlait l'argot ; on calomniait la prostituée ; ce sont les voleurs qui parlent l'argot. Vous avez vu tout-à-l'heure leurs sobriquets. Elles ont d'autres petits mots en très petite quantité pour désigner certaines choses de leur état. Ainsi, une fille jolie est *gironde* ou *chouette*, une fille laide est un *roubion* ; la maîtresse d'un homme est la *lague*, et voilà tout. Du reste, elles parlent comme toutes les marchandes de modes pourraient parler.

Mais, si elles ne parlent pas l'argot, en revanche elles aiment le vin, l'eau-de-vie, les liqueurs fortes. Elles sont gourmandes et voraces. Une prostituée mange autant à elle seule que trois honnêtes femmes ordinaires. Messieurs leurs amans les forcent, d'abord, de boire avec eux, par la raison que dit la chanson :

Les femmes et le vin

Nous font gaiement passer la vie.

Mais bientôt l'eau-de-vie est pour ces malheureuses une passion nouvelle et la plus furieuse de toutes. Il faut qu'elles aiment le

premier venu et qu'elles s'enivrent avec lui. Seulement il faut dire que la boisson n'est pas la même pour toutes les classes : *la Bancale* boit du vin rouge, *Angéline* boit du vin de Champagne, *le Bœuf* s'enivre d'eau-de-vie, *Lucrece* n'aime que le punch, Le mensonge est leur plus grand bonheur après l'ivresse. Elles mentent par nécessité, elles mentent par plaisir. Que de dames de charité, que des philanthropes innocens ont été leurs dupes ! M. Parent-Duchâtelet a été leur dupe plus qu'un autre, leur dupe innocente et respectable, et je m'étonne que son livre n'ait pas été accompagné de notes écrites par quelque jeune médecin plus avancé dans cette horrible matière, dont M. Parent-Duchâtelet n'a pris que la fleur.

Après l'ivrognerie et le mensonge, un grand passe-temps de ces dames, c'est la colère. La colère les fait parler, les fait agir, elle excite leurs passions, elle les entoure de bruits, de scandales et de clameurs. Elles se battent à coups de poing, quelquefois à coups de couteau. Douze morts sanglantes, en moins de vingt ans, attesteraient au besoin que ces rixes ne sont pas des luttes d'enfans. Le peigne est aussi une arme fréquemment usitée en ces sortes de rencontre ; on en a vu blesser leur ennemi avec une pièce de six liards. Après quoi, sauf quelques circonstances de jalousies particulières, chacune ramasse son peigne, sa pièce de six liards, ses cheveux, son bonnet, toutes les dépouilles de toutes ces armes ; on s'embrasse, on retourne à sa borne, et tout est dit.

Car, dans le fond, mais tout au fond, elles sont bonnes filles. Séparées du monde par un mur d'airain, vivant dans le même mépris, dans la même fange, s'abreuvant au même verre et abusant des mêmes passions ; battues, flétries, surveillées, malades, passant de la prison dans l'hôpital, de l'hôpital à la borne, couvertes de baisers et de crachats, de coups de pied et d'amour, il faut bien au moins qu'elles s'aiment entre elles, et qu'elles se protègent l'une l'autre. Ainsi font-elles. Elles se consolent dans leurs chagrins, elles s'entraident dans leurs malheurs ; celle qui est malade est conduite à l'hôpital et visitée régulièrement par ses campagnes. Celle qui est nue est habillée ; on se cotise, on se dépouille : celle-ci donne sa chaussure, une autre son mouchoir, une troisième son dernier jupon ; celle-ci même donne le ruban de son bonnet de cou-

quêtes : sublime effort ! Elles se sentent si fort abandonnées dans ce naufrage de leur vertu , qu'elles se secourent avec une ardeur immense , inépuisable ! L'argent qu'elles ont gagné en vendant leurs corps , elles aiment à le donner au pauvre qui leur tend la main , à un enfant qui a froid , à la mère de famille qui a faim ; elles font acte de femme honnête , elles purifient ainsi un infâme argent , elles sont honnêtes femmes toute une minute , quel orgueil ! La discrétion est encore une de leurs vertus , ou , si vous aimez mieux , une de leurs habitudes. Point de délatrices parmi elles ! Le médecin et l'agent de police sont les ennemis communs. Quand l'une d'elles devient mère , oh ! alors , elle est respectable et sacrée. Un enfant ! la voilà sanctifiée à ses propres yeux et aux yeux de ses camarades. La prostituée qui est stérile se désole et se lamente ; celle qui est féconde devient fière et superbe , elle est l'objet de toutes les attentions et de tous les respects. Est-elle mère , on fait silence autour de son lit ; on s'empare de cet enfant sans père , on le lave , on l'habille , on l'élève , il a plus de berceuses que l'enfant d'un prince ; sa mère , la fille publique , se pare de son enfant comme faisait Cornélie , la mère des Gracques. L'une de ces femmes perdit son enfant et devint folle. Une autre , séparée de son enfant par la prison , serait morte de chagrin si on ne le lui avait rendu ; à une autre , pour qu'elle consentit à vivre , on fut obligé de donner un enfant trouvé. Or , cet amour est purement et simplement de l'amour maternel. Jamais la fille de joie n'a pensé que sa fille la pourrait remplacer un jour. Elle aime peut-être encore plus ses garçons que ses filles. L'enfant grandit , elle l'élève dans toutes les vertus qu'elle peut imaginer. Quelquefois la fille publique oublie qu'elle ne doit pas exercer sa profession devant son enfant en bas âge , et elle l'exerce ; quelquefois aussi , elle vient à penser qu'il faut respecter son enfant , alors elle l'enferme loin de sa boutique. Le jeune enfant de la prostituée , enfant de six à sept ans , à qui M. Parent-Duchâtelet demandait ce qu'il faisait tous les soirs : — *Mon Dieu* , répondit-elle (c'était une petite fille) , *maman me couche tous les soirs , puis elle va chercher papa*. Et comme le digne Parent-Duchâtelet insistait pour savoir si cette petite fille connaissait son père. — *Je ne l'ai jamais vu* , disait-elle , *mais je l'entends*

tous les soirs quand il cause et fait du tapage avec maman. Pauvre enfant ! elle ne croyait pas si bien dire en appelant : *papa*, cet infatigable tapageur toujours nouveau de chaque soir.

Toutefois, la prostituée ne se contente pas de ce mari banal qu'elle s'en va chercher chaque soir par le froid, par la pluie et par la boue, au coin des rues les plus infectes. Pour cet horrible mari de passage, la prostituée n'a au fond du cœur qu'un profond sentiment de dégoût. Elle le hait tout autant que celui là la méprise. Plus elle a couru après cet homme et plus elle le trouve hideux. Vous avez lu ce vers de Virgile, où le poète raconte le terrible supplice inventé par le tyran Maxence :

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.

Tel est le supplice de cette femme, son supplice de chaque soir. Seulement elle est le cadavre attaché à l'homme vivant. Elles ont donc besoin d'aimer sincèrement un autre homme que le mari de chaque soir. Aussi chaque prostituée a son amant en titre, à qui elle est fidèle à sa manière. Celui-là, elle est libre de l'aimer, et voilà pourquoi elle l'aime ; celui-là ne la paie pas comme une marchandise ; celui-là lui parle, l'appelle par son nom, et lui donne le bras en public. Mon amant ! c'est aussi bien que si elle disait *mon fils* ! Il faut que l'amant de la prostituée soit quelque peu homme du monde, qu'il ait les belles manières, qu'il soit poli, affable, spirituel, beau ; il a besoin de réunir toutes ces qualités pour se faire pardonner par de pareilles femmes le grand crime d'être un homme. Plus son amant qu'on appelle le public, est brutal, incivil, ignorant, hideux, troué, taché de vin ou de sang (Lacenaire par exemple), plus il faut que l'amant de la prostituée soit un homme, aimable, poli et dévoué. Elle veut de l'amour, cette créature qui vend son amour en public ; elle est jalouse à outrance cette femme qui appartient au premier venu ; elle a des larmes, elle a des joies, elle a des douleurs, elle a des terreurs soudaines, elle a des dévouemens inouis, elle a tout-à-fait l'amour d'une honnête femme amoureuse. Toutes sortes de gens bien élevés consentent à devenir les amans de ces filles. Consultez les registres de la police, et vous trouverez, parmi les hommes

qui se font leurs champions et leurs défenseurs, des généraux, des financiers, des gentilshommes, et même, je le dis avec peine, des hommes de lettres. A chaque malheur qui arrive à la personne aimée, ils écrivent, ils l'assistent, ils supplient, ils intriguent, vous les voyez accourir à la prison ou à l'hôpital; la fille qui n'a pas un général pour amant a tout ou moins un soldat : le soldat et le général se peuvent trouver pour la même cause à la porte du même hôpital; l'un apporte de l'or à celle qu'il aime, l'autre une houteille d'eau-de-vie et un saucisson à l'ail. Chacun donne ce qu'il peut. Ce sont ces amans-là qui, en 1817, s'opposèrent de toutes leurs forces à toutes les améliorations qu'on voulait introduire. L'étudiant en droit, le jeune avocat, l'étudiant en médecine, le marchand d'habits, le garçon perruquier, le bijoutier, l'orfèvre, et surtout le garçon tailleur, sont très-recherchés par ces dames pour leurs affaires de cœur. Dans la basse classe, l'escroc, le voleur et le marchand de chaînes de sûreté sont encore d'un excellent débit. Une fois l'amour engagé entre ces messieurs et ces dames, il est bien difficile de le rompre. La prostituée tient plus à son amour qu'une honnête femme; c'est son bien, c'est sa vie, c'est sa vertu. Elle se dépouille pour l'objet aimé; elle l'habille, elle le nourrit, elle paie quelquefois son diplôme de docteur; bon nombre de jeunes gens dans Paris n'ont pas d'autre moyen d'existence. Pour l'amant, tous les petits soins, tous les instans de libertés, tous les vœux cachés. L'amant de son côté, est dévoué, mais brutal. Il protège celle qu'il aime quand on la bat, mais il la bat à son tour quand elle n'a pas besoin de protection. C'est sa manière d'aimer. Les coups de pied et les coups de poing, ce sont là ses bouquets et ses madrigaux. Ceci est une tradition parmi ces messieurs; ils se figurent que plus ils frappent, plus ils sont aimés. On a vu de ces malheureuses arriver à l'hôpital toutes meurtries, ensanglantées, déchirées avec les ongles, assommées à coups de bâton; à peines guéries, le sourire sur les lèvres et le pardon dans le cœur, elles se hàtaient de rejoindre leur gracieux amant.

L'une, un jour que son homme était ivre, le suivait de loin pour l'empêcher d'être écrasé sous la roue des voitures, elle le ramena dans son bouge avec la sollicitude d'une mère pour son enfant, après quoi elle s'en vint demander asile au corps-

de-garde pour ne pas être mise en pièces par son doux maître. L'autre, battue à outrance, fut forcée de se jeter par la fenêtre d'un troisième étage. Elle ne mourut pas sur le coup, et on la mena à M. Dupuytren, qui la guérit ; la pauvre fille, à peine guérie, courut rejoindre son bourreau. Et non-seulement elles sont battues, mais encore, ce qui est le plus cruel, elles sont trompées ; si ces amans n'étaient que cruels ! mais encore ils sont inconstans, ils passent de l'une à l'autre, comme dans l'armée on passe à un grade nouveau. Et si vous saviez alors que de larmes ! et quelles plaintes touchantes, et surtout quelles lettres éloquentes toutes remplies du plus honnête amour, l'amour qui pleure, qui prie et qui se soumet !

Ily a tel voleur à Paris qui force sa maîtresse à lui servir de servante et de receleuse. Il faut que cette femme, pour plaire à son amant qui la bat, quand elle a gagné trente sous, les vienne apporter à cet homme qui l'attend au cabaret, qui boit à son nez l'eau-de-vie de ce pauvre argent, et qui la renvoie, morte de faim, chercher une autre pièce qu'il boira comme la première, jusqu'à ce qu'il tombe ivre-mort. Alors, si elle trouve encore une pièce de trente sous, la malheureuse se hâte d'en manger la moitié.

On lit dans l'*Encyclopédie*, qu'autrefois il y avait tel soldat aux gardes qui était l'amant de plusieurs filles à la fois, et chacune de ces filles lui payait son tribut pour avoir le droit d'être sa maîtresse.

Au reste, ce métier-là n'est pas sans quelques devoirs à remplir. L'amant d'une fille est son protecteur légitime. Elle s'appuie sur lui pour faire tranquillement son métier. D'ordinaire, l'amant d'une fille est l'ennemi né de tout ce qui est sergent de ville, agent de police, ou médecin. L'amant d'une fille intimide les faibles, il se bat contre les forts. Il fait sentinelle à la porte de la maison où sa digne maîtresse se prostitue ; il la venge si on la dénonce ; il la pleure si on la punit ; il la plaint quand elle est malade, et enfin il la fait danser quand elle est au bal.

Vous avez vu tout-à-l'heure que sur le corps des filles tatouées on lisait souvent autant de noms féminins que de noms d'hommes. C'est qu'en effet il y a des prostituées qui troquent leur amant contre une amie ; elles changent alors de nature, et elles descendent d'un degré de plus dans la honte et l'infamie. Pa-

rent-Duchâtelet les a suivies dans ce nouveau lit d'opprobre, les malheureuses ! Il n'a pas craint de soulever encore ce drap fangeux ; il les a vues, ces femmes cherchant entre elles à tromper les heures de leur oisiveté, attendant impatiemment dans des débauches monstrueuses l'heure de la débauche ordinaire ; il a écrit sans le savoir les notes de *la Religieuse* de Diderot ; il a soumis la vieille prostituée à son analyse inflexible. Il l'a disséquée sous son terrible scalpel. Il s'est informé de ce qu'on faisait de ces vieux cadavres, comme il s'est informé des vieilles carcasses et des asticots de Montfaucon. La vieille prostituée est une créature plus hideuse qu'un rat de la voirie. Le vice a laissé sur elle je ne sais quelle infecte et crasseuse croûte de perversité et de honte que nulle force humaine ne saurait laver. Rebut des hommes, elle se glisse parmi les prostituées plus jeunes, et elle répand sur elles son venin et sa bave. Brûlée de tous les feux d'une passion allumée et inassouvie depuis quarante ans, elle profite de la prison ou de l'hôpital, pour tendre ses pièges à l'objet de sa convoitise. Alors tout ce que le dévouement peut imaginer de plus servile, elle l'exécute sans se plaindre. Elle travaille pour deux, quand elle a bien travaillé, elle apporte à son amour son pain et son vin de la journée. Tout ce qu'elle a, elle le donne sans regret. C'est une persévérance incroyable. La veille marche à son but sans fin et sans cesse, et quand enfin, haletante, éperdue, elle est parvenue à ses horribles fins, oh ! alors, elle triomphe, elle crie : — Victoire ! elle règne. Et ne craignez pas qu'une autre vieille lui vienne ravir sa conquête ; elle la défendra, comme la louve défend ses petits. Cette fois, toutes les lois de l'amour dans la prostitution ont changé. Un amant a le droit de quitter sa maîtresse ; mais une vieille prostituée ! Ce qu'elle veut lui reste. Séparez-les, elles hurlent, elles franchissent les fossés, elles renversent les murs. L'une d'elles, pour être placée dans la même infirmerie que l'autre s'était fait une grande blessure ; une autre s'était donné la gale. Et quels terribles duels à coups de couteau ! Aussi, quand on annonce au chef de la prison une infidélité de ce genre, il pâlit, il se trouble, il se hâte d'en informer M. le préfet de police, privisoirement il met au cachot la femme abandonnée ; et jugez des fureurs de cette femme dans cette prison humide : *Amour, tu perdis Troie !*

Il y a ceci de remarquable dans ces genres de duels. Si les yeux combattans se battent pour une Hélène restée fidèle à leur sexe, les témoins les séparent au premier sang ; si l'Hélène en question est retournée à quelque berger Paris, cette double trahison est regardée comme impardonnable , et lors c'est un duel à mort. Que de chignons arrachés et que de peignes à chignons ensanglantés, grands dieux !

Si la fille en litige devient grosse, la grossesse est alors un objet de risée ; elle n'a droit à aucun des égards qui l'auraient entourée, si tout simplement elle avait eu un amant. M. Parent-Duchâtelet entre dans beaucoup d'autres détails encore ; mais, même hypocrisie à part, il y a des choses que nous n'avons pas le droit de dire, même après M. Parent-Duchâtelet.

Si maintenant, après avoir considéré en masse la nation des prostituées, nous voulons les diviser par catégories, nous trouvons bien des différences et bien des variétés dans cette population à part. Commençons donc. Vous avez d'abord, en commençant par le premier échelon de l'échelle, ce qu'on appelle *la femme galante*. La femme galante n'est pas tout-à-fait une prostituée, mais elle le sera demain. La femme galante est une fille entretenue qui en est toujours à avoir besoin d'un ruban, d'un chapeau ou d'une paire de souliers neufs. La femme galante est à peu près vêtue comme une honnête femme. Elle en a, autant que faire se peut, la démarche et les manières. L'homme qui passe tout droit son chemin, lui demande pardon quand il la heurte par hasard. Mais quand la femme galante a tout-à-fait besoin du susdit chapeau, elle sait bien se faire reconnaître. Un coup d'œil, un geste, un rien et la voilà, trottant menu, qui entraîne sa victime dans une maison amie. La femme galante est adroite, fine, intéressée, déliée ; elle peut réunir deux idées de suite, ce qui est fort rare chez les prostituées ordinaires. Une femme galante est toute prête à devenir une prostituée, une prostituée ne redeviendra jamais une femme galante.

Vous avez ensuite *les femmes à parties*. C'est une variété de la femme galante. La femme à partie sait la mythologie, elle écrit passablement le billet doux, elle a une opinion politique ; elle est veuve ou mariée à un officier-général ; elle chante la romance, elle pince de la guitare ; elle a une femme de chambre, un salon ; elle reçoit, elle donne des dîners, des soirées et

des bals ; elle a ses entrées à Tivoli et dans les jeux publics ; elle n'a pas précisément un titre, mais elle s'appelle M^{me} de Saint-Amaranthe ou autre nom ; elle a une couronne de fantaisie au-dessus de ses armes. Elle opère en grand, pendant que la femme galante opère en petit.

5^o *Femmes de spectacles et de théâtres.* Classe à part ; celles-là sont à la fois femmes galantes et femmes à parties, mais dans de certaines conditions. On ne peut guère évaluer ces dames à moins de quatre cents. Elles vont, elles viennent, elles enflamment des cœurs, elles font leur petit trafic avec une habileté peu commune. M. Parent-Duchâtelet ne les épargne guère, mais il est sobre de détail. « Toutes ces femmes-là, dit-il, sont de véritables prostituées ; elles sont les prostituées les plus dangereuses, aussi funestes à la santé qu'à la fortune de leurs amans, et pourtant elles s'appartiennent, elles échappent à la police et au médecin, elles sont maîtresses chez elles, elles vont libres dans la rue, elles ne sont pas ce qu'on appelle des prostituées. Vous appelleriez une de ces femmes : fille de joie, qu'elle pourrait vous faire un procès en calomnie. Le texte est formel. *Mulier quæ non palam, sed passim et paucis sui copiam facit actis, competit adversus eum qui eam meretricem vocavit.* »

Il y a aussi, comme dans les femmes galantes, plusieurs classes parmi les prostituées ; 1^o celles qui étalent publiquement leur marchandise aux fenêtres, dans les rues, sur leur porte, dans les places publiques ; 2^o celles qui trafiquent dans leur maison, dont la porte bien connue, est toujours ouverte à tout venant. De ces deux classes, on peut former deux catégories.

Première catégorie. Celles qui habitent une maison publique de prostitution, sous la direction d'une femme à laquelle elles sont assujetties, à peu près comme l'esclave à son maître.

Deuxième catégorie. Celles qui habitent leurs chambres, leurs greniers et les taudis les plus infectes. Les unes, qui sont distinguées par le numéro de la maison qu'elles habitent, s'appellent *filles en numéro*, les autres, qui portent une carte, espèce de laissez-passer de prostitution, s'appellent *filles en cartes*. Une grande distinction parmi ces femmes, soit en *carte*,

soit en *numéro*, c'est l'habit qu'elles portent. La soie et la dentelle méprise souverainement le drap et l'indienne ; l'indienne a en horreur la robe de bure ; la robe de bure à son tour crache sur le haillon, et, le croirait-on ? le haillon trouve encore quelque chose à mépriser parmi les pierres des maisons en construction, qui sont autant de boutiques de prostitution en plein vent. Cette dernière et infame qualité de prostituées, s'appelle énergiquement des *pierreuses* ; et il faut que ce soit M. Parent-Duchâtelet qui nous l'apprenne pour que j'ose vous le répéter ici.

Entre toutes ces femmes, entre toutes ces robes souillées, robe de bure ou robe de velours, jupon troué ou jupon orné de dentelles, circulent incessamment une espèce de courtiers-marrons féminins, qui n'ont pas d'autre métier que de placer, de déplacer, de recruter la marchandise. Quand la marchandise est rare sur la place, ces honnêtes courtiers se mettent en quête de nouvelles recrues. Elles raccolent pour la prostitution ; elles parcourent les bals, les barrières, les maisons pauvres, les magasins, les hôpitaux, tous les lieux où, comme l'ogre, elles sentent la chair fraîche. Le grand métier de ces dames, c'est d'être revendeuses à la toilette. Les femmes de chambre se rendent chez elles pour trafiquer, pour acheter ou pour vendre les chiffons à demi fanés de leurs maîtresses. Quelques-unes ne s'adressent qu'aux actrices et aux femmes de théâtre, c'est là leur spécialité ; elles vous diront, à un écu près, le coût de telle femme qui danse, qui chante ou qui joue le mélodrame, et si elle est à la hausse, et si elle est à la baisse, et s'il faut attendre encore un mois ; c'est une bourse. D'autres font la correspondance, elles envoient à Londres les prostituées dont Bruxelles ne veut plus, et réciproquement. Elles tiennent maison d'échange, d'escompte et de transit. Les plus vieilles servent de duègnes : elles accompagnent au bain ou chez le préfet de police la timide enfant qui leur est confiée ; elles répondent de sa vertu et de son honneur ; elles lui servent de mère, ou de tante, ou de domestique, suivant l'occasion ; elles se tiennent à la porte le soir, murmurant tout bas des paroles encourageantes, hideuse enseigne de l'amour ; elles ont l'air décent, les yeux baissés, la démarche modeste ; elles sont de grands maîtres dans l'art de la débauche ; elles ont perdu plus

de jeunes filles que tous les commis-voyageurs de Paris.

Enfin il y a ce qu'on appelle *la fille à soldat*, la maîtresse du héros qui possède un sou par jour. Cette vermine horrible pulule aux barrières de Paris : elle accourt, tous les ans, de la Bourgogne et des contrées voisines, sous la forme d'une horrible paysanne fangeuse et édentée ; elle couche dans les granges, sous les hangars, dans les fossés des grands chemins. En hiver, elle grouille dans les maisons à grabat et dans les fours à chaux ; on les chasse de la ville par une barrière, elles rentrent par l'autre ; elles exercent leur industrie sur les chemins, à toute heure du jour, avec le premier soldat qui en veut et qui a une bouchée de pain de munition de reste. Leur contact est funeste ; une douzaine de ces femmes est plus dangereuse pour le soldat qu'une bataille rangée. Mais qu'y faire ? Quand vous en avez ramassé, sur le pavé des grands chemins, une douzaine, où les mettre ? Il n'y a pas assez de prisons ou d'hôpitaux. On les laisse libres comme on fait des hannetons et autres insectes malfaisans.

La pierreuse est la fille à soldat pour le civil. Elles sortent la nuit, quand il ne fait pas clair de lune. Elles tendent leur piège au milieu de la pierre de taille, de la chaux, des bois et des matériaux ; dans les égouts en réparation, sur le bord des rivières, sous les ponts, dans les marchés ; elles sont si hideuses, que la police n'a jamais pu se décider à leur faire l'honneur de les inscrire sur les registres de la prostitution.

Il y a encore la fille voleuse. Celle-ci a deux cordes à son arc ; elle est plus voleuse qu'elle n'est fille de joie ; elles arrêtent l'homme pour le voler ; et une fois volé, qui oserait se plaindre ? Voilà pour les jeunes ; les vieilles suivent à la piste les vagabonds, et surtout les ivrognes ; et quand l'ivrogne tombe, elles lui volent le peu d'argent qui lui reste. Ce sont les maîtresses des filous, des repris de justice, des voleurs des forçats et des assassins. *Et choisis, si tu l'oses !*

C'est ainsi que, dans ce fangeux et intéressant problème de la prostitution parisienne, nous allons sans cesse du connu à l'inconnu. Quand il a ainsi classé par centuries et par catégories toutes les prostituées, M. Parent-Duchâtelet les examine sous leur côté physiologique. D'abord, il nous a dit ce que devenait leur âme et leur cœur, il va nous dire maintenant ce

que devient leur corps, ce maigre patrimoine qu'elles exploitent jusqu'à ce qu'elles aient mangé leur fonds avec le revenu. Eh bien! chose étrange, après toutes ces misères du corps et de l'ame que nous venons de vous dire, la santé des prostituées est en général brillante, leur teint est fleuri, et, à beaucoup d'exceptions près, elles sont remarquables par leur embonpoint.

Cet embonpoint, dont on a recherché la cause, avait d'abord été attribué au genre de remèdes auxquelles ces femmes sont assujetties; mais, tout bien calculé, ce remède a fait plus de phthisiques que de femmes grasses et dodues; l'embonpoint de ces femmes leur vient de leur inactivité, de leur nourriture abondante, du long sommeil auquel elles se livrent, de leurs jours de captivité et d'hôpital; mais, en revanche, si leur visage est potelé, leur voix est aigre, triviale, usée, ignoble. Le vin, l'eau-de-vie et les cris violens, et surtout la double débauche à laquelle elles se livrent, l'ont brisée de bonne heure. Autrefois elles s'exposaient en public la tête nue et la gorge aussi peu couverte que la tête, leur voix était bien plus rauque encore. Elles sont donc privées, entre autres charmes, du plus grand de tous, le charme de la voix. La voix est l'écho de l'ame, le chemin du cœur.

Sur 12,600 filles venues à Paris de toutes les villes et de tous les pays, 6,730 filles avaient les cheveux châtons, 2,642 les avaient bruns, 1,694 les avaient blonds; on comptait 1,486 têtes noires, 48 cheveux roux; les cheveux du nord au midi sont les cheveux noirs et châtons; les cheveux bruns s'effacent dans le nord, les cheveux blonds remontent du midi au nord, la couleur blonde se retranche dans la zone des départemens méridionaux. Sous le rapport de la couleur des cheveux, la population des villes ne diffère pas de la couleur des campagnes. Il y a cependant de grands physiologistes qui soutiennent encore que chaque couleur particulière des cheveux correspond à un tempérament spécial. Est-ce à dire que la physiologie se soit trompée? Ou bien, ces filles des villes et ces filles des campagnes, qui sont en même nombre, ici ou là bas, sont-elles en effet en nombre égal, parce qu'elles sortent toutes les unes et les autres de la dernière classe de la société? Nous avons bien d'autres questions, ma foi, à décider. Après la couleur des che-

veux, la couleur des yeux. Les yeux gris sont les plus nombreux, 4,612; les yeux bruns ensuite, 5,529; les yeux bleus sont représentés par le chiffre 2,878; il n'y a que 750 paires d'yeux roux, et noirs 705 seulement, ce sont les yeux intelligents! Après ce chapitre des yeux gris ou noirs, on rencontre un terrible chapitre d'une analyse bien difficile. Il s'agit de savoir l'état normal de ces pauvres corps soumis à tant d'excès et à tant de travaux de tout genre. La conclusion du savant docteur à cet égard n'est pas si défavorable qu'on pourrait le croire. Faut-il le dire? Il n'a trouvé aucune différence entre ces corps prostitués à chaque instant du jour et les corps des plus honnêtes femmes. Pauvre nature humaine! Mais M. Parent-Duchâtelet ne nous a-t-il pas annoncé, l'autre jour, qu'on faisait un aussi bon pot-au-feu avec une vieille savate qu'avec du charme? Et pourtant je ne pense pas que le bois de charme ait baissé de prix.

On pense, en général, ceci est la continuation plus claire du chapitre précédent, que la prostituée n'est pas féconde. « Il n'entre à l'hôpital de la Maternité que cinq ou six prostituées par an. Leur accouchement est pénible, et leurs enfans ont peine à vivre, » dit M^{me} Legrand, la sage-femme; M. Parent-Duchâtelet n'est pas tout-à-fait de l'avis de M^{me} Legrand. Il porte de 50 à 60 par an le nombre des prostituées qui sont mères. D'ailleurs, que de fatigues, que de dangers! La prostituée qui est grosse se sert de sa grossesse comme d'un nouvel appât. On en a vu qui attendaient jusqu'à la dernière extrémité, et qui accouchaient dans la rue. On compte des filles publiques qui ont eu jusqu'à dix enfans.

Que deviennent ces enfans? Dieu s'en charge. La mortalité qui tombe sur eux est effrayante. Sur huit enfans qui naissent dans la prison, quatre succombent dans les quinze premiers jours, les quatre autres dans le cours de la première année. Sur dix enfans nés à l'hôpital dans le cours d'une année, cinq sont morts en naissant, les cinq autres sont morts avant que leur mère la prostituée ne fût rétablie. C'est là un bienfait de ta providence, ô mon Dieu!

Outre la maladie infâme qui est particulière à la prostituée, elle peut encore réclamer en propre une autre maladie dont le nom peut se dire; cette maladie, c'est la gale. Ces deux maladies sont, à leur égard, ce que la colique métallique est aux

ouvriers qui préparent les sels de plomb. Outre ces deux maladies principales, on en compte d'autres bien terribles. La liste est longue, elle fait peur. Seulement, ce bon docteur finit toujours par arriver avec sa conclusion favorable. Celles qui guérissent, il ne les plaint pas; celles qui meurent, il les félicite. D'autres échappent à leur affreux métier, non pas par la mort, mais par la folie. Elles sont naturellement si peu intelligentes, leur tête est si vide, leur esprit si peu exercé, que la moindre secousse les peut rendre folles. 21 folles par année, c'est beaucoup. 105 en cinq années! La plus jeune avait seize ans, la plus âgée en avait soixante-deux. 5 étaient folles par excès de libertinage, 11 par excès de misère, 5 à la suite d'un traitement, 15 pour ivrognerie, 27 avaient été abandonnées de leurs amans; l'une d'elles avait été reconnue au coin d'une rue par son père; l'autre avait perdu son enfant; les prostituées folles ne pensent guère à l'amour; elles ne sont agitées que par des pensées d'ambition ou de fortune. La folie est donc leur patrimoine comme la gale. Vous pensez bien que, malgré ces tristes privilèges, elles n'en sont pas moins soumises à toutes les autres maladies de l'espèce humaine. On en compte un grand nombre qui sont boiteuses; quelques-unes ne peuvent se passer de béquilles; l'une marche avec une jambe de bois; l'autre tourne sur elle-même quand elle veut faire un pas en avant, ses genoux ne peuvent s'écarter que de six à sept pouces; il y en avait une qui était bossue, une autre qui avait un œil de verre, et qui était hideuse à voir. Presque toutes sont scrofuleuses de naissance. Quand la maladie les prend sérieusement, elle fait d'épouvantables ravages. Depuis 1821 jusqu'en 1828, 1,165 filles ont été gravement malades, ce qui fait 145 malades par année. Après la gale et l'autre maladie arrivent les catharres, la phthisie, la pulmonie et la pleurésie aiguë; l'apoplexie, les affections cérébrales, les rhumatismes articulaires, les calculs vésicaux, les engorgemens carcinomateux du rein, ophthalmies, gastrites, angines, coups, blessures, contusions, fièvres, érysipèles, éruptions et névroses diverses; mais, ajoute le docteur: *Tant mieux*, cela fait à peine un peu plus de deux jours de maladie pour chacune dans le courant d'une année. » Bien plus, il faut le dire, malgré toutes ces chances

mortelles, en dépit de tous ces excès redoublés, la santé de la fille de joie est moins frêle et moins délicate que la santé des honnêtes femmes. Ce sont des corps de fer qui ont de singuliers privilèges. Elles ne sont pas exposées comme les autres femmes à ces affreuses migraines, à ces horribles douleurs d'estomac, à ces digestions pénibles, à cette douloureuse complication de vapeurs et de maux de nerfs. Les ennuis du ménage, le labeur de la mère de famille, l'ordre, ce travail de toutes les heures de la vie, sont-ils donc plus nuisibles à la santé que cette vie de désordre, d'opprobre, de misère et de malédiction ?

De l'histoire physiologique de la fille de joie, si nous passons à l'histoire des maisons qu'elle habite, nous nous trouvons tout d'un coup dans une foule de détails du plus haut intérêt. De tout temps et en tout pays, dans toutes les religions, certaines maisons publiques furent consacrées à la prostitution. Les Romains conquérans appelaient ce genre de maisons *lupanar*, du mot *lupa*, louve, pour désigner la vie brutale qu'on y menait. On disait aussi *fornicatio*, du mot *fornix*, voûte, parce que ces sortes d'endroits étaient voûtés. Sous le roi saint Louis, le mot *lupanar* fit place à un mot plus français. Plusieurs de ces tanières étaient situées sur le bord de l'eau; on composa leur nom tout exprès avec le mot *bord* et le mot *eau*. Après les croisades, l'usage des bains s'introduisit dans la ville, et les maisons de bains devinrent aussi des maisons de prostitution. Nos pères, dans leur conversation et dans leurs écrits, disaient rudement et crument ce qu'ils appelaient le mot propre; aujourd'hui la police, beaucoup plus pudibonde que n'était Montaigne, la reine de Navarre, le roi Louis XI et Mathurin Regnier, a nommé ces sortes de lieux *maisons tolérées*. On ne permet pas la maison, on la tolère, par la raison qu'il faut bien tolérer ce qu'on ne peut empêcher.

Une maison *de tolérance*, pour parler aussi moralement que la police, doit remplir des conditions pour avoir droit à cette tolérance. Il ne faut pas que deux maisons tolérées soient trop voisines l'une de l'autre, il en résulterait des rixes et des jalousies intolérables. Le *bureau des mœurs*, autre qualification morale, exige encore que chaque habitante de ces demeures, ait une chambre particulière; la porte de la maison doit être étroite et cachée, dans une rue isolée et

perdue ; l'escalier doit être placé au fond d'une allée obscure et repoussante. La porte cochère est défendue à la prostituée. Le bureau des mœurs exige aussi qu'il n'y ait pas de recoin trop obscur dans cette obscurité, pas d'armoire trop profonde dans cette muraille, pas de coffre trop grand dans cette maison. Il faut aussi que la maison soit solide, car on a vu de ces malheureux habiter des taudis qu'un souffle pouvait renverser de fond en comble. Les rats sortaient de ces masures avant les femmes. Ces maisons-là étaient aussi insalubres que les amphithéâtres et les charmières de notre premier chapitre. Il fallut, en 1811, que M. le préfet de police fit une ordonnance pour que ces femmes changeassent de linge et se lavassent quelquefois le corps. Il prit aussi la peine d'ordonner qu'on changerait les draps du lit et que chaque prostituée aurait un lit à son usage, et que chaque maîtresse de maison tolérée fournirait à ses filles de l'eau et du savon en quantité suffisante. A de pareils détails, le cœur se soulève, et l'on est tenté de se tourner vers les tristes poursuivans de ces sortes d'amour en leur disant :

Eh quoi ! vous n'avez pas de passe-temps plus doux ?

La boutique ne peut pas être une maison de tolérance. La maison de tolérance commence tout au plus au premier étage. Une fille en boutique est en vente tout le jour. Elle attire tous les mauvais sujets du quartier, surtout quand elle vend de l'eau-de-vie ou du tabac. A la faveur des désordres de la première révolution, il s'était ouvert à Paris un grand nombre de ces boutiques, au Palais-Égalité surtout, qui comptait plus de vingt de ces magasins. La marchandise s'étalait elle-même sur sa porte ; quand elle avait un chaland, elle passait derrière un paravent. Le Palais-Royal était un véritable repaire, que l'autorité eut grand soin de purger aussitôt qu'elle fut un peu la maîtresse. Aujourd'hui ces sortes de boutique sont rares. La marchandise qui y est renfermée est condamnée à rester cachée derrière ses rideaux, à ne pas s'étaler devant la porte, à se tenir modeste et retirée. La prostitution en boutique est sévèrement défendue dans les quartiers riches et intelligens, dans les passages et dans les galeries, elle est tolérée dans les

quartiers infimes. Un estaminet achalandé favorise les recherches de la police; aussi, soit en boutique, soit au cinquième étage, le *bureau des mœurs* est toujours tout disposé à tolérer la prostitution dans certaines rues privilégiées, la rue de la Savonnerie, de la Tannerie, de la Mortellerie, et autres rues *ejusdem farinae*.

Il faut encore que la maison de tolérance soit établie à distance respectueuse des temples, à quelque religion qu'ils appartiennent, des établissemens publics, des écoles, des collèges, de certains hôtels garnis; cette distance est de cent pas au moins, quand les filles ne sortent pas de la maison. L'empereur Napoléon, qui avait en horreur et en dégoût la prostitution, fit chasser loin du château des Tuileries toute cette horrible engeance. Il faut encore, quand la maison en question remplit toutes les conditions requises, que le propriétaire y consente, le consentement du principal locataire ne suffit pas. La chose est juste; l'homme qui loue sa maison à cette infamie doit pour le moins en être éclaboussé. D'ailleurs la maison où la prostitution s'est établie une fois, conservera toujours cette tache indélébile. On a remarqué que la plupart des propriétaires de ces maisons-là sont sortis de la dernière classe du peuple; cependant M. Parent-Duchâtelet a remarqué aussi de son côté que parmi les propriétaires de ces sortes de locations, il y en avait qui occupent les premiers rangs de la société et les dignités les plus honorables. C'est que la prostitution est une locataire qui ne regarde pas au prix du loyer, et nos *grands dignitaires* disent comme Vespasien : *Voilà un argent qui ne sent pas mauvais!*

Il y a à Paris certaines maisons qui sont consacrées depuis plus de cent ans à ce terrible trafic. Une ordonnance de 1367 parle de maisons pareilles établies dans la rue Macon, de la Bucherie, de Glantigny, de Froimantal. Comme la prostitution appelle la prostitution, ces sortes de maisons s'amoncellent d'ordinaire dans le même quartier, triste agglomération et pourtant utile, car elle permet à l'autorité de porter sa surveillance sur quelques points choisis, plus vicieux et plus corrompus que les autres. La Cité est la capitale de la fille de joie; elle y règne par droit de conquête et par droit de naissance. La population est accoutumée à ce voisinage et ne s'en

émeut guère. Dans les quartiers populeux, qui fait attention à la prostituée qui passe, à la maison honteuse qui se cache ? Et puis, c'est un grand point, la Cité repose à l'ombre salubre et formidable de la préfecture de police.

Cependant, même avec la permission du propriétaire, l'établissement d'une maison de prostitution est toujours suivi de vives et énergiques réclamations des maisons voisines. La prostitution est-elle de droit commun ? Ne doit-elle pas être placée au nombre de ces professions bruyantes et insalubres qui, avant de s'établir quelque part, sont soumises à une enquête ? Ces réclamations vont souvent plus haut qu'on ne pense. Une lettre énergique fut adressée en ce sens à son altesse royale Madame la duchesse d'Angoulême, qui la renvoya à M. Delavau, à quoi M. Delavau répondit, que c'était là une des terribles nécessités des sociétés humaines. Et on passa outre.

En général, la maison de tolérance est entourée d'ombre et de silence. Elle dépend de la préfecture de police, qui est le maître absolu de sa destinée ; et elle tremble. Quelquefois, le samedi et le lundi, on entend la maison qui crie : — Au feu ! au voleur ! Ce n'est rien, ce sont des filles qu'on assomme, ou bien c'est un soldat ivre qui s'abandonne à sa folâtre gaieté. Mais songez donc qu'il y a à peine un siècle, la maison publique était un coupe-gorge. M. Victor Hugo vous en a montré une sur la scène, au naturel, dans *le Roi s'amuse* quand le roi François I^{er} s'en va s'étendre au cabaret sur le grabat de cette fille, dont le frère est un bravo de profession.

Plusieurs projets ont été adressés de tout temps à la préfecture de police pour établir dans Paris ce que Rétif de la Bretonne appelait *une prostitution-modèle*. En 1770, Rétif de la Bretonne, emphatique et burlesque législateur de tous les vices de son temps, proposait de réunir dans un vaste gynécée, dont il donnait le plan, toutes les filles publiques. Il avait même écrit la charte de ce gynécée ; il avait tout prévu, l'âge, la beauté, le tarif, la grossesse, la nourriture, tout, jusqu'à la finesse du linge et à la forme des habits. Dans ce projet absurde, il y avait pourtant une idée utile : la santé de ces femmes devait être rigoureusement surveillée, et cette idée a porté ses fruits plus tard.

Un autre proposait d'élever le *Vauxhall* de Cythère. — Un troisième, dans un long Mémoire sans vergogne et sans orthographe, demandait tout simplement le privilège exclusif de la prostitution, comme on demanderait le privilège exclusif de la loterie ou des jeux publics. Il avait, disait-il, *des millions* à jeter dans cette affaire. Mais, encore une fois, il voulait un privilège exclusif.

A côté de la maison de tolérance, il y a un autre genre de maison que la prostituée n'habite pas, où elle se repose quelques instans, et dont elle sort l'instant d'après, pour y rentrer quelquefois dix minutes plus tard. Ces sortes de maisons favorisent la débauche en lui donnant l'asile momentané dont elle a besoin. Ceci est une des grandes plaies de la moralité parisienne. Ces asiles, toujours ouverts, fomentent bien des désordres. S'ils ne servaient qu'à la fille de joie, elle pourrait dire ; *Terra quam calco mea est !* mais c'est la fille de joie qui en profite le moins. Là accourt, à pas comptés, la femme de chambre que sa maîtresse envoie dans la ville, l'ouvrière qui a fini ou plutôt qui veut finir sa journée ; la femme mariée y vient tromper son mari ; des vieillards y entraînent des enfans de douze ans. Quelques-unes de ces maisons sont consacrées à la femme de théâtre ; maisons d'autant plus dangereuses qu'elles échappent à la surveillance de la police, qu'elles sont tenues avec la discrétion la plus grande, que les voisins eux-mêmes ne se doutent pas de la profession de celles qui les habitent. Comment savoir le nom de toutes les femmes qui entrent là ? Et quand on saurait le nom de ces femmes, quelle autorité aurait-on sur elles ? Voilà donc qu'on n'a pas pu encore atteindre et soumettre aux lois exceptionnelles qui régissent la matière, la prostitution de la femme de chambre, de la femme de théâtre et de la femme mariée ! Triste résultat que déplore M. Parent-Duchâtelet.

Que di rons-nous de la *maison à parties* ? C'est une maison de plaisir, ouverte à toutes les femmes galantes qui ont assez d'esprit pour cotoyer la prostitution publique sans y tomber. Dans ces sortes de maisons accourent tous les débauchés assez riches pour choisir leurs plaisirs. On s'y réunit à la table ou au bal, on mange et on danse, on déploie les belles manières, on parle un langage châtié ; on prendrait ces dames pour des

comtesses en vacances. Elles attirent autour des tables de jeu tous les filous de bonne compagnie. Le jeu est le maître souverain de ces salons, la débauche ne vient qu'après. Là aussi viennent les femmes qui cherchent des amans, les jeunes gens qui cherchent de faciles bonnes fortunes. Ces dames ont maison de ville et maison de campagne. Quelques-unes portent un nom honorable et sont dames de charité. Que voulez-vous que fasse un pauvre commissaire de police contre une noble dame qui réunit innocemment chez elle des jeunes gens et des jeunes femmes, qui leur donne à diner et le bal, et qui se contente de gagner leur argent au jeu loyal et désintéressé de l'écarté ?

On compte dans les douze arrondissemens de Paris deux cent vingt maisons tolérées. C'est toujours dans les mêmes quartiers que s'agglomèrent les prostituées, mais non pas dans les mêmes rues. De tout temps, et même du temps de saint Louis, il a été impossible de les parquer dans la même enceinte. Si elles avaient à elles certaines rues, quel honnête homme oserait passer dans ces rues ? D'ailleurs, il est des quartiers qui appellent la prostitution, d'autres quartiers qui la repoussent. L'expérience montre aussi qu'il était impossible d'assujettir ces malheureuses à un costume uniforme. En 1547, la reine Jeanne leur ordonna de porter l'aiguillette. En 1589, les prostituées de Toulouse adressèrent une réclamation au roi Charles VI, pour être affranchies de l'uniforme qu'on leur avait assigné. Le roi, touché des plaintes des ces dames, leur permit toutes les robes et toutes les couleurs, à condition qu'elles auraient autour de leur bras une jarretière d'une autre couleur que la robe. Sous le règne de Henri IV, qui ne les haïssait pas, elles portèrent une plaque dorée à la ceinture, de là le proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*. L'uniforme des prostituées est une de ces utopies que réclament, tous les vingt ans, les philanthropes oisifs. En 1827, un médecin de Montpellier adressa à M. Delavau, un long Mémoire pour démontrer que la fille de joie devait porter nécessairement un chapeau de soie *jaune serin*; un propriétaire de la rue Saint-Honoré demandait que la police leur fournît une robe de bure, fraîche en été, chaude en hiver. Pourquoi seraient-elles mieux traitées que des cochers

de cabriolet ? disait-il. Je me suis toujours étonné que quelques réformateurs ardents n'aient pas proposé de leur couper le nez.

A quoi bon cette marque distinctive ? C'est le meilleur moyen d'indiquer à l'adolescent timide le genre de la femme qui passe à ses côtés. C'est fournir une occasion de scandale aux gamins de la bonne ville. Tout ce qu'il faut exiger de ces femmes, c'est un costume décent, et c'est ce qu'on exige aujourd'hui.

Toute prostituée est tenue de se faire inscrire sur un registre, au bureau des mœurs. C'était la loi chez les Romains. Ce règlement avait été trouvé très utile par Charlemagne. En 1771 (comme les bons usages ont peine à s'établir !) le lieutenant de police, considérant le nombre des vagabondes qui encombraient les rues et les places publiques, ordonna que toute fille de joie serait soumise à une inspection sanitaire. Mais la police avait alors d'autres soins, le mal eut son cours, et la fille de joie devint si dangereuse, que la Convention s'en mêla. Oui, elle-même, *la Convention !*

Cette fois, en eut donc un registre où furent inscrits, pêle-mêle, les noms de toutes les prostituées. On ne leur demandait ni leur âge, ni le lieu de leur naissance, ni leur demeure. Ce ne fut qu'en 1801 qu'on mit un peu d'ordre dans ce registre, qui fut perfectionné encore en 1828. Aujourd'hui donc, quand une fille se présente au bureau des mœurs pour solliciter sa patente de prostituée, elle a à répondre à plusieurs questions importantes ; — son nom, son âge, le lieu de sa naissance, son état, sa demeure ? Est-elle fille, veuve ou mariée ? son père et sa mère, qui sont-ils et vivent-ils encore ? loge-t-elle avec eux ? ou pourquoi les a-t-elle quittés ? a-t-elle eu des enfans et les a-t-elle ? depuis quand à Paris ? a-t-elle quelqu'un pour la réclamer ? a-t-elle déjà fait le métier de prostituée et depuis combien de temps ? a-t-elle été à l'hôpital ? sait-elle lire et écrire ? Voilà à l'aide de quels renseignemens le savant docteur est parvenu à écrire cette terrible histoire. Quand le procès-verbal est terminé, on donne à la nouvelle adepte un bulletin et on l'envoie à l'inspection du médecin, le médecin déclare que la *demoiselle* *** (Amanda ou Cruchen), est saine ou malade, et la voilà reçue — prostituée !

On lui fait cependant signer un engagement ainsi conçu : — *A comparu par devant nous, — la fille, — instruite par nous des réglemens sanitaires établis par la préfecture, a déclaré s'y soumettre, etc.*, — et elle signe. Cette formule a, dans l'esprit de cette fille, toute l'importance d'un contrat.

Quant aux filles non inscrites, que la police ramasse chaque jour, on attend, pour les inscrire d'office, qu'elles aient été prises trois ou quatre fois en flagrant délit. Mais c'est là une violence assez rare. Sur sept mille trois cent quatre-vingt-huit filles qui viennent d'elles-mêmes au bureau des mœurs, sur quatre mille quatre cent trente-six qui sont présentées par les maîtresses de maison, sept cent vingt ont été inscrites d'office, et elles n'avaient pas volé l'inscription.

Mais quand la fille n'est pas majeure, *quid juris?* la chose est grave et pourtant que faire? Il y a telle fille de dix ans qui déjà est perdue sans ressources. Cependant les réglemens défendent de les inscrire avant seize ans. Allez donc combattre une pareille habitude! La fille que vous refusez d'inscrire se fera modiste ou couturière chez quelques-unes des ces vieilles femmes, le fléau de la santé publique. Elle échappera à l'action salulaire de la police. Deux filles de treize à quatorze ans ont été arrêtées l'une vingt-huit fois, l'autre dix-huit fois en prostitution flagrante. Il y a beaucoup de ces enfans qui sont vendues par leurs mères. Quand on a voulu les retirer du vice, tous les efforts ont été inutiles. A peine libres, elles revenaient à leurs désordres. Il y a des enfans qui ont la prostitution dans le sang.

Quelquefois la prostituée renonce à son état pour le reprendre. Quelquefois plus tard elle y renonce sérieusement. Alors il faut qu'elle fasse elle-même une petition pour que son nom soit effacé du fatal registre. Souvent elles disparaissent sans prévenir personne. On raje les unes, sauf à les inscrire de nouveau; on raje les autres après une enquête préalable. Celles qui disparaissent sont rayées de fait; celles qui se marient sont rayées de droit.

Les voilà donc inscrites et pour ainsi dire patentées. Une fois sur ses registres, la police leur doit protection; comment vont-elles exploiter ce brevet qui leur a si peu coûté à obtenir?

Les unes se renferment dans des maisons de tolérance ; les autres habitent des chambres particulières ou de méchants hôtels garnis ; les plus riches ont des meubles à elles et paient l'impôt comme tout bon citoyen le doit. Suivons-les dans ces diverses manières de gagner leur argent.

La maison de tolérance est toujours tenue par une femme ; cette femme est le plus souvent une ancienne prostituée, parvenue à exploiter ses semblables comme elle-même elle a été exploitée. Ces sortes de femmes ont eu bien des noms divers. Nos bons aïeux les appelaient d'un nom très brutal ; la préfecture morale de police les appelle *dames de maison*. Être *dame de maison*, être la maîtresse après avoir été l'esclave, vendre ses semblables après avoir été vendue, exploiter la beauté, la jeunesse et le vice à son profit, après avoir dépensé, au profit d'une autre, sa beauté, sa jeunesse et le vice, tel est le rêve brillant de toute prostituée dans sa fange ; mais bien peu parviennent à cette toute-puissance tant désirée. Parmi les dames de maisons, il en est qui ont *couru le monde*, c'est leur terme. Elles ont suivi des officiers ou des négocians de Bordeaux ou de Lille. Elles parlent l'argot de la bonne compagnie, elles en ont le ton et les manières, vues de loin. Quand elles ne peuvent plus travailler pour leur propre compte, elles achètent avec leurs économies une maison de tolérance qu'elles exploitent avec une habileté, un sang-froid et une perfidie qui épouvantent même le *bureau des mœurs* !

Les autres sont tout simplement d'anciennes prostituées usées et vieilles dans le métier, qui ne peuvent se décider à quitter le théâtre de leurs exploits, qui empruntent de l'argent à gros intérêt et qui font valoir la marchandise de leur mieux. Ces dames ont en outre des domestiques de confiance, quelque vice plus vieux et encore plus éreinté qu'elles-mêmes. Ces domestiques, à la mort ou à la banqueroute de leurs bonnes maîtresses, achètent le fonds social et elles l'exploitent. Bien plus, on compte même dans ce métier d'honnêtes et chastes mères de familles ou d'innocentes demoiselles qui font de la chose une spéculation pure et simple, qui vendent des femmes pour mieux vendre leur eau-de-vie et leur tabac. Il y a eu à Paris telle maison qui a été exploitée de mère, en fille par la

même famille , tout comme une étude d'avoué ou de notaire. Dans ces familles, la fille succède à sa mère, la nièce à sa tante, c'est toujours la même euseigne. On raconte même l'histoire d'une jeune domoiselle de la province qui hérita d'une maison des plus achalandées , et pendant qu'on cherchait à vendre ce fonds précieux , les affaires continuèrent leur train et se firent au nom et au profit de la jeune héritière. Quel beau sujet de roman e'eût été là il y a trois ans !

Il n'est pas besoin de vous dire que cet infame métier est exercé par la lie des prostituées. L'histoire de ces sortes de familles est honteuse et remplie de crimes. Plusieurs conditions sont exigées d'une dame de maison : 1° il ne faut pas qu'elle soit trop jeune , car elle aura besoin de commander et de se faire obéir ; le silence et l'ordre doivent régner en tout temps dans la maison de tolérance ; à vingt-cinq ans , une maîtresse de maison est encore bien jeune. 2° Il n'est pas inutile que la maîtresse de maison ait été une prostituée ; elle sait comment on gouverne la fille de joie, elle connaît à fond toutes les ruses du métier , elle commande avec plus de force et d'autorité. 3° La dame de maison doit être assez forte pour se faire obéir sur-le-champ par ses sujettes indociles ; un gros poing et même un peu de barbe au menton ne sont pas trop à dédaigner ; enfin , si elle sait lire et écrire , si elle ne boit pas trop d'eau-de-vie , si elle n'a jamais été reprise de justice , si elle a toujours exercé sa profession honorablement et vertueusement, surtout si elle est propriétaire du mobilier de sa maison, elle est digne sous tous les rapports d'être maîtresse de maison.

Il y a en effet des propriétaires sans locataires , des tapisiers sans débouché, des marchands de meubles encombrés de meubles , qui s'arrangent de manière à meubler et à disposer chacun sa petite maison de tolérance. Quand la maison est bien disposée, ces honnêtes gens la louent à une dame de maison, qui est tout-à-fait sous leur dépendance et non plus sous celle de la police. Quelquefois aussi, une dame de maison s'arrange de manière à avoir à elle plusieurs maisons de tolérance ; dans chacune de ces maisons, elle place une dame de confiance qui ne relève que de la supérieure , et alors ce sont à chaque instant des changemens dans le personnel qui jettent la con-

fusion dans le bureau des mœurs. Quelquefois encore la dame de maison, enrichie, achète plusieurs maisons qu'elle remplit du haut en bas de prostituées libres. On a fait bien des réglemens à propos de ces dames et de ces maisons. La dame de maison est tenue de faire enregistrer au bureau des mœurs toute femme qui se présente pour loger chez elle ; elle inscrit sur son registre toutes ses pensionnaires, leur âge et l'état de leur santé. Aussi, grâce à tous ces réglemens et à l'importance qu'on leur donne, ces dames se figurent-elles exercer la plus haute et la plus loyale des industries. Une dame de maison chez elle veut être obéie et respectée ; toute fille qu'elle exploite est pour elle une bête de somme ; elle n'estime guère plus une fille achalandée, qu'un maître de manège n'estime un cheval qui galope bien. Aussi est-elle respectée jusqu'à la crainte.

La plupart de ces dames, dont l'éducation a été peu cultivée, ont adopté, pour écrire leurs rapports, placets, pétitions, lettres d'affaires, lettres d'amour, un écrivain public qui est tout à leurs ordres. Ce monsieur ne travaille que pour ces dames ; il a pour enseigne et pour devise *au tombeau des secrets*. M. Parent-Duchâtelet a trouvé à la préfecture de police des pétitions écrites par ces dames chez ce monsieur ; ces pétitions sont d'un tour neuf et original.

Monsieur le Préfet,

La demoiselle D.... a l'honneur de vous exposer que le malheur ayant voulu qu'elle fît partie des filles d'amour, elle n'en a pas moins mené une conduite à l'abri *du moindre reproche*, ce qui lui fait espérer que...

Monsieur le Préfet,

Ce n'est qu'après de longs malheurs que je me suis vue dans la nécessité de faire un état qui répugne à mon cœur. Consultez sur mon compte le boulanger D..., l'épiciier P..., le boucher L..., la fruitière M..., tous vous repondront que vous pouvez m'accorder ce que je vous demande, et que je suis *aimée, estimée et considérée* de tous ceux qui me connaissent.

Monsieur le Préfet,

Atteinte de deux hernies, incapable d'aucun travail, ce n'est

pas le dérèglement de mes passions qui m'a fait inscrire sur vos registres ; le témoignage de tout mon quartier vous prouvera que j'ai effacé, par ma moralité et ma décence, l'abjection de mon état.

Monsieur le Préfet ,

Depuis sept ans je suis femme galante, et je me suis toujours comportée avec *décence, honneur et probité*. Je viens vous demander, etc.

Monsieur le Préfet ,

Chargée de mon père et de ma mère, tous deux infirmes, j'ai besoin d'exercer une industrie honnête pour pourvoir à leurs besoins. Vous n'ignorez pas que le devoir des enfans est de soulager, dans leur vieillesse, les auteurs de leurs jours, et de leur rendre la pareille des soins qu'ils nous ont prodigués dans l'enfance et le jeune âge ; en conséquence, etc.

Monsieur le Préfet ,

Fille et petite-fille de dames de maison, ayant moi-même exercé cet état pendant un grand nombre d'années, je viens vous prier, pour achever d'élever ma famille, de transmettre mon industrie à ma fille, que je ne pourrais pas marier, sans cela, d'une manière avantageuse.

Monsieur le Préfet ,

Agée de quatre-vingt-deux ans, et me sentant sur le point de rendre mon ame à mon Dieu, et de paraître devant mon Créateur, il est de mon devoir de pourvoir aux besoins de mes enfans ; en conséquence, etc.

Monsieur le Préfet ,

Madame A...., quoique bien née, et par suite des sentimens distingués qu'elle a puisés dans sa famille, etc.

Et, en effet, cette dame A... était d'une très grande famille de Bretagne ; plusieurs de ses parens étaient d'honorables gentilshommes au service du roi.

Une fois la tolérance obtenue, reste à garnir ces établissemens. Rien n'est plus simple et plus facile. Les hôpitaux sont remplis de malheureuses femmes qui n'attendent que leur guérison pour reprendre leur métier interrompu. C'est là que s'in-

introduisent d'honnêtes espions, payés par les dames de maison. On étudie la fille dans son lit ; on suit , avec inquiétude , sa convalescence ; on donne à la dame de maison le signalement du sujet en question, son âge, la couleur de ses cheveux, si elle est belle ou jolie. L'hôpital est ainsi le vestibule de la prostitution. Toutes les malheureuses filles qui arrivent de la province tombent naturellement à l'hôpital. Elles se refont là des fatigues du voyage. Au sortir de l'hôpital , la maison de tolérance les attend, et elles y entrent.

Quelques-unes de ces dames envoient en province des commis-voyageurs. Ces messieurs parcourent les campagnes, les ateliers, les moindres hameaux. La première belle fille qu'ils rencontrent , ils leur font leurs petites offres. Si elle accepte , on l'expédie aussitôt pour la province. On a vu des dames de maison s'en tenir uniquement aux jeunes personnes de leur ville natale. D'autres se fournissent toujours dans le même atelier , et, dans un temps donné, tout l'atelier va se faire inscrire au bureau des mœurs. Elles s'entendent aussi avec les dangereux bureaux de placement , qui se chargent de placer les domestiques des deux sexes. Telle qui ne pensait pas à mal et qui demandait une place de femme de chambre , est adressée à une dame de maison. Deux jours après, la pauvre fille passe de la domesticité à la prostitution. Souvent ces dames entreprennent elles-mêmes d'assez longs voyages ; elles vont de Paris à Rouen, de Rouen au Havre ; elles exploitent particulièrement la Flandre et les Pays-Bas. Il y a quelques années , on s'aperçut qu'il arrivait, à chaque instant, de la ville de Reims, de jeunes filles qui , à peine arrivées à Paris , connaissaient le nom et l'adresse exacte de toutes les dames auxquelles elles pourraient convenir. On renvoya la plupart de ces malheureuses dans leur ville natale. Que firent les courtiers qui exploitaient la ville ? Ils les firent passer par Rouen, par Versailles et autres villes voisines. Cette supercherie fut bientôt découverte, et, de quelque part qu'elles vinssent , on renvoyait à la ville de Reims toutes les filles qui y étaient nées ; et voilà pourquoi la ville de Reims ne fournit plus aujourd'hui que son contingent.

La bonne nourriture, le riant accueil, les riches habits, tels sont les appâts des filles qui commencent. Les dames de mai-

sons les moins riches envoient tout simplement recruter dans les prisons ; ce que la prison ne veut pas , on le jette à la prostitution de bas étage.

Une fille qui entre dans une maison ne se lie par aucune convention écrite : à chaque instant elle peut reprendre sa liberté. La liberté , c'est le bien le plus précieux de la fille de joie.

Dans la maison à laquelle elle se donne, la prostituée n'a pas de gages ; elle se donne pour rien. On la nourrit, on lui prête la robe qu'elle porte, moyennant quoi elle s'abandonne, elle se livre aux baisers et aux coups de pied du premier venu. Oui, tout cela *gratis!*

Oui, tout ce vice, tout cet abandon, tout ce honteux esclavage, toute cette horrible obéissance, toute cette abnégation de son cœur, cet horrible présent, cet avenir plus horrible encore, cette vie qui se passe tour à tour dans la maison vénale, dans la prison, dans l'hôpital, et qui n'a pas d'autre terme que l'hôpital ; oui, toutes ces misères, lentement accumulées sur cette tête coupable ; oui, toutes ces lentes tortures du remords et du scalpel, ces maladies sans noms et sans fin, ce mépris public, ces baisers et ces coups accumulés sur le même cadavre ; oui, à toutes ces horribles chances, ces malheureuses et stupides créatures s'exposent pour un morceau de pain, pour un lambeau de soie ! Elles appartiennent, corps et ame à la femme qui les nourrit, et qui les couvre à demi, depuis l'épaule jusqu'à la cheville du pied ; elles sont plus malheureuses que l'esclave des Antilles ; au moins l'esclave acheté à beaux deniers comptans, a pour lui un jour par semaine ; son maître lui donne un morceau de terre dont les produits lui appartiennent ; quand il est vieux, son maître le nourrit ; quand il a des enfans, son maître les élève ; quand il est malade, son maître le guérit. Ici, rien de pareil ; la prostitution est un exploiteur sans entrailles et sans cœur : elle n'achète pas son esclave, elle la ramasse dans la boue ; si l'esclave fait un enfant, la prostitution envoie cet enfant à l'hôpital ; si l'esclave est malade, à l'hôpital ; si l'esclave est invalide, dans la rue l'esclave, et encore on lui arrache de la bouche son morceau de pain, on lui arrache des épaules son lambeau de soie. Il n'y a pas de repos ; il n'y a pas un jour dans la semaine pour la prostituée ; il faut qu'elle travaille ; et cet horrible labeur, elle le fait gratis.

Bien plus, toute l'attention de la dame de maison, c'est de ruiner la prostituée qu'elle exploite. La prostituée n'a rien à elle, et cependant sa maîtresse s'arrange toujours de manière à lui faire contracter des dettes. Elle lui prête de l'argent pour aller aux bals, aux spectacles, pour courir la ville en voiture. Or, la prostituée, qui a besoin d'avoir quelques vertus, est très fidèle à ses engagements d'argent. Tant qu'elle doit, elle reste au lieu où elle est attachée. Et là, toute sa haine contre celle qui l'exploite, uniquement à son profit, retombe sur son cœur. Ce sentiment de l'injustice, dont elle est la victime, la mine et la ronge: elle sait qu'elle est une dupe, et qu'elle a vendu pour rien le bien le plus précieux d'une femme, l'estime de soi-même. Mais comment faire? elle est attachée au vice bien plus que par une chaîne de fer; elle y est fixée par la misère. La fuite est souvent la seule ressource. Mais elle est entrée nue dans cette maison, et il faut qu'elle en sorte comme elle y est entrée, plus nue encore et plus déshonorée. Alors la maîtresse de maison, voyant son esclave lui échapper avec armes et bagages, se met à courir après la fugitive. Si au moins elle rentrait dans ses fournitures! Elle se plaint à la police, la police lui répond: « Portez votre plainte aux tribunaux. » Mais ces dames ont une peur formidable de la justice, pour qui elles sont un objet de répugnance et de dégoût. Aussi, après un instant d'hésitation, elles renoncent à poursuivre la fugitive et ses habits, et elles rentrent chez elles, comme cet apothicaire à qui un gamin de la ville demande un looch; le looch bu, le gamin jette un sou sur le comptoir, au lieu de vingt-quatre qu'on lui demande, et ils s'enfuit. D'abord l'apothicaire veut le poursuivre; mais bientôt il revient sur ses pas, en se disant: « Au fait je gagne encore cent pour cent sur celui-là! »

La maîtresse de maison qui n'occupe pas toutes les chambres de la maison qu'elle habite avec ses filles, a coutume de les louer à d'autres filles qu'on appelle: *filles libres*. Ces filles s'exploitent elles-mêmes, mais ce n'est pas sans de grands frais d'exploitation. Une chambre ordinaire se loue 5 francs par jour; si elle est garnie d'une psyché, d'un canapé et de quelques fauteuils, 4, 5 et même 10 francs. La robe se loue 2 francs par jour, la chemise 8 sous, une pair de bas, 6 sous. Les bagues, les colliers, les bijoux, se louent dans la même propor-

tion. 6 francs par jour pour la nourriture ; si bien que, d'une manière ou d'une autre, ces misérables filles ne gagnent rien.

Un quart des dames de maison est marié en légitime mariage. Le mari de ces dames est ordinairement gargotier , restaurateur, marchand de vin ; il nourrit les filles de sa femme , qui elles-mêmes lui attirent des chalands. Le mari de la dame de maison n'a rien à voir dans le commerce de sa femme. Il fut même question , en 1829 , au bureau des mœurs , d'un arrêté qui décidait qu'à l'avenir aucune femme mariée ne serait reçue dame de maison , tant ce bureau des mœurs a horreur des maris en cette circonstance. Mais le bureau des mœurs pensa sagement que si le mari n'était pas là , l'amant y serait. Que dis-je ? l'amant ! les amans de la dame ! car souvent elle en a plusieurs , et souvent aussi ces amans ne sont rien moins que des capitaines de l'armée ou des artistes célèbres. Dans ces sortes de rencontres , les amans dînent ensemble chez leur maîtresse , à la table de ses filles , et comme bétail du même troupeau. A la bonne heure !

L'enfant de la dame de maison est ordinairement élevé avec le plus grand soin et une sollicitude toute maternelle. On le place dans une pension, dans un collège ; on s'habille modestement pour l'aller voir, on l'élève sous un nom honorable. Quand il est en âge d'être marié , on le marie dans quelque honnête famille , qui ne se doute de rien. On connaît deux hommes mariés , très honnêtes gens , qui n'ont pas eu d'autre dot qu'une dot de ces sortes de maisons. La plupart de ces enfans , nés dans la fange du vice , deviennent d'honnêtes gens , grâce à l'éducation qu'ils ont reçue.

Quelques-unes de ces dames , sans enfans , adoptent naturellement le fils de leur frère ou de leur sœur , et elles l'élèvent comme leur propre fils. Une d'entre elles a donné 50,000 francs à un enfant que son mari avait eu avec sa domestique. Il est juste aussi de dire que plus d'une mère , dame de maison , prostitue sa fille ou sa nièce. En général , ces échappées de vertu , que ce bon M. Parent-Duchâtelet signale , de temps à autre , avec un empressement tout chrétien , sont infiniment rares. Cet être dégradé , qu'on appelle une dame de maison , est d'ordinaire avare , violent , cruel , sans pitié comme il est sans mœurs.

Elles battent leurs filles , et, quelquefois , les déchirent avec leurs ongles. Une maison rivale vient-elle à s'établir à côté de sa maison , ce sont des rixes sans fin , des luttes à mort. On a vu telle maison tolérée faire une descente en règle dans la maison voisine, et mettre tout à feu et à sang.

Dans chaque maison de tolérance , il y a d'ordinaire trois ou quatre horribles vieilles, vieux débris pourris de la prostitution, qui font l'office de servantes. Elles font les lits, les chambres, la cuisine, les commissions ; le reste du temps, elles jouent au loto, et elles s'enivrent. A ces trois ou quatre femmes, se joint souvent un domestique mâle ; ce domestique mâle est là-dedans comme le muet dans le sérail. Il est un objet de dégoût pour ses faciles maîtresses. Lui accorder un seul regard, ce serait un déshonneur. La vanité est le grand mobile de la prostitution ; et les dames de maison ne négligent rien pour flatter l'orgueil de ces malheureuses , jusqu'au jour où elles les jettent à la porte sans pitié, sans pain, sans vêtemens , sans asile , sans jeunesse et sans beauté.

Mais il y a une justice au ciel ; à ce métier de dame de maison peu s'enrichissent, beaucoup végètent, beaucoup se ruinent. Celle qui va au marché elle-même, qui racomme elle-même les bas de ses filles, qui a son mari pour frotteur et pour domestique , qui est sobre et économe , se tire d'affaire comme une maîtresse de pension ordinaire. Dans ce métier horrible, les chances de fortune sont variables à l'infini. Il y a des saisons mortes pour le vice comme pour toute autre spéculation. La famine , la guerre au dehors, la stagnation du commerce, se font sentir cruellement dans les maisons de tolérance. La révolution de juillet leur avait donné une prospérité momentanée ; quelques mois plus tard, l'émeute leur porta un coup funeste. Le choléra en ruina un grand nombre, la population de Paris était si chaste ! Les deux invasions, 1815 et 1817, ont été la fortune de plusieurs ; trois ans plus tard, la famine dévora ce que l'invasion avait semé. La fortune que peut gagner une dame de maison s'élève jusqu'à 200,000 fr. ; il y en a qui vont jusqu'à 300,000 : quelques-unes ont dépassé 500,000 fr. Les beaux quartiers ne sont pas toujours les bons quartiers : les rues de la Bucherie, de la Mortellerie, de la Vannerie, voilà les bons endroits. Une dame de la rue de la Mortellerie avait

acheté quatre maisons dans Paris, et marié sa fille à un ancien officier de la garde impériale, chevalier de la Légion-d'Honneur. Il ne faut donc pas s'étonner si ces mêmes fonds de prostitution se vendent tout comme se vend une charge d'avoué ou de notaire. Il y en a qui se sont vendus 60,000 fr., et cela dans la rue de la Tannerie. Dans ces sortes de maisons si recherchées, on vend de la bière, du café, des liqueurs, du tabac, des filles, et tout ce qui s'ensuit.

Quand une dame de maison a fait sa fortune, elle rentre dans le monde dont elle fait le plus bel ornement. Elle achète un petit bien dans quelque joli village, une maison simple et commode où elle reçoit ses amis et ses amies. Une d'elles était devenue dame de paroisse, elle allait à la messe, elle rendait le pain béni, elle avait épousé un chevalier de la Légion-d'Honneur, et elle s'était présentée à l'autel avec un immense bouquet de fleurs d'orangers.

D'autres sont tout simplement de bonnes fermières, et elles font valoir leurs terres comme elles faisaient valoir leurs filles avec aussi peu de remords et un peu plus de fumier.

Un grand nombre fonde des estaminets, des cafés, des hôtels garnis, elles ouvrent des maisons de nouveautés, de mercerie, de lingerie, et leur papier s'escompte à 500.

Le plus grand nombre meurt comme il a vécu, au milieu du vice et des ordures. Elles cèdent leur fonds à de plus jeunes qui se chargent de les nourrir et de les loger avec toute l'attention possible. Enfin, il y en a plus d'une qui est trop heureuse de mourir simple servante dans la même maison où elle a été d'abord prostituée, puis maîtresse souveraine. Quand celle-là rend sa vilaine âme, elle peut se vanter d'avoir été la plus malheureuse créature de l'univers.

Il est donc convenu que la dame de maison est quelque chose de plus vil qu'une simple prostituée. Elle ne vit que de désordre et d'infamie. Sa fortune se fonde sur le libertinage d'autrui. Elle est la pourvoyeuse du vice. Le vice, c'est sa spéculation favorite. Elle loue au vice sa maison, son lit, sa table, ne pouvant plus lui louer son cadavre. Et pourtant, juste ciel! voilà un honnête homme, un chrétien, M. Parent-Duchâtelet, qui, la main sur la conscience, vous répond: — Oui, la maîtresse de maison, comme la fille publique, est nécessaire à la société!

A côté de cette prostitution avouée et permise, qui a ses lois, ses espions, ses peines, il existe une autre prostitution plus cachée, plus dangereuse mille fois que l'autre prostitution. Celle-là s'enveloppe d'épaisses ténèbres; elle agit dans l'ombre, elle a recours à la ruse, à la fourberie; elle ne connaît pas de lois, elle n'a pas de frein; elle ne s'arrête devant aucune victime; elle s'adresse aux plus riches et aux plus pervers; elle n'en veut qu'aux plus jeunes filles qui n'ont même pas encore l'âge de prostitution. Que de détours! Que de mensonges! Deux femmes s'étaient associées comme sages-femmes, et elles exerçaient leur commerce à l'abri de cette enseigne. Une autre annonçait qu'elle était un dentiste expert. Hommes et femmes entraient librement chez elle, un mouchoir sur la bouche, comme gens qui souffrent d'atroces douleurs. Une vieille qui se donnait pour une dame de charité, menait avec elle deux ou trois petites filles modestement habillées, et sous prétexte d'implorer la charité publique, elle les livrait au dernier enchérisseur. Il y en avait qui plaçaient toutes les femmes de chambre sans emploi, et Satan sait ce que devenaient ces femmes de chambre. D'autres louent, dans la même maison, un appartement modeste au premier étage, et sous un nom d'emprunt, un autre appartement au cinquième étage. Dans ce second appartement il y a toujours quelques petites filles qui y viennent comme par hasard et sans que la police puisse s'en douter. Un autre moyen, fréquemment employé par ces dames, c'est de louer un appartement magnifique et trop grand pour elles; bientôt elles prennent deux ou trois pensionnaires, et elles tiennent table ouverte; on dîne chez elles, et elles présentent aux convives ces demoiselles qu'elles font passer pour leurs filles ou pour leurs nièces; les femmes de chambre de la maison ont avec ces dames un certain air de famille, ce qui fait qu'au besoin on les prend les unes pour les autres; dans la belle saison ces dames établissent leur séjour dans les environs de Paris, et principalement à Passy. — On en a vu qui ouvraient un atelier de peinture pour les femmes, où les hommes étaient admis. — La table d'hôte est aussi un excellent moyen de réunir des filles et des hommes. Il est encore bien plus simple de prendre une patente de lingère, de couturière, de modiste, de blanchisseuse. Ces dames ne reçoivent

vent pas chez elles, mais elles envoient à domicile. La marchande à la toilette est, d'ordinaire, une entremetteuse très habile. Elle s'introduit dans les maisons bourgeoises, et elle séduit ce qu'elle peut séduire, la servante, sinon la maîtresse. La prostitution clandestine est ainsi fomentée et favorisée par toutes sortes d'industries subalternes. Heureusement encore la police est-elle prévenue souvent par des lettres anonymes, des endroits où se cache la prostitution. Souvent aussi ces dames se révèlent elles-mêmes, elles envoient leurs circulaires de côté et d'autre, elles font distribuer leur adresse sur les boulevards; elles se trahissent facilement, mais elles échappent aussi facilement qu'elles se trahissent. D'où il faut conclure avec M. Parent-Duchâtelet, « *que dans l'intérêt des mœurs et de l'ordre général, on ne peut trop favoriser et multiplier les maisons de tolérance!* » Voilà pourtant où vous mène la logique!

Il y a encore la prostitution des maisons garnies; disons tout de suite *le garni!* Le garni, c'est un mot de l'argot vicieux, qui signifie beaucoup plus que *maison garnie*. Le garni, c'est la maison, c'est le lit, c'est le grabat, c'est la botte de paille de tous les gens sans asile; le garni, c'est la dernière conséquence de cet article du code qui ordonne à tout citoyen de loger quelque part. On entre dans un garni pour n'être pas un vagabond, car le vagabondage est un crime. Tout homme sans asile, sans feu ni lieu, est nécessairement l'habitant d'un garni. Là ils vivent ensemble, dans la même vermine, dans la même crapule et dans le même bruit. Le garni est moins froid et moins isolé que le grenier. Du garni à l'hôpital il n'y a qu'un pas, et ce pas intermédiaire, c'est bien souvent la cour d'assises et la prison.

Trente-cinq à quarantemille individus habitent, bon an mal au, les garnis et les hôtels garnis de la bonne ville de Paris. Il y a des hôtels garnis pour les princes, il y a des garnis où l'on donne à coucher pour deux sous. Dans ces garnis se réfugiaient les prostituées du dernier étage, quand elles ont gagné de quoi manger, de quoi boire, et de quoi payer leur gîte de la nuit. Quelles demeures! La police elle-même s'épouvante quand il y faut entrer. Voici comment l'inspecteur parle de quelques-unes de ces maisons: « Repaire de voleurs, de contrebandiers, de filles publiques, il est impossible d'y entrer

sans être suffoqué. On n'y voit pas de lits, mais des grabats dégoûtans, des débris d'animaux, des intestins; tous les résidus d'une gargote pourrissent dans la cour; les plombs et les latrines sont dégoûtans d'ordures et de matières fécales. Les latrines, crevées au cinquième étage, laissent tomber les matières fécales sur l'escalier, qui en est inondé. Beaucoup de cabinets n'ont pas d'autre ouverture que la porte qui donne sur cet escalier. C'est un repaire de ce qu'il y a de plus abject en hommes et en femmes.... maison occupée depuis le haut jusqu'en bas par des chiffonniers, des mendiants, des joueurs d'orgue, des filles publiques rôdeuses, des Italiens faisant voir des animaux, des voleurs, des forçats; toute cette population couche sur des chiffons ramassés dans les rues, et dont un dépôt existe au rez-de-chaussée, etc. »

Eh bien! elles aiment encore mieux, les misérables! cette infection et toutes ces pourritures accumulées, que de vivre renfermées dans une maison sous les lois d'une maîtresse. Dans ces ignobles taudis, elles sont libres. Entrer, sortir, aimer, dormir, au gré de sa volonté et de son caprice, voilà la vie! Elles s'exploitent elles-mêmes, voilà l'orgueil! Elles s'estiment beaucoup plus, couchées avec un tas d'hommes, sur ce tas de chiffons ramassés dans la rue, que si elles dormaient sur un lit d'emprunt dont une autre serait l'infâme usufruitière. En vain le bureau des mœurs a-t-il voulu enrégimenter toutes ces filles vagabondes, et mettre un peu d'ordre dans la prostitution des garnis, c'était vouloir laver les écuries d'Augias. Depuis saint Louis jusqu'à nos jours, la chose a été mille fois tentée, mais en vain. En 1254, la maison qui donnait asile aux prostituées était confisquée. En 1567, on ne confisquait plus que le prix du loyer; rien n'y fit, rien n'y fera. Il y aura toujours une prostitution vagabonde et flottante, des garnis pour la recevoir, et de vieux chiffons ramassés dans les rues, pour lui servir de lit et de matelas.

En 1828, M. Debelleyne, préfet de police, voulut, comme saint Louis, fermer les maisons garnies aux filles de joie. Qu'arriva-t-il? Ces malheureuses, privées de leur asile habituel, restèrent dans la rue. Ou bien elles implorèrent la pitié complaisante des corps-de-garde, ou bien elles se couchèrent sous les portes cochères de nos maisons. Ce que voyant, M. Debelleyne

retira son ordonnance, tout comme eût fait le roi saint Louis.

Après la prostitution des garnis se présente encore la prostitution des marchands de vin, rogomistes, teneurs de cafés, d'estaminets et *autres débitants*. Ces messieurs joignent d'ordinaire à leur petit commerce un autre commerce non moins lucratif. Ils vendent du vin dans certains cabinets noirs, qui sont le véritable Eden de la fille de joie. Là elle règne et elle boit; l'obscurité la favorise au dedans et au dehors. Tout ce qui échappe à la prison ou à l'hôpital, se réfugie dans ces sortes de cabinets noirs. Bien souvent le bureau des mœurs a fait la guerre à ces terribles cabinets; les ordonnances ont succédé aux ordonnances, on a exigé des portes vitrées sans verroux intérieurs; mais la loi n'avait pas prévu ce cas, et en présence de tant de cabinets noirs, M. Parent-Duchâtelet de répéter: *Les maisons de tolérance! les maisons de tolérance!*

Il y a encore la prostitution sur la voie publique. Ce n'est pas tout qu'être fille de joie, il faut encore trouver des chalands. A chaque fille il faut une enseigne et un endroit où elle expose sa marchandise. La borne sera cette enseigne, la rue sera ce bazar. Livrez ces filles à elles-mêmes, elles vont se répandre sur la voie publique, avec toutes sortes de désordres et de paroles infâmes. On a vu plusieurs fois de quels excès elles étaient capables: sous la Convention qui avait voté des récompenses aux *filles-mères*, la prostituée était la reine et la maîtresse des rues; elles allaient par bandes dans certaines rues de leur adoption; à la sortie des théâtres, elles encombraient les portes, elles attiraient à elles tous les filous, tous les voleurs de la ville; elles obstruaient la porte des marchands, désolés de voir s'enfuir leurs pratiques. Quand le marchand se fâchait, ses carreaux étaient brisés le même soir, sa femme était insultée, et lui-même il avait bien des coups à redouter; elles s'entendaient avec les allumeurs de réverbères pour qu'ils oubliassent d'éclairer certains passages qui leur servaient de cabinets noirs. Aujourd'hui la plupart de ces désordres ont cessé. D'abord la fille de joie a été chassée du Palais-Royal, que depuis si longtemps elle regardait comme son domaine; peu à peu on leur défendit presque toutes leurs places favorites, l'Estrapade, les marches de l'Institut et du Panthéon, le Carrousel, les places Vendôme, Saint-Antoine, Saint-Sulpice, Saint-Germain-l'Au-

xerrois et bien d'autres, le Pont-Neuf et le pont d'Iéna, leur furent interdits; elles disparurent de presque toutes les rues de leur prédilection. La réforme se fit peu à peu, lentement; bientôt la prostituée fut attachée au seuil de sa porte; quelques-unes obtinrent la permission de faire vingt-cinq pas de long en large, sans jamais s'arrêter. Des voix éloqu岸tes se sont élevées à plusieurs reprises pour faire disparaître complètement la prostitution de nos rues et de nos passages. M. Debelleyme, avant la révolution de juillet, avait tenté heureusement cette grande réforme; M. Mangin, son successeur en mai 1850, rendait un arrêté dans le même sens; la fille de joie avait complètement disparu des places publiques, lorsque la révolution de juillet lui rendit un peu de liberté.

A la fin du mois d'avril 1851, 5151 filles publiques étaient inscrites à la préfecture de police. Ces filles, réparties dans les 12 arrondissemens de Paris, donnaient par arrondissement :

Un maximum de	706
Un minimum de	59
Et une moyenne de	252

Ainsi sur la rive droite de la Seine, on compte une fille sur 216 habitans; et sur la rive gauche, une fille sur 490. Et remarquez encore que tel quartier est encombré de filles, pendant que le quartier voisin en compte à peine deux ou trois. C'est ainsi que l'île Saint-Louis n'a pas une seule prostituée sur une population de 7,500 habitans; c'est ainsi que la cité qui n'est séparée de l'île Saint-Louis que par un espace de 100 mètres, est le quartier le plus vicieux de la ville. La Cité est l'écume de la France, peut-être même de l'Europe entière; il y a là une fille publique sur 59 habitans. Il y a à Paris telle rue qui compte à peine sa fille publique, il y en a telle autre qui en nourrit 40 et au-delà.

Enfin, tout en bas de l'échelle, plus bas que la fille du garni, plus bas que la fille du cabinet noir, plus bas que les chiffons ramassés dans la rue, plus bas que la fange, plus bas que l'enfer, se trouve la fille à soldats. *Filles à soldats!* prostituées suivant l'armée! Celles-là ne sont pas reçues, même dans les plus horribles taudis de la prostitution parisienne. Elles vivent hors barrière, dans les cabarets pendant le jour, sous les arbres et dans les fossés du chemin pendant la nuit. Elles suivent le régiment comme un chien, et elles mangent ses restes après le

chien. Quand le régiment s'en va, et qu'il ne les emmène pas avec lui, elles restent sans amans, car le nouveau régiment amène avec lui ses concubines et il chasse les autres. Alors la fille à soldats se transforme en un je ne sais quoi, qui n'a de nom dans aucune langue, et qu'on ne peut guère comparer qu'aux asticots de Montfaucon.

Songez donc que la *filles à soldats* se vend deux sous quand elle trouve à se vendre ! Elle se contente souvent d'un morceau de pain de munition. Un particulier, possesseur d'un vaste terrain entre la barrière des Vertus et la barrière Saint-Denis, imagina, pour le fumer sans doute, d'établir plusieurs rangs de baraques, construites en planches et en terre, beaucoup moins closes et moins habitables que les plus humbles poulaillers et les plus sales toits à pores. En peu de jours, ces baraques furent encombrées de chiffonniers, filles publiques, marchands de chiens, apprêteurs de matières animales ; en même temps, les soldats de la caserne du faubourg Poissonnière accoururent près de ces dames, et ils firent de ces horribles poulaillers leurs maisons de plaisance ; ils en revenaient, la plupart du temps, malades, battus ou volés. Le colonel se plaignit, et, comme ces baraques étaient trop rapprochées de la ville, on les fit toutes abattre, heureusement.

A défaut de poulaillers, les malheureuses filles à soldats s'enfoncent dans les guinguettes, arrière-boutiques des débitans de vin, dans les salles de bal, dans tous les lieux où l'on boit et où l'on mange. Pour deux sous, dans un cabaret de la rue de Vaugirard, on vous prête, en guise de lit, une table, pour un sou de plus on jette un matelas sur la table. Les maîtres de ces beaux endroits favorisent de toutes leurs forces les filles qui fréquentent leurs boutiques. Ils ont tous une porte dérobée, un grenier, une cave, un endroit où les cacher, quand la police les traque. Un jour la police qui était sûr de son fait, entre brusquement chez un marchand de vin, croyant y saisir les filles qui s'y tenaient. Mais, ô surprise ! point de filles ! On les cherche dans toute la maison, mais en vain. Où croyez-vous qu'elles étaient ? en chemise, et blotties dans un trou du jardin, sous une couche de fumier !

Enfin il y a la prostitution des villages hors de Paris. Belleville, La Courtille, La Villette, La Chapelle, Vincennes, Neuilly,

Courbevoie , Ruelle , Sèvre , Saint-Cloud , Boulogne. Mais en voilà bien assez , j'espère. Ici s'arrête le premier volume de cette histoire *de la Prostitution*. Faisons halte tout dans ce vice. Revenons à l'air pur et libre, reposons-nous. Éloignons-nous de cette fange ; allons chercher quelque part une robe blanche, un frais ruban, un chaste sourire, un chaste regard. Quelle joie , au sortir de ces exhalaisons méphitiques , de respirer l'odeur de la rose ; quelle joie , après avoir passé en revue ces bandes hideuses de vices déguenillés et effrontés, à la voix rauque , de reposer son ame, son regard, son cœur, sur le chaste et jeune visage d'une honnête femme d'esprit !

Il faut en effet que M. Parent-Duchâtelet ait été un homme d'un hardi courage et d'une patience toute chrétienne, pour avoir accompli jusqu'à la fin l'horrible tâche qu'il s'était imposée. Vous voyez que cette fois encore nous n'avons pas reculé plus que lui , devant les immodices que soulève sa main respectable. Son livre était achevé qu'il doutait encore de son livre. Il a poussé la précaution jusqu'à faire lire son immense manuscrit à deux dames du monde dont il estimait les vertus et les lumières. C'est pousser la précaution trop loin , pour un homme de cette vertu et de ce mérite. Parent-Duchâtelet devait être assez sûr de lui-même , sans avoir besoin de la permission de ces dames, pour publier son ouvrage. Mais enfin, c'est avec approbation et privilège de deux femmes du monde qu'a été publiée cette *histoire de la Prostitution*.

Quelque chose que je préfère à l'approbation de ces dames , c'est le mot charmant d'une très honnête femme, de beaucoup de naïveté et d'esprit , qui s'est donné la peine de lire en entier ces deux gros volumes. Quel effort pour cette délicate et charmante personne ! Que de fois son œil s'est fermé devant ces immondices ! Comme ses chastes oreilles ont dû être parfois étonnées ! Comme son pauvre cœur a battu d'épouvante ! Avec quelles angoisses elle a dû chercher , dans le fond de tous ces cadavres en corruption , un reste de cette ame immortelle que toute créature humaine apporte avec elle en ce monde, et ne le trouvant pas , ce reste d'ame, quel regard de doute et de tristesse la pauvre femme aura tourné vers le ciel ! Aussi, quand elle eut terminé l'affreuse tâche qu'elle s'était imposée , elle fit le signe de la croix ; puis , se tournant vers une de ses amies

qui avait été moins courageuse : — Mon amie, lui dit-elle, vous pouvez lire ce livre ; c'est un livre parfaitement honnête , car il est *terriblement ennuyeux* !

Ennuyeux , ce livre ! il n'y a pas , en effet , de plus bel éloge à en faire ; sans aucun doute , il n'y a pas de louange qui eût flatté davantage son excellent auleur, Parent-Duchâtelet. Ennuyeux , ce livre ! comme il eût été rassuré sur son œuvre, lui qui en doutait encore en mourant ?

Fasse le ciel qu'on en dise autant de cet article et de l'article qui le suivra !

JULES JANIN.

ARTISTES ÉTRANGERS.

Amalia Bettini.

De jour en jour , en France , on est moins disposé à croire que, hors Paris et hors d'un certain centre de Paris, il n'y a plus ni mœurs, ni esprit de salons, ni beaux-arts, ni théâtres. Déjà rien ne ressemble moins à Paris que tel chef-lieu de département. Mais, en revanche, rien ne lui ressemble autant qu'une autre capitale d'un grand empire, qui serait devenue comme lui un entrepôt d'idées et de fortunes. Telles sont Vienne, Milan, ou Saint-Pétersbourg. Notre assertion est vraie à tous égards, et surtout en ce qui concerne le théâtre. En province, on a la prétention de jouer la comédie comme pour Paris ; à l'étranger, on ne la joue que pour soi et en observant les convenances du climat et des mœurs. En conséquence, ce qui, chez nous, est vert pâle, ou gris-clair, devient autre part jaune d'or, ou rouge de feu, par la raison que le ciel de Pœstum n'est plus le ciel de Pantin, et que la délicatesse des dames romaines diffère, sous beaucoup de rapports, de celles des dames de France.

Les gens qui ne tiennent pas absolument à avoir leurs admirations toutes faites dans leur collège électoral, n'apprendront pas sans plaisir que l'Italie, qu'ils parcourront peut-être

cet hiver, possède en ce moment une troupe nomade d'excellens acteurs de drame et de comédie, qui rappelle, par le choix des sujets qui la composent, le temps glorieux où nous possédions presque à la fois en France, Monvel, Dugazon, Talma, Molé, Saint-Prix, mesdames Mars, Contat, Sainval, etc.... la grande époque de notre Théâtre-Français.

La comédie et le drame en Italie ont surtout pour appuis trois acteurs, dont le jeu se correspond à merveille, grâce à une sympathie parfaite de manière et de talent. Admettez qu'un voyageur français arrive dans une ville d'Italie, avec l'espérance d'y rencontrer un opéra au moins passable. Il ne trouvera le plus souvent, qu'une musique à peu près détestable, peu ou point d'orchestre, et de pauvres chanteurs qui lui défigurement d'une façon barbare les chefs-d'œuvre de Rossini.

Ne sachant que faire, et faute de théâtre chanté, ce Français se rendra donc un soir, par hasard, au théâtre déclamé. Quelle sera sa surprise, lorsqu'il verra paraître sur ces planches, qu'il jugeait d'avance abandonnées de tous les dieux, l'excellente et incomparable actrice Amalia Bettini, une émule de Fanny Kemble pour le pathétique et l'élan; quelquefois ne le cédant pas, dans les nuances, à M^{lle} Mars elle-même pour la délicatesse et le fini du jeu; en un mot, une de ces artistes qu'il faut voir, et qu'on ne peut oublier après qu'on l'a vue. J'imagine que ce Français se sentira à la fois bien surpris et bien ému. Dans les arts, la surprise est tout; on jouit deux fois du chef-d'œuvre qu'on découvre. C'est ainsi qu'on chercherait vainement à rendre ce qu'on éprouve à Florence quand on y va voir la *Madona del sacco* d'Andrea del Sarto. Cette fresque se trouve dans une des galeries de la *Chiesa S. S. Annunziata*. On s'en empare comme d'une passion: on espère que, grâce à l'isolement, cette madone aura eu à subir un peu moins de regards profanes et de sots compliments que ses sœurs.

Ne craignons pas de recommander aux personnes qui visiteront l'Italie, le talent, si inconnu en France, d'Amalia Bettini. Si la gloire était toujours répartie avec justice, son portrait aurait déjà été exposé, par nos Reynolds des boulevarts entre M^{mes} Pasta et Malibran. Ce que ces deux grandes cantatrices sont parvenues à rendre avec leur chant, Amalia Bettini l'exprime avec ses gestes, ses poses et son organe.

Il est curieux cependant d'entendre encore, dans certains foyers de Paris, des connaisseurs en fait d'art se demander sérieusement s'il est possible que les Italiens aient jamais de bons acteurs, s'ils ne sont pas trop grimaciers, trop gesticulateurs, trop en dehors, trop bouffon, pour être propres au théâtre, etc.

Une des meilleures preuves que l'instinct de la scène existe chez un peuple, c'est l'amour qu'il montre pour le théâtre et l'ancienneté de sa littérature dramatique. Est-il bien permis à nous Français de contester cette sorte de génie aux Italiens? nous qui ne sommes peut-être que leurs humbles élèves, en fait de drame comme en ce qui concerne la peinture, la sculpture et la musique! Lorsque nous en étions encore aux frères de la Passion, l'Italie n'avait-elle pas, dès le XIV^e siècle, un théâtre soutenu, comme le prouvent *la Sophonisbe* de Trissino, *l'Orbecche* de Gibaldi, et l'immortelle *Mandragore*.

La musique a d'ailleurs long-temps absorbé chez les Italiens le goût de la comédie. Dans le siècle dernier, cet âge d'or du chant, pour peu qu'un acteur eût de la voix, il chantait l'opéra. Ceci est attesté par les mille rôles de bouffes qui existent dans les vieux ouvrages, surtout par certains airs de Cimarosa ou de Zingarelli, écrits, pour la plupart, sur une échelle de notes trois fois moins étendue que celle d'aujourd'hui. Les Lekain, les Molé, les Prévile de cette époque se sont appelés Mombelli, Tacchinardi, David ou Crivielli!

Un autre fait contribua aussi à jeter dans la musique quand même, tous les talens d'acteurs: ce fut l'extinction de ce genre, si divertissant et si national, *la commedia dell'arte*, c'est-à-dire *la comédie d'improvisation*.

Quoi de plus libre, en effet, quoi de plus fou, quoi de plus propre au développement d'un acteur de génie? Là, point de dialogue écrit, point de pièce, seulement un canevas que les acteurs remplissaient comme ils l'entendaient, et roulant toujours sur les démêlés de cinq personnages: Briguelo, (premier zanni), Pulcinella (autre zanni), Pantalone, Cassandro et Isabella. Il n'y avait d'écrit que le sommaire de la scène: « Ici, Pulcinella rossera Cassandre; ici Isabella doit se rencontrer avec Pantalone; » chaque acteur inventait son personnage. Le président de Brosses ne craint pas de déclarer que les troupes

d'acteurs qui, de son temps, représentaient *la comedia dell'arte* étaient au moins aussi bonne qu'à Paris. Un *motu proprio* du grand-duc Léopold, qui lui fut dicté par les pédans, vint bientôt défendre la comédie d'improvisation.

Ensuite, comme, depuis quinze ou vingt ans la France, l'Angleterre, l'Autriche et l'Espagne ont toujours continué à enlever aux Italiens leurs meilleurs artistes compositeurs et chanteurs, il leur a bien fallu, faute de musique, revenir au goût du drame et de la comédie. Le théâtre de M. Scribe n'a pas moins de vogue aujourd'hui à Rome, à Milan et à Florence, qu'à Londres et en Allemagne; on ne joue que cela partout. Il est vrai que les étrangers ont adopté la comédie de Scribe un peu comme ils adoptent tout ce qui vient de France. Une pièce parisienne est souvent la bien-venue comme un nouveau meuble de Lesage et une étoffe de Burtet. C'est pourtant grâce au théâtre de M. Scribe que s'est surtout développé le talent d'Amalia Bettini. Ces mille rôles de demi-teinte, qui ont été écrits pour M^{mes} Perrin, Allan-Despréaux, Grévedon et Volnys, sont devenus, entre les mains de l'actrice italienne, autant de personnages à vrais élancemens d'émotion et de pathétique. A Rome, cet hiver, on lui a fait répéter sept fois de suite *la Leetrice*. Non pas, cependant, qu'Amalia Bettini ait recours, dans son jeu, à de grands effets. Le fond de sa nature est au contraire une sorte de grâce et de douce tristesse. C'est un instrument de peu d'étendue, peut-être, mais d'une harmonie charmante, et dont toutes les cordes parlent à l'ame.

Amalia Bettini a maintenant vingt-quatre ans; sans être précisément jolie, sa figure est de celles qui s'embellissent sur la scène. Elle est tout le contraire de ces belles statues d'actrices auxquelles le théâtre ne prête rien, et qui restent sur la scène dans leur expression ordinaire.

Son père était lui-même un fort bon acteur. Ayant joué un jour à Naples devant Murat, la reine voulut le connaître et fut charmée des graces et du naturel de sa fille Amalia. Elle la prit en affection, et la fit élever dans la meilleure pension de Naples. Amalia y apprit le dessin, la musique, les langues étrangères, et y reçut, en un mot, l'éducation distinguée qu'on n'accorde, en Italie, qu'aux filles de haute naissance.

La mort du père, des pertes d'argent, décidèrent plus tard

la mère à faire entrer sa fille au théâtre. Amalia, que l'amour de la scène dévorait en secret, débuta à Trieste dans une pièce de Goldoni, où elle ne remplissait pourtant qu'un troisième rôle. Elle s'acquitta de cette tâche secondaire avec tant de bonheur, qu'elle fut rappelée à grands cris après la pièce, et le public exigea aussitôt que la jeune débutante prit le rôle principal.

Depuis ce début, la réputation d'Amalia Bettini n'a fait que grandir : tous les théâtres d'Italie se font une gloire de la posséder. Quand elle joue quelque part, on abandonne l'opéra et on ne va plus qu'à la comédie, chose qui ne s'était jamais vue avant elle !

Un des grands mérites de son jeu est de n'avoir aucun apprêt. Elle entre en scène, et elle marche, elle pleure, elle exprime la joie, la jalousie, le bonheur, la tristesse, avec la même simplicité, avec le même naturel que si elle était réellement jalouse, offensée, aimée ou trahie. Ce qu'on appelle en France *le dessin* d'un rôle, c'est-à-dire la préméditation de l'accent ou du geste, n'existe pas chez cette charmante actrice, qui transporte sur la scène, avec un rare bonheur, l'abandon et les caprices d'un enfant en pleine liberté.

Il faut dire aussi que l'amour, qu'elle peint si bien dans ses rôles, lui est presque toujours resté étranger. En Italie, où l'on ne ménage guère pourtant les vertus de théâtres, on n'a jamais prêté une seule intrigue à la Bettini. Peut-être même ce public qui n'est ni vaniteux ni exigeant comme le nôtre, aime-t-il à savoir que son actrice favorite conserve sa vertu comme une sauve-garde de son talent. Peut-être aussi, pour les arts, l'amour rêvé vaut-il mieux que l'amour senti. A la manière dont la Bettini rend *la Lectrice*, *Malvina*, *Rodolfo*, et la plupart des pièces du théâtre du Gymnase, il est aisé de voir qu'elle apporte là tout le feu de sa force et de sa sensibilité. C'est une improvisatrice qui serait restée femme.

Les habitans de Pérouse ont fait frapper l'année dernière une médaille d'or en son honneur. L'exergue de cette médaille annonçait qu'aucun des souscripteurs n'avait même parlé à l'artiste.

De même que les pièces du Gymnase perdent en finesse et gagnent en franchise en passant par les traductions italiennes,

il arrive aussi souvent que nos plus méchants mélodrames français, transportés en Italie, perdent beaucoup de leur enflure et deviennent des pièces attachantes et pathétiques. Ainsi le peuple italien a toujours conservé l'instinct du beau et du vrai dans les arts; mais, par son existence politique, il se trouve qu'il n'a plus cette force de volonté que réclame l'invention.

Singulier phénomène qui met l'arrangeur aux prises avec le poète et lui donne le dessus. L'esprit humain s'élève presque toujours de la faiblesse à la force, du chaos à la lumière; mais rarement il arrive à extraire d'une école torturée et fautive un genre naturel et vrai. Cette modification, que nos méchantes pièces françaises subissent en Italie, est peut-être une des plus grandes preuves du tact infini et du bon sens national en fait d'art. Stace ou Lucain naîtront bien de Virgile, mais jamais Virgile ne naîtra de Lucain ou de Stace. Le tour de force d'idées qu'on remarque ici ne doit être attribué qu'à l'asservissement du pays. Ces détails de pensée imprévus que l'Italie crée dans nos mauvaises pièces françaises, sont une sorte de vengeance exercée par elle contre la barbarie des oppresseurs.

L'Italie actuelle est donc loin d'être sans acteur et sans pièces, comme on se le figure généralement en France. Les répertoires sont défrayés par les chefs-d'œuvre de Goldoni et de Giraud, les drames français, et surtout les pièces du Gymnase. Quant aux acteurs, à côté du nom d'Amalia Bettini, il serait injuste de ne pas placer l'acteur favori qui a été presque toujours le compagnon de ses succès, l'excellent Domeniconi, comédien du plus haut talent, qui rappelle Molé par la grace supérieure et la liberté de son jeu.

Domeniconi représente aussi bien les amoureux que les pères nobles, les personnages sérieux que les personnages comiques. Il a de l'embonpoint: mais, malgré l'ampleur de son ventre et de son costume, Domeniconi est un vrai modèle de noblesse et d'élégance. On oublie ce que les accessoires peuvent avoir chez lui de disgracieux lorsqu'on entend cette voix brève et accentuée, ce geste toujours si rapide et si vrai. L'Italien qui saurait paraître élégant malgré l'épaisseur de sa taille aura, d'ailleurs, bien plus d'élégance réelle que tel amoureux français dont le talent repose sur la grace de ses habits et sa prononciation grasseyante. Ensuite, de cette indifférence des dehors résultent l'idéal et la

perspective dramatique. ¶ Rappelons-nous, dans les pièces de Shakspeare, Coriolan, Brutus et Jules-César, représentés en costume castillan.

Domeniconi et Amalia Bettini jouant ensemble certaines pièces du Gymnase, riant aux éclats là où les acteurs de Paris se contentent de sourire, pleurant, se tordant là où les autres indiquent seulement l'émotion, font briller dans leur jeu un accord, un ensemble de talens, qu'on aurait peine à rencontrer peut-être sur toute autre scène d'Europe. Fleury et M^{lle} Contat n'entraient pas mieux dans les effets et les intentions l'un de l'autre.

Avec eux, on engage assez souvent le roi des comiques italiens, le Dieu de la farce, le célèbre Vestri qui fait partie de la famille des danseurs. Vestri réunit à cette gaieté loyale, à cette naïveté-modèle des anciens Zanni napolitains, le *brio* moderne, et cette finesse de l'âme, de goût, que Pellegrini déployait dans le rôle de Figaro. Les pièces de Goldoni, surtout *gli Amanti sessagenaj* de Berti, offrent à Vestri une nouvelle occasion de montrer toutes les ressources d'un des talens les plus originaux que la scène ait possédés. Si l'on fait la part des exigences du caractère italien, nul doute que Vestri ne rappelle Prévile; passions populaires, gaieté, amour, verve et pétulance, son jeu est comme le véritable *Opera buffa*, la réunion de tous les bonheurs qui peuvent arriver à la fois à un homme.

Les Français qui verront Bettini, Domeniconi et Vestri, pourront connaître par eux-mêmes combien notre goût diffère de celui de l'Italie. Puis, comme chaque petit état de la Péninsule a son genre de noblesse, de grace ou de dignité, il est essentiel que le jeu de ces comédiens, qui vont sans cesse de Rome à Venise et de Venise à Naples, dépasse les frontières, et s'affranchisse des qualités qui ne conviendraient qu'à un seul peuple. De là vient la nécessité pour eux d'adopter plutôt le vrai pathétique que la tristesse de convention, et les passions larges au lieu des amours de détail.

Cette loi de transposition donne aussi à leur jeu un caractère fort singulier, qui ne peut guère être compris d'un étranger, s'il ne s'est fait Italien au moins durant cinq ou six mois. La plupart de nos comiques français *vieillissent* le spectateur. Au

contraire l'amour, tel que le rendent Amalia Belattini et Domeniconi, rajeunit, et met presque toujours une compensation à côté d'une peine; même dans les plus violens accès de leurs passions, on retrouve sans cesse une certaine candeur comme dans les airs de Cimarosa; tendresse naturelle au climat, qui se révèle dans les gestes et la voix des comédiens, pour peu que leur jeu soit vrai. Ils brillent surtout par *l'absence d'effet* et du sérieux absolu, qui donne tant d'avantage aux Italiens dans leurs spectacles comme dans leurs tableaux, leur architecture, et leurs statues.

Maintenant, on demandera peut-être s'il serait possible qu'Amalia Bettini vînt en France, et si ce voyage lui serait favorable? Ses succès seraient-ils les mêmes? y recueillerait-elle des couronnes? y retrouverait-elle ses admirateurs?

Il faut dire d'abord que le plus grand désir de la Bettini serait de débiter à Paris; car, avouons-le, peut-être à la honte de notre ingratitude politique, le but des espérances de l'artiste italien, n'est ni Rome, ni Milan, ni Florence: c'est Paris qu'il rêve, ce sont nos suffrages qu'il ambitionne.

Mais notre public français, si récalcitrant parfois, admettrait-il le jeu d'une actrice qui est presque toujours à vingt-huit ou trente degrés de chaleur? Songera-t-on assez que les thuyas et les ananas ne mûrissent qu'en serre chaude, tandis que la betterave et le colza poussent en plein champ. Rappelons-nous Kean, qu'on a si peu compris. Il serait triste qu'une actrice, de la réputation et du talent de la Bettini, vînt échouer contre le dédain d'un public qui ferait la petite bouche, et voudrait trouver sur la joue d'une Véronaise le fard de nos conventions parisiennes.

Amalia Bettini et Domeniconi seraient du reste, pour tous les pays du monde, ce qu'on appelle *gens de bonne compagnie* en Italie. La distinction de leurs sentimens et de leurs manières les fait recevoir volontiers dans le meilleur monde.

Ils y peuvent aller de pair avec les gens les mieux nés. Sans cela, ils ne seraient pas bons acteurs. Le comédien italien, s'il est vraiment digne d'éloge, sera meilleur peut-être que tout autre. Mais s'il est sans talent, il tombe au-dessous de tous, parce qu'il a, dans le détestable, le même abandon que dans le

beau : il n'a pas, comme dans nos contrées occidentales, un certain amour propre pour le sauver.

Espérons, cependant, que, tôt ou tard, le directeur d'un de nos grands théâtres s'arrangera pour faire connaître au public français ces talens d'acteurs si neufs et aussi curieux à étudier peut-être que les comédiens anglais. Mais avant de terminer cette esquisse, nous permettra-t-on de prévoir le sentiment de vif bonheur que va éprouver Amalia Battini en recevant cet hommage inattendu, si léger, mais d'un prix double pour elle, puisqu'il viendra de France? Ces louanges lui parviendront peut être au milieu des applaudissemens, dans le coin de quelques coulisses de *Valle* ou de *la Pergola*. Soyez sûr que ces pages seront mouillées de larmes douces et vraies comme celles de ses rôles. L'artiste transportée, s'écriera comme dans cette pièce de Goldoni: « *Che bel contento! che amore!* » Heureuses les femmes qui ont ainsi fait d'un art leur seule divinité. Quand on sait de quelle ame partent les accens d'Amalia Bettini, on croirait que le théâtre est pareil à ce temple de Diane, en Grèce, où les jeunes filles ne pouvaient entrer que vêtues de blanc, et seulement à l'heure où le jour commence à baisser.

ARNOULD FREMY.

LES

COUVENS D'AREQUIPA.

Aréquipa est une des villes du Pérou qui renferme le plus de couvens d'hommes et de femmes : l'aspect de la plupart de ces monastères, le calme constant qui les enveloppe, l'air religieux qui s'en exhale, en reportant la pensée sur les agitations de la société, pourraient faire supposer que , si la paix et le bonheur habitent sur la terre, c'est dans ces asiles du Seigneur qu'ils résident. Mais hélas ! ce n'est pas dans les cloîtres que ce besoin de repos qu'éprouve le cœur détrompé des illusions du monde peut être satisfait. Dans l'enceinte de ces immenses monumens, au lieu de cette paix des tombeaux, qu'à leur extérieur sombre et froid on rêve involontairement , on ne trouve qu'agitations fiévreuses, que la règle comprime , mais ne peut étouffer. Avant même d'avoir pénétré dans l'intérieur d'un seul de ces couvens, chaque fois que je passais devant leurs porches, toujours ouverts, ou le long de leurs grands murs noirs, de trente à quarante pieds d'élévation, mon cœur se serrait : j'éprouvais, pour les malheureuses victimes renfermées toutes vivantes dans ces amas de pierres, une compassion si profonde, que mes yeux se remplissaient de larmes.

Pendant mon séjour à Aréquipa, j'allais souvent m'asseoir sur le dôme en forme de terrasse, de la maison de mon oncle, dans laquelle je demeurais; dans cette position j'aimais à promener ma vue du volcan à la jolie rivière qui coule au bas, et du riant vallon qu'elle arrose sur les deux magnifiques couvens de Sainte-Catherine et de Sainte-Rose. Ce dernier surtout attirait ma pensée et captivait mon attention : c'était dans son triste cloître que s'était passé un drame plein d'intérêt, dont l'héroïne était une jeune fille belle et malheureuse. Cette jeune fille était ma parente; je l'aimais par sympathie, et, forcée d'obéir aux fanatiques préjugés du monde qui m'entourait, je ne pouvais la voir qu'en cachette. Quoique deux ans se fussent écoulés, lors de mon arrivée à Aréquipa, depuis qu'elle s'était évadée du couvent, l'impression produite par cet événement était encore toute récente : je devais donc user de beaucoup de ménagemens dans l'intérêt que je montrais à cette victime de la superstition; je n'eusse pu la servir par une autre conduite, et me serais exposée aux reproches de toute ma famille et à l'animadversion publique. Tout ce que Dominga (c'était le nom de la jeune religieuse) m'avait raconté de son étrange histoire me donnait le plus vif désir de connaître l'intérieur du couvent où la malheureuse avait languï durant onze années. Aussi le soir, lorsque le soleil disparaissait derrière les trois volcans dont il colore de pourpre les neiges éternelles, je m'empressais de monter sur la maison, d'où mes yeux se portaient involontairement sur le couvent de Santa-Rosa. Mon imagination me représentait ma pauvre cousine Dominga revêtue de l'ample et lourd habit des religieuses de l'ordre des carmélites. Je voyais son long voile noir, ses souliers en cuir, à boucles de cuivre; sa discipline en cuir noir, pendante jusqu'à terre; son énorme rosaire, que la malheureuse fille, par instans, pressait avec ferveur, en demandant à Dieu qu'il l'aidât dans l'exécution de son projet, et qu'ensuite elle broyait entre ses mains, crispées par la colère et le désespoir. Elle paraissait dans le haut du clocher de la belle église de Santa-Rosa. C'était dans ce clocher qu'allait tous les soirs la jeune religieuse, sous le prétexte de voir s'il ne manquait rien aux cloches et à l'horloge, dont le soin était commis à sa surveillance. Du haut de cette tour, la jeune fille pouvait contempler à loisir l'étroit et le beau vallon

où les jours de son enfance s'étaient écoulés si joyeusement. Elle voyait la maison de sa mère, ses sœurs et ses frères courir et folâtrer dans le jardin. Que ses sœurs lui paraissaient heureuses, de pouvoir ainsi courir et jouer en liberté ! Comme elle admirait leurs robes de toutes couleurs, et leurs beaux cheveux ornés de fleurs et de perles. Comme elle enviait leur élégante chaussure, leur grand châle de soie et leur légère écharpe de gaze ! A cette vue, la malheureuse jeune fille se sentait étouffer sous le poids de ses grossiers vêtemens. Elle repoussait avec un mouvement convulsif son long voile noir, en laine, que l'ordre exigeait rigoureusement de tenir toujours baissé ; de sourds gémissemens sortaient de sa poitrine ; elle essayait de passer ses bras entre les barreaux qui ferment les ouvertures du clocher. La pauvre recluse ne demandait qu'un peu du grand air que Dieu donne à toutes ses créatures, elle ne demandait qu'à chanter les chansons de ses montagnes, qu'à danser avec ses sœurs, qu'à mettre, comme elles, de petits souliers roses, une légère écharpe blanche et quelques fleurs des champs dans ses cheveux. Hélas ! c'était bien peu de chose que désirait la jeune fille ; mais un vœu terrible, qu'aucune puissance humaine ne pouvait rompre, la privait à jamais d'air pur et de chants joyeux, d'habits de son âge, appropriés aux changemens des saisons, et d'exercices nécessaires à sa santé. L'infortunée, à seize ans, entraînée par un mouvement de dépit et d'amour-propre blessé, avait voulu renoncer au monde. L'ignorante enfant avait coupé elle-même ses longs cheveux ; et, les jetant au pied de la croix, avait juré sur le christ qu'elle prenait Dieu pour son époux. L'histoire de la *monja* avait fait grand bruit à Aréquipa et dans tout le Pérou, et je la jugeais assez remarquable pour qu'elle dût trouver place dans ma relation. Mais avant de raconter l'histoire de ma cousine Dominga, je dois faire connaître l'intérieur de Santa-Rosa et de Santa-Catallia.

Grace à la guerre qui éclata en 1854, et à l'occasion de la fameuse bataille de Cangallo, je pus pénétrer, avec toute la population de la malheureuse ville attaquée, dans ces deux couvens, dont l'entrée, en temps ordinaire, est inaccessible sans la permission de l'évêque d'Aréquipa ; permission que, depuis l'évasion de la *monja*, il refusait inflexiblement. Lorsque les

soldats de San-Roman menaçaient du meurtre et du pillage la ville d'Aréquipa, les dames de ma famille jugèrent prudent de se réfugier dans un couvent. J'insistais fort pour que nous fussions à Santa-Rosa, mais elles préféraient Santa-Catalina. Les supérieures de ces deux couvens étaient mes cousines, et l'une et l'autre nous avaient fait faire les offres les plus affectueuses, s'efforçant chacune de nous déterminer à lui donner la préférence. Santa-Rosa, par sa beauté, devait plus vivement exciter notre curiosité ; mais ces dames redoutaient l'extrême sévérité qui, dans aucune circonstance, n'abandonne les religieuses de l'ordre des carmélites, le plus rigide de tous. J'eus beaucoup de peine à vaincre leurs répugnances ; cependant je parvins à en triompher. Vers sept heures du soir, nous nous rendîmes au couvent, après avoir eu le soin d'envoyer devant nous une négresse pour nous annoncer.

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé dans l'état le plus monarchique une aristocratie plus hautaine et plus choquante dans ses distinctions, que celle qui me frappa en entrant dans le couvent de Santa-Rosa. Là régnaient dans toute leur puissance les hiérarchies de la naissance, des titres, des couleurs de la peau et des fortunes ; et ce ne sont pas de vaines classifications. A voir dans le couvent marcher en procession les membres de cette vaste communauté, vêtus du même uniforme, on croirait que la même égalité existe pour toutes ; mais, entre-t-on dans l'une des cours, on est frappé de l'orgueil qu'apporte la femme titrée dans ses relations avec la femme de sang plébéien, du ton de mépris qu'affectent celles à peau blanche envers celles à peau basanée, et celles qui sont riches envers celles qui ne le sont pas. C'est en voyant ce contraste d'une humilité apparente et de l'orgueil le plus indomptable, qu'on est tenté de répéter ces paroles du sage : « Vanité des vanités ! »

Nous fûmes reçues à la porte par une députation que la supérieure envoyait pour nous introduire. Cette grave députation de religieuses nous conduisit, avec tout le cérémonial voulu par l'étiquette, jusqu'à la cellule de la supérieure, qui était malade et couchée. Son lit était supporté par une estrade sur les marches de laquelle un grand nombre de religieuses étaient hiérarchiquement placées. L'estrade, couverte d'un tapis en grosse laine blanche, donnait à ce lit l'air d'un trône.

Nous restâmes assez long-temps auprès de la vénérable supérieure. Les draps de lit étaient en toile, et une de ses dames de compagnie nous expliqua, à voix basse, que la supérieure était excessivement affligée de se voir contrainte, par la nature de sa maladie, à enfreindre les règles du saint ordre des Carmélites, en remplaçant la *laine* par la *toile*. Après que les bonnes religieuses eurent satisfait leur curiosité, en nous entretenant sur les affaires du jour, et en me faisant plusieurs questions, non sans hésiter, sur la vie d'Europe, nous nous retirâmes dans les cellules qu'elles nous avaient fait préparer. Je demandai à une des jeunes religieuses qui m'accompagnaient si elle pourrait me faire voir la cellule de *Dominga* : « Oui, me répondit-elle, vous pourrez la voir demain, je vous donnerai la clé moi-même ; mais n'en dites rien, car ici, cette pauvre Dominga est maudite : nous sommes trois seulement qui osions la plaindre. »

Santa-Rosa est un des plus vastes et des plus riches convents d'Aréquipa. La distribution intérieure est commode : elle présente quatre cloîtres, qui enferment chacun une cour spacieuse. De larges piliers en pierre supportent la voûte assez basse de ces cloîtres ; les cellules des religieuses règnent à l'entour ; on y entre par une petite porte basse : elles sont grandes et les murs en sont tenus très blancs ; elles sont éclairées par une petite croisée à quatre vitraux, qui, ainsi que la porte, donne sur le cloître. L'ameublement de ces cellules consiste en une table en bois de chêne, un escabeau, une cruche en terre et un gobelet d'étain ; au-dessus de la table il y a un grand crucifix : le christ est en os jauni par le temps, et la croix en bois noir. Sur la table on remarque une tête de mort, un petit sablier, des Heures, et parfois quelques autres livres de prières ; à côté, accrochée à un gros clou, pend une discipline en cuir noir. Excepté la supérieure, pas une religieuse ne peut coucher dans sa cellule. Elles ne s'y rendent que pour méditer dans l'isolement et le silence, se recueillir ou se reposer. Elles mangent en commun dans un vaste réfectoire, dînent à midi et soupent à six heures. Pendant qu'elles prennent leur repas, une d'entre elles fait la lecture de quelques passages de livres saints, et toutes couchent dans les dortoirs, qui sont au nombre de trois dans le couvent de Santa-Rosa.

Ces dortoirs sont voûtés, construits en forme d'équerre et sans aucune fenêtre qui laisse pénétrer le jour. Une lampe sépulcrale, placée dans l'angle, jette à peine assez de lueur pour éclairer un espace de six pieds, en sorte que les deux côtés du dortoir restent dans une obscurité profonde. L'entrée de ces dortoirs est interdite non-seulement aux personnes étrangères, mais même aux filles de service de la communauté, et si furtivement on s'introduit le soir sous ces voûtes sombres et froides, la disposition des salles, les objets qui vous environnent font croire qu'on est descendu aux catacombes. Il est difficile de se défendre d'un mouvement d'effroi. Les *tombeaux* (1) sont disposés de chaque côté du dortoir à douze ou quinze pieds de distance les uns des autres; élevés sur une estrade, ils ressemblent en effet, par leur forme et l'ordre dans lequel ils sont rangés, aux tombeaux que l'on voit dans les caveaux des églises. Ils sont recouverts d'une étoffe noire, en laine, semblable à celle qu'on emploie pour tenture dans les cérémonies funéraires. L'intérieur de ces tombeaux a dix à douze pieds de long, sur cinq à six de large et autant de hauteur. Ils sont meublés d'un lit fait avec deux grosses planches de chêne placées sur quatre pieux en fer. Dessus ces planches est un gros sac de toile qui est rempli, selon le degré de sainteté de celle qui y repose, de cendres, de cailloux, d'épines même, de paille ou de laine. Je dois dire que je suis entrée dans trois de ces tombeaux et que j'en ai trouvé les sacs remplis de paille. A l'extrémité du lit est un petit meuble en bois noir qui sert tout ensemble de table, de prie-dieu et d'armoire. De même que dans la cellule, il y a au-dessus de ce meuble un grand christ faisant face à la tête du lit : au-dessous du christ sont rangés une tête de mort, un livre de prières, un rosaire et une discipline. Il est expressément défendu, dans aucune circonstance, d'avoir de la lumière dans les tombeaux. Quand une religieuse est malade, elle va à l'infirmerie. C'est dans un de ces tombeaux que ma pauvre cousine Dominga avait couché pendant onze ans !

La vie que mènent ces religieuses est des plus pénibles. Le matin, elles se lèvent à quatre heures pour aller aux matines; puis se succèdent presque sans interruption une suite de prati-

(1) On nomme tombeau l'endroit où chaque religieuse se retire pour dormir.

ques religieuses auxquelles elles sont tenues d'assister. Cela dure jusqu'à l'heure de midi, qui les appelle au réfectoire. De midi à trois heures, elles jouissent de quelque repos ; alors recommencent pour elles des prières qui se prolongent jusqu'au soir. De nombreuses fêtes viennent encore ajouter à ces devoirs par les processions et autres cérémonies qu'elles imposent à la communauté. Tel est l'aperçu des austérités et des exigences de la vie religieuse dans les cloîtres de Santa-Rosa. La seule récréation de ces recluses est la promenade dans leurs magnifiques jardins. Elles en ont trois dans lesquels elles cultivent de belles fleurs, qu'elles entretiennent avec un grand soin.

En prenant le voile dans l'ordre des carmélites, les religieuses de Santa-Rosa font vœu de pauvreté et de silence. Quand elles se rencontrent, l'une doit dire : « Sœur, nous devons mourir, » et l'autre répondre : « Sœur, la mort est notre délivrance, » et ne jamais prononcer une parole de plus. Toutefois ces dames parlent, et beaucoup ; mais c'est seulement pendant leur travail dans le jardin, ou dans la cuisine lorsqu'elles y vont pour surveiller les femmes de service, ou sur le haut des tours et des clochers, quand leur devoir les y appelle. Elles parlent encore dans leurs cellules, lorsqu'à la dérobée elles vont s'y faire de longues visites. Enfin ces dames parlent partout où elles croient pouvoir le faire sans violer leur vœu, et, pour se mettre en paix avec leur conscience, elles observent un silence de mort dans les cours, lorsqu'elles se rencontrent, dans le réfectoire, dans l'église, et surtout dans les dortoirs, où jamais voix humaine n'a retenti. Ce n'est certes pas moi qui leur imputerais à crime ces légères transgressions à la règle du saint ordre des carmélites. Je trouve tout naturel qu'elles recherchent l'occasion d'échanger quelques pensées après de longues heures de silence ; mais je désirerais, pour leur bonheur, qu'elles se bornassent à parler des belles fleurs qu'elles cultivent, des bonnes confitures et des excellens gâteaux qu'elles font si bien, ou de leurs magnifiques processions et des riches pierreries de leur vierge, ou même encore de leur confesseur. Malheureusement ces bonnes religieuses ne se bornent point à ces sujets de conversation. La critique, la médisance, la calomnie même, remplissent leurs entretiens. Rien de moins onctueux que les rapports qu'elles ont entre elles. Tout, au contraire, dans ces

rapports, annonce la sécheresse, l'âpreté la haine. Ces dames ne sont pas plus rigoureuses dans l'observation de leur vœu de pauvreté. Aucune d'elles ne devrait avoir, d'après le règlement, m'a-t-on dit, plus d'une fille pour la servir ; cependant plusieurs ont en propriété trois ou quatre filles esclaves qui demeurent dans le couvent, indépendamment de l'esclave que chacune d'elles entretient au dehors pour faire ses commissions, acheter ce qu'elle désire et communiquer avec ses parens et le monde. Il y a même parmi ces religieuses des femmes qui ont une fortune considérable, qui font de très riches présens à la communauté et à l'église du couvent, et qui envoient fréquemment à leurs connaissances du dehors des cadeaux de prix, consistant en fruits, friandises de toutes sortes, et petits ouvrages, faits dans l'intérieur du couvent.

J'ajoute, au surplus, que le couvent de Santa-Rosa d'Aréquipa est considéré comme un des plus riches du Pérou, quoique je puisse affirmer que les religieuses m'en ont paru plus malheureuses que celles d'aucun des couvens que j'ai eu l'occasion de visiter, et toutes les personnes familières avec l'intérieur des monastères, que j'ai consultées pendant mon séjour en Amérique, m'ont confirmé la justesse de cette observation sur les religieuses de Santa-Rosa, comparées à celles des autres communauté. Avant de terminer cette notice sur Santa-Rosa, je vais, pour faire mieux connaître l'esprit qui dirige cette communauté, citer quelques passages des diverses conversations que j'eus avec la supérieure pendant les trois jours que j'ai habité le couvent.

Je dois dire d'abord que la supérieure me reçut avec beaucoup de distinction. Cette femme, qui avait alors soixante-huit ans, dirigeait depuis dix-huit ans la communauté. Elle avait dû être très belle ; sa physionomie était noble, et tout en elle annonçait une grande force de volonté. Née à Séville, elle vint à Aréquipa à l'âge de sept ans ; son père la mit à Santa-Rosa pour y faire son éducation, et depuis lors elle n'en était plus sortie. Elle parlait l'espagnol avec une pureté et une élégance remarquables ; elle était aussi instruite qu'une religieuse peut l'être. Toutes les questions qu'elle m'adressa sur l'Europe me prouvèrent que la supérieure de Santa-Rosa s'était beaucoup occupée des événemens politiques qui ont agité l'Espagne et le Pérou depuis vingt ans. Ses opinions, en politique, étaient aussi exaltées qu'en re-

ligion, et son fanatisme religieux dépassait toutes les limites de la raison. Je rapporterai une de ses phrases qui, à elle seule, résume l'ordre d'idées de cette vieille religieuse. « Hélas ! ma chère enfant, me dit-elle, maintenant je suis trop vieille pour rien entreprendre ; mon temps est fini, mais si je n'avais que trente ans, je partirais avec vous : j'irais à Madrid, et là je perdrais ma fortune, mon illustre nom et ma vie, ou, par la mort de Jésus-Christ, là en croix, je vous jure que je rétablirais la sainte inquisition. » Il est impossible d'avoir plus de feu dans le regard, d'énergie dans la voix et plus d'expression dans le geste qu'elle n'en mit en étendant la main vers le christ qui était au pied de son lit. Le reste de sa conversation était à l'avenant. En parlant de Dominga, elle me dit : « Cette fille était *possédée du démon* ; je suis contente que le diable ait choisi mon couvent de préférence : cet exemple y fera revivre la foi ; car, ma chère Flora, à vous je confierai une partie de mes peines : chaque jour je vois chanceler dans le cœur des jeunes nonnes cette foi puissante qui seule peut faire croire aux miracles. » L'évasion de Dominga ne me paraissait pas devoir produire l'effet qu'en attendait la supérieure, et me semblait au contraire de nature à provoquer l'imitation. Je doute même qu'elle se fit illusion à cet égard ; mais, parlant de Dominga en présence de quelques religieuses, elle crut peut-être de son devoir de faire cette réflexion. Cette femme, d'une austérité rigoureuse, a su se faire obéir et respecter des religieuses, tout en les gouvernant avec une main de fer ; mais depuis tant d'années qu'elle leur commande, elle n'a pu obtenir la sincère affection d'aucune d'elles.

Les trois jours passés dans l'intérieur de ce couvent avaient tellement fatigué ma tante et mes cousines, que ces dames, au risque d'être massacrées, ne voulurent pas y demeurer plus long-temps. Quant à moi, j'avais, pendant un aussi court séjour, recueilli beaucoup d'observations, et ne m'étais nullement ennuyée. Ces graves religieuses nous accompagnèrent avec le même cérémonial et la même étiquette qu'elles avaient mis à nous recevoir, et enfin nous passâmes le seuil de cette énorme porte en chêne, verrouillée et bardée de fer comme celle d'une citadelle : à peine la portière eut-elle refermé la pesante porte, que nous nous mîmes à courir dans la longue

et large rue de Santa-Rosa , toutes joyeuses de notre liberté. Ces dames pleuraient ; les enfans et les négresses gambadaient dans la rue, et j'avoue que je respirais plus facilement.

De retour chez nous , nous trouvâmes les affaires beaucoup plus embrouillées que nous ne les avions laissées. Il y avait eu suspension d'armes, mais la trêve expirait et les hostilités devaient recommencer le lendemain. Mon oncle nous gronda beaucoup d'être revenues aussi vite ; mais ces dames répondirent qu'elles aimaient mieux être brûlées que cloîtrées.

Le lendemain , il y eut une alerte qui de nouveau força mes parens à abandonner la maison. Ces dames furent cette fois se réfugier à Santa-Catalina ; quant à moi qui , dans aucune circonstance, n'ai jamais oublié mon rôle de voyageuse observatrice , je préférerai rester avec mon oncle pour voir la mêlée ; mais tout s'étant bientôt calmé , je me fis conduire à Santa-Catalina.

Me voilà donc encore dans l'intérieur d'un couvent ; mais quel contraste avec celui que je venais de quitter ! Quel bruit assourdissant , quels hurras quand j'entrai ! *La Francesita ! la Francesita !* criait-on de toutes parts. A peine la porte fut-elle ouverte , que je fus entourée par une douzaine de religieuses qui me parlaient toutes à la fois, criant, riant et sautant de joie. L'une m'ôtait mon chapeau , parce que , disait-elle , un chapeau était un vêtement *indécemment* ; mon peigne fut également ôté sous le même prétexte ; une autre voulait me retirer mes gigots , toujours sur la même accusation d'être *très indécens*. Celle-là écartait ma robe par derrière parce qu'elle voulait voir comment était fait mon corset. Une religieuse me défaisait les cheveux pour voir leur longueur ; une autre me levait le pied pour examiner mes brodequins de Paris ; mais ce qui excita surtout leur étonnement , ce fut la découverte de mon pantalon. Ces bonnes filles sont naïves , et il y eut sans doute plus d'*indécences* dans leurs questions que dans mon chapeau ou dans mon peigne. En un mot, ces dames me tournèrent en tout sens et en agirent envers moi comme fait un enfant avec la poupée qu'on vient de lui donner.

Je restai , sans nulle exagération, un grand quart d'heure à la porte d'entrée qui sert de tour , craignant à chaque instant

d'être suffoquée par la chaleur et le peu d'espace que me laissaient ces turbulentes religieuses et la multitude de négresses ou de *sambas* (1) qui m'entouraient. Mes parentes, qui avaient vu l'embarras de ma position, et qui sentaient tout ce que je devais en souffrir, faisaient tous leurs efforts pour tâcher de percer jusqu'au lieu où j'étais, tandis que ma *samba*, qui était entrée en même temps que moi, appelait à mon secours en criant qu'on me faisait mal, qu'on allait m'étouffer. Mais ses cris et ceux de mes cousines étaient couverts par plus de cent voix à la fois: *Ha ! la Francesita ; que bonita es ! viene aqui a vivir con nosotros.*

Je commençais sérieusement à désespérer de sortir de cette foule autrement qu'évanouie. Je sentais mes jambes défaillir sous moi ; j'étais baignée de sueur, et le vacarme que tout ce monde faisait à mes oreilles m'étourdissait tellement, que je ne savais plus où j'étais, lorsque enfin la supérieure arriva pour me recevoir. Elle était cousine de celle de Santa-Rosa, et notre parente au même degré. A son approche, le bruit se calma un peu, et la foule s'ouvrit pour la laisser arriver jusqu'à moi. Je me sentais réellement très mal. La bonne dame, qui s'en aperçut, gronda sévèrement les religieuses, et donna ordre qu'on fit retirer toutes les négresses. Elle m'emmena ensuite dans sa grande et belle cellule, et là, après m'avoir fait asseoir sur des riches tapis et de moelleux coussins, on apporta sur un des plus beaux plateaux de l'industrie parisienne diverses sortes d'excellens gâteaux faits dans le couvent, des vins de la Péninsule dans des beaux flacons de cristal, et un superbe verre doré, élégamment taillé et gravé aux armes d'Espagne.

Quand je fus un peu remise, la bonne dame voulut absolument m'accompagner jusqu'à la cellule qu'elle me destinait. C'était un amour de cellule, et beaucoup de nos petites-maîtresses l'auraient préférée à leur boudoir. Qu'on imagine une petite chambre voûtée large de dix à douze pieds, et longue de quatorze à seize, couverte en entier d'un beau tapis anglais avec des dessins tures ; ayant au milieu une petite porte en ogive, et sur deux des côtés une petite croisée du même style,

(1) *Samba*, c'est le nom qu'on donne aux métis provenant du mélange des races indienne et nègre.

et ces deux croisées garnies de rideaux en soie couleur cerise, avec des franges noires et bleues ; sur un côté de la chambre, un petit lit en fer verni, avec un matelas en coutil anglais, et des draps en batiste garnis en dentelle d'Espagne ; en face, un divan aussi en coutil anglais recouvert d'un riche tapis venant de Cuzco ; auprès du divan des coussins pour les visiteurs, et de jolis tabourets en tapisserie. Dans le fond était pratiquée une niche occupée par une belle console à dessus de marbre blanc, qui figurait assez bien un petit autel. Il y avait sur la console plusieurs jolis vases remplis de fleurs naturelles et artificielles, des chandeliers en argent avec des bougies bleues, un petit livre de messe relié en velours violet et fermé avec un cadenas en or. Au-dessus de la console était placé un christ en ébène d'un beau travail, au-dessus du christ une vierge dans un cadre d'argent, et, à ses côtés, dans de riches bordures, sainte Catherine et sainte Thérèse. Un rosaire à grains fins et des plus mignons avait été passé autour de la tête du christ. Enfin, pour qu'il ne manquât rien, il y avait au milieu de la chambre une table couverte d'un grand tapis, et sur cette table un grand plateau qui contenait un thé de quatre tasses, une carafe en cristal taillé, un verre, et tout ce qui est nécessaire pour se rafraîchir. Cette charmante retraite était le *retiro* de la supérieure. Cette dame s'était prise pour moi d'une amitié enthousiaste, par le seul motif que je venais *du pays où vivait Rossini!* Malgré mes instances pour ne pas accepter ce charmant gîte, elle voulut à toute force que je m'installasse dans son *retiro*. L'aimable religieuse me tint compagnie assez tard, nous causâmes de musique principalement, puis des affaires de l'Europe, auxquelles ces dames prennent un vif intérêt ; ensuite elle se retira entourée d'une foule de religieuses, car toutes l'aiment comme leur mère et leur amie.

J'ai dû, pendant dix ans de voyages, changer fréquemment d'habitation et de lit, je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé une sensation aussi délicieuse que celle que je ressentis en me couchant dans le charmant petit lit de la supérieure de Santa-Catalina. J'eus l'enfantillage d'allumer les deux bougies bleues qui étaient sur l'autel ; je pris le petit rosaire, le joli livre de prières, et je restai long-temps à lire, m'interrompant souvent pour admirer l'ensemble des objets qui m'entouraient, ou pour

respirer avec volupté, le doux parfum qui s'exhalait de mes draps garnis de dentelle. Cette nuit-là, j'eus presque le désir de me faire religieuse. Le lendemain je me levai très tard, l'indulgente religieuse m'ayant prévenue qu'il était inutile que je me levasse à six heures (comme on l'avait exigé de nous à Santa-Rosa), pour me rendre à la messe. « Il suffit que vous paraissiez à celle de onze heures, m'avait-elle dit, et si votre santé ne vous le permet pas, je vous dispense d'y paraître. » La première journée fut employée à faire des visites à toutes les religieuses : c'était à qui me verrait, me toucherait, me parlerait. Ces dames me questionnaient sur tout. Comment s'habille-t-on à Paris ? Qu'y mange-t-on ? Y a-t-il des couvens ? Mais surtout qu'y fait-on en musique ? Dans chaque cellule nous trouvions nombreuse société : tout le monde y parlait à la fois au milieu des rires et des saillies ; partout on nous offrait des gâteaux de toute espèce, des fruits, des confitures, des crèmes, des sucres candits, des sirops, des vins d'Espagne. C'était une suite continuelle de banquets. La supérieure avait fait arranger un concert pour le soir dans sa petite chapelle et là j'entendis une très bonne musique, composée des plus beaux passages de Rossini. Elle fut exécutée par trois jeunes et jolies religieuses non moins dilettanti que leur supérieure. Le piano sortait des mains du plus habile facteur de Londres, et la supérieure l'avait payé 4,000 francs.

Santa-Catalina est aussi de l'ordre des carmélites, mais, ainsi que me le fit observer la supérieure, *avec beaucoup de modification.*

Ces dames ne portent pas le même habit que celles de Santa-Rosa. Leur robe est blanche, très ample et trainant à terre ; leur bonnet est noir, et leur voile carmélite ordinairement noir les jours de grandes solennités. Je ne sais si leur règle exige qu'elles n'usent que d'étoffes *de laine* ; mais ce que je puis assurer, c'est que leur robe est le seul de leurs vêtemens qui soit en *laine*. Elle est d'un tissu très fin, soyeux, et d'une blancheur éclatante. Leur bonnet est en crêpe noir, et si joliment plissé, que j'avais envie d'en emporter un comme objet de curiosité ; sa forme gracieuse leur donne une physionomie charmante. Le voile est aussi en crêpe ; elles ne le portent amais baissé qu'à l'église ou en cérémonie. Il faut croire auss

que ces pieuses dames ne font vœu ni de silence ni de pauvreté car elles parlent passablement et font presque toutes beaucoup de dépenses. L'église du couvent est grande, les ornemens en sont riches, mais mal entretenus. L'orgue est très beau : les chœurs et tout ce qui est relatif à la musique de l'église sont l'objet, de la part des religieuses, de soins tout spéciaux. La distribution intérieure du couvent est d'une grande bizarrerie : il se compose de deux corps de bâtiment dont l'un s'appelle le vieux couvent, et l'autre le neuf. Ce dernier renferme trois petits cloîtres très élégamment construits ; les cellules en sont petites, mais aérées et très claires. Dans le milieu de la cour il y a une corbeille de fleur et deux belles fontaines qui entretiennent partout la fraîcheur et la propreté. L'extérieur des cloîtres est tapissé de vignes. On communique par une rue escarpée avec le vieux couvent. Celui-là est un véritable labyrinthe composé de quantité de rues et ruelles dans toutes les directions, et traversé par une rue principale qu'on monte presque comme un escalier. Ces rues et ruelles sont formées par les cellules qui sont autant de petits corps de logis d'une construction originale. Les religieuses qui habitent ces cellules y sont comme dans de petites maisons de campagne. J'ai vu de ces cellules qui avaient une cour d'entrée assez spacieuse pour y élever de la volaille, et où se trouvaient établis la cuisine et le logement des esclaves ; puis une seconde cour sur laquelle deux ou trois chambres étaient construites ; ensuite un jardin et un petit *retiro* dont le toit formait terrasse. Depuis plus de vingt ans ces dames ne vivent plus en commun, le réfectoire est abandonné, le dortoir l'est également, quoique, pour la forme, chacune des religieuses y conserve encore un lit qui est blanc, selon que la règle l'exige. Elles ne sont pas non plus astreintes, comme les carmélites de Santa-Rosa, à cette foule de pratiques religieuses qui prennent tout le temps de ces dernières. Il leur reste, au contraire, après l'accomplissement de leurs devoirs conventuels, beaucoup de loisir qu'elles consacrent au soin de leur ménage, à l'entretien de leurs vêtemens, à des occupations de charité, enfin à leurs amusemens. La communauté a trois vastes jardins qui ne sont plantés qu'en légumes et maïs, parce que chaque religieuse cultive des fleurs dans le jardin de sa cellule. Au surplus, la vie que mènent ces

dames est très laborieuse ; elles travaillent à toutes sortes de petits ouvrages d'aiguille, prennent des pensionnaires qu'elles instruisent, et ont, en outre, une école gratuite où elles font l'enseignement des filles pauvres. Leur charité s'étend à tout ; elles donnent du linge aux hôpitaux, dotent de jeunes filles, et journallement distribuent du pain de maïs et des vêtemens aux pauvres. Les revenus de cette communauté s'élèvent à une somme énorme ; mais ces dames dépensent en proportion de ces mêmes revenus. La supérieure avait alors soixante-douze ans : nommée et destituée à plusieurs reprises, son extrême bonté la faisait toujours rejeter par les prêtres qui ont autorité sur le couvent ; mais cette même bonté la faisait nommer de nouveau par les religieuses, qui ont le droit d'élire leur supérieure au scrutin.

Cette aimable femme, en tout point l'inverse de sa cousine de Santa-Rosa, est si maigre, si délicate, qu'elle disparaît presque entièrement sous sa longue et large robe. Toute sa vie elle a été malade, et la seule chose qui apporte quelque soulagement à ses maux, c'est d'entendre de la bonne musique. Elle ne paraît vieille, cette chère dame, que par sa figure et ses mains décrépites ; je n'aurais jamais cru qu'on pût rencontrer dans une femme de cet âge, et d'une aussi faible organisation, autant d'activité et d'énergie. Sa conversation, extrêmement gaie, était toujours brillante de saillies et piquante d'originalité ; pas une de ses jeunes religieuses ne l'aurait emporté sur elle en vivacité. Je lui rapportai le propos que m'avait tenu la supérieure de Santa-Rosa ; elle haussa les épaules avec un sourire de pitié, et me dit avec une expression tout-à-fait artistique : « Et moi, ma chère enfant, si je n'avais que trente ans, j'irais avec vous, à Paris, voir jouer au Grand-Opéra les sublimes chefs-d'œuvre de l'immortel Rossini ! Une note de cet homme de génie est plus utile à la santé morale et physique des peuples, que ne furent jamais à la religion les hideux spectacles des autodafé de la sainte inquisition. »

A Santa-Catalina, chacune de ces dames fait à peu près ce qu'elle veut ; la supérieure est trop bonne pour gêner ou même contrarier aucune de ses religieuses. L'aristocratie des richesses, celle qui règne partout, même au sein des démocraties,

est la seule dont j'aie remarqué l'existence dans ce couvent. Les religieuses de Santa-Catalina sont réellement en progrès. Parmi ces dames, il y en a trois qui sont considérées comme les reines du lieu. La première, placée dans le couvent à l'âge de deux ans, pouvait en avoir, lorsque j'y étais, trente-deux à trente-trois : elle appartient à une des plus riches familles de la Bolivie, et avait huit négresses ou sambas pour la servir. La seconde est une fille de vingt-huit ans, grande et svelte, belle de cette beauté vive et hardie des femmes de Barcelone ; elle est, en effet, d'origine catalane. Cette charmante fille, orpheline avec 40,000 liv. de rente, habite le couvent depuis cinq ans. Enfin la troisième, aimable personne de vingt-quatre ans, bonne, gaie, riieuse, est à Saint-Catalina depuis sept ans. La plus âgée, qui se nomme Margarita, est pharmacienne du couvent ; Rosita, la seconde, en est la portière ; quant à la plus jeune, Manuelita, elle est trop folle et trop légère pour qu'on lui confie la moindre fonction.

Ces trois religieuses, par le besoin incessant d'activité qui les tourmente, par les bizarreries de leur esprit, furent cause d'une des nombreuses destitutions auxquelles une excessive bonté a exposé la supérieure. La sœur Manuelita, que trop de force et d'embonpoint rendent toujours malade, eut une petite querelle avec le vieux docteur du couvent, parce qu'il voulait lui imposer des diètes auxquelles la jeune fille, un peu gourmande, refusait de s'astreindre. Le père de Manuelita est un vieillard octogénaire, non moins extraordinaire dans son genre que ma cousine la supérieure l'est dans le sien. L'un et l'autre sympathisent très bien ensemble et sont aussi bons amis qu'on peut l'être. Ce vieillard, qui venait souvent au couvent où il avait la permission d'entrer quand il voulait, aime sa fille la religieuse avec une passion toute particulière. Manuelita, qui en mésuse ainsi que le font tous les enfans gâtés, se plaint à lui du traitement auquel voulait la contraindre le vieux docteur, et se fit beaucoup plus malade qu'elle ne l'était réellement. Don Urtao, c'est le nom du père de Manuelita, a la prétention d'être philosophe, médecin, chimiste et astrologue, et de plus est porté d'une grande vénération pour tous les Européens. Il se montra sensiblement affecté de l'état de sa fille chérie, et indigné contre le vieux docteur Bagras qui voulait mettre sa fille à la

diète. « Chère enfant, lui dit-il, je ne veux plus que cet ignorant te prescrive le moindre remède ; je l'amènerai demain un docteur anglais, jeune homme charmant, plein de science, et qui a déjà fait, à vingt-six ans, deux fois le tour du monde ; juge, ma fille, de l'excellence d'un pareil médecin ! » Le père Urtao, fidèle à sa promesse, vint le lendemain au couvent, accompagné d'un élégant et aimable dandy qui parlait l'espagnol avec un accent très agréable. Cet infatigable voyageur, dont l'organe avait été assoupli par l'usage des langues française et italienne, qu'il parlait également bien, était en même temps le plus *fashionable* des médecins. Il joignait à des manières distinguées une originalité spéciale à sa nation et une gaieté qu'il est très rare de rencontrer chez ses compatriotes.

Après avoir vu et questionné Manuelita, il jugea que toute sa maladie provenait du défaut d'exercice et réellement la tendance de cette jeune fille à l'obésité en dénotait l'urgent besoin. Le jeune docteur anglais prescrivit l'exercice du cheval à la religieuse, qui reçut l'ordonnance avec joie ; elle y vit une occasion de se distraire de la vie monotone dont le poids l'accablait, et dit aussitôt à son père qu'elle sentait que ce remède seul pourrait la soulager. Le vieil Urtao proposa d'amener dans le couvent sa jument, qui était très douce. L'aimable docteur offrit la selle anglaise dont se servait sa femme, et il ne manquait plus, pour suivre l'ordonnance, que l'assentiment de la supérieure. La sœur Rosita, qui était l'enfant de prédilection de la bonne dame, se chargea de l'obtenir ; en effet, elle lui fit comprendre que Manuelita avait une maladie de nerfs d'une nature telle que l'exercice du cheval était aussi nécessaire à sa guérison qu'une douce mélodie à la santé de leur vénérable supérieure. La comparaison de la rusée Rosita réussit parfaitement ; la permission fut accordée sans la moindre difficulté, et la bonne supérieure ajouta qu'assurément ce jeune docteur anglais devait connaître la musique, et qu'elle désirait qu'il lui fût présenté.

Le jour attendu avec impatience étant enfin arrivé, don Urtao entra de grand matin dans le cloître, suivi de sa jument ; elle était complètement harnachée et elle avait une magnifique selle de velours vert. La vue de cette jolie bête produisit d'universelles acclamations ; les pauvres recluses accouraient de

toutes parts avides de contempler un objet aussi nouveau pour elles. Quand toute la communauté se fut bien rassasiée du plaisir de voir et de toucher la jument, la selle, la bride et la cravache, le vieil Urtao aide sa fille à monter, et lorsqu'elle fut en selle, il conduisit la jument par la bride, et fit deux fois le tour des cours. Lorsque Manuelita fut descendue, son amie, Rosita, *qui avait aussi des maux de nerfs*, voulut monter la jument; plus hardie que Manuelita, elle conduisit seule sa monture, et au troisième tour la mit au trot. Ce trait de bravoure extasia ces timides religieuses; toutes, même les vieilles, voulaient essayer de cet exercice. Il fut convenu que la jument resterait dans le couvent, et que don Urtao reviendrait le lendemain pour présider à la promenade. Le jour suivant, Manuelita conduisit son cheval elle-même, et le fit aller au trot. Rosita monta ensuite, et il fut arrêté qu'à l'avenir on se passerait du père Urtao. La senora dona Margarita, qui depuis long-temps souffrait horriblement deses nerfs, voulut aussi essayer de l'exercice dont ses deux compagnes se trouvaient si bien. La chère dame étant un peu lourde et très poltronne, la Rosita fut sa conductrice les premiers jours. Il y avait près de quinze jours que les promenades à cheval divertissaient le couvent, alimentaient toutes les conversations et guérissaient merveilleusement de tous les maux, quand un événement, qui faillit devenir funeste, fit cesser la joie générale, excita la plus vive inquiétude et mit le trouble au sein de la communauté. La sœur Margarita, qui était loin d'être aussi agile que ses deux belles compagnes, et qui n'avait pu devenir aussi bonne cavalière, voulut cependant les imiter en faisant courir son cheval au galop. Il lui en arriva mal. Au détour d'une des ruelles du vieux couvent, sa longue robe venant à s'accrocher à un buisson, Margarita, dans le mouvement qu'elle fit pour la dégager, perdit l'équilibre, et tomba sur la borne à l'angle de la ruelle; la malheureuse dans sa chute se fracassa horriblement l'épaule.

Dona Margarita fut portée sur son lit dans un cruel état de souffrance; on courut chercher le médecin anglais, qui se hâta de venir, remit l'épaule fracassée et rassura les amies de la malade en leur affirmant que la blessure ne présentait aucun danger, quoiqu'il craignît que la guérison ne fût un peu longue.

Cependant le vieux docteur Bagras, qui venait comme de

coutume au couvent, ne voyant plus paraître dans sa pharmacie la sœur Margarita, demanda si elle était malade. « Elle n'est pas malade, répondit-on d'abord, mais elle s'est fait remplacer dans la pharmacie, ayant ailleurs des occupations qui pour quelques jours, l'empêcheront d'y venir. » Quatre semaines s'écoulèrent sans que la pauvre pharmacienne fût en état de se lever pour aller elle-même distribuer au docteur Bagras les médicamens dont il avait besoin pour les malades du couvent, et tandis que la curiosité du vieux docteur à son sujet lui faisait naître des inquiétudes, elle était contrainte de rester dans son lit, souffrant d'atroces douleurs.

Bagras enfin commença à suspecter qu'on lui cachait quelque chose sur la sœur Margarita. Il épia les négresses de cette religieuse, questionna plusieurs d'entre elles, et l'air embarrassé avec lequel on répondit à ses questions le convainquit que Margarita était malade. Le soupçonneux docteur fut intrigué du mystère que tout le couvent lui avait fait de cette maladie; mille suppositions s'élevèrent dans son esprit, et il n'eut plus qu'une pensée, celle de découvrir le mot de l'énigme.

Il avait, comme médecin de la communauté, le droit de pénétrer dans l'intérieur des cloîtres. Un jour, il guetta l'instant où les cours étaient désertes, et en profita pour aller se présenter à la cellule de Margarita. Il trouva la religieuse couchée et méconnaissable, tant elle était pâle et amaigrie par la souffrance. A la vue du docteur, toutes les personnes présentes jetèrent un cri d'effroi; la malade s'évanouit. Le vieil Esculape ne pouvait s'expliquer comment lui, médecin du couvent depuis vingt-cinq ans, connu de toutes les dames de la communauté, qui, toutes, le traitaient avec familiarité, il ne pouvait concevoir comment il venait à produire sur celles qui étaient dans la cellule de la malade un si terrible effet. Il voulut s'approcher du lit de Margarita pour lui offrir ses soins, mais toutes ces religieuses se précipitèrent sur lui pour le repousser. L'alarme qu'il avait causée, le mystère dont ces dames s'enveloppaient, firent naître dans la pensée du vieux docteur les plus étranges soupçons. Il en était abasourdi. Plein de respect pour le couvent de Santa-Catalina que depuis si long-temps il desservait avec zèle, et jaloux de la sainteté de ses religieuses, il se persuada qu'il était de son devoir et de sa religion de prévenir la

supérieure de tout ce qui se passait. Néanmoins, ce qui, au fond de son ame, le peinait davantage, c'était de voir que la sœur Margarita n'eût pas eu assez de confiance en lui pour réclamer ses soins. Arrivé en présence de la supérieure, Bagras, qui connaissait l'extrême vivacité de cette dernière, n'osait faire un long préambule, et cependant ne savait comment s'y prendre pour aborder clairement le sujet; la vénérable dame, dont l'intelligence est vraiment extraordinaire, comprit la pensée du vieux docteur, avant qu'il eût pu trouver des mots pour l'exprimer. Cette vieille religieuse, avec toute la bizarrerie et la gaiété de son esprit, a toujours été d'une sévérité de principes et d'une vertu exemplaire; elle souffrait dans son ame et fut horriblement scandalisé à l'idée qu'on pût soupçonner une de ses sœurs de s'être écartée des règles de cette vertu qu'elle croit exister dans le cœur de toutes, avec la même pureté que dans le sien. D'un geste, elle imposa silence au vieillard, et d'une voix pleine de noblesse et d'indulgence, elle lui dit : — Docteur Bagras, j'ai consenti à ce qu'on vous cachât le malheureux événement qui est arrivé à la sœur Margarita; je l'ai voulu purement par considération pour vous; vos longs services méritent des égards que je ne saurais méconnaître : mais, vous le sentez, docteur, je ne dois pas porter la complaisance au point de compromettre la santé des saintes filles que Dieu a confiées à mes soins. J'ai jugé convenable d'appeler dans mon couvent un jeune docteur étranger, qui, désormais vous aidera dans vos fonctions beaucoup trop pénibles pour un homme de votre âge. Notre nouveau docteur a prescrit à plusieurs de ces dames de monter à cheval. Cet exercice leur fait beaucoup de bien, mais la Providence a permis que notre chère fille Margarita, en prenant cet exercice, fit une chute et se cassât l'épaule. Elle souffre depuis deux mois, et le docteur anglais qui la soigne répond de la guérir. Telles sont, docteur Bagras, les causes bien simples de la maladie de la sœur Margarita. Maintenant que vous êtes instruit de ce que vous vouliez savoir, vous pouvez vous retirer. — Je raconte ce trait de ma vieille cousine avec une satisfaction intérieure que je ne saurais exprimer. Sa conduite en cette occasion me paraît admirable de générosité et de dignité.

Le docteur Bagras fut tellement furieux de se voir chassé

par le fashionable anglais, qu'il rentra chez lui, bouillant de colère, et adressa aussitôt à l'évêque un rapport sur ce qui venait de se passer au couvent.

J'ai lu la copie de ce rapport: c'est vraiment une pièce curieuse. Il est dit: « Horreur, trois fois horreur! il est entré dans le saint couvent de Santa-Catalina un mécréant, un *chien* (1) d'Anglais! Enfin, monseigneur, pourriez-vous jamais le croire? le *chien* a fait galoper les saintes religieuses sur une jument qui était *vêtue* d'une selle anglaise » Tout le rapport est de cette force.

Cet événement fit grand bruit dans la ville. La jeune génération était toute contre l'évêque, pour l'élégant docteur anglais et la généreuse supérieure. Celle-ci n'en fut pas moins destituée à cause du fait que je viens de raconter, mais les religieuses furent tellement indignées de cette injustice, qu'elles la réélurent immédiatement.

Les aimables cavalières de Santa-Catalina m'ont détournée un peu de mon sujet. Ce couvent offre un champ si vaste à l'observation, qu'il est difficile, en omettant même beaucoup de choses, de n'être pas plus long qu'on n'en avait l'intention. Il faut cependant ajouter, pour terminer cette digression, que, depuis ce malheureux événement, ces dames durent renoncer au beau projet qu'elles avaient conçu de faire bâtir, dans un coin du jardin, une écurie pour y tenir trois chevaux, afin que chacune d'elles pût avoir le sien. Don Urtao fut même obligé de reprendre sa jument et reçut une verte semonce de la part de l'évêque. Enfin, l'aimable docteur anglais fut consigné à la porte du couvent, mais s'en dédommagea à la grille du parloir, où il continua de donner de *pernicieux conseils* aux saintes filles, qui toutes avaient mal aux nerfs depuis que le sévère docteur Bagras les traitait par ordre de l'évêque.

Dès le lendemain de notre arrivée, chacune des trois amies avait laissé voir, en causant, un vif désir d'entendre de nous le récit exact de l'histoire de la pauvre Dominga. Le bruit courait

(1) Au Pérou, on croit généralement que tous les Anglais sont protestans, et la tolérance y a encore fait si peu de progrès, que l'épithète de *chien* est communément usitée à leur égard. J'ai entendu dire, en parlant d'une fille qui s'était mariée à un Anglais, qu'elle avait épousé un *chien*.

dans le couvent que ces trois dames, depuis l'aventure de Dominga, en méditaient de concert, pour chacune d'elles, une non moins abominable. Rosita était de l'âge de Dominga, et lui portait un vif intérêt, l'ayant beaucoup connue lorsque toutes deux n'étaient encore qu'enfants. La plus jeune de mes parentes, qui ne demandait pas mieux que de raconter cette histoire pour la vingtième fois peut-être, s'offrit avec gaieté à satisfaire la curiosité de ces dames. Il fut convenu que la bonne Manuelita engagerait ma cousine et moi à dîner en petit comité avec ses deux amies, afin de pouvoir causer tout à notre aise et aussi long-temps que nous le voudrions. Ce fut le veille de notre sortie du couvent que ce dîner eut lieu ; c'était terminer d'une manière assez piquante les six agréables journées que nous avions passées dans ce monastère.

Manuelita nous reçut dans sa jolie petite habitation du vieux couvent. Le dîner fut un des plus splendides, et surtout des mieux servis de tous ceux où je fus invitée pendant mon séjour à Aréquipa. Nous eûmes de la belle porcelaine de Sèvres, du linge damassé, une argenterie élégante, et, au dessert, des couteaux en vermeil. Quand le repas fut terminé, la gracieuse Manuelita nous engagea à passer dans son *retiro*. Elle ferma la porte de son jardin, et donna des ordres à sa première négresse pour que nous ne fussions point dérangées, sous quelque prétexte que ce fut.

Ce petit *retiro* n'était pas aussi joli que celui de la supérieure, mais il était plus original. Comme j'étais étrangère, ces dames m'en firent les honneurs. On voulut que je prisse le divan à moi toute seule, et je m'y couchai, mollement appuyée sur des coussins de soie. Les trois religieuses, dont la robe à larges plis était vraiment élégante, prirent place autour de moi : Rosita, assise sur un carreau, les jambes croisées à la mode du pays, se penchait sur le pied du divan ; la bonne Manuelita, à côté de moi, jouant avec mes cheveux qu'elle dénattait et renattait de mille manières ; et la grave Margarita, au milieu de nous, montrant avec complaisance sa belle main grasse et blanche courant sur son gros rosaire d'ébène. Quant à ma cousine, qui était l'actrice principale, elle était assise en face de nous, sur un grand fauteuil à l'antique, et avec un bon carreau sous ses pieds.

Ma cousine commença par nous faire connaître les motifs qui

avaient déterminé Dominga à se faire religieuse. Dominga était plus belle qu'aucune de ses trois sœurs : à quatorze ans, sa beauté était déjà assez développée pour qu'elle inspirât de l'amour. Elle plut à un jeune médecin espagnol, qui, apprenant qu'elle était riche, chercha à s'en faire aimer : ce qui lui fut chose facile; Dominga voyait le monde pour la première fois, elle était tendre, et elle l'aima comme on aime à son âge, avec sincérité et sans défiance, croyant dans sa naïveté l'amour qu'elle inspirait égal à celui qu'elle éprouvait. L'Espagnol se fit présenter à la mère de Dominga, et lui demanda sa fille en mariage : la mère accueillit sa demande, mais, craignant que sa fille fût trop jeune encore, elle voulut que le mariage ne se fit que dans un an. Cet Espagnol était, comme presque tous les Européens qui abordent dans ces contrées, dominé par la cupidité; il voulait arriver à de grandes richesses, et la possession de Dominga lui ayant paru un moyen d'y parvenir, il avait spéculé sur la crédule innocence d'une enfant. Il s'était à peine écoulé quelques mois depuis que cet étranger avait demandé la main de Dominga, que, pour une femme veuve, sans nulle qualité, mais beaucoup plus riche que Dominga, il renonça à l'amour vrai d'une jeune et belle fille, sans montrer le plus léger souci du profond chagrin qu'il allait lui causer en l'abandonnant. Le manque de foi de cet Espagnol blessa cruellement le cœur de Dominga; son mariage projeté avait été annoncé publiquement à toute sa famille, et la fierté de cette jeune fille ne peut supporter cet outrage. Dominga se sentait humiliée, et les consolations qu'on cherchait à lui donner ne faisaient qu'irriter une douleur qu'elle aurait voulu se cacher à elle-même. Dans son désespoir, Dominga ne vit d'autre refuge que la vie claustrale; elle déclara à sa famille que Dieu l'appelait à lui, et qu'elle était résolue à entrer dans un monastère. Tous les parens de Dominga firent de vains efforts pour ébranler la résolution de cette enfant; Dominga avait la tête exaltée, et les souffrances de son cœur ne lui permirent d'écouter aucune prière. Tout fut inutilement tenté; Dominga se montra aussi indifférente aux remontrances et aux conseils qu'elle avait été sourde aux sollicitations. La résistance qu'elle rencontra dans sa famille ne fit que raffermir l'opiniâtre témérité de cette jeune fille : après un an de noviciat, Dominga prit le voile à Santa-Rosa, le couvent

sans contredit le plus rigide de l'ordre des carmélites.

Il paraît, continua ma cousine, que Dominga, dans la ferveur de son zèle, fut heureuse les deux premières années de son séjour à Santa-Rosa. Au bout de ce temps, elle commença à se fatiguer de la sévérité de la règle. Les souffrances physiques avaient calmé l'exaltation morale, et de tardives réflexions lui firent verser des larmes sur le sort qu'elles'était fait. Elle n'osa parler de son chagrin et de son ennui à sa famille, qui s'était si fortement opposée au parti qu'elle avait pris, et d'ailleurs des plaintes eussent été inutiles. Vous le savez, mesdames, ajouta ma cousine, une fois entrée dans une de vos retraites, on n'en sort plus.

Ici, les trois religieuses se regardèrent, et il y eut un accord dans ces regards échangés à la dérobée, qui n'échappa à aucune de nous deux.

La malheureuse Dominga renferma ses chagrins dans son cœur, et, n'espérant de soulagement de personne, elle se résigna à souffrir, attendant de la mort la fin de ses maux. Chaque jour passé dans le couvent, que la religieuse ne considérait plus que comme sa prison, affaiblissait sa santé, jadis si brillante; une pâleur mortelle avait remplacé sur ses joues le vermillon qui donnait tant d'éclat à sa beauté lorsqu'elle vivait dans le monde. Ses beaux yeux, devenus ternes, étaient enfoncés dans leurs orbites comme ceux des pénitens épuisés par les austérités du cloître. Un jour, vers la fin de la troisième année, le tour de faire la lecture dans le réfectoire était venu à lui échoir; Dominga trouva dans un passage de sainte Thérèse l'espoir de sa délivrance.

Il est raconté dans ce passage que, fréquemment, le démon a recours à mille moyens ingénieux pour tenter les nonnes. La sainte rapporte en exemple l'histoire d'une religieuse de Salamanque, qui succomba à la tentation de s'évader du couvent, et à qui le démon avait suggéré la pensée de mettre dans le lit de la cellule le cadavre d'une femme morte, destiné à faire croire à toute la communauté que la religieuse avait cessé de vivre, afin qu'elle eût le temps, aidée d'un messager du diable, sous la forme d'un beau jeune homme, de se mettre à couvert des alguazils de la sainte inquisition.

Quel trait de lumière pour la jeune fille! Elle aussi pourra sor-

tir de sa prison, de son tombeau, par le même moyen que la religieuse de Salamanque. Dès moment, l'espérance rentre dans son ame, et dès-lors plus d'ennui pour Dominga; car à peine a-t-elle assez de temps pour employer toute l'activité de son imagination à songer aux moyens de réaliser son projet. Plus de pratiques austères, de devoirs pénibles qui lui coûtent à remplir, parce qu'elle voit un terme à sa captivité. Elle changea graduellement de manière d'être avec les religieuses, recherchant les occasions de leur parler, afin de parvenir à connaître à fond chacune d'elles. Dominga tâchait surtout de se lier avec les sœurs portières. Les fonctions de ces sœurs ne durèrent que deux ans au couvent de Santa-Rosa. Dominga, à chaque changement, s'efforçait, par ses attentions et ses assiduités, de se faire bien venir de la nouvelle portière. Elle se montra très généreuse et très bonne envers la négresse qui lui servait de commissionnaire au dehors du couvent, afin de s'assurer un dévouement sans bornes. La prudente et persévérante jeune fille n'oublia rien de ce qui pouvait faciliter l'exécution de son projet. Huit années s'écoulèrent cependant avant qu'elle pût le réaliser. Hélas ! combien de fois, durant cette longue attente, la malheureuse Dominga ne passa-t-elle pas de la joie délirante qu'éprouve le prisonnier près de quitter le cachot par un effort de courage et d'adresse, au découragement profond, au désespoir de l'esclave qui, surpris au moment de sa fuite, va retomber sous la main d'un maître cruel ! Il serait trop long de vous raconter toutes ses inquiétudes, toutes ses alternatives d'espoir et de crainte. Quelquefois, après avoir passé près de deux années à flatter une vieille sœur portière, dure et revêche, au moment où Dominga se croyait à peu près sûre de la sympathie et de la discrétion de la vieille, une circonstance lui faisait voir que, si elle avait eu l'imprudence de se confier à cette femme, elle eût été perdue. A cette pensée, Dominga, épouvantée du danger qu'elle venait de courir, frissonnait de terreur ; il se passait alors plusieurs mois sans qu'elle osât faire la moindre tentative. Il arrivait encore qu'au moment de se confier à une portière qui lui paraissait bonne et digne du terrible secret qu'elle avait à lui dire, celle-ci était changée et remplacée par une esclave de Cerbère dont la voix seule glaçait la pauvre Dominga. C'est au milieu de ces cruelles alternatives que vécut pendant

huit ans la jeune religieuse. On ne conçoit pas comment sa santé put résister à une aussi longue agonie. A la fin, Dominga, sentant qu'elle était au bout de ses forces, se décida et s'ouvrit à une de ses compagnes, qu'elle aimait plus que les autres, et qui venait d'être nommée portière. Sa confiance se trouva heureusement bien placée; et Dominga, assurée qu'elle fut de l'aide et du silence de la portière ne songea plus qu'aux moyens de se procurer ce dont elle avait besoin pour l'exécution de son plan. Il lui fallait se confier à la négresse, sa commissionnaire, car sans le concours de cette esclave, il était impossible de réussir. Cette confiance était entourée de dangers; et dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui se rattachent à l'exécution de son plan d'évasion, Dominga fut admirable de courage et de persévérance. Elle ne pouvait communiquer avec sa négresse qu'au parloir, et à travers une grille. Les paroles de Dominga pouvaient être entendues par une des silencieuses filles qui allaient et venaient sans cesse. Voici le plan qu'avait conçu Dominga, et qu'elle eut la hardiesse d'exposer à sa négresse en lui offrant une large récompense pour dédommager cette esclave des périls qu'elle avait à courir.

Il fallait que la négresse se procurât une femme morte, qu'elle l'apportât le soir, à la nuit tombante, au couvent : la portière devait lui ouvrir et lui montrer l'endroit où elle cacherait le cadavre; ensuite Dominga devait, dans la nuit, le venir chercher, le porter sur son lit, y mettre le feu, puis s'échapper pendant que les flammes brûleraient le cadavre et le *tombeau*. Ce ne fut que très long-temps après être entrée dans l'entreprise de sa maîtresse que la négresse put apporter le cadavre; il eût été dangereux d'en demander à l'hôpital, qui, au surplus, n'en eût donné qu'à des chirurgiens, et pour un usage indiqué, attendu qu'il n'y a pas d'école de médecine à Aréquipa. Il était presque impossible d'obtenir le corps d'une femme morte chez elle : aussi assure-t-on que, sans les bons offices d'un jeune chirurgien, qui fut mis dans la confiance, la bonne amie de Dominga aurait achevé ses deux années de sœur portière avant que l'esclave eût pu se procurer le cadavre qui devait, dans le couvent, faire croire à la mort de sa maîtresse. Par une nuit sombre, la négresse, surmontant ses terreurs par l'appât de la récompense promise, chargea sur ses épaules le cadavre

d'une femme indienne, morte depuis trois jours. Arrivée à la porte du couvent, elle fit le signal convenu ; la portière, toute tremblante, ouvrit, et la négresse, en silence, déposa son fardeau dans le lieu que, du doigt, lui montrait la portière. L'esclave fut ensuite se poster au détour de la rue Santa-Rosa pour y attendre sa maîtresse.

Dominga était depuis plusieurs jours en proie à de vives inquiétudes ; des obstacles sans cesse renaissans entravaient l'exécution de son projet. Elle attendait avec anxiété le résultat des dernières démarches qu'on avait dû tenter pour se procurer un cadavre de femme, lorsque son amie la portière vint la prévenir que sa négresse en avait introduit un dans le couvent. A cette nouvelle, Dominga tomba à genoux, baisa la terre ; puis, portant les yeux sur son christ, resta longtemps dans cette position, comme abîmée dans un sentiment ineffable d'amour et de reconnaissance.

Le soir, la portière verrouilla la porte sans la fermer à la clé, ensuite elle fut, selon que la règle l'exigeait, porter la clé à la supérieure, et se retira dans *son tombeau*. Dominga, vers minuit, lorsqu'elle jugea que toutes les religieuses étaient profondément endormies, sortit de son tombeau, où elle laissa sa petite lanterne sourde, et fut à l'endroit que lui avait indiqué la portière prendre le cadavre. Dominga enleva sans hésiter l'horrible fardeau, le déposa sur son lit, le revêtit de ses habits de religieuse, et s'étant revêtue elle-même d'un habillement complet dont elle avait eu le soin de se pourvoir, elle mit le feu à son lit et prit la fuite, laissant toute grande ouverte la porte du couvent.

Ma cousine se tut, et les trois religieuses de Santa-Catalina se regardèrent encore cette fois avec un air d'intelligence qui me fit pressentir leurs pensées. Après quelques instans de silence, la sœur Margarita demanda ce qui s'était passé au couvent par suite de l'évasion de Dominga, et ce qu'on en avait pensé. Personne, reprit ma cousine, ne se douta de la vérité. La sœur portière, qui ne dormait pas, comme vous devez bien le présumer, courut sur les pas de Dominga fermer la porte au verrou, et, dans la confusion occasionnée par l'incendie du tombeau de Dominga, l'adroite portière sut reprendre sa clé chez la supérieure, et ferma sa porte comme de coutume. Tout

le monde fut convaincu que Dominga s'était *brûlée*. Les restes du cadavre que l'on trouva étaient méconnaissables, et ils furent enterrés avec les cérémonies en usage pour la sépulture des religieuses. Deux mois après, la vérité commença à transpirer ; mais les religieuses de Santa-Rosa ne voulurent pas y ajouter foi, et quand l'existence de Dominga avait cessé d'être un doute pour tout le monde, les bonnes sœurs soutenaient encore que Dominga était bien morte, et que ce qu'on racontait sur sa prétendue sortie du convent était une calomnie. Elles ne furent convaincues que lorsque Dominga elle-même prit soin de les convaincre en attaquant la supérieure pour qu'elle eût à lui restituer sa dot, qui était de 10,000 piastres (50,000 francs.)

Pendant tout le temps qu'avait duré le récit de ma cousine, je m'étais occupée attentivement de remarquer l'effet produit par sa narration sur les trois charmantes religieuses. La plus ancienne des trois, la sœur Margarita, s'était à peu près constamment tenue dans sa réserve conventuelle. Il était échappé à la vive et impétueuse Rosita plusieurs exclamations qui dénotaient avec quelle sincérité cette aimable fille compatissait aux souffrances qu'avait éprouvées Dominga pendant ses onze années d'agonie. Quant à la bonne Manuelita, elle pleurait, et répétait souvent avec une naïve compassion : Pauvre Dominga ! comme elle a dû souffrir, mais aussi comme elle est heureuse d'être enfin délivrée ! Et la gracieuse fille jetait sa tête sur mon épaule, avec un mouvement d'enfant, et pleurait.

Nous nous retirâmes, laissant ces dames plongées dans une rêverie que nous ne crûmes pas discret de troubler. Je gagerais bien, dis-je alors à ma cousine, qu'avant deux ans ces trois religieuses ne seront plus ici. — Je le pense comme vous, me répondit-elle, et j'en serais bien contente : ces trois femmes sont trop belles et trop aimables pour vivre dans un couvent.

Le lendemain nous sortîmes de Santa-Catalina. Nous y avions demeuré six jours, pendant lesquels ces dames mirent tous leurs soins à nous faire passer le temps le plus agréablement possible. Diners magnifiques, petits goûters délicieux, promenades dans les jardins et dans tous les endroits curieux du

couvent, ces aimables religieuses n'omirent rien pour nous plaire et pour nous faire jouir des récréations que le couvent leur permettait de nous offrir. Nous fûmes reconduites jusqu'à la porte par toute la communauté, pêle-mêle, sans cérémonie et sans la moindre étiquette, mais avec une affection si vraie et si touchante que nous pleurâmes avec les bonnes religieuses de la peine réelle que nous ressentions de nous séparer. Nos impressions étaient bien différentes de celles que nous éprouvâmes à notre sortie de Santa-Rosa. Cette fois, nous ne sortions qu'à regret du couvent, et nous nous arrêtâmes à plusieurs reprises dans la rue pour porter nos regards sur les tours de l'asile hospitalier que nous venions de quitter. Nos enfans et les esclaves étaient tristes, et ces dames ne tarissaient pas en éloges sur la conduite des religieuses.

Il n'y eut pas de jour dans la semaine qui suivit notre sortie qu'elles ne nous envoyassent des cadeaux de toute espèce. Il serait difficile de se faire une idée de la générosité de ces excellentes filles. J'avais gardé un si agréable souvenir de l'accueil amical que j'avais reçu dans le couvent de Santa-Catalina, qu'avant mon départ d'Aréquipa, je fus plusieurs fois causer au parloir de mes anciennes amies. Dans cette circonstance, ces dames me comblèrent encore de petits cadeaux, et me donnèrent la commission de leur envoyer de la musique de *Bossini*.

M^{me} FLORA TRISTAN,

LE

TOURISTE PARISIEN

EN ANGLETERRE.

I.

M. CHRISTOPHE D.... A M^{me} D....

Londres, le 27 mars 1836.

Ma chère Julie ,

La présente est pour te rassurer d'abord sur notre santé. Nous avons débarqué tous hier à bon port à huit heures sept minutes du soir. A neuf , un fiacre nous a laissés à l'hôtel de Bristol, *Blackfriar's road*, où tu nous adresseras dorénavant tes lettres.

J'ai peu de choses à te dire de notre voyage, qui n'a pas offert beaucoup d'incidens extraordinaires. Tu sais qu'après notre dernier embrassement général dans la cour des messageries, tu m'avais vu partir très confortablement établi dans le premier coin d'intérieur de la diligence. Le lendemain , la matinée était si belle, que je suis monté sur la banquette pour voir

un peu le pays. Bien m'en a pris de toute façon, car cela m'a valu une fort aimable société jusqu'à Montreuil. J'ai trouvé là-haut le conducteur, ancien garde municipal, d'une politesse extrême, et un voyageur très instruit. Tout le long du chemin, nous avons causé ponts-et-chaussées et politique. Un quart de lieue environ avant Montreuil, le jeune homme a mis pied à terre et nous a quittés. Devine, chère amie, auprès de qui je venais de rouler, une demi-journée, côte à côte ? C'était près du sous-préfet de la ville lui-même. Dans le cours de notre entretien, je ne m'étais pas gêné sur le compte du gouvernement ; j'avais dit que les routes ne me semblaient point en trop bon état, et qu'une amnistie partielle serait peut-être désirable. Heureusement que je me suis ouvertement prononcé contre les doctrinaires qui ne sont plus en place et en faveur de MM. Passy et Sauzet, les nouveaux ministres. J'espère que la vivacité de mes opinions n'aura pas blessé M. le sous-préfet ; du reste je suis charmé des manières simples et bourgeoises du jeune magistrat. Voilà de ces avantages que nous avons gagnés à la révolution de juillet. Ce n'est pas sous la restauration qu'on nous eût donné des fonctionnaires de ce mérite et de cette affabilité.

Au relai de Montreuil, j'avais proposé à notre Édouard de monter prendre, sur la banquette, près de nous, la place libre. Eh bien ! lui, si affamé d'air, qui aime tant, tu sais, regarder les champs et rêver à la belle étoile, il a préféré rester dans l'intérieur. Il est vrai qu'il était en grande conversation littéraire avec une jeune Anglaise, fraîche et rouge comme une pomme d'api, que sa maman ramène à Londres, d'une pension de Paris, où elle a passé plusieurs années. Une chose remarquable, c'est qu'au dîner, à la table d'hôte d'Abbeville, cette demoiselle a mangé plus de gigot rôti à elle seule que tous les voyageurs ensemble ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir l'air extrêmement romanesque et d'être très forte en poésie. Je n'ai pas voulu contrarier Édouard sur ses galanteries. Cela regardait davantage la maman, qui ne paraissait pas s'en inquiéter beaucoup. D'ailleurs c'était là pour lui une bonne occasion de se fortifier dans son anglais, qui nous sera bien nécessaire.

Je ne te parlerai pas en détail de la traversée, attendu que

je ne me souviens guère d'avoir rien vu ni entendu, tant qu'elle a duré. Tout ce que je me rappelle, c'est d'être demeuré environ douze heures étendu sur le pont, parmi les porte-manteaux et les caisses, m'imaginant être jeté par la fenêtre d'un septième étage, sans pouvoir tomber jamais. Le soir, à mesure que nous avons avancé dans la Tamise, je me suis senti pourtant ressuscité un peu; mais j'étais toujours bien abasourdi.

Édouard, tout pâle et chétif qu'il paraît, s'est mieux tiré d'affaire. Il n'a pas bronché un moment. Son Anglaise venait aussi avec nous sur le paquebot. Ils se sont remis à causer de plus belle de Walter Scott et de milord Byron, absolument comme s'ils eussent été en terre ferme; j'aurais mieux aimé qu'ils eussent causé un peu de cotonnades et qu'il eût montré nos échantillons. Cela nous eût valu peut-être le placement de quelques articles. Mais ce garçon-là ne comprend rien au commerce. A quoi lui auront servi tant d'études? Sera-t-il jamais capable de mener, après nous, notre maison? J'ai bien peur que son éducation ne soit tout-à-fait manquée.

Tu conçois que je ne puis rien te mander ce matin, en fait d'affaires. Mais je ne vais pas perdre un moment. Nous sortons tout-à-l'heure pour aller voir nos correspondans et remettre nos lettres de recommandation. J'espère t'annoncer bientôt des résultats.

Ton mari.

II.

Londres, le 30 mars 1836.

Je te dirai d'abord que je serais assez content de Londres s'il y faisait clair. La ville n'a pas l'air mal. Malheureusement, le brouillard est si épais, qu'en ce moment même, c'est-à-dire à midi juste, à ma montre, il me faut une chandelle pour t'écrire. Édouard se désespère de ce temps. Il dit qu'il a le *spleen*. Or, ce *spleen* est une maladie contagieuse particulière à Londres, une espèce de fièvre froide qui n'est dangereuse qu'au mois de novembre. Les personnes qu'elle attaque alors vont généralement se jeter dans une petite rivière appelée la Serpentine. Comme

nous entrons seulement en avril, tu vois qu'en tout cas nous aurions le temps de réfléchir avant d'aller nous noyer.

Les rues sont larges, longues, droites et si pareilles, qu'il est presque impossible de ne les pas confondre. Ce qui m'intrigue beaucoup, c'est qu'on n'y aperçoit pas une apparence de ruisseau. Toutes sont ornées de trottoirs larges eux-mêmes comme notre rue Saint-Martin. Ce serait plaisir d'y marcher, n'était le désagrément de recevoir d'effroyables coups de coude à chaque pas. Ces Anglais sont bien les plus grands rustres de la terre. Ce sont autant de poteaux ambulans que vous rencontrez. Ce qui dépote le plus, c'est que, vous ont-ils crevé la poitrine d'une bourrade, ils ne se détournent pas seulement pour regarder si vous vivez encore.

Je ne suis pas aussi enthousiaste des boutiques que je m'attendais à l'être. Un Français peut lever la tête même dans *Regent Street*. Nous avons, rue Vivienne, et rue de la Paix, des magasins qui permettent à notre orgueil national cette assurance.

Notre première visite, et la plus intéressante, a été chez M. John Smith, marchand de nouveautés et de merceries en gros et en détail, qui demeure *Fleet Street*, dans la Cité. Si ces Anglais n'étaient pas tous de vrais glaçons enluminés, à peine l'aurais-je trouvé poli. C'est un gros homme chauve, à la mine rouge et rechignée. Il a commencé par me secouer la main, puis m'a tout d'abord remis au lendemain pour dîner avec lui, parler d'affaires, et me présenter à sa femme. Il m'a bien demandé ce qu'il me semblait de Londres; mais sans attendre ma réponse, il m'a prié de l'excuser s'il retournait finir un compte, et m'a engagé à m'asseoir, me laissant dans les mains le *Morning-Chronicle*. Imagine-toi que ce *Morning-Chronicle* est un journal imprimé en petits caractères imperceptibles, quatre fois grand comme le *Constitutionnel*. Qu'est-ce qu'ils peuvent inventer, bon Dieu! pour emplir tous les jours une pareille feuille de papier? Si je ne sais jamais ici les nouvelles que par le *Morning-Chronicle*, je ne serai guère au courant de la politique.

Les Smith seront, à ce qu'il paraît, ici notre principale connaissance; nous nous sommes rendus hier à leur invitation. Ce premier dîner en ville vaut la peine que je t'en donne un compte détaillé.

Nous sommes arrivés fort tard, grace aux lambineries de M. Édouard qui n'est jamais prêt. On nous attendait évidemment pour se mettre à table. Toutefois, M. Smith nous a présentés successivement à sa femme, à ses filles, et au reste de la compagnie. Il y avait là trois négocians de la Cité avec leurs épouses. Mistress Smith et les jeunes misses ont l'air extrêmement affable. Imagine-toi qu'elles nous ont tout de suite chacune donné une poignée de main. Je suppose que c'est là une grande marque de considération. Mistress Smith est aussi grande, maigre et pâle que son mari est court, gros et violet. Les demoiselles sont de la même venue que la maman; mais quant au visage, de la couleur du papa. Toutes trois raides comme des pincettes dans des fourneaux de soie grise qui m'ont semblé en gros de Naples de Lyon, et si décolletées des épaules que j'en ai presque rougi.

Nous sommes aussitôt descendus dans la salle à manger qui est au rez-de-chaussée. Mistress Smith m'a placé près d'elle. On a mis Édouard entre les deux demoiselles.

Le repas est achevé maintenant, et Dieu merci! je n'en suis pas mort; mais je ne voudrais pas de si tôt recommencer. Ces Anglais ont des manières de boire et de manger auxquelles je ne m'habituerai pas aisément. Tu n'as pas d'idée de leur cuisine et de leur service. On a bien raison de dire qu'ils ne font rien comme les autres.

Voilà d'abord qu'il y a pour entrées de la soupe, du poisson, des choux et des pommes de terres.

— Voulez-vous de la soupe ou du poisson? -- me demande mistress Smith.

— La question est curieuse, dis-je en moi-même. Bien entendu pourtant je réponds — « de la soupe, s'il vous plaît. » Mais ce qu'ils appellent ici de la soupe, de la soupe à la tortue, je crois, c'est une véritable panade de poivre noir. Après en avoir avalé une cuillerée, je m'arrête. C'est assez. Je me serais volontiers rabattu sur le poisson. Mais il paraît qu'il n'est pas permis d'aller de l'un à l'autre. On a le droit d'opter, c'est tout. Du moins, ceux qui avaient pris de la soupe ne prenaient pas de poisson. Ceux qui prenaient du poisson n'avaient pas pris de soupe. Plus je réfléchis à cet usage anglais, plus il me confond. Je ne comprends guère d'un côté qu'on puisse avoir un

bou estomac sans manger de potage ; mais quel estomac d'enfer ont donc ceux qui mangent impunément du potage à la tortue ?

Le second service me va mieux. D'une part, une pièce de bœuf rôti de la grosseur d'une citrouille, le *roast-beef*, comme ils disent ; de l'autre, un pâté chaud dans une terrine, et encore un plat de pommes de terre en regard de la sauce blanche. Les douceurs font un troisième service. C'était, par exemple, un chausson de marmelade vis-à-vis d'un *pudding*. Notez bien qu'en ce qui concerne le second et le troisième service, la règle est la même que quant aux entrées. « Voulez-vous du *roast-beef* ou du pâté chaud ? voulez-vous de la marmelade ou du *pudding* ? choisissez ! » Les affamés se dédommagent de l'alternative en redemandant du même. La civilité autorise à y revenir. Les *puddings* sont surtout les entremets favoris. Leurs espèces sont très nombreuses. J'ai noté le nom de celui d'hier. On l'appelle. *A dog in a blanket*, — un chien dans une couverture. C'est une espèce de pâte bouillie et roulée avec de la compote. Tu aimerais cela. J'en demanderai la recette à mistress Smith :

Mais la compote et le *pudding* enlevés, devine ce qu'on apporte ! Tu vas penser que je me diverte, et que j'invente. On apporte la salade et le fromage. En vérité, ces Anglais sont des originaux sans copie. Je ne sais pas ce qu'ils font de l'eau, car je n'en ai pas aperçu une goutte ; et, à sa place, c'est du vin qu'ils mettent dans les carafes. Enfin ils poussent l'esprit de contrariété jusqu'à tenir la fourchette de la main gauche et le couteau de la droite. Moi qui, par politesse, m'efforçais d'en faire de même, juge combien j'étais à l'aise ! Autre contradiction. Leur extrême propreté ne les empêche pas de manger sans serviette, et de s'essuyer les doigts à la nappe. En revanche, ils changent de couverts à chaque plat. Comme je ne connaissais pas cette habitude-là, c'était un vrai combat entre moi et la bonne, toutes les fois qu'elle venait m'enlever ma fourchette et mon couteau. En tout cas, il faut que ces Smith aient bien de l'argenterie pour suffire à une pareille mode.

Ces Anglais ont en outre des civilités à eux bien singulières et bien incommodes. Ainsi, tout le temps du dîner, les uns après les autres, ils boivent à votre santé, et vous devez nécessaire-

ment leur rendre raison ; il y va de l'honneur. C'est un défi , c'est un duel. Êtes-vous provoqué ; vous , et votre assaillant , vous emplissez vos verres ensemble , vous vous saluez ensuite gravement , et puis : feu , vous buvez la rasade.

La méthode de servir le dessert n'est pas moins bizarre. C'est sur la table nue qu'on le place. Il est vrai que , la nappe étant la serviette générale , ils supposent peut-être qu'au dessert elle cesse d'être indispensable ; mais voici le plus étrange procédé de ces insulaires. Au bout d'une séance de trois heures , mistress Smith se lève ; tous les convives sont à l'instant debout. J' imagine que la cérémonie est conclue ; j'offre galamment mon bras droit à la maîtresse du logis. — M. Smith m'arrête par la gauche. En un clin d'œil , toutes les dames se sont éclipsées sans qu'un seul cavalier les ait suivies. Les hommes , restés entre eux , reprennent gravement leurs sièges , et s'attablent de nouveau.

Je ne me rendais pas très bien compte de ce qu'on allait faire. Ça n'a pas tardé à s'éclaircir. Il s'agissait de boire sérieusement le vin qu'on n'avait que goûté auparavant , Et , en effet , on s'y est mis sérieusement , je l'assure. Il y a , vois-tu , trois grandes carafes de blanc et de rouge qu'on se passe autour de la table. Elles vont à la fille , et ne s'arrêtent que le temps de saluer. Quand elles sont vides , la bonne le remplit , et puis on les vide encore , et ainsi de suite pendant deux heures.

Du reste , la promenade des carafes n'empêche pas la conversation d'aller son train ; au contraire , ça la pousse ; elle n'avait guère été animée pendant le dîner ; moi , du moins , je n'avais pas dit grand'chose. J'étais là près de mistress Smith , qui n'est pas forte sur le français ; je ne suis pas plus fort en anglais , de façon que nous ne pouvions pas beaucoup causer. Elle m'a bien demandé quatre ou cinq fois si je préférerais Londres à Paris. Moi , poliment , je lui répondais toujours : *Yes*. Voilà , à peu près tout ce que nous nous sommes dit.

Tandis que les carafes couraient la poste , les hommes ont parlé politique. Outre M. Smith , il y en avait encore deux ou trois qui entendaient le français ; je me suis senti davantage sur mon terrain. — Qu'est-ce que vous pensez de la question d'Orient ? me dit M. Smith. — Ma foi , je vous avoue que je n'ai

pas lu le journal depuis mon départ de Paris, ai-je répondu ; mais j'ai bien de la peine à croire que don Carlos réussisse jamais en Espagne. — Peut-être ont-ils trouvé mon affirmation un peu hardie ; ils se sont regardés tous, et Édouard m'a marché sur le pied.

— Ce qui est certain, a repris M. Smith, c'est que, dans les clubs, on commence à s'entretenir beaucoup des probabilités d'une guerre avec la Russie. — Ah ! vous avez encore des clubs, vous autres ! me suis-je écrié ; tant pis. A Paris, nous y avons mis bon ordre. Il y a beau jour que la garde nationale a fermé ces tanières de républicains. » J'ai dit cela, j'en ai peur trop vivement. Édouard a rougi jusqu'au blanc des yeux. Au surplus, je ne suis pas obligé de connaître les opinions politique de toute l'Angleterre. S'il y avait là des révolutionnaires, ce n'est pas ma faute.

Cependant toute chose a une fin. Les carafes auraient bien marché toujours, ça leur était égal : elles se vidaient à mesure qu'on les emplissait. M. Smith est venu de me faire, à l'oreille, une proposition fort honnête, qui m'a embarrassé un peu, tout en me rendant service. Puis on s'est levé en masse, et l'on est remonté, comme on a pu, au salon.

Toutes les dames étaient rangées en demi-cercle autour de la cheminée. J'espère qu'elles avaient eu le temps de comparer leurs toilettes et de se moquer de nous.

Pour être franc, je t'avouerai que j'étais un peu gai ; tu sais que je n'ai pas l'habitude du vin pur ; c'est rare à la maison, quand nous avons du monde, si je bois deux ou trois petits verres de bourgogne. — « Que préférez-vous, de Londres ou de Paris ? » m'a redemandé mistress Smith, en m'offrant une tasse de café. — « *Yes, yes, yes, yes,* » ai-je répondu quatre fois de suite, à ce que prétend Édouard. En vérité, je voyais trente-six bougies dans la chambre, tandis qu'il n'y en avait réellement que quatre sur le piano et la cheminée.

— Du café ! nous n'en prenons jamais le soir, cela nous empêche de dormir, dis-je à mistriss Smith qui revient à la charge. La bonne emporte le plateau ; c'est bien.

Mais au bout d'une demi-heure, la voilà qui reparait avec un autre. — Encore ! me mets-je à crier. — C'est le thé, reprend M. Smith. Et, en effet, c'était le thé avec des tartines de beurre.

Ma pauvre tête démenageait de plus en plus. — Comment ! le déjeuner à présent ! dis-je. Heureusement qu'Édouard m'emmène dans un coin, et m'empêche d'en dire davantage.

Ce qu'ils font tous de dix à onze heures, je serais bien embarrassé de te le conter. Il paraît pourtant que les demoiselles ont chanté des mélodies irlandaises, et qu'on a regardé des images et des almanachs qui étaient sur le guéridon.

Mais comme onze heures sonnent, ne voilà-t-il pas la bonne qui remonte avec un plateau plus grand que jamais, c'est-à-dire un vrai second diner tout servi ; le *roas-beef*, les compotes, le *chien dans la couverture*, et les trois maudites carafes pleines jusqu'au gosier, comme si on ne les avait pas vidées déjà vingt fois.

— Oh ! mistress Smith, ce n'est pas raisonnable ; vous faites des folies, dis-je en me levant. C'était bien assez du premier diner d'en bas.

— Ne vous inquiétez point, répond en riant M. Smith. Ceci n'est rien ; c'est une manière de collation. Un Anglais, voyez-vous, ne croirait pas sa journée complète s'il ne la finissait point par un bout de souper.

— Oui, la journée est effectivement très complète. Le bout de souper est attaché au diner par la promenade des carafes, les plateaux de thé, de café et les tartines de beurre... Édouard m'interrompt et me force de m'asseoir. Dames et cavaliers, tout le monde s'attable en cercle et l'on attaque le souper, ni plus ni moins que si l'on n'avait dîné de la samaine.

— Ma foi, dis-je à Édouard, tout ça aura un terme.

Au même moment rentre la bonne, qui ne se lasse pas.

— Qu'est-ce qu'elle apporte, bon Dieu ! dans un grand pôt qui fume ? Ce sera peut-être de la soupe à la tortue, puisqu'on recommence tout.

C'était de l'eau bouillante. Et aussitôt, chacun et chacune d'avaler, par-dessus le souper, des grands verres d'eau chaude corrigés avec du genièvre et du sucre. Ils appellent cela du *grog* et encore autrement ; que je me rappelle ; — Ah ! le *bonnet de nuit*, — *night-cap* ; il paraît qu'ils ne pourraient se coucher sans ce bonnet-là.

Comme ils n'avaient pas l'air d'être bien pressés d'y aller, nous avons tiré notre révérence. Je ne sais pas si à force de

s'en foncer le bonnet de nuit, ils s'en sont procuré une bonne ; ce qui est sûr, c'est que la mienne ne l'a guère été. Quel cauchemar ! C'étaient les trois carafes qui dansaient la boulangère sur mon estomac, autour de la soupe à la tortue.

Ne ne tourmente pas cependant ; j'en suis quitte pour une mauvaise digestion. Je me noie de thé depuis ce matin, et cela me réussit. Je ne m'étonne pas que ce soit là tous les jours le déjeuner des Anglais. Quand on fait des diners pareils, on a besoin de tisane le lendemain.

II.

Londres , le 4 avril 1856.

Nous avons fait samedi aux Smith notre visite de digestion. Le mari était dehors ; mais la dame et les demoiselles ne nous ont pas reçus moins cordialement que le jour du dîner. Les poignées de main ont été même plus serrées. Je suis vraiment confus des prévenances de cette aimable famille. Il est clair que nous plaisons beaucoup. La première fois que nous reviendrons , si cela continue , tout le monde nous embrassera. La conversation , par exemple , a languï souvent. Mistress Smith ne m'a redemandé qu'une fois si je préférerais Londres à Paris ; mais elle m'a baragouiné cinq ou six autres questions dans un français auquel je n'ai pas compris une syllabe. Comme j'avais peur de me compromettre avec mon *yes* , j'ai pris le parti de ne plus répondre qu'en m'inclinant respectueusement et d'un air qui ne disait ni oui ni non. M. Smith m'a rendu service en rentrant. Avec lui j'ai retrouvé la parole.

Notre visite s'était prolongée. Il était près de cinq heures. Je tremblais qu'on ne nous retint à dîner. Heureusement j'en ai été quitte pour la peur. M. Smith m'a seulement proposé une partie de campagne entre hommes pour le lendemain. Juge si j'ai balancé à accepter. Il s'agissait d'aller à Greenwich , à six milles de Londres , par le nouveau chemin de fer.

Un chemin de fer , ma chère Julie ! J'ai vu un chemin de fer. Moi , qui te parle , je suis allé en voiture sur un chemin de fer. Tu n'en connais guère de nos amis , même de ceux qui ont été commis-voyageurs dans leur jeunesse , tu n'en connais guère

qui aient voyagé par des chemins de fer. Eh bien ! moi , en attendant ceux qu'on nous promet de Paris à Versailles , de Paris au Havre , j'ai vu celui de Londres à Greenwich ; j'y ai marché , j'y ai roulé. C'est un voyage qui mérite bien de l'être conté de point en point.

Il avait été convenu , à ma grande approbation , qu'on dînerait de bonne heure , chacun de son côté. Comme le chemin de fer de Greenwich n'a encore ni commencement ni fin , il faut aller prendre fort loin le milieu qu'il y a de fait. M. Smith nous a menés là dans sa demi-fortune. Tu t'imagines peut-être qu'un chemin de fer est de même qu'un autre chemin , de plein pied avec la plaine. Pas du tout. Cela est juché comme un aqueduc au sommet d'une plate-forme d'arcades en briques aussi éloignée de la terre que le parapet du pont Saint-Michel l'est de la rivière. Quand on est grimpé là-haut , on entre dans des omnibus attachés les uns aux autres à la file et on attend l'attelage. L'attelage , c'est la machine. Elle venait d'aller conduire une autre file de voitures ; mais la gaillarde va un fameux train ; elle n'a pas été longue à revenir. C'est un plaisir de la voir et de l'entendre arriver. Comme elle galope , et quel tapage ! D'abord , on aperçoit la grosse fumée noire qu'elle a au bout de son tuyau comme un plumet sur l'oreille ; puis , au bruit qu'elle fait , aux nuages de vapeur blanche qu'elle secoue ainsi qu'une cri-nière , en hennissant , on dirait une diligence traînée par douze chevaux de poste du Limousin. A mesure qu'elle approche , elle se calme pourtant ; mais à peine est-elle attachée à la nouvelle file qu'elle emmène , voilà qu'elle se met à crier et à piaffer de nouveau et vous emporte , ventre à terre , ses douze énormes voitures , comme si ce n'était qu'un petit cabriolet. Je m'étais prudemment placé dans la douzième , c'est-à-dire tout à la queue ; malgré cela , je l'avoue qu'au moment du départ , je ne me sentais pas très à l'aise. On a beau n'avoir peur de rien , cela vous fait une certaine impression , lorsqu'on songe que le dérangement du moindre des petits morceaux de la mécanique ou seulement une malencontreuse petite pierre entre les rainures du chemin de fer suffirait pour vous lancer d'une hauteur de cent pieds dans des champs de fèves ou de pommes de terre. A cela près , les chemins de fer sont une chose merveilleuse. On va si vite , qu'on n'a pas le temps de s'effrayer. En moins de

sept minutes nous avons couru nos deux milles ; nous étions débarqués sains et saufs à Deptfort.

De là il nous restait, jusqu'à Greenwich, un mille de chemin, qu'il nous a fallu faire à pied par une pluie battante. Tout ce surplus de la partie de campagne ne m'a que très-médiocrement amusé. La foire de Greenwich, si célèbre à Londres, est cent fois au-dessous de la moindre de nos foires des environs de Paris. A ne consulter que mon goût, j'en aurais eu assez d'un coup-d'œil à l'allée principale ; mais cet excellent M. Smith, qui pensait me divertir, a eu l'extrême complaisance de me promener là, dans la boue jusqu'aux jarrets, de sept à dix heures du soir. Ce n'est pas que le mouvement manquât à la fête ; en dépit du temps, il y avait foule ; mais c'était là justement ce qui contribuait le moins à l'agrément de la soirée. Je t'ai dit qu'à la ville ce peuple anglais est déjà le plus brutal et le plus pousseur de la terre ; à la campagne, à Greenwich surtout, c'est bien pire. Ce sont, à chaque pas, des bandes de grands polissons qui se ruent sur vous, les poings fermés, et vous culbutent. Il n'y a pas jusqu'aux femmes qui ne se mettent de la partie. Votre chapeau est arraché de votre tête et jeté au vent ; on vous ratisse le dos avec une petite râpe de bois, inventée exprès pour l'amusement des farceurs de Greenwich ; ou bien on vous déchire une basque de votre habit en vous tirant par derrière ; vous vous retournez, et un doux visage de jeune fille vous dit en souriant : « C'est moi ! » A force d'être heurté et moulu, je commençais à perdre patience. Je me préparais à riposter aux assaillans. M. Smith m'a retenu ; il m'a dit que ce n'était rien, que c'était l'usage, qu'il y avait même un proverbe qui autorisait toutes ces espiègleries les jours de foire. A la bonne heure, si c'est l'usage ; mais certainement mon dos ne s'habituerait pas mieux aux fêtes champêtres des Anglais que mon estomac à leurs dîners.

Quant aux paillasses, aux danses, aux ménageries et aux monstres, il y en avait à profusion, je ne puis pas dire le contraire ; mais tu conçois que, mouillé et basculé comme j'étais, je ne regardais pas tout cela avec beaucoup de plaisir. D'ailleurs nous avons tant vu de ces choses-là, et bien supérieures, à Saint-Cloud et à Vincennes, que je n'en suis plus guère curieux.

Je crois, en vérité, que M. Smith nous aurait tenus là toute

la nuit, s'il n'était pas tombé, par bonheur, une averse qui a balayé la fête tout d'un coup. Ce n'a pas été sans peine que nous avons trouvé des places sur l'impériale d'un omnibus, qui nous a ramenés à Londres trempés jusqu'aux os. Malgré ces petits désagrémens et la courbature qui m'en reste ce matin, je ne regrette pas ma journée d'hier. J'ai vu enfin de mes propres yeux un de ces chemins de fer dont *le Constitutionnel* nous faisait tant de récits depuis si long-temps. Pour Édouard, je ne sais pas ce qu'il a dans l'ame, je ne sais pas ce qui l'intéresse: il n'a pas plus regardé cela que si c'eût été une route ordinaire. La foule nous avait séparés de lui à la fête. Au lieu de nous chercher, il s'en est allé se promener tout seul dans le parc de Greenwich. C'est toujours sa même sauvagerie. Quand nous sommes ensemble, il ne desserre pas les dents; jamais il n'a un mot à dire. J'ai peur, je t'assure, que ses anciennes manies ne le reprennent, et qu'il ne veuille encore être un auteur. Pourvu que son voyage d'Espagne et tous ces hommes d'esprit qu'il a connus ne nous l'aient pas gâté tout-à-fait.

IV.

ÉDOUARD D..... A VICTOR B.....

Londres, le 7 avril 1836.

N'es-tu pas inquiet de mon silence? Voilà huit jours que je suis à Londres et je ne t'ai pas encore donné signe de vie. Hélas! c'est que j'ai peine à croire que je vive. Je dis huit jours, je devrais dire huit nuits. Sous quel ciel suis-je tombé, moi qu'un nuage qui passe sur ma tête paralyse? En quelle ville, moi que Paris suffoquait déjà? Non, ce ne sont pas des journées que ces sombres crépuscules, au travers desquels s'agite et s'empresse une foule qui semblerait un peuple de fantômes, n'était le bruit incessant. Ce n'est pas de l'air que cette boue de charbon de terre et de fumée qu'on respire. Leur soleil n'est pas le soleil: c'est je ne sais quel astre à l'agonie. Ce matin, pour la première fois, je l'ai vu s'efforçant de percer les plis du brouillard; mais leur voile redoublé a bientôt dérobé de nouveau sa face pâle et mourante.

Tu me l'avais prédit, Victor ; ç'a été une folie à moi de partir, puisque le choix m'était laissé. A Paris, au moins, je n'avais pas autant à souffrir de ma captivité ; ma chaîne était longue ; et je pouvais aller jusqu'où elle m'arrêtait. Ici je suis rivé à mon père ; il a la main sur moi ; il ne me laisse plus un pas libre ; seul qu'il est, hors de la sphère de ses habitudes, ignorant la langue du pays, il n'a que moi, il ne peut rien que par moi !

Il se trompe pourtant s'il espère me réduire de guerre lasse, s'il compte étouffer ma pensée dans la lutte et me rabattre à son niveau. Eût-il eu affaire à une nature moins opiniâtre et déterminée, il avait choisi pourtant le bon moyen pour en venir à bout. A quel apprentissage il me met ! Le matin courir avec lui les boutiques et lui servir de *drogman* des heures entières, dans une négociation où se débat gravement le prix de cinquante aunes de futaine ! Le soir transcrire les lettres de commerce et tenir ses livres, sous son regard et sous sa dictée ! Certes, il n'y avait qu'un cerveau cuirassé d'obstination comme le mien qui pût refuser de devenir radicalement stupide à ce métier.

Et aux heures qu'il dit de délasserment, en quelle compagnie il me mène ! Quelle société que celle où il m'embourbe, moi, qui pour mon malheur m'étais un temps frayé l'accès dans les salons élégans et polis, dans l'atelier de l'artiste, dans le sanctuaire du poète ! J'avais cru ce monde commercial et bourgeois de Paris, le plus étouffant de tous et le plus malsain. Cette classe est ici la même, si elle n'est pire et plus grossière.

Non pas que je regrette la vie des grands, — *high life*, — comme ils l'appellent ici, où la curiosité plus que l'ambition, m'avait un instant poussé. Il y a long-temps que je suis guéri de cette soif d'honneurs qui m'avait pris follement. Pour l'apaiser, il m'a suffi d'effleurer leur coupe. Ne m'eût-elle pas été retirée, je l'eusse vite détournée ; jamais je n'aurais pu boire jusqu'au fond. Cette atmosphère où vivent les puissans et les riches, est embaumée ; mais elle est insalubre aussi à force de parfums. Du sommet où ils sont et d'où ils pourraient voir si loin, ils ne regardent seulement pas au dehors. Rien chez eux que le soin des jouissances matérielles. Nul souci de celles de l'ame ; leur commerce a la grace aimable et la vivacité légère ; mais sous ce fard de l'esprit, quelle intelligence appau-

vrie ! quelle aridité de cœur ! Combien je souffrais à entendre parler d'art entre les propos de chasse et de médisance , et ne considérer les œuvres du génie que comme des amusemens de plus ou une marchandise qu'on achète !

Mais pardonne-moi toutes mes longues élégies , cher Victor. J'achève le second feuillet de cette lettre , et ne t'ai pas , je crois , dit encore un mot de mon voyage ; il est vrai que j'ai peu de choses à t'en conter. Tout l'événement de la route et de la traversée a été pour moi la rencontre d'une jeune fille que sa mère ramène à Londres , d'un pensionnat de Paris , où elle a passé trois ans. Nous avons roulé ensemble jusqu'à Boulogne ; nous nous sommes retrouvés sur le paquebot. C'était plus de temps qu'il ne fallait pour faire ample connaissance. Cette Anglaise est tout enfant ; elle ne doit pas avoir dix-sept ans. Elle serait jolie sans son excessive fraîcheur ; vraiment , elle a trop de santé et d'appétit. Du reste , elle ressemble à la plupart des demoiselles anglaises que j'ai connues. Ce n'est pas précisément de l'esprit qu'elle a , c'est une sorte de vivacité plus physique qu'intellectuelle , qu'on prendrait d'abord pour de l'imagination ; et puis elle est instruite ; elle sait beaucoup. Nous avons causé à perte de vue de Walter Scott , de Byron et des *Lakistes*. Son érudition poétique m'étonnait , elle était toute prête à me réciter chacun des morceaux que je lui nommais. Sa conversation , je l'avoue , m'a distrait et amusé ; elle ne m'a guère intéressé au fond , ni touché. J'admirais son babil et sa mémoire , tout en regrettant l'ignorance spirituelle de mes naïves Espagnoles. Ce ne sont pas elles qui citeraient ainsi leurs poètes ; à peine si la plus savante les lirait couramment. Mais elles sont bien mieux que des *album* vivans couverts de poésies à chaque page ; elles sont poésie elle-même.

Notre entretien vagabond était un moment tombé sur l'Espagne. La mère s'y est mêlée. Il se trouve qu'elle a eu , à Madrid , un neveu que j'ai connu et qui vient de mourir en Portugal. Ce m'a été là une soudaine recommandation près de la bonne dame. Elle m'a fait promettre de l'aller voir afin de causer plus à loisir du pauvre cousin de Betty. — Betty ! Je te vois sourire d'ici , méchant ami ! tu te rassures ; connaissant la facile mobilité de mes impressions , tu me crois consolé d'avance. Tu te dis que Betty serait l'héroïne très convenable

d'un roman à faire et à écrire ; eh bien ! vos malicieuses conjectures sont dans l'erreur, mon cher Victor. Quand je pourrai m'arracher de l'abrutissante société des amis de mon père, peut-être visiterai-je ces dames, ne fût-ce que pour parler quelquefois à des créatures humaines ; mais je l'ai formellement résolu dans mon cœur, je n'aimerai jamais en Angleterre.

A toi, *for ever*.

V.

Londres, le 10 avril 1856.

S'il faut en croire l'Industrie, cette moderne divinité dont le culte voudrait s'élever sur les ruines de tous les cultes, la civilisation humaine marche à pas de géans. Voyez, s'écrie-t-elle, si je ne mérite pas bien l'apothéose, si je ne suis pas digne d'être intronisée seule en la place de vos vieux souverains ! Saluez-moi et courbez-vous sous son sceptre de fonte, hommes du XIX^e siècle. L'avenir n'appartient qu'à ma royauté, parce que je suis l'unique royauté progressive. Je ne crains plus rien de l'Art ; je l'ai détrôné et assujéti. Il fut un temps mon maître ; il est aujourd'hui mon esclave. Il a perdu son empire du jour qu'il a cessé de conquérir et d'avancer. A peine a-t-il été stationnaire qu'il est devenu rétrograde. Considérez ses derniers efforts. Dites quels pas a faits la poésie depuis Dante, Cervantes et Shakespeare, la peinture depuis Michel-Ange, Raphaël et le Titien, la musique depuis Mozart ? Moi, loin de là. Chaque jour j'agrandis mon territoire ; chaque jour je marche à de nouvelles conquêtes ; chaque jour je m'empare plus étroitement du monde. C'est timide d'abord et craintive que j'ai mis le pied sur une planche qui m'a portée d'un continent à l'autre. Il me fallait implorer alors le secours du vent ; c'en était fait de moi s'il m'était contraire. Aujourd'hui j'ai déchiré en pièces et lui ai jeté les voiles de mes navires. Je suis la maîtresse des élémens. J'emprisonne et pétris comme il me plaît l'air, le feu, la terre et l'eau. Je m'en suis fait des instrumens dociles. Avec une barque rase et du charbon, je traverse l'Océan et m'en vais d'un pôle à l'autre. Et ce n'est par

par mer seulement que je parcours ainsi mes domaines, devantant le vol des oiseaux. Ces antiques et soi-disant indestructibles chaussées romaines ne sont plus pour moi que de misérables ornières indignes de retarder désormais le char triomphant du genre humain. Renvoyez aux pâturages les chevaux inutiles; la vapeur est mon invincible et infatigable coursier. C'est à lui que s'attèlent mes voitures de la terre et de l'eau. C'est à elles que j'envoie mes capitaines soumettre à mon joug les moindres recoins du globe. De toutes les nations du monde je ne ferai qu'un seul peuple qui subira la même loi. L'Europe, l'Afrique, l'Amérique et l'Asie ne seront plus bientôt que les quatre parties d'une seule machine immense mise en jeu par des roues et des engrenages communs. Hommes! prosternez-vous, obéissez et adorez. Vous ne croyez plus ni aux rois ni aux dieux; vous ne croyez plus même à l'Art. Prosternez-vous; je suis votre reine et votre déesse; vous m'appartenez corps et ame.

— Industrie! Industrie! reprend l'Art, tu n'es qu'un tyran et un faux prophète; jamais le monde ne t'appartiendra, jamais les ames ne te reconnaîtront leur souveraine. Tu dis que tu civilises la terre, et moi je dis que tu la rends barbare. Qu'as-tu fait même pour le bonheur physique de ces industrieuses contrées où tu règues? qu'as-tu fait pour ton Angleterre, ta plus chère nation? As-tu seulement vêtu et nourri son misérable peuple d'ouvriers? Ces innombrables journaux que tu écris et imprimes à la vapeur ont-ils éclairé son intelligence et corrigé ses mœurs? Lui as-tu enseigné la modération et la sobriété? Non, que je sache, car des milliers d'hommes y meurent incessamment d'intempérance dans les tavernes, ou de froid et de faim aux portes du palais du riche. Jette le regard vers ces pays plus sages qui t'ont jusqu'aujourd'hui repoussée. Il n'y a point encore de chemin de fer en Espagne et en Italie. La vapeur de tes machines n'y obscurcit pas l'azur du ciel. Eh bien! les hommes sont-ils donc là si malheureux et si sauvages? Ne boivent-ils pas l'eau pure sous leurs treilles chargées de raisins? En vois-tu passer un seul qui se plaigne à Dieu de manquer de pain? En est-il un, même parmi les mendiants, qui n'ait son manteau contre le vent du soir, et, dessous, sa guitare pour s'accompagner quand il chante au soleil la ro-

mance qu'il improvise? Quel trésor réel porterais-tu à ces hommes en échange de leur riche et poétique pauvreté? A qui profitent, si ce n'est au luxe et à l'opulence de quelques-uns, ces rapides communications que tu établis? Tu ne sillones le monde en tous sens qu'afin de faire briller aux yeux de l'indigent une richesse que tu ne lui donnes pas. Tu ne fondes point l'égalité. Tu substitues à l'aristocratie féodale une aristocratie d'or plus misérable et plus odieuse. Mais tu te vantes aussi de m'avoir dépossédé. Tu dis que mon règne est passé! Combien ton orgueil t'aveugle et te trompe! Je suis fils de Dieu et je commande aux ames, c'est pourquoi mon trône aura l'éternité. Tu es fille des hommes; c'est pourquoi ton pouvoir est mortel comme eux. Compare la durée de nos œuvres. Tes plus hardis travaux ne sont que des efforts inconstans et éphémères. Chaque jour tu détruis ton monument de la veille et tu te remets à bâtir derechef sur les ruines que tu fais toi-même. Hier tu creusais des canaux; aujourd'hui tu paves de fer les chemins; demain, sans doute, tu tenteras de mener ton char à travers le ciel. Considère au contraire le sort de mes créations. Ce ne sont point elles qui sont passagères; elles se succèdent et s'accumulent. Mes bienfaits du lendemain ne révoquent pas ceux de la veille. J'ai doté l'humanité d'un inépuisable fonds de consolations et de jouissances qui va sans cesse grossissant. Je n'ai pas retiré Homère et Virgile quand j'ai donné Dante et Shakespeare, ni Raphaël et Michel-Ange en envoyant Velasquez, Rembrandt et Murillo. Présentement même je ne suis point stérile et appauvrie comme tu prétends. L'Allemagne est encore toute illuminée des derniers rayons de l'astre couché de Goëthe. Jusque parmi les tiens, du haut de sa montagne du Rydal, Wordsworth, le doute sur les lèvres, sourit amèrement aux tentatives de tes Babels. Rossini reprend sa lyre suspendue; Meyerbeer ajoute des cordes à la sienne; et voici qu'à l'horizon de la France rajeunie se lève toute une nouvelle pléiade glorieuse de statuaires, de peintres et de poètes. Industrie, Industrie, assure, si tu peux, sur ta tête le diadème de fer que tu t'es décerné; tu n'arracheras pas de mon front l'auréole de lumière qui est ma couronne immortelle. —

Voilà bien encore un commencement de lettre de ma façon,

est-il vrai, cher Victor? Tout ce long dialogue, entre l'Art et l'Industrie, n'est qu'écouté pourtant. Je te le reproduis tel que je l'entendais m'entalemment se tenir dans une de ces rêveries auxquelles tu me sais sujet, tandis que la voiture à vapeur m'emmenait l'autre jour à la fête de Greenwich, où il m'avait fallu suivre mon père et M. Smith, son correspondant.

Les chemins de fer! C'est là, en effet, le perfectionnement le plus nouveau proposé au monde! La vapeur transformée en cheval de poste, c'est le plus récent *hobby-horse* que l'Industrie se soit avisée de monter en Angleterre. Les chemins de fer sont la rage du jour, la fureur générale. Le parlement n'a qu'eux sur les bras, au point qu'il en néglige forcément les affaires politiques; si bien que naguère, M. Harvey, l'un de ses membres, lui disait spirituellement que l'histoire lui décernerait le titre de *parlement des chemins de fer*; — *rail-roads parliament*.

Tu vois, cher ami, que, grace à mes divagations, la voiture à vapeur ne nous mène pas vite à Greenwich; je n'avais cependant pris la plume que pour te parler de ce village et de sa fête. Mais, en vérité, je ne me sens guère le courage de te dire la brutalité des joies de ce peuple anglais. C'est quelque chose de trop hideux que cette foule effrénée, ivre de *gin*, furieuse, qui ne se divertit qu'à se battre, à se meurtrir et à s'écraser. Je n'ai pas de paroles capables de te peindre les dégoûtantes scènes de cette fête. Je n'en suis pas resté d'ailleurs long-temps le patient témoin. A la faveur de la cohue continuelle, je me suis aisément esquivé de ce beau lieu, y laissant mon père en la compagnie de M. Smith, son *cicerone*.

J'étais entré au hasard dans le parc. Là, j'ai eu en spectacle d'autres plaisirs populaires moins grossiers peut-être, quoique toujours un peu empreints de la délicatesse nationale. C'étaient çà et là, sur l'herbe, des rondes bruyantes d'où s'échappait de moment en moment quelque leste jeune fille. Aussitôt deux ou trois vigoureux coureurs s'élançaient à la poursuite de la fugitive, et le plus alerte ne tardait pas de la ramener en triomphe dans le cercle, où elle était baisée par lui rudement et longuement sur les lèvres. Il la livrait ensuite à ses compagnons de chasse dont elle recevait successivement les mêmes pudiques caresses.

Plus loin des couples nombreux se précipitaient en courant du sommet d'une colline dite *des Trois Arbres*. C'est là l'un des divertissemens favoris de la jeunesse de Londres. Bien peu de galans s'abstiendraient de tenter avec leur belle, à la fête de Greenwich, l'aventure de cette descente. Il est convenu que les amoureux qui fournissent la carrière glorieusement, c'est-à-dire sans tomber, se marient dans l'année. Malheureusement la pente est rapide et les chutes sont fréquentes. L'épreuve était cette fois plus périlleuse encore que d'ordinaire. Il avait plu beaucoup. Le gazon était mouillé et glissant. Les plus habiles perdaient pied à moitié chemin, et n'arrivaient au bas qu'en roulant. Aussi la jubilation de la galerie, rangée au pied de la butte, était extrême, et son rire inextinguible.

J'en aurais peut-être vu davantage de ces sortes de joie, si une grosse pluie ne les eût interrompues toutes brusquement en me chassant moi-même hors du parc. Je m'étais réfugié dans la première taverne ouverte. On me fit les honneurs du parloir, petite chambre propre et bien tenue. Un bon feu de charbon de terre brillait joyeusement au fond. Le thé que j'avais demandé ne tarda pas d'être apporté et fut servi dans son plateau verni sur une table de noyer luisante à éblouir. Transi comme j'étais, ce me fut là un moment de bien-être et de satisfaction durant lequel, malgré mes préventions contre l'Angleterre, je lui sus quelque gré de ce confort exquis qu'elle procure partout au passant et au voyageur dans les plus humbles lieux. Mais une fois réchauffé et ranimé, je devins ingrat. Je repassai ma journée, et tout d'un coup j'en fus chercher une autre analogue dans mes souvenirs que je mis à côté.

C'était une journée passée en Espagne, à Madrid, une fête de printemps, une fête populaire. C'était la *San-Isidro*, la fête de cet excellent saint, de ce saint laboureur, le patron de la capitale. Dès le matin, j'avais suivi toute la ville vers l'ermitage du bienheureux, situé à un quart de lieue au-delà du pont de Tolède. Et quel matin! pas un nuage au ciel. Le soleil ne brûlait pas encore. Une douce brise caressait l'eau basse du Mançanarès et les rares platanes qui s'y mirent. Toute la matinée ç'avait été la portion religieuse de la fête : les prières dans l'église, la visite des lieux consacrés par les miracles du saint. J'avais bu moi-même, comme tout le monde, à cette source mer-

veilleuse qui guérit de la fièvre ceux qui ont foi et désaltère ceux qui ont soif. Puis, midi venu, toutes les messes dites, la chaleur extrême avait fait désertter la colline. La foule en était descendue peu à peu ; on s'était répandu par groupes au bord de la rivière, sous les massifs d'ormes. Bientôt ç'avait été l'heure du frugal dîner sur l'herbe achetée aux environs ou apportée de la ville. Mais avec le soir et sa fraîcheur avait enfin commencé la fête joyeuse. Alors le bourdonnement des guitares s'était éveillé. Partout le *fandango* avait noué les anneaux de sa chaîne immense ; partout ce n'avait plus été que danses et *seguidillas*. Les belles compagnies étaient pourvues de musique. Elles avaient amené leurs virtuoses amateurs ; mais les ménestriers ambulans suffisaient à peine au surplus des rondes populaires qui les appelaient de tous côtés. — « Aveugle, deux sous de *fandango*, » criait-on par ici. — « Aveugle, deux sous de *bolero*, » criait-on par là. Chacun, jusqu'aux pauvres mendiants, chacun prenait ou voulait sa part de danse. Une jeune mère, je la vois encore, allaitait son enfant, assise au pied d'un arbre ; mais, pour se dédommager du temps perdu, elle chantait à plein gosier la *jota* aragonaise ; elle secouait en l'air, des deux mains, ses castagnettes ; et l'enfant bondissait en tétant sur le sein maternel ; comme s'il eût eu lui-même toute l'envie de danser de sa mère. Comme j'allais et venais de cercle en cercle, je m'en souviens, une jolie petite fille, pieds nus, m'arrêta en me demandant un sou pour danser. — *Da me usted un cuarto para bailar.* » — « Admirable peuple, » m'écriai-je, lui mettant une piécette dans sa petite main que je serrai dans les deux miennes, « admirable peuple qui suce la joie et la poésie avec le lait ! Admirable peuple qui demande l'aumône pour danser ! » — La nuit profonde avait cependant clos le bal. La foule s'était lentement acheminée vers la ville, tous emportant une clochette de terre bénie en mémoire du saint ; les uns marchant par bandes et chantant au son des guitares, les autres, et les plus nombreux, allant par couples et se murmurant tous bas et discrètement à l'oreille de doux propos de fine galanterie espagnole.

Tout habitué que tu dois être aux vagabondes promenades de mes correspondances, tu te plains peut-être, cher ami, de cette seconde digression qui de l'Angleterre te ramène en Es-

pagne où je t'ai conduit déjà tant de fois. Conviens pourtant que cette nouvelle excursion n'était pas trop déraisonnable. N'était-il pas curieux de rapprocher deux fêtes populaires des deux pays et de rechercher si le peuple qu'on dit barbare n'était point parfois plus délicat et plus raffiné que le peuple qui a, dit-on, trouvé la suprême civilisation ?

J'avais bu ma dernière tasse de thé, la plus amère de toutes. Par un de ces caprices habituels au charbon de terre, mon beau feu, flambant tout-à-l'heure, s'était subitement éteint. Le froid m'avait ressaisi. L'heure s'avavançait. Il s'agissait de regagner Londres, et son ciel n'est pas celui de Madrid. — « Heureuses les contrées où les comforts abondent, » pensai-je, en rattrapant la dernière voiture de Greenwich qui partait sans moi ; « mais plus heureuses celles où ils sont inutiles ! Honneur aux nations industrielles qui vont en omnibus à vapeur sur des chemins de fer ; mais gloire aux poétiques nations qui ont de bons chemins de terre où elles peuvent marcher à pied ! »

(La suite au volume prochain.)

ÉTUDES

Sur le Théâtre Espagnol.

ALARCON.

III.

LA VERDAD SOSPHECHOSA. —

Le menteur de Corneille.

Les habitudes et les mœurs théâtrales de tous les peuples d'Europe, depuis que l'Europe a un drame, feraient le sujet d'un charmant ouvrage d'érudition sincère, de recherches curieuses et d'histoire intellectuelle. Sous quel costume et dans quel apparat les cardinaux du xvi^e siècle assistèrent-ils, je vous prie, aux représentations de la *Cortigiana*, écrite par le satyre Arétin, de l'étrange *Mandragore* de Machiavel, des joyeuses et libres imaginations de l'Arioste? Quel coup d'œil offrait, je vous prie, la cour du collège de Montaigu, lorsque Jodelle y fit jouer sa première tragédie, toutes les fenêtres servant de loges,

et le pavé jonché de feuillages verdoyans? Comment s'y prit pour mettre en scène les six comédies latines, composées par elle, cette bonne religieuse du XI^e siècle, Hroswitha, qui reçut, au fond de sa cellule germanique, un rayon égaré de l'inspiration de Sophocle et de Térence? De tous les plaisirs littéraires, le plus passionné et le plus vif, le théâtre, a fait éclore tant de scènes curieuses, dans le parterre et dans les loges, que je donnerais beaucoup pour voir écrits, par un savant naïf, par un homme d'esprit coloriste, les annales variées d'une volupté toute populaire, dont le goût et le souvenir survivront longtemps aux chefs-d'œuvre qu'elle a produit.

Les Espagnols, comme les Anglais, ont considéré le théâtre comme un plaisir quotidien et facile, non comme un art délicat et exquis. Au commencement du XVII^e siècle, comédies et comédiens couvraient l'Espagne, sans que l'on y attachât d'autre importance que celle d'un délassement momentané.

« Pour la comédie (dit un voyageur français dont nous copions le style baroque et les phrases inégales), il y a en Espagne des troupes de comédiens quasi dans toutes les villes, et meilleurs à proportion que les nôtres; il n'y en a point de gagez du roy. Ils représentent dans une cour où il y a beaucoup de maisons qui y donnent; de façon que les fenestres de logis qu'ils appellent *rexas* (à cause qu'à la plupart il y a des grilles), ne sont point à eux, mais aux propriétaires. Ils représentent au jour et sans flambeaux; et leur théâtre n'a pas de si belles décorations que les nôtres, horsmis dans *el buen Retiro*, où il y a trois ou quatre salles différentes; mais ils ont des amphithéâtres et le parterre.

« Il y a deux lieux ou salles, qu'ils appellent *corales*, à Madrid, qui sont toujours pleines de tous les marchands et artisans, qui, quittant leurs boutiques, s'en vont là avec la cappe, l'espée et le poignard, et qui s'appellent tous *cavalleros*, jusques aux *cordonniers*; et ce sont ceux-là qui décident si la comédie est bonne ou non. Ce sont eux qui la sifflent ou l'applaudissent; placés d'un costé et d'autre en rang, ils font des espèces de salves; aussi les appelle-t-on *mosqueteros*; et la bonne fortune des auteurs dépend d'eux. On m'a conté d'un qui alla trouver un de ces *mosqueteros*, et lui offrit cent réal-

les (réaux) pour estre favorable à sa pièce. Mais le *mosquetero* respondit fièrement :

« *L'on verra bien si la pièce sera bonne ou non !* »

« Et elle fut sifflée. Certains out leur place auprès du théâtre, qu'ils gardent de père en fils comme un *mayorazgo* (1), qui ne se peut vendre ni engager, tant ils ont de passion pour cela. Les femmes sont, toutes ensemble, dans l'amphithéâtre, à un bout séparé des autres et où les hommes ne sauraient aller. »

Déjà, on le voit, les *claqueurs* avaient pris possession de leur important emploi ; plus d'un beau gentilhomme dont la verve s'exhalait en comédies, allait supplier ces *mousquetaires* de la critique, et tenter de les séduire. Mais continuons à étudier dans le mauvais style d'un autre voyageur (le Hollandais *Aarsen*) la partie matérielle du théâtre espagnol, au commencement du XVII^e siècle.

« Pour comédies ordinaires, dit-il, nous avons icy deux théâtres où l'on joue tous les jours. Les comédiens ne prennent pour eux qu'environ un sol et demi par personne ; autant en donne-t-on pour l'hospital ; et après, pour monter aux bancs, on donne environ deux sols qui sont pour la ville à qui appartiennent les théâtres ; pour s'asseoir il en couste sept sols de France, tellement qu'en tout, la comédie couste près de quinze sols.

« Quant à la composition et aux sentimens qu'on y *touche*, ajoute le voyageur, je n'en sçaurais rien dire de certain, ma connaissance en leur langue n'allant pas encore si avant que je puisse entendre la poésie, où sont tousiours les façons de parler les plus figurées. La représentation n'en vaut presque rien ; car excepté quelques personnages qui réussissent, tout le reste n'a l'air ny le génie de vray comédien. Ils ne jouent pas aux flambeaux, mais en plein jour : ce qui empesche que leurs scènes ne paraissent avec éclat.

« Les habits des hommes ne sont ny riches ny proportionnez aux sujets. Une scène romaine et grecque se représente avec des habits espagnols. Toutes celles que j'ai vues ne sont composées que de trois actes qu'ils nomment *jornadas*. On les

(1) *Majorat*.

commence par quelques prologues en musique ; mais ils chantent si mal, que leur harmonie semble des cris de petits enfans. Aux entr'actes il y a quelque peu de farce, quelque ballet ou quelque intrigue particulière ; ce qui est souvent le plus divertissant de toute la pièce. Au reste, le peuple se frappe si fort de ce divertissement, qu'à peine y peut-on avoir place. Les plus honorables sont toujours prises par avance ; et c'est une marque que l'oisiveté est excessive dans ce pays, puisque dans Paris mesme où l'on ne joue pas tous les jours, on ne voit point tant d'empressement d'aller à la Comédie.»

Lecteur, vous savez maintenant ce que c'était qu'une représentation théâtrale à Madrid, en 1670. Imaginez une grande cour espagnole ; partout des balcons et des grilles ; et derrière ces grilles, les spectateurs privilégiés ; les acteurs jouant à ciel ouvert ; ici l'amphithéâtre des femmes, où étincellent mille yeux noirs, plus étincelans que les nantilles noires ; des deux côtés de la cour, deux rangs de *nosqueteros* en guenilles, étalant ce luxe de misère et de sané, cette vigueur hâlée, ces fronts orgueilleux et brunis, ces épaules carrées et trapues, ces fiers et indolens visages si admirables dans un tableau, si dangereux et si inutiles dans une société. Tel est le public d'Alarcon ; tel était auparavant celui de Lope de Vega ; tel a été un peu plus tard celui de Caldera.

Jamais on n'aurait fait adopter de tels spectateurs un drame d'imitation savante, un théâtre itin, une contrefaçon même excellente d'Eschyle, un rève/pédantesque ou heureux de Térence et de Sophocle. Ils demndaient du plaisir avant tout ; la distraction qu'ils venaient chercher et qu'ils payaient quelque *maravédis* s'envolait comme la fumée de leurs cigarres ; personne ne songeait ni aux règles, ni à la pureté de la forme, ni aux modèles que les anciens avaient pu laisser. On s'embarassait même médiocrement des préceptes de la moralité sévère ; le drame est un éternel flatteur, qui flatte les rois et qui n'en devient pas meilleur quand sa flatterie s'adresse au peuple. *Mar a un hombre* est le mot qui se reproduit le plus fréquemment dans les pièces du théâtre espagnol. *La venganza* est fort honorée ; le *pundonor* est divinisé. On respecte toujours Dieu la Trinité ; mais on estime surtout la Vierge, et les Saints un peu davantage ; ce que l'on adore avant tout, c'est le *S.bole* : un signe

de croix fait revivre les morts. L'homicide qui se réfugie sous une croix de grand chemin, échappe à la loi qui va le frapper. Les brigands sont honorés, pourvu qu'ils prient; les jeunes femmes sont hardies et coquettes, les serviteurs sont insolens; et le parterre ne se tient pas de joie quand un flot de proverbes burlesques, banale littérature de ceux qui n'en connaissent pas d'autre, sort de la bouche d'un valet.

Formé d'éléments semblables, un drame conserve une grande valeur historique, quelle que soit d'ailleurs sa valeur littéraire: il révèle les sentimens les plus profonds d'une nation tout entière. On apprend, en l'étudiant, comment cette nation a vécu et comment elle est morte; quelles excuses elle trouvait pour pallier ses vices; quelles vertus elle avait adoptées; de quels prétextes elle parait ses mauvais penchans; quel genre de flatterie elle exigeait; et sous quels rapports elle s'estimait elle-même. Aristophane n'a pas fait d'autres comédies; mais ce fils de la Grèce, supérieure intelligence, planant au-dessus des vices de sa patrie et de ses contemporains, a su les punir en les amusant; et ce mélange de grandeur et d'ironie, de hauteur dans la pensée et de trivialité en apparence dans les détails; ce profond sentiment de l'art qui lui fait trouver les plus belles formes, tout en demeurant populaire, l'isolent parmi tous les écrivains qui ont écrit pour la scène.

L'auteur espagnol, dont nous occupons ici, Alarcon, est loin d'avoir atteint cette perfection. La guerre, les voyages, l'esprit d'aventures, une religion sévère, n'avaient pas développé, en Espagne, cet amour des arts, ce culte de la forme, cette exquise sensibilité pour les délicatesses d'exécution, et l'harmonie dans les productions de l'intelligence, qui ont distingué la Grèce des anciens jours. *Don Ruiz Alarcon y Mendocza* travaille en gentilhomme, comme tous ses contemporains, comme Cervantes et Calderon eux-mêmes. Il écrit rapidement; le mètre de huit pieds, à rimes voisées, ce rythme facile et fluide, l'entraîne, au lieu de le régler, la pensée et le dialogue, l'entraîne à une séduction à laquelle il résiste rarement. Mais d'une donnée toute naïve, qu'un esprit commun aurait rendue triviale, il tire un parti ingénieux. Le mouvement et le conflit de trames imprévues, que la bourgeoisie et les artisans de Madrid exigeaient comme première nécessité d'une

œuvre dramatique, Alarcon ne les a pas repoussées ; de ce côté le portait l'inclination naturelle de son génie. Ces incidens sont devenus les accessoires d'une excellente leçon morale ; il en a fait le cadre d'une peinture de caractère , aussi vive que vraie, et que le grand Corneille a illustrée en la reproduisant. Tout ce que le mensonge peut susciter d'embarras au menteur ; tout ce qu'il lui faut de présence d'esprit pour réparer sans cesse les brèches qu'il vient de faire à la vérité et à son honneur , voilà le spectacle varié, animé, romanesque et comique, offert par Alarcon. Ici le roman est vérité, l'inattendu est naturel ; le vice est plaisant , et l'exagération même à laquelle se livre une imagination amoureuse du mensonge est féconde en traits délicieux. De toutes les inclinations vicieuses, il n'y en a pas qui frappe plus vivement une nation passionnée pour l'honneur ; il n'y en a pas qui, par ses développemens conteurs et emphatiques, doit sembler plus naturelle et plus plaisante au peuple de l'Europe qui a jeté dans son drame le plus de chimères aventureuses. Aussi Corneille, lorsque le drame d'Alarcon lui parvint dans cette solitude studieuse qui nourrissait et conservait son génie, comprit-il à la première lecture toute la beauté du sujet et tout le bonheur de l'exécution ; il s'écria que cela *était magnifique* ; il se hâta de dire et d'imprimer qu'il donnerait ses *meilleures inventions en échange de la Verdad Sospechosa* ; dominé par cet amour de belles créations, signe infailible des grands esprits, il s'appliqua de tout son pouvoir à traduire le drame du *Menteur*, en affaiblissant le rôle de *gracioso* ou valet plaisant, changeant trois *journées* en cinq actes et introduisant dans ses vers le *Palais Cardinal*,

Qui semblait d'un fossé quelque ville sortie.

• Dans le *Menteur*, il y a beaucoup d'incidens, dit voltaire : cependant c'est une pièce de caractère ; et tous servent à faire paraître le caractère du *Menteur*. » Ce mélange de l'imbroglio et de l'observation rend le drame d'Alarcon vraiment unique. Plus le *Menteur* se livre à ses goûts inventifs, et plus il emmêle la trame confuse des événemens qui naissent de ses mensonges. Voltaire lui a reproché son étourderie : s'il n'était pas étourdi, s'il cherchait à servir ses intérêts par le mensonge et la fourbe-

rie, nous n'aurions que haine et mépris pour le scélérat et le lâche. Mais il conte, il invente, il s'amuse lui-même ; il est romancier ; il déçoit, par mille récits fabuleux, la crédule imagination de ceux qui l'écoutent ; il est poète dans le mensonge ; puis embarrassé dans le réseau qu'il a tissé, il invente encore de nouveaux moyens d'échapper au piège dont il est l'auteur. *L'étourdi* de Molière semble calqué sur ce modèle : l'Étourdi vient détruire, à chaque instant, l'œuvre habile de son valet : la création d'Alarcon, dédoublée, se présente sous une autre face, et acquiert un nouvel intérêt sous la baguette de cet observateur sans égal. Aussi naïf que Corneille, Molière avoue ingénument que, s'il n'avait pas connu *le menteur*, il n'aurait pas fait *l'Étourdi*. Que veut donc dire M. de Sismondi, lorsque, dans son *Histoire des Littératures du midi de l'Europe*, il approuve le dédain, l'oubli, dans lesquels le théâtre espagnol est tombé ? « Sans doute, comme il l'affirme, personne n'étudie ce théâtre ; on ne le connaît plus ; on ne le nomme qu'avec l'épithète de barbare. » Injuste et ignorante épithète. Ce ne sont pas seulement des esquisses que les hommes supérieurs ont empruntées à l'Espagne, ce sont des chefs-d'œuvre de création et d'invention, dont les détails ne sont pas complets, mais dont le mérite appartient à l'ordre le plus élevé. Admettons l'imperfection de la forme, la fatale rapidité de l'exécution ; gardons-nous bien de donner ces défauts pour des exemples, mais n'oublions pas que, dans toutes les œuvres humaines, la supériorité de l'intelligence, soit qu'elle se manifeste par la puissance de la création ou la beauté de l'ensemble, est le sceau divin, la marque immortelle ; on la trouve empreinte, non-seulement chez Calderon et Cervantes, mais chez Alarcon, Roxas et Tirso da Molina, autre inconnu d'un esprit admirablement vif, Beaumarchais en soutane, dont je parlerai quelque jour.

Une pièce populaire sur une donnée populaire, voilà ce que don Louis Alarcon a voulu écrire ; le fond de son œuvre est tout bonnement un proverbe : « *Mentez une fois, on ne vous croira plus.* » La vérité devient suspecte dans la bouche du *Menteur* (la sospechosa verdad) : c'est le titre même de la pièce. Il indique parfaitement l'intention de l'écrivain ; Corneille en a fait deux vers passés en adage :

Je disais vérité ; quand un menteur la dit ,
En passant par sa bouche , elle perd son crédit.

Moralité dont Corneille a fait un accessoire, et qui est le fond même de l'œuvre espagnole. Adapter cette intrigue aux mœurs françaises, élaborer savamment cette création vive et facile, n'était pas une tâche aisée ou sans péril. Nous ne comprenons guère la magnifique fête et le beau repas *donné sur l'eau* par Garcia, le Dorante de Corneille, qui raconte avec tant d'emphase,

Entre las opacas sombras ,
Y opacidades espesas
Que el soto formava de olmos , etc. , etc.

Tout cela ne convient guère à notre climat et à nos habitudes à demi septentrionales. Jamais en France, un père n'a dit à sa fille : « Je me promènerai avec celui que je te destine, et le tiendrai longtemps sous ta fenêtre : vous causerez ensuite. » Ce mode de présentation, conservé par Corneille, a dû paraître fort étrange sur notre théâtre. Dorante, au quatrième acte, se trompant de femme et prenant Lucrece pour Clarice, et Clarice pour Lucrece, fait un quiproquo espagnol, servilement copié par Corneille ; méprise usée sur tous les théâtres du monde, depuis que le drame castillan en a donné l'exemple. C'est le lieu commun du drame en Espagne, le tribut payé par tous les poètes de Madrid ; sans un quiproquo, personne n'aurait voulu croire au drame.

Corneille, et c'est sur ce point que nous insistons principalement, n'a voulu faire qu'une étude ; il redevenait écolier, le grand homme qui avait écrit déjà *Polyeucte*, *Pompée*, *le Cid* et *Cinna*. Tels vers d'Alarcon ont été traduits jusqu'à trois fois par Corneille. A la fin du récit du *Menteur*, Garcia s'écrie emphatiquement :

Tanto que invidioso Apollo
Appreserò su carrera
Porque el principio del Dia
Pusiese fin a la fiesta !

Dans la première édition de 1644, Corneille s'était rapproché de ces ridicules vers; dans la seconde édition, il a remplacé l'emphase de Garcia par un trait fort comique :

S'il (le soleil) eût pris notre avis, sa lumière importune
N'eût pas troublé si tôt ma petite fortune!

J'ai dit que les nations européennes avaient emprunté à l'Espagne, non des ébauches, mais des chefs-d'œuvre. Afin de le prouver, il faudrait suivre pied à pied chaque scène du *Menteur* : fastidieuse reproduction qui serait à peine supportable. Choisissons une scène admirable; que le lecteur nous pardonne les citations espagnoles, sans lesquelles nos assertions n'auraient aucun poids; elles trouvent d'ailleurs leur excuse, et même leur éloge, dans l'excessive rareté du texte d'Alarcon. On verra que Voltaire, La Harpe et les commentateurs, sont loin d'avoir rendu justice à l'auteur de *la Verdad Sospechosa*, qu'ils croient être de Roxas ou Lope de Vega.

Don Beltran vient gronder son fils le menteur. Voltaire loue beaucoup dans Corneille sa noble et pathétique exhortation : elle se trouve tout entière dans l'espagnol, et la simplicité de son élan est si magnifique, que Corneille l'a copiée sans y rien changer.

DON BELTRAN (1).

Sois caballero, Garcia ?

(1) « Es-tu chevalier Garcia ?

— Je me tiens pour votre fils.

— Tu crois que cela suffit pour être chevalier ?

— Mais je le pense.

— Folle pensée! Se conduire en chevalier, c'est l'être. Telle a été la source des maisons nobles. Les hommes humbles, dont les actions furent grandes, ont illustré l'avenir. Et vous, mon fils, si vos habitudes vous rendent infâme, vous n'êtes plus noble. Écussons paternels, antiques aïeux, qu'importe ? Vous noble ! vous n'êtes rien ! Vous qui mentez sans cesse, vous n'êtes rien ! Noble ou plébéien, qui peut mentir sans être la fable du peuple ? C'est ce que tous disent de toi. As-tu donc l'épée assez large et la poitrine assez dure pour faire face à tous ceux qui t'accusent ? Oh ! le triste vice !

DON GARCIA.

Tengome por hijo vuestro.

DON BELTRAN.

Y basta ser hijo mio
Para ser vos caballero ?

DON GARCIA.

Yo pienso , señor , que si.

DON BELTRAN.

Que enganado pensamiento !
Solo consiste en obrar
Commo caballero , el serle ;
¿ Quien diò principio a las casas
Nobles ? los ilustres hechos
De sus primeros autores ;
Sin mirar sus nazimientos ,
Hazanas de hombres humildes
Honraron sus herederos ;
Luego en obrar mal o bien ,
Esta el ser malo , o ser bueno ,
¿ Es asi ?

DON GARCIA.

Que las hazanas
Dén nobleza , no lo nego ;
Mas no negueis , que sin ellas
Tambien la dà el nacimiento.

DON BELTRAN.

¿ Pues si honor puede ganar ,
Quien nació sin él , nos es cierto

oh ! le stérile et misérable vice ! Les voluptés apportent des
jouissances. L'argent donne le pouvoir et le plaisir.
Mais le mensonge ! le mensonge ! ,

— Qui dit que je mens a menti.

— Tu mens encore ! Pense donc , malheureux ! que Dieu
t'a fait homme , que ton visage est visage d'homme , que tu
as barbe virile , que ton flanc est ceint de l'épée , que tu es
né noble et que je suis ton père.

Que por el contrario puede
Quien con él nació , perdello ?

DON GARCIA.

Es verdad.

DON BELTRAN.

Luego , si vos
Obráis afrentosos hechos .
Aunque seais hijo mio
Dejais de ser caballero ;
Luego si vuestras costumbres
Os infaman en el pueblo ,
No importan paternas armas ,
No sirven altos abuelos.
¿ Qué cosa es , que la fama
Diga a mis oidos mesmos
Qué a Salamanca admiraron
Vuestras mentiras i enredos ?
¿ Qué caballero , i qué nada !
Si afrenta al noble i plebeyo ,
Solo el decirle que miente , .
Decid , ¿ qué sera el hazerlo ,
Si vivo sin honra yo ,
Segun los humanos fueros ,
Mientras de aquel que me dijo
Que mentia ; no me vengo ?
¿ Tan larga teneis la espada ?
Tan duro teneis el pecho ,
Qué penseis poder vengaros ,
Dciendolo todo el pueblo ?
¿ Posible es que tenga un hombre
Tan humildes pensamientos ,
Qué viva sujeto al vicio
Mas sin gusto i sin provecho ?
El deleite natural
Tene a los lascivos presos ;
Obliga a los codiciosos
El poder qué dá el dinero ;

El gusto de los manjares
 Al gloton, el patapiento
 I el cebo de la ganancia
 A los qué cursan el juego ;
 Su venganza al homicida,
 Al robador su remedio,
 La fama i la presuncion
 Al qué es por la espada inquieto ;
 Todos los vicios al fin
 O dan gusto o dan provecho ;
 Mas ¿ de mentir, qué se saia
 Sino infamia i menos precio ?

DON GARCIA.

Qien dice qué miento yo,
 Ha mentido.

Facile et haute éloquence à laquelle on ne peut reprocher que son abondance, et dont voici la traduction, telle que l'a donné Corneille :

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme ?

DORANTE, à part.

Ah ! rencontre fâcheuse.

(Haut.)

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse !

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France, aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous pas, avec toute la France.
 D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
 Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
 Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur rang ?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
 Que la vertu s'acquiert, comme le sang se donne.

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
 Où le sang l'a donné le vice aussl le perd.
 Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;
 Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire ;
 Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,
 Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
 Souille honteusement ces dons de la nature :
 Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais ;
 Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
 Est-il vice plus bas ? Est-il tache plus noire,
 Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
 Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action,
 Dont un cœur vraiment noble ait quelque aversion,
 Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
 Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
 Et si dedans le sang il ne lave l'affront
 Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

Il y a là, sans aucun doute, plus de concentration, d'énergie, une argumentation plus pressante et plus scholastique que chez l'auteur original. Le flot des paroles d'Alarcon coule dans un lit plus étroit, et y précipite son cours. Le luxe des mots est corrigé ; la superfétation des épithètes est détruite ; mais, du reste, je ne suis pas certain que Corneille ait toujours l'avantage.

Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire est d'un théologien plutôt que d'un gentilhomme. Alarcon a un trait, naïf et très beau, que Corneille a négligé :

¿ Tan larga tenreis la espada, etc.

Mais continuons à suivre le mouvement de cette scène, où se montre si puissamment la connaissance du monde et la

verve heureuse de l'auteur espagnol. Le père après son sermon, annonce à Dorante qu'il a l'intention de le marier, sans doute pour le rappeler à la morale.

— Je veux te marier.

— Moi ?

— Pourquoi cette tristesse ? Parle ; ne me tiens plus en suspens. Qu'as-tu ?

— Je suis triste de ne pouvoir vous obéir.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis marié.

— Marié ! Sans que je le sache ?

— J'y ai été forcé ; tout est fini.

— Tu es marié ! Non, jamais père ne fut plus-malheureux que moi.

— Écoutez-moi, mon père. Vous vous estimerez heureux, ainsi que moi !

— Parle, parle, ma vie est suspendue à tes lèvres !

— A moi ! toutes mes ressources. C'est le moment, ou jamais, de déployer toute la subtilité de mon esprit (1) !

Ce mariage est un mensonge, comme on le pense bien : tel est le fruit du sermon du père. Molière n'a pas d'invention plus comique ni d'observation plus profonde. Quant à la narration des amours de Dorante et de son mariage, elle est pleine de verve dans l'espagnol et admirablement imitée par l'auteur français. Il faut comparer Corneille à Alarcon dans cette narration charmante, pour comprendre tout ce que la perfection de la forme donne de puissance au talent. Invention, poésie, élégance, chaleur, appartiennent à l'auteur espagnol ; une foule de traits délicats sont la propriété de Corneille.

..... Je la vis presque à mon arrivée.

Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée,

Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur.

Par une douce force assujétit mon cœur !

Je cherchais donc chez elle à faire connaissance :

Et les soins obligeans de ma persévérance

(1) Agora os he menester
Sutilezas de mi ingenio, etc.

Surent faire de sorte à cet objet charmant
 Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
 J'en reçus des faveurs secrètes , mais honnêtes ,
 Et j'étendis si loin mes petites conquêtes ,
 Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit ,
 Pour causer avec elle une part de la nuit.
 Un soir que je venais de monter dans sa chambre
 (Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre ;
 Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé) ,
 Ce soir même son père en ville avait soupé ;
 Il monte à son retour ; il frappe à la porte : elle
 Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle ,
 Ouvre enfin ; et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art !)
 Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
 Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
 Il se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;
 Lui propose un parent qu'on lui venait d'offrir.
 Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir !
 Par sa réponse adroite elle sut si bien faire
 Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
 Ce discours ennuyeux enfin se termina.
 Le bonhomme partait ; quand ma montre sonua :
 Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
 « Depuis quand cette montre, et qui vous l'a donnée ? »
 « Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer ,
 Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer ,
 N'ayant pas d'horloger au lieu de sa demeure ;
 Elle a déjà sonné deux fois dans un quart d'heure. »
 « Donnez-la-moi , dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
 Alors, pour me la prendre, elle vient en mon coin ;
 Je la lui donne en main ; mais, voyez ma disgrâce ,
 Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse ,
 Fait marcher le déclin ; le feu prend , le coup part :
 Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
 Elle tomba par terre ; et moi je la crus morte.
 Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;
 Elle appelle au secours, il crie à l'assassin ;
 Son fils et deux valets me coupent le chemin.
 Furieux de ma perte , et combattant de rage ,
 Au milieu de tous trois je me faisais passage ,

Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;
 Mon épée en ma main en trois morceaux rompit ;
 Désarmé, je recule et rentre ; alors Orphise ,
 De sa frayeur première aucunement remise ,
 Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi ,
 Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
 Soudain nous entassons cent défenses nouvelles :

.
 Nous nous barricadons ; et dans ce premier feu
 Nous croyons gagner tout à différer un peu.
 Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille ,
 Alors, me voyant pris, il fallut composer.

GÉRONTE.

C'est-à-dire , en français, qu'il fallut l'épouser ?

DORANTE.

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle ,
 Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle ,
 Le scandale était grand, son honneur se perdait ,
 A ne le faire pas ma tête en répondait ;
 Ses grands efforts pour moi, son péril et ses larmes,
 A mon cœur, au moment, étaient de nouveaux charmes.
 Donc pour sauver ma vie ainsi que son honneur ,
 Et me mettre avec elle au comble du bonheur ,
 Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace ,
 Et fit ce que tout autre aurait fait à ma place.
 Choisissez maintenant de me voir ou mourir ,
 Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir (1).

.
 (1) Le hasard me la fit voir ; la voir ce fut l'aimer. Un cœur de bronze se fût embrasé pour elle. Le jour je passais dans sa rue, le soir je veillais dans sa rue... Bref, à force d'augmenter mes galanteries , je la vis augmenter ses faveurs... J'entrais dans sa chambre à coucher, et mes prières ardentes allaient la vaincre quand son père arriva... Troublée, mais courageuse (elle était femme), elle me cacha derrière son lit... Au moment où son père sortait, ma montre à répétition sonna (au diable l'inventeur des montres !)... D'où vient cette montre ? demande-t-il, etc., etc.

Voilà le travail de Corneille sur un étranger. Il n'y a pas d'homme de génie qui ne se soit imposé cette loi du travail, aujourd'hui méprisée. *Le menteur* de Corneille ne l'emporte sur *la Verdad Sospechosa* que par le soin de l'exécution, par le fini et l'exactitude de la forme. Lorsque, pour échapper au mariage que son père lui propose, Garcia ou Dorante, imagine le roman interminable de son premier mariage, Alarcon se livre à toute la fécondité de son imagination et de sa parole. Le vers de huit pieds succède au vers de huit pieds. Il y en a trois cent cinquante seulement; c'est une intarissable faconde qui amuse d'abord et qui étourdit ensuite. Jugez de la facilité de composer de petits vers comme ceux-ci :

.
 Quitemele yo, y al darle
 Quiso la suerte que toquen
 A una pistola que tengo
 En la mano los cordones ,
 Cayò il gatillo, diò frego ,
 Al ruido, desmayòse
 Dona Sancha, etc.

Corneille a traduit fort littéralement; mais son vers hexamètre, plus difficile à construire, plus pénible à condenser, l'a contraint à une exécution plus soignée. L'artiste qui taille un bloc de marbre ne se permet pas les incuries de celui qui travaille en cire perdue. Là est toute la supériorité de notre grand homme : l'ébauche ne lui était pas permise. Chez lui tout le mouvement espagnol, toute l'invention dramatique, se sont conservées sous une forme plus pure. Mais après le récit, le Garcia d'Alarcon fait une réflexion si naturelle et si plaisante que je m'étonne de ne pas la retrouver chez son traducteur :

« Allons, cela s'est bien passé; le vieillard s'en va convaincu de la vérité de tout cela !.... Ah ! ah ! le mensonge est inutile ! ah ! le mensonge ne rapporte rien ! Se voir écouter avec tant d'attention et de croyance, c'est plaisir assuré-

ment ; empêcher un mariage que l'on déteste , c'est un profit tout clair (1). »

En revanche, Corneille ajoute des traits excellens :

Ce fut, il m'en souvient, le second de septembre.. ,

Cette particularité si précise , qui donne un poids comique aux bourdes du *Menteur*, n'est pas même indiquée dans l'original. Alarcon dit seulement :

Fuy acrecentando finezas ,
Y ella aumentando favores ,
Hasta ponerme in el cielo
De su aposento una noche.

Corneille a effacé « ce paradis de la chambre à coucher » , brisé deux ou trois Phœbus , anéanti une douzaine de soleils avec leurs lunes, et achevé sa ravissante narration.

Je ne sais ce que prétendent plusieurs écrivains , qui , en traitant de la littérature espagnole, ont frappé de réprobation l'immoralité de son théâtre ; tous les drames s'imprègnent de l'immoralité spéciale du peuple qui les a créés. Oui, voici des filles enlevées et audacieuses, des amans dévergondés, des princes séducteurs, des maris furieux et qui tuent. Ce n'est pas de la moralité genevoise. Quelle nation oublie de constituer, pour son usage, un code spécial de moralité arbitraire ? La Grèce applaudissait aux indécences d'Aristophane. L'Angleterre, sous Charles II, n'avait pas d'autre plaisir que ses drames libertins, dont l'alcôve était le point central. La moralité espagnole disait au frère : « Tue l'amant de ta sœur ! l'honneur de ta sœur est le tien ! » Cette morale factice de chaque nation est l'ame secrète qui régit le drame de tous les peuples. En France, il faut amuser ; pourvu qu'une malice, même un peu friponne, soit gaie, fine et spirituelle, comme celle de *l'Avocat Patelin* et celle du *Légataire*, elle trouvera

(1) Dichosamente se ha hecho :
Persuadido el viejo va ;
Ya del mentir no dirà
Que es sin gusto y sin provecho, etc., etc., etc.

grace devant notre moralité populaire. Toutes les nations sont flexibles et complaisantes pour leurs propres vices , sévères et inexorables aux vices d'autrui. Une nation ne vaut pas mieux qu'un homme. Les sentimens les plus généreux et les plus nobles sont exprimés par Alarcon et Calderon , qui ne se font pas faute de fanatisme et d'atrocité nationale. Ainsi l'escroquerie de Scapin se trouve à demi excusée par notre grand moraliste, celui qui a rédigé en drame la philosophie pratique des Français. Il faut accepter les peuples , comme les littératures et les siècles , avec leurs nuances spéciales et leurs variétés contrastantes. C'est cette immense diversité, composée d'éléments hostiles en apparence, mais réduite et soumise comme le monde lui-même , à un type central et universel du beau, qui offre un si agréable et si intéressant spectacle aux esprits rares qui s'élèvent assez haut pour l'apercevoir, le comprendre et l'embrasser.

PHILARÈTE CHASLES.

LES

SOCIÉTÉS SECRÈTES

EN ESPAGNE.

Les sociétés secrètes ont exercé sur les affaires d'Espagne, depuis la révolution de 1820, une influence dont l'étendue et les résultats ne sont pas encore bien appréciés. Non-seulement elles ont eu de fait un immense pouvoir, appuyé sur une organisation formidable, qui avait jeté de profondes racines dans toutes les parties de la monarchie espagnole ; mais, ce qui devait être bien plus funeste, elles ont créé en dehors des gouvernemens, des pouvoirs légaux, de la représentation nationale elle-même, une habitude et un besoin d'action irresponsable et occulte, qui ont privé la loi de toute sa force, désorganisé la puissance publique, paralysé ses instrumens. Ce sont les sociétés secrètes qui, une fois maîtresses de terrain, comme après les événemens du 7 juillet 1822, ont donné au gouvernement d'une grande nation l'odieux caractère d'un parti triomphant et abusant de son triomphe. Ce sont les sociétés secrètes qui, en face du parti absolutiste, des intrigues de la cour, et de l'attitude menaçante de l'étranger, ont divisé les forces du libéralisme pendant la première époque constitutionnelle. Les sociétés secrètes ont enfin déposé dans le gouvernement des cortès ce principe de dissolution, de faiblesse

et d'instabilité, qui en a éloigné de bonne heure un grand nombre d'esprits, et l'a réduit à la condition d'une minorité violente, créature et docile instrument des factieux.

En 1820, il n'existait en Espagne qu'une seule société secrète, la maçonnerie : elle se composait d'éléments hétérogènes. Parmi ses membres, il y en avait beaucoup dont les intentions étaient bonnes, les vues sages et désintéressées, les opinions politiques modérées et raisonnables; d'autres avaient apporté dans le sein de l'association des passions ardentes, le besoin de tout détruire, des vues ambitieuses, des théories impraticables. Pour les premiers, le but fut atteint, quand Ferdinand VII eut reconnu la constitution, et quand le système représentatif eut été rétabli avec la liberté de la presse, la liberté de la tribune et la publicité des discussions parlementaires. Mais ce n'était pas assez pour les ambitieux et les esprits exaltés : ils voulurent maintenir, en face du gouvernement constitutionnel, un pouvoir occulte; en face de la représentation nationale, une tribune sans frein et sans contrôle, où se produisissent impunément les haines individuelles, la délation, la calomnie, l'exagération des doctrines démocratiques. Dès la première année de la révolution, le parti modéré, qui avait la majorité dans la plupart des loges, se retira tout entier, croyant que sa retraite porterait à la maçonnerie un coup mortel, et détruirait une institution désormais inutile et dangereuse. Il se trompa; c'était laisser le champ de bataille à ses ennemis, qui en profitèrent, fortifièrent leur organisation, s'étendirent dans tous les lieux de quelque importance, firent une guerre acharnée à tous les ministères, occupèrent toutes les avenues du pouvoir, et finirent par s'emparer du gouvernement.

Une scission, qui avait eu lieu dans la maçonnerie vers 1821, enfanta les *comuneros*, plus exaltés encore que les maçons, et qui leur firent aussitôt une guerre acharnée. Cependant, comme ils portaient une haine égale au second et au troisième ministère constitutionnel, cette haine les rapprocha, et imprima une direction commune à leurs efforts. Les maçons, plus adroits, meilleurs politiques, plus sagement disciplinés, en recueillirent les fruits à eux seuls, et formèrent, après le 7 juillet 1822, le ministère San-Miguel. Leurs alliés s'en séparèrent immédiatement, et la guerre, qui se ralluma entre eux,

dura jusqu'au dernier soupir de la constitution dans les murs de Cadix.

Il faudrait entrer dans beaucoup plus de détails pour donner la mesure exacte du mal que ces deux sociétés ont fait à l'Espagne, de 1820 à 1823. Il faudrait individualiser l'histoire de chaque province, de chaque ville, de chaque institution, prendre les événemens et les hommes un à un, pour marquer dans chacun d'eux l'influence de leur domination; pour faire voir comment elles avaient créé, au milieu de l'indifférence craintive dans laquelle se renfermaient les populations, une fausse opinion publique, un enthousiasme mensonger, dont les déceptions n'ont été connues que lors de l'entrée des Français en Espagne. Mais ce n'est pas notre dessein, et nous n'avons rappelé ces souvenirs que pour servir, en quelque sorte, de préface aux renseignemens que nous allons présenter sur les sociétés secrètes actuellement existantes.

Les nouvelles sociétés secrètes sont au nombre de quatre, les *isabellinos*, la *Jeune-Espagne*, les *fils du soleil*, les *sublimes templiers*; ce sont les sociétés principales. Mais il existe encore des débris des anciennes associations, de la maçonnerie, des *comuneros*, des *carbonari*, des *bûcherons*. Ils n'ont cependant pas assez de consistance pour exercer une grande action par eux-mêmes, et servent plutôt d'instrumens aux nouvelles sociétés, qui sont beaucoup plus nombreuses. On s'occupait tout récemment, à Madrid, de réorganiser la charbonnerie, mais probablement avec un caractère cosmopolite, et dans un but de propagande; car l'idée en appartenait à des Italiens qui se réunissaient ordinairement dans un café de la capitale.

Quand la mort de Ferdinand VII rouvrit aux exilés les portes de l'Espagne, ils jugèrent habilement que s'ils rentraient dans la lice à la faveur d'une querelle de succession, ils éviteraient, par ce moyen, d'alarmer une partie considérable de la nation, qui était encore fortement prévenue contre eux, et se disposèrent, en conséquence, à n'agir ostensiblement qu'au nom des droits d'Isabelle II. Dans ces circonstances, l'idée qui se présenta naturellement à des esprits espagnols, tout pleins des souvenirs de la maçonnerie et de la *comunera*, fut d'avoir recours à des associations secrètes. Mais les anciennes sociétés

étaient discréditées, tous leurs membres étaient connus, leurs statuts avaient percé dans le public. On résolut donc d'en former une nouvelle, plus appropriée aux besoins du moment, et qui rendit plus fidèlement, sous certains rapports, les dispositions réelles de la saine majorité du peuple espagnol. L'association des comuneros avait adopté pour programme de favoriser la liberté du genre humain. C'était trop vague. On adopta cette fois pour but patent la défense et le maintien du trône d'Isabelle II, pour but secret le rétablissement de la constitution de 1812; et la nouvelle société se forma sous le nom d'*isabellinos*, ou *gardiens de l'innocence*.

L'acte d'association des *isabellinos*, rédigé par une commission spéciale, a été signé à Madrid, le 1^{er} mars 1834, par la commission nationale permanente de la confédération, cinq mois après la mort de Ferdinand VII, quelques jours avant la publication du statut royal.

Outre le but général indiqué, la défense des libertés nationales et du trône d'Isabelle II, le règlement propose à la confédération plusieurs objets, comme moyen d'atteindre ce but, par exemple :

Obtenir la réunion des cortès nationales :

S'opposer à tout acte arbitraire du gouvernement ;

Favoriser et développer la formation de la milice urbaine, et travailler à ne faire nommer pour chefs que de véritables amis des libertés publiques ;

Faire reconnaître dona Maria ;

Faire reconnaître l'indépendance de l'Amérique, sur les bases d'un traité avantageux au commerce espagnol ;

Faire déterminer dans la loi fondamentale que la reine Isabelle ne pourra se marier à un prince étranger.

Le mode d'organisation donné à la société des *isabellinos* rejette les épreuves mystérieuses et terribles dont s'était environnée celle des comuneros. L'esprit de ses fondateurs s'y montre plus positif ; le but est mieux défini, l'organisation plus simple dans ses moyens et plus facile dans son action.

D'après le règlement du 1^{er} mars 1834, tous les confédérés sont partagés en *décuries* de dix hommes ; dix décuries forment une *centurie*, et cent une *légion* dont le chef est ap-

pelé *préteur*. Chaque légion est donc de mille hommes. Cette première organisation est la même pour les provinces et pour l'armée ; mais les légions civiles ne sont pas confondues avec les légions militaires ; on forme pour chaque armée , comme pour chaque province , une ou plusieurs légions.

Dans chaque province est établi un directoire provincial , composé de trois ou cinq préteurs , et même davantage : dans chaque armée est établi un directoire militaire. Le directoire militaire doit s'entendre avec le directoire civil dans l'arrondissement duquel il agit.

Deux *procureurs-généraux* sont établis dans la capitale : le procureur civil , pour correspondre avec les provinces ; le procureur militaire , pour correspondre avec les armées.

Enfin , au dessus des deux procureurs , existe le gouvernement de la confédération , le *directoire général* , composé de trois individus. Le directoire général est l'autorité suprême et le point de réunion pour les deux grandes divisions des *isabelinos* , la province et l'armée.

L'attention particulière donnée aux militaires , et l'établissement d'une organisation distincte et d'autorités spéciales pour l'armée , sont des faits dignes de remarque. Généralement , on leur rattache les évènements de la Granja ; la conduite du peu de troupes laissées à Cadix , à Carthagène , à Malaga , qui toutes se sont déclarées pour la révolution au moment de la crise ; l'esprit des sous-officiers , particulièrement dans l'armée du centre , et le renvoi des officiers dans un grand nombre de régimens. L'action des sociétés secrètes sur l'armée est puissamment aidée par les journaux de Madrid et de Barcelone , qui rappellent sans cesse que les plus illustres généraux de la république française sont sortis du rang des sous-officiers , et répètent à chaque ligne que les troupes espagnoles auraient de bien plus grands et plus rapides succès , si elles n'étaient pas commandées par des officiers incapables dont les uns sont des vieillards usés sous le harnais , et les autres des jeunes gens sans expérience , créatures de la cour ou élevés par la faveur des chefs.

Une association destinée à agir principalement sur les classes inférieures , les soldats et les sous-officiers , devait rendre les

conditions d'admission très faciles : aussi les *isabellinos* rejettent-ils les procès d'information et autres épreuves des comuneros. La seule condition posée, c'est d'être âgé de dix-huit ans : l'adhésion à une autre société secrète n'est pas un titre d'exclusion ; les ouvriers qui ne sont pas maîtres sont exemptés de payer aucune rétribution, et on leur fait même entendre qu'une partie des fonds conservés sont destinés à les soutenir.

Le fonds commun de l'association se forme et s'alimente par la remise de dix réaux (2 fr. et demi) que fait chaque membre lors de son entrée dans la société, et par la contribution de quatre réaux (1 fr.) qu'il s'engage en même temps à payer chaque mois.

Ce fonds se divise en trois parts.

Un tiers est recouvré et gardé par le trésorier de chaque décurie et appliqué par lui aux besoins de la décurie.

Un tiers est envoyé au directoire provincial pour subvenir à ses dépenses, ou pour être donné par lui en supplément aux décuries qui en auraient besoin.

Le dernier tiers, enfin, est envoyé au directoire suprême pour les dépenses générales de la confédération. L'emploi de ces fonds est surveillé par un trésorier général nommé par voie d'élection.

Au reste, l'organisation effective et présente des *isabellinos* n'est déjà plus la même qu'au début, et il est arrivé qu'une grande partie des membres de cette association s'est à peu près fondue dans une autre société, celle de la Jeune-Espagne. Comme la constitution des *isabellinos* admet que l'on appartienne à la fois à plusieurs sociétés secrètes, cette transformation a été facile. Il est resté, cependant, un certain nombre d'affiliés qui continuent à se considérer exclusivement comme *isabellinos*, et plus spécialement attachés aux idées espagnoles et à la constitution de 1812. C'est parmi eux que la fraction modérée du ministère actuel a trouvé des appuis. Olaverria, homme de talent, plusieurs fois envoyé à Bayonne avec des missions d'exploration, et le général Palafox, homme médiocre, sont du nombre. Le fondateur même de la société, don Eugenio Aviraneta, paraît avoir embrassé des opinions qui

le rangent plutôt avec la *Jeune-Espagne* dont il est devenu membre.

La Jeune-Espagne s'est formée à Barcelone. Elle est plus active, plus pratiquement révolutionnaire que les *isabellinos*, et elle le doit à une certaine infusion de l'esprit français qui lui a donné ce caractère. Ses chefs sont personnellement en relation avec des hommes qui avaient joué un rôle en France pendant les deux ou trois premières années de la révolution de juillet, et que divers événemens ont dépossédés de l'influence qu'ils y exerçaient, comme principaux personnages du parti républicain. Voici quelques-uns des noms les plus marquans: Espronceda, qui est regardé comme le chef de la Jeune-Espagne. Il se trouvait à Saragosse lors du dernier mouvement contre le ministère Isturitz, et passe pour y avoir beaucoup contribué.

Aviraneta, qui est maintenant à Cadix.

Grenonsilla, banni de la Catalogne par le général Mina, et maintenant éditeur du *Corsaire espagnol*.

Le général don Pedro Mendez Vigo, qui a laissé de terribles souvenirs à la Corogne en 1823, sauvé du dernier supplice par l'intervention de M. Canning auprès du gouvernement français, et que, dans ces derniers temps, le ministère a eu tant de peine à éloigner de Madrid.

M. Olozaga, député de Logrono, comblé de faveurs par l'administration actuelle; c'est un homme encore jeune, d'un talent distingué, d'une figure agréable, auquel on prête généralement beaucoup d'ambition. Il a depuis deux ans une grande influence dans son parti, et passe pour avoir directement préparé l'insurrection militaire de la Granja, où il s'était plusieurs fois secrètement rendu, quelques jours avant qu'elle éclatât.

Le médecin Victoriano Torrecilla.

Don Firmin Caballero, éditeur de l'*Eco del Comercio*, député de Cuença. M. Caballero est un homme instruit; mais on ne le croit pas très courageux. Des brochures contre le *Dictionnaire géographique* de Minano, qui furent très bien accueillies, surtout à cause de la prévention existante contre les afrancesados auxquels appartenait Minano, lui ont valu la faveur du ministre Calomarde sous Ferdinand VII. Il lui fut re-

devable d'une propriété dans la province de Cuença, qu'il exploita concurremment avec M. Montenegro, qui commande aujourd'hui l'artillerie du prétendant.

Don Pascual Cuença, qui a fait la révolution d'Alicante. M. Lopez lui a donné un emploi dans le ministère de l'intérieur.

Don Joachim-Maria Lopez, ministre de l'intérieur.

MM. Mendizabal, Vega, Aniceto de Alvaro, les deux Fuente Herrero, père et fils, députés de Burgos, les deux frères Carrasco, Pio Pita, chef politique de Madrid, Vincente Beltran de Lys, Sanz, Cardero, Calvo de Rosas, sont également cités parmi les membres influens de la Jeune-Espagne. Tous ces personnages ne jouissent pas tous d'une égale considération; plusieurs sont redoutables par leur exaltation, par la violence de leur caractère, par une audace qui ne reculerait devant les conséquences d'aucun système, devant les exigences d'aucune situation. M. Aniceto de Alvaro, qui était autrefois le panégyriste de M. Mendizabal, est devenu son ennemi, et a déjà suivi toutes les occasions de le combattre dans les cortès. M. Beltran de Lys, député de Valence, a été long-temps, au contraire, l'ennemi personnel de M. Mendizabal. On les a réconciliés; mais on assure que cette réconciliation ne passe pas l'épiderme. M. Cardero a dirigé l'insurrection de l'hôtel des postes, où fut tué le général Canterac. Il est actuellement secrétaire du général Lahera, qui est chargé de l'inspection des milices du royaume pendant la maladie du général Mina. M. Calvo de Rosas est un esprit remuant, inquiet, ambitieux. C'est lui qui a récemment voulu établir une société politique, délibérant en public, entreprise qui a effrayé la population de Madrid, et à laquelle le ministère s'est opposé avec succès.

A côté de la Jeune-Espagne et des Isabellinos existe la société des *fils du soleil* (*los hijos del sol*), société presque exclusivement militaire. Elle a été formée en 1826 entre les militaires revenus d'Amérique avec Rodil. Son existence est peu connue à Madrid. Elle travaille à s'emparer de l'esprit des soldats, et à envahir les principaux grades de l'armée. Les généraux Rodil, Cunha, Espartero, don Geronimo Valdez, Lahera et Bedoya, sont les plus connus de ses chefs.

Isturitz était considéré comme le chef des *sublimes templiers* (*los sublimes templarios*), société qui avait réalisé une or-

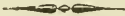
ganisation un peu plus complète que les autres, qui s'est à peu près dissoute depuis la chute de ce ministre. Elle s'était formée d'une division des anciens maçons, partagés eux-mêmes en Écossais, Espagnols et Bleus ou Français. Ce sont principalement des hommes appartenant à cette dernière section qui ont fondé les Templiers. Cette société a pris une grande part au soulèvement des juntes contre M. de Toreno, en 1855.

Les carlistes ont aussi à Madrid des sociétés secrètes, parmi lesquelles on cite *l'Etoile* et *l'Ange exterminateur*, dont quelques membres sont mêmes affiliés aux sociétés libérales pour les trahir ou les pousser à des excès, et qui reçoivent l'impulsion de la Navarre.


Au reste, on se ferait une idée inexacte des sociétés secrètes actuellement existantes en Espagne, si on se les représentait comme ayant chacune un but fixe et déterminé, se renfermant dans le cercle d'une organisation définitive, et tenant des réunions régulières. Il y a le même désordre dans l'action de cette force occulte que dans le gouvernement public de l'Espagne. Aucune société n'a d'assemblées périodiques. Les membres de chacune se voient et se concertent, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, en plus ou moins grand nombre, selon les circonstances. Ils accordent généralement beaucoup de pouvoir aux personnages influens du parti qui se trouvent à leur tête, et qui prennent hardiment la direction des efforts communs. L'Espagne elle-même présente sous ce rapport un phénomène à peu près pareil. Malgré les entraves de la constitution, le ministère s'y permet d'autant plus d'arbitraire qu'il est plus libéral, et qu'il compte davantage sur la faveur de son parti pour se mettre au-dessus des lois.

L'opinion générale attribue aux sociétés secrètes une grande part d'action dans les événemens qui ont agité l'Espagne pendant le cours de ces dernières années, dans les désordres qui ont ensanglanté à plusieurs reprises Madrid, Barcelone, Saragosse, Malaga. Il y a peut-être ici une erreur d'exagération. Mais cette influence, plus ou moins étendue, est malheureusement trop réelle; et tant qu'elle existera, il n'y aura en Espagne de stabilité ni pour les hommes, ni pour les choses, ni pour les institutions, ni pour les ministères appelés à les mettre en pratique, et à rétablir par elles l'ordre public, la liberté individuelle et la prospérité générale.

TABLE DES MATIÈRES.



Le chirurgien de marine, par Émile Souvestre.	5
Yousuf-bey, par E. D.	59
Voyage à la côte occid. d'Afrique, par E. Le Mire.	52
Souvenirs de voyages, par Nisard.	70
The maiden, par A. Guilbert.	88
La Rosalie, par A. Jal.	106
Lettre sur l'Amérique, par Michel Chevalier.	125
Les égouts, par Jules Janin.	154
Artistes étrangers, par Arnould Fremy.	186
Les couvens d'Arequipa, par M ^{me} Flora Tristan.	195
Le touriste parisien en Angleterre.	224
Études sur le théâtre Espagnol.	246
Sociétés secrètes en Espagne.	265



Nota. Afin de ne pas retarder plus long-temps l'envoi de ce volume à nos souscripteurs, nous avons remis la publication de plusieurs articles de la REVUE DES DEUX MONDES au tome 12, de décembre, qui sera beaucoup plus volumineux que celui-ci.

